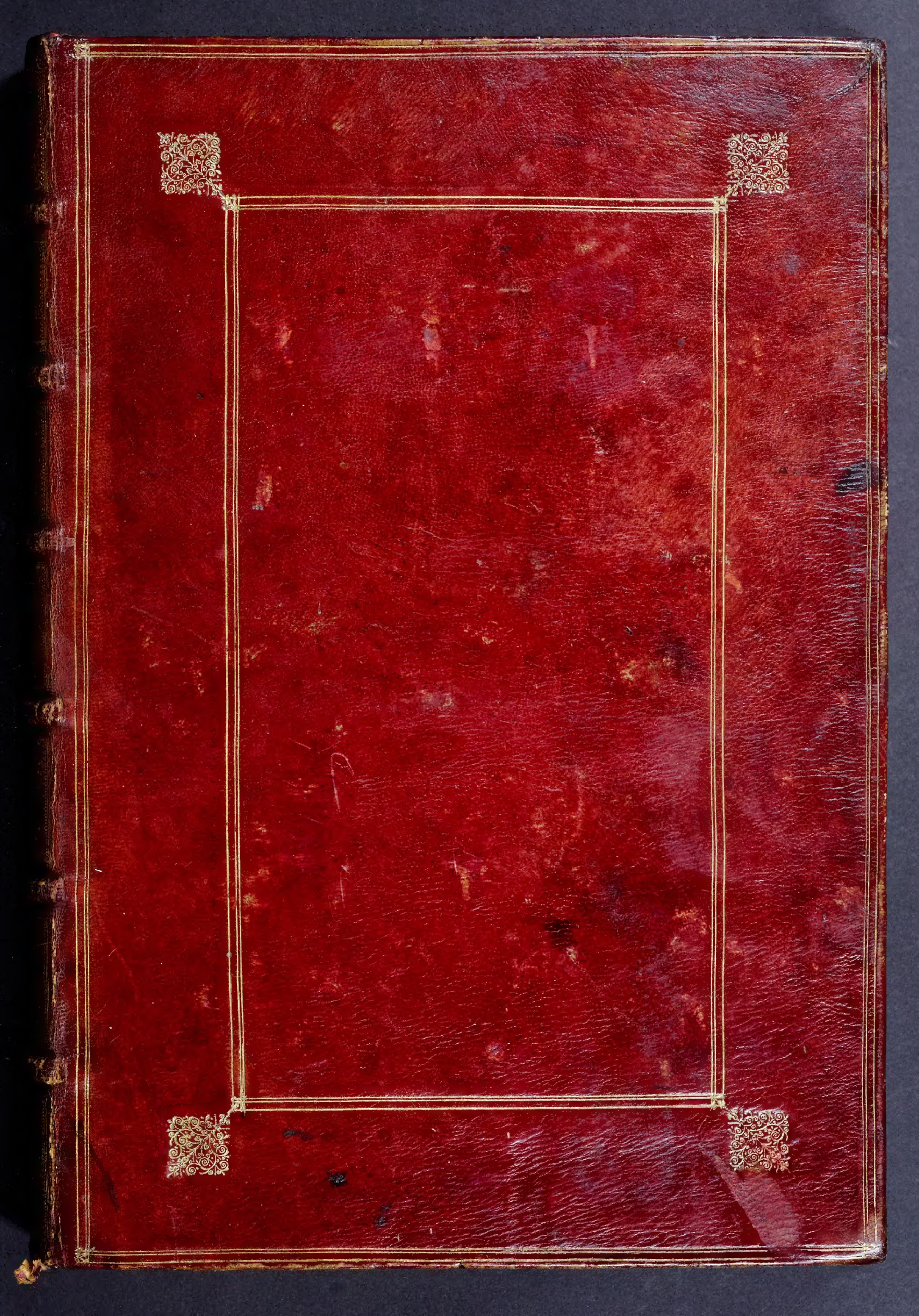
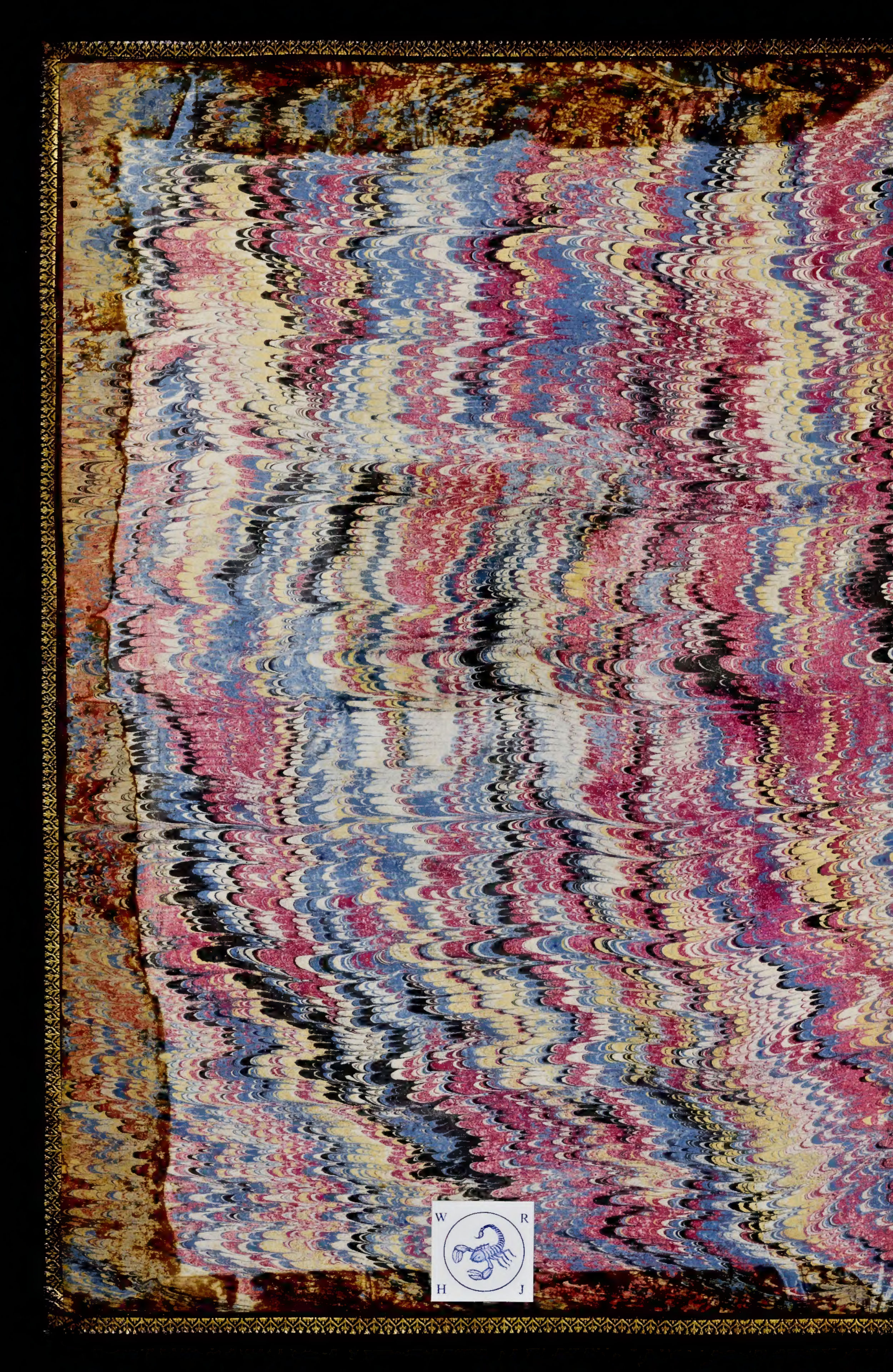
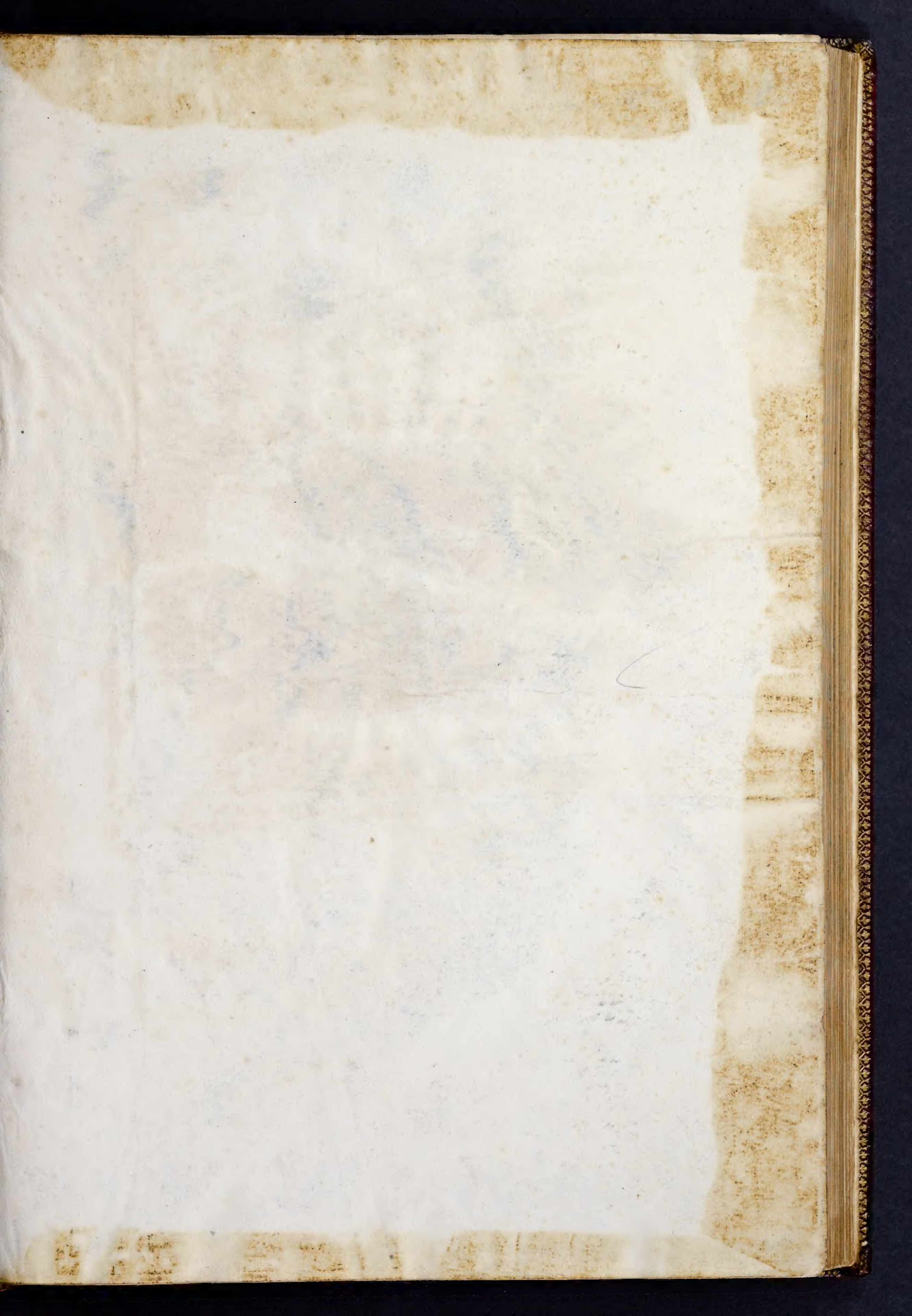
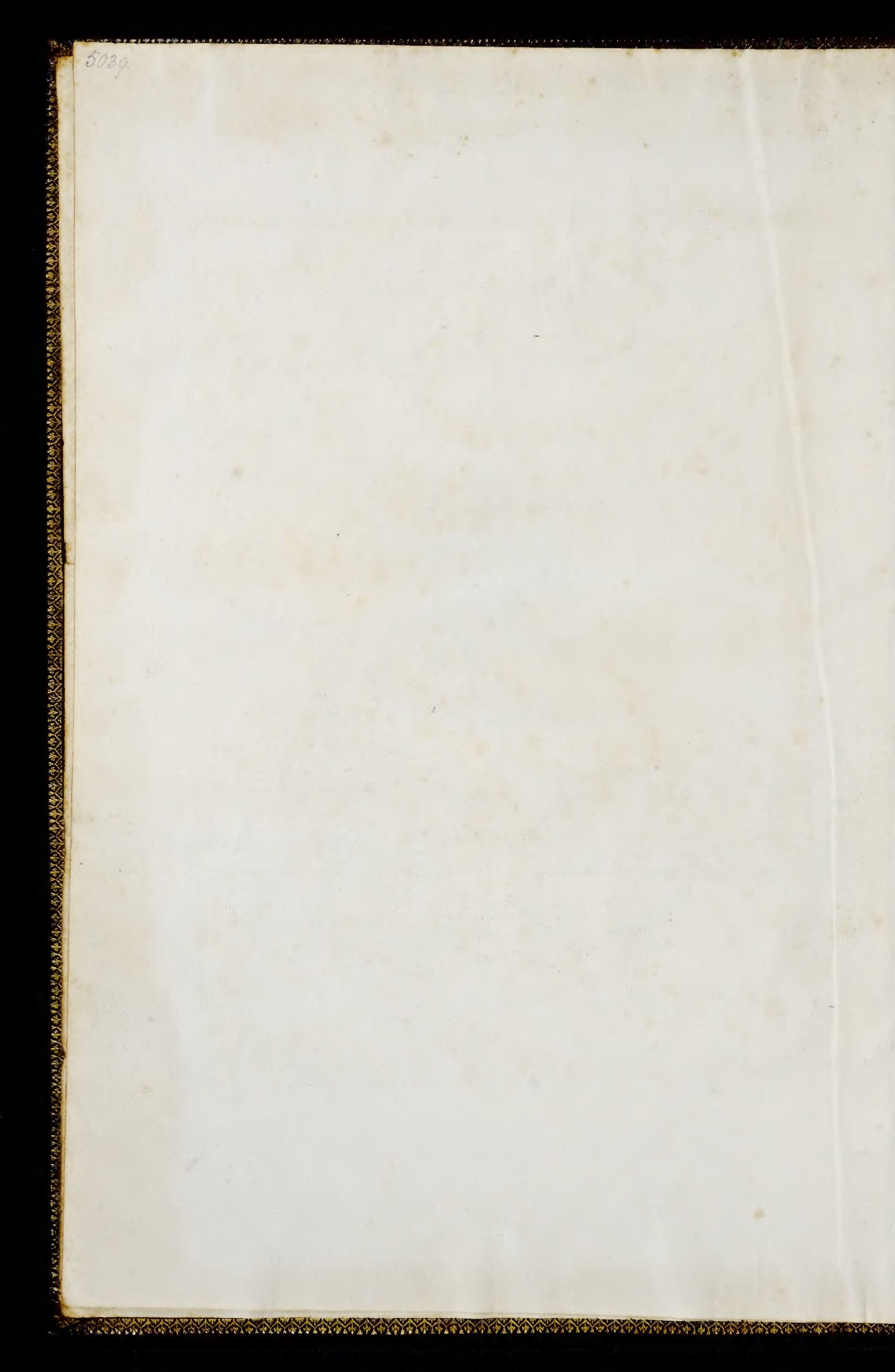



W R
H J




HONI SOIT QUI MAL Y PENSE
CAVENDO TUTUS
William VII Duke of Devonshire KG
CHATSWORTH.
Bookcase 34 Shelf B


5039


LA PVCELLE
OV
LA FRANCE DELIVREE
C. Vignon
jn.
Æ Bosse

LA PVCELLE
OV LA FRANCE DELIVREE
POËME HEROÏQVE.

PAR M. CHAPELAIN.



A PARIS,
Chez AVGVSTIN COVRBE', au Palais,
en la Gallerie des Merciers, à la Palme.

M. DC. LVI.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.


HENRI D'ORLEANS, DVC DE LONGVEVILLE ET DE STOVTEVILLE, PAIR DE FRANCE, PRINCE SOVVERAIN DE NEVCHASTEL,



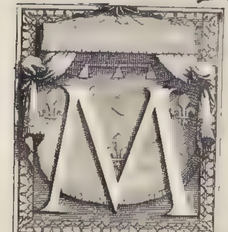
A SON ALTESSE

MONSEIGNEVR

HENRI D'ORLEANS,

DVC DE LONGVEVILLE ET D'ESTOVTEVILLE, PAIR DE FRANCE, PRINCE SOVVERAIN DE NEVFCHASTEL, CONTE DE DVNOIS, DE SAINT POL, DE CHAVMONT, &c.

GOVVERNEVR POVR LE ROY, ET CONNESTABLE HEREDITAIRE DE NORMANDIE.



ONSEIGNEVR,

Cette P V C E L L E *magnanime, ou, pour mieux dire, ce Phenix, dont le*

vol belliqueux redonna la franchiſe à nos Peres, ayant trouué en V. A. vn Soleil propre a ranimer ſes cendres, quitte le Bucher, où ſa deſpoüille fut conſumée, pour venir rendre hommage de ſa nouuelle vie à la Vertu, qui la luy a fait recouurer. Comme cette Sainte ſeconda autresfois, par ſes Miracles, ceux de l'ancien CONTE DE DVNOIS; Elle vient aujourd'huy les propoſer en exemple à Celuy de nos Temps, pour les grandes choſes, à quoy l'appellent ſes Deſtinées. Quant à Vous, MONSEIGNEVR, Elle ne vient vous preſenter que ſes reſpects, ſçachant bien que, pour les Miracles que la Couronne ſe promet encore de Vous, il n'eſt pas beſoin que Vous vous propoſiés d'autre Exemplaire que Vous meſme. Elle vient

ſeulement

ſeulement auoüer à V. A. qu'encore que ſes Faits ayent eſté l'admiration de tous les Peuples, & que l'Eſprit qui les conduiſoit les ait mis au deſſus de tout ce qu'il y a de plus eleué dans l'Hiſtoire; ſi neantmoins leur eclat attire voſtre eſtime, c'eſt à Vous ſeul, à qui Elle ſera obligée de ce qui Vous les fera eſtimer. Car, à ne diſſimuler rien, ils ont eſté touchés ſur l'Idée de vos Actions heroïques, &, pour leur donner plus de luſtre, on a eu les yeux beaucoup moins ſur Elle que ſur Vous. On a mieux aymé n'eſtre pas ſi preciſement veritable, en les traçant ſur voſtre Modelle, que de les faire paroiſtre moins merueilleux, en les copiant ſur le ſien. V. A. ſe reconnoiſtra dans tous les projets de cette Guerriere; Elle ſe remarquera dans tous ſes combats; Elle n'y

trouuera que les Temps & les Noms de changés ; enfin, Elle n'y verra pas tant les Auentures de la PVCELLE, que les siennes propres. Il est vray, MONSEIGNEVR, que Vous n'y verrés pas toutes les vostres, & que ce qui en sera representé sera bien moindre que ce qui ne le sera pas. Cette Heroïne ne fut armée qu'vn an, & ne combatit qu'en vne Prouince. On ne conte, ni les ans, ni les lieux, où Vous aués signalé vos Armes. La Bourgogne, l'Italie, la Lorraine, l'Alemagne, Vous ont veu triomphant, & la gloire militaire ne pouuant estre poussée plus loin, Vous aués estendu vos trauaux, jusques aux Confins de la Paix, auec tant d'ardeur & d'addresse, que si l'Espagne ne se fust point declarée son Ennemie, l'Eu-

rope eust joüy d'vn bien si necessaire & si souhaitté. Ie n'ose pas mesme me promettre de raconter les Merueilles de la SAINTE FILLE, auec la grandeur & la majesté dont elles sont dignes. Ma Voix est trop foible de soy, pour soustenir des choses d'vn si grand poids, &, à la considerer seule, il seroit à craindre qu'elle ne les rauala'st, au lieu de les releuer. Mais, MONSEIGNEVR, Vous l'aués fortifiée, par vos applaudissemens, Vous l'aués animée, par vos exhortations, &, Vous l'aués entretenüe, par vos graces. I'ay pensé que je deuois suyure vne authorité si puissante que la vostre, & je me suis plustost resolu à passer pour temeraire, qu'à paroistre desobeïssant. Il ne m'a semblé, ni bienseant, ni raisonnable, de resister dauantage au comman-

dement que V. A. m'auoit fait de publier le Recit d'vn Succes si miraculeux, & j'en ay remis l'euenement à la Fortune, qui n'a jamais guere reüssy quand elle a trauersé vos entreprises, ou qu'elle s'est opposée a vos volontés. I'ay cessé de Vous representer que j'aurois encore eu besoin de quelques années, pour exercer ma voix, & pour la rendre plus eclatante; & j'ay deferé à vostre jugement, qui luy estoit fauorable, sans escouter le mien, qui la trouuoit disproportionnée à vn si noble Sujet. Apres tout, MONSEIGNEVR, je me suis consolé de ma foiblesse sur l'excellence de ce Sujet, qui m'a paru assés fort, pour se soustenir de luy mesme, & pour soustenir encore la Voix qui le deuoit soustenir. Le Dessein de deliurer la France est vn Dessein si

haut, & l'execution en est si admirable; la part que le Ciel y a prise, & les voyes qu'il a tenües pour la faire reüssir, sont si peu de l'ordre commun des choses; Enfin, l'estoffe sur laquelle la Prouidence a trauaillé est si riche & si importante, que pour en faire vn Poëme Epique, il suffisoit presque d'en faire vn simple Tissu. En effet, on n'a jamais inuoqué les Diuinités, qui inspirent les Poëtes, auec moins de necessité, qu'en la rencontre de cet Ouurage, dont la Matiere fait le principal ornement, & qu'on ne sçauroit nommer qu'on ne la loüe. Par là, du moins, auray-je vne aßés legitime excuse, aupres des Personnes habiles, si je n'ay guere contribüé à l'eclat d'vn si brillant Sujet, puisque comme les Beautés accomplies ne peuuent

estre fardées, ſans vne diminution notable de leur perfection, je ne pouuois auſſi charger Celle-cy de graces eſtrangeres, ſans eſtouffer celles qui luy ſont naturelles, ni chercher à la rendre plus eclatante, ſans la couurir dautant de taches, que j'aurois pretendu luy adjouſter d'embelliſſemens. Quoy qu'il en ſoit, MONSEIGNEVR, c'eſt pour le ſeul intereſt qu'a V. A. en cecy, que parmy la foule des grands Sujets, qui briguoient la faueur de mes Muſes, dans l'imagination qu'elles leur pouuoient donner l'Immortalité, je me ſuis arreſté à la PVCELLE, & l'ay preferée, dans mon choix, a tant de Heros, dont les imperfections euſſent eſté mes auantages. I'ay ſacrifié l'honneur que je me fuſſe pû promettre, en enrichiſſant leur pauureté,

à la passion que j'ay eüe de Vous plaire, en m'attachant à cette Heroïne, dont la richesse n'auoit pas besoin de mon secours. Enfin, j'ay moins eu pour objet la loüange du Public, que le contentement de V. A. à laquelle il n'y a rien que je ne doiue immoler, apres auoir receu tant de belles marques de sa bienueillance. Si j'obtiens que mon Trauail ne cesse point de Vous agréer, j'auray toute la gloire, que je me suis proposée, dans cette Course, & quand je serois aßés heureux, pour la faire, entre mille acclamations, & pour trouuer vne Couronne au bout de la carriere, mon cœur n'y seroit point si sensible, qu'à la joye d'auoir satisfait à vostre attente, & respondu à vostre desir. Vous voyés à vos pieds, MONSEIGNEVR, le fruit

de mes longs trauaux, & de vos benignes influences. Pour n'estre pas dans sa parfaite maturité, il ne laisse pas de Vous estre offert, au moins comme vn essay de fertilité, en attendant la fin de la recolte, qui parfera ce qu'il y a de moins acheué, dans ces premices. Vous n'aués aucun bien, qui Vous appartienne à meilleur titre. Il a esté semé sur vostre fonds, cultiué par vostre assistance, arrosé de vos faueurs, eschauffé auec vos rayons, & eleué sous vostre ombre. Il n'a de bon goust, que celuy que Vous luy aués donné. Il n'a de bonne odeur, que celle que Vous luy aués communiquée. En vn mot, c'est vostre Ouurage, plustost que le mien, &, en Vous le consacrant, je n'y ay autre merite que celuy de ne Vous retenir pas ce qui est legitimement à Vous. Ie Vous

l'apporte neantmoins en offrande, comme s'il estoit tout de moy, suppleant de la grandeur de mon zele, où ne peut atteindre la petitesse de mon pouuoir. Receués, MONSEIGNEVR, auec vostre humanité ordinaire, ce zele ardent qui m'a toûjours embrasé pour Vous, & pour Vostre Auguste Maison, &, par vostre genereuse bonté, continués à soustenir mon courage, qui, sans elle, pourroit s'affoiblir, dans le reste & le plus considerable de l'Entreprise. La PVCELLE Vous en conjure, par l'impatience qu'elle a de son Martyre, & l'illustre CONTE DE DVNOIS, que j'ay laißé dans les liens, außi bien qu'elle, Vous le demande, pour en sortir, & pour acheuer les prodiges de valeur, qui doiuent remettre son Roy sur le throsne, &

ſon Païs en liberté. Vous ne reſiſterés pas, ſans doute, à de ſi puiſſantes prieres, & Vous accorderés cette grace à celuy à qui Vous en aués fait tant d'autres, meſme auant qu'il Vous euſt teſmoigné, auec quel profond reſpect, & quelle paſſion violente, il eſt

MONSEIGNEVR,

De V. A.

Tres-humble, tres-obeïſſant,
& tres-fidelle Seruiteur,
CHAPELAIN.


IEAN CHAPELAIN CONSEILLER DV ROY EN SES CONSEILS.



PREFACE.

IE fay ſi peu de fondement, pour le bon ſuccés de mon Poëme, ſur l'impatience qu'on a teſmoignée de ſa publication, que je conſidere vn ſi grand honneur, comme ſon plus grand deſauantage. Car, ſans parler de ceux, qui n'ont ſouhaité de le voir, que pour y trouuer à redire, il eſt certain que ceux-là meſme, qui l'ont deſiré, pour leur diuertiſſement, en auront vn plus grand degouſt, ſi les beautés n'y reſpondent pas à leur attente, que s'ils ne l'euſſent point deſiré du tout, & que le preſent que je leur en fay leur fuſt vne choſe toute nouuelle. Surquoy je les ſupplie d'agréer que je leur repreſente, que la bonne opinion qu'ils en peuuent auoir conceüe, ne leur a point eſté inſpirée par moy, & que l'exceſsiue faueur qu'ils m'ont faite, ne doit eſtre imputée, ni à mes perſuaſions, ni à mes prieres. Ceux qui me connoiſ-

ſent ſçauent que je me connois, & que n'ayant jamais eu que de modeſtes penſées de ma foibleſſe, je n'ay auſsi jamais dit de moy, que ce que j'en ay penſé. Ils ſçauent encore, que les loüanges anticipées de quelques Perſonnes officieuſes, n'ont eſté ſouffertes par moy qu'aueque beaucoup de peine, & que j'ay tousjours apprehendé qu'elles ne m'engageaſſent à ſouſtenir vne reputation plus grande, que mes forces ne le peuuent permettre. Si j'oſois donc m'imaginer d'auoir merité du Public, en luy donnant vne choſe qu'il a ſouhaitée, je n'en demanderois autre recompenſe, ſinon qu'il luy pluſt de la receuoir comme s'il ne l'auoit point ſouhaitée, & que ſans conſulter les Idées qu'il s'en eſt voulu former, il ſe contentaſt de la conſiderer ſur les miennes, ne m'obligeant à luy tenir, que ce qu'il s'eſt pû raiſonnablement promettre de moy. Ce n'eſt pas qu'auec cette grace, je preſume de ſatisfaire à ce qu'on a droit d'exiger de Celuy, qui ſe charge de l'Entrepriſe d'vn Poëme heroïque. Ie ſçay que de toutes celles qui ſe peuuent faire dans l'Empire des Muſes, celle-là eſt la plus hardie & la plus eleuée; & que pour y bien reüſsir il faut eſtre ſi verſé en toutes les Diſciplines ; auoir vn ſi grand vſage du Monde ; bruſler d'vne ſi viue & ſi noble ardeur ; regir ſa Machine auec vn jugement ſi ſolide ; enfin, y trauailler auec vn ſoin ſi aſſidu, & vne patience

ſi courageuſe, qu'encore que ces puiſſans Genies d'Homere & de Virgile, ayent porté ce genre de Poëſie a vne tres-ſublime hauteur; l'on doute neantmoins qu'ils l'ayent conduit à ſa derniere perfection ; comme s'il eſtoit au deſſus des forces humaines ; & qu'il ne faluſt pas moins eſtre Heros ; pour celebrer les grandes Actions, que pour les faire. Ce qui ne ſçauroit eſtre vray, ſans rendre coupable d'vne temerité fort preſomptueuſe vn homme tel que je ſuis, qui pretendroit donner, ſans defauts, vn Ouurage que ces Hommes incomparables n'auroient pû donner qu'imparfait. On ne m'accuſera, pour ce regard, ni d'eſtre temeraire, ni d'eſtre preſomptueux. I'auoüe de n'auoir que bien peu des qualités requiſes en vn Poëte heroïque. Ie n'ay point creu egaler ces Princes du Parnaſſe, & bien moins atteindre au but, où ils ont inutilement viſé. I'ay apporté ſeulement à l'execution de mon Projet, vne connoiſſance aſſés paſſable de ce qui y eſtoit neceſſaire, & vne perſeuerance aſſés ferme ; pour ne m'en laiſſer diuertir, ni par les charmes du plaiſir, ni par les tentations de la Fortune. Ie n'eus point meſme d'autre penſée, quand je m'attachay à cet Ouurage, que d'occuper innocemment mon loyſir, lors qu'apres vne vie aſſés agitée, je preferay la tranquillité de la retraitte à la turbulence de la Cour. Ce fut pluſtoſt vn eſſay, qu'vne reſolution

determinée, pour voir ſi cette Eſpece de Poëſie, condannée comme impoſsible, par nos plus fameux Eſcriuains, eſtoit vne choſe veritablement deplorée, & ſi la Theorie qui ne m'en eſtoit pas tout à fait inconnüe, ne me ſeruiroit point à monſtrer, à mes Amis, par mon exemple, que ſans auoir vne trop grande eleuation d'eſprit, on la pouuoit mettre heureuſement en pratique. Sur tout, je n'auois garde de me perſuader qu'vn trauail, que je faiſois à l'ombre, deuſt jamais s'expoſer au jour. Ce fut, certainement, par vne auenture inopinée, que ce que je cachois, auec tant de ſoin, vint à la connoiſſance de l'illuſtre Prince, qui, par vne generoſité ſans pareille, a trouué moyen de me faire vne neceſsité, d'vn exercice volontaire, & qui a conuerty, par ſes faueurs, en vne profeſsion publique, vn amuſement de cabinet. Voila de quelle ſorte je ſuis deuenu Poëte; auſsi bien ſans vanité, que ſans capacité; d'abord par paſſetemps, & en ſuitte, pour ne me noircir pas de la plus laſche des ingratitudes. Il eſt vray que depuis qu'vn ſi magnanime Cœur a pris intereſt en mon Ouurage, j'y ay eu vne application beaucoup plus forte, & que la paſsion de le rendre digne de ſa bonté, me l'a fait continüer d'vne ardeur beaucoup plus vehemente Si j'auois auſsi executé mon Deſſein auec aſſés de bonheur, pour ne deſplaire pas à Ceux qui l'ont honnoré de leur impatience, ce ſeroit prin-

cipalement à luy que l'on en feroit redeuable. Mais, foible comme je fuis, je crains fort que l'on ne luy en ait gueres d'obligation, & que le bien qu'il a voulu faire au Monde, en fouftenant mon Projet, par fes graces, ne foit pas reputé vn trop veritable bien. Car on ne manquera pas d'y chercher des manquemens, & il ne fe peut faire que l'on n'y en trouue en abondance; foit de ceux que l'infirmité humaine ne m'aura pas permis d'euiter; foit de ceux qu'on voudra s'imaginer qui s'y rencontrent. Pour les premiers, comme c'eft vn appanage de la Nature corrompüe, & qui l'eft plus en moy qu'en qui que ce foit, je les auoüe de bonne foy, & j'en paffe condannation fans torture. Pour les autres, que la feule opinion met en ce rang, fans alleguer de raifon, ou fans en alleguer de valable, je ne croy pas les deuoir abandonner à la mercy de ceux, qui n'ont de loy que leur fantaifie, & qui, ne portant leur veüe que fur peu de chofes, prononcent d'ordinaire fort legerement. Ie dis cecy en general, pour les Objections que doit attendre mon Poëme, fans vouloir aller au deuant d'aucune, ni preuenir les attaques, par des defenfes à contretemps. Dans l'incertitude de ce qu'on y reprendra, il ne m'a pas femblé à propos de faire dire, que je me ferois forgé des Monftres, pour les combattre; & que j'aurois fuppofé des accufations, pour auoir lieu de me donner des eloges.

I'ay pensé qu'il falloit laisser à chacun son jugement libre, & que je ferois mieux de me tenir derriere mon Tableau, pour entendre les auis du Peuple, pour profiter de ceux qui seront justes, & pour ne pas suyure ceux qui ne le seront pas.

I'en vserois volontiers de la mesme sorte, pour ce qui regarde l'election de mon Sujet. Mais comme elle n'a pas eu l'approbation de quelques-vns, qui sont persuadés que les Femmes ne peuuent estre prises pour Heroïnes, dans les Poëmes Epiques; je me sens forcé de destruire vne Maxime, qui ne peut subsister sans la ruïne du mien. Ceux-cy, jurant sur le Texte d'Aristote, maintiennent que la Femme est vne erreur de la Nature, qui ayant tousjours intention de faire vn homme, s'arreste souuent en chemin, & se voit contrainte, par la resistance de la matiere, de laisser son dessein imparfait. Ils tiennent la force corporelle tellement necessaire, dans la composition d'vn Heros, que quand il n'y auroit autre defaut à reprocher à la Femme, il luy en refuseroient le nom, pour cela seulement, qu'elle n'a pas la vigueur d'vn Athlete, & que la mollesse de sa complexion l'empesche de pouuoir durer au trauail. Ils n'estiment ce Sexe capable d'aucune pensée heroïque, dans la creance que l'esprit suit le temperament du corps, & que, dans le corps de la Femme, l'esprit ne peut rien conceuoir, qui ne se sente de sa foiblesse.

Mais, outre ces motifs d'exclusion, ils en ont deux encore, sur lesquels ils la fondent principalement. Le premier est l'Vsage receu, parmy toutes les Nations, de ne commettre le maniement des Armes qu'aux hommes. Le second, la Messeance que cet Vsage fait trouuer, dans la valeur des Femmes, qui, par quelque raison que ce soit, s'engagent à les porter.

Ces Mesſieurs me pardonneront, toutesfois, si je leur dis qu'ils ne considerent pas trop bien quelle est la nature de la Vertu heroïque, qu'ils en definissent l'essence, par vn de ses moindres accidens, & qu'ils en font plustost vne vertu brutale, qu'vne vertu diuine. C'est tout ce qu'ils pourroient dire du Lion de Nemée, ou du Sanglier d'Erimante; dont la force eut besoin d'vn Hercule pour la surmonter. Encore voit-on qu'en ces especes d'animaux, la difference du Sexe n'en met point dans le courage; & que les Lionnes & les Layes, semblent mesme estre auantagées en ferocité sur leurs masles, lors qu'il s'agit de la defense de leurs petits, ou de la conseruation de leur propre vie. Ils ne songent pas qu'en supposant la force du corps necessaire à la Vertu heroïque, ils n'en excluent pas seulement les Femmes, mais les hommes aussi; au moins ceux qui ne sont pas robustes; quelque amour de la belle Gloire que leurs cœurs puissent auoir conceu. Ils se deuroient

ſouuenir que cette Vertu n'a preſque rien à faire auec le corps, & qu'elle conſiſte, non dans les efforts d'vn Milon de Crotone, où l'eſprit n'a aucune part, mais en ceux des Ames nées, pour les grandes choſes; quand, par vne ardeur pluſqu'humaine, elles s'eleuent au deſſus d'elles-meſmes; qu'elles forment quelque Deſſein, dont l'vtilité eſt auſsi grande que la difficulté, & qu'elles choiſiſſent les moyens de l'executer, auec conſtance, & hauteur de courage. Pour preuenus qu'ils ſoient, en faueur des Hommes, je ne penſe pas qu'ils vouluſſent attribüer à leur ame vn ſeul auantage, auquel l'ame de la Femme ne puſt aſpirer, ni faire deux eſpeces des deux Sexes, deſquels la Raiſon de tous les Sages n'a fait qu'vne juſqu'icy. Ie ne croy pas non plus qu'ils s'imaginent que les Vertus Morales ayent leur ſiege ailleurs, que dans la Volonté, ou dans l'Entendement. Mais ſi elles y ont leur ſiege, & ſi l'on ne peut dire que ces deux facultés ſoient autres, dans l'ame de la Femme que dans l'ame de l'Homme, ils ne peuuent, ſans abſurdité, accorder vne de ces Vertus à l'Homme, & ne l'accorder pas à la Femme. En effet, cette belle penſée d'Ariſtote, qui a donné occaſion à leur erreur, eſt ſi peu phyſique, qu'elle fait plus de tort à la Philoſophie du Lycée, qu'elle n'appuye l'opinion de ceux que nous combattons. Si d'ailleurs ils renferment la Vertu heroïque, dans les ſeules actions mili-

militaires, ils tesmoignent qu'ils ne la connoissent pas mieux de ce costé là; puisqu'il est certain qu'elle ne regarde pas moins cette magnanimité, qui fait souffrir les plus grands maux, auec courage, que celle qui fait agir, auec vigueur, dans les entreprises les plus difficiles. Car, qui niera qu'vn Regulus & vn Socrate, vn Pætus Thrasea, & vn Heluidius Priscus, ne soient pas aussi bien des Heros, par les peines qu'ils ont endurées, auec tant de fermeté, qu'vn Cyrus & vn Alexandre, vn Scipion & vn Trajan, par les actions qu'ils ont faites, auec tant de cœur? Mais de cette sorte de constance heroïque, il seroit aisé d'apporter mille exemples de tous les Siecles, où il paroistroit que les Femmes n'en doiuent rien aux Hommes, & qu'elles ont quelquesfois monstré vne extreme assurance, dans les malheurs, où les Hommes mesmes faisoient voir vne extreme lascheté. Arria, Epicharis & tant d'autres, ne laissent pas le moindre scrupule à la solidité de cette doctrine. Ce n'est pas auec plus de fondement qu'ils veulent oster la gloire de cette Vertu aux Femmes, à cause de la delicatesse de leur complexion. Car, quand la force du corps seroit absolument necessaire, pour la pratiquer; ce que l'on nie, en toute autre chose que dans la guerre; cette exception ne regarderoit, au plus, que les Femmes, qui y seroient mal propres, par leur foiblesse corporelle; & ce champ demeu-

roit tousjours libre à celles qui, par leur naiſſance,où par leur nourriture,ſe trouueroient capables de l'exercer. Qui ne voit maintenant combien on pourroit former d'Armées, de Femmes de ce dernier genre, qui ne cederoient en rien à celles que compoſent nos plus robuſtes ſoldats? Combien y a-t-il de Dames paſſionnées pour la chaſſe, que le Soleil le plus ardent,les courſes les plus longues,ni les forts les plus impenetrables, n'affoibliſſent, ne laſſent, ni n'arreſtent jamais? Quelle infinité de Femmes du commun ne voit-on point fournir aux meſmes trauaux, & porter les meſmes charges,que leurs Maris & que leurs Fils? On leur fait, ſur tout, vn tort ſignalé, lors qu'on ne veut pas qu'elles ſoient capables de la Vertu heroïque, alleguant, pour cauſe, que la foibleſſe de leurs organes, empeſche leur ame de pouuoir rien executer de fort. Et cette maxime ne leur eſt pas ſeulement injurieuſe, entant que femmes, mais encore entant que raiſonnables; comme ſi leur raiſon ſe proportionnoit à leur force, & que cette faculté, qui conſtitüe leur eſſence, ſouffroit le plus & le moins, ſelon l'abondance ou le defaut de vigueur, qui ſe trouueroit en leur corps. Ie n'inſiſte pas dauantage là deſſus, pour ne les pas reduire à ſe jetter dans l'extremité, de poſer que l'ame de la Femme, pour ſa propre action, depend de la maſſe corporelle, & que par conſequent elle eſt corporelle auſſi.

Ie me contente de leur oppoſer les ſages Payens, & toute l'Eſchole Chreſtienne, qui maintiennent, auec tant de juſtice, que la vigueur de l'ame depend de l'affoibliſſement du corps, & qu'elle n'approche jamais tant de la Nature diuine, que quand elle eſt preſte à en ſortir; parce que c'eſt le temps, où elle eſt le moins engagée dans la matiere. Enfin, ils ne peuuent ſupporter que les Femmes pretendent à cette Vertu, lors qu'ils conſiderent les Mœurs communes, par leſquelles l'vſage des Armes leur eſt interdit. Mais, qu'eſt-ce là autre choſe que retomber dans l'erreur condannée, qu'il n'y peut auoir de Heros, que dans le meſtier de la Guerre? Quand toutesfois cette propoſition ſeroit ſouſtenable, & que la ſeule Guerre feroit les Heros, il ne s'enſuyuroit pas pour cela, que la Couſtume puſt faire tort à la Nature, non plus que l'opinion à la Verité. I'auoüe bien que le Monde, pour la pluſpart, eſt conuenu d'oſter l'exercice des Armes à ce Sexe, & que ſon employ a eſté limité, preſque par tout, à la ſeule conduite du dedans de la Maiſon. On ne ſçauroit pourtant deſauoüer que cette pratique aſſés generale, ne trouue des Vſages contraires, chés quelques Peuples, qui ont ſecoüé ſon joug, & qui ſe ſont ſeruis de leurs Droits, pour leur conſeruation. Les vieux habitans de la Grande Bretagne, combattoient d'ordinaire ſous le commandement des Femmes. Parmy les Scythes, les

trauaux militaires estoient egalement partagés entre l'vn & l'autre Sexe. Plusieurs Nations des nouuelles Indes les leur rendent communs aussi; & la Republique des Amazones, toute guerriere, & qui n'admettoit pas mesme les hommes dans la societé des combats, est vne preuue si puissante de cette exception, qu'elle ne permet pas seulement d'en douter. Les Lacedemoniens n'y mettoient pas plus de difference que les Scythes, & l'on voit par ces derogations aux Mœurs communement receües, que la Coustume, pour vniuerselle qu'elle soit, ne prescrit point contre la Raison, qui n'est point sujette au changement, & qui ne suit point les caprices de la Fantaisie. D'où l'on peut inferer que la pudeur, qui a esté introduitte, sur cela, dans la vie Ciuile, est vne pudeur illegitime, toute dans l'imagination, & sans realité quelconque; parce que la vraye pudeur ne regarde que les choses mauuaises, & opposées à la Vertu; & que cette autre là ne regarde que l'Institut & l'Opinion, pour des choses qui de soy sont indifferentes. L'on a veu aussi de temps en temps, la Nature inspirer à des Semiramis, & à des Tomiris, à des Voadiques, & à des Zenobies, de s'armer, & de combattre en personne les Ennemis de leurs Estats; quelques-vnes auec succes, & toutes auec gloire, sans que l'on y ait rien trouué contre la modestie, parce que la valeur semble tousjours belle, en quelque

ſujet qu'elle ſe rencontre; & qu'elle a encore plus d'agrément dans la Femme, quand la molleſſe de ſon ſexe ne paroiſt point dans ſa vertu. Cette approbation eſt confirmée, par la conſtante pratique de la pluſpart des Nations, en vne ſorte de commandement peu eloigné de celuy de la Guerre. Car, pour ne m'eſtendre point, qui ne ſçait que l'Eſpagne, l'Angleterre, l'Eſcoſſe, la Süede, admettent indifferemment les Hommes & les Femmes à la Royauté ? Cependant, pour occuper dignement le throſne, il faut auoir les qualités d'vn Heros, & ſe monſtrer au deſſus de la condition humaine; puiſque c'eſt principalement dans cette opinion que les Peuples ſubiſſent vn joug volontaire, & que s'ils ſe font vn Maiſtre, d'vn homme né comme eux, c'eſt qu'ils le conſiderent, comme s'il eſtoit d'vne Nature ſuperieure, à laquelle il leur eſt honneſte & vtile de s'aſſujettir. La meſme choſe ſe verifie par les Regences qu'obtiennent les Femmes, aux Païs meſme où elles n'ont pas Droit de Succeſſion; ce qui ſe feroit encore moins, ſi l'on ne les jugeoit capables de commander, en temps de Paix, & en temps de Guerre. On peut conclûre de là, que la choſe qui eſt bienſeante à l'Homme, parce que c'eſt vne action vertueuſe; comme eſt la priſe des Armes, pour la defenſe de ſa Patrie; ne peut eſtre meſſeante à la Femme, dont l'ame eſt capable de toute vertu, & que ce

n'eſt qu'vne preoccupation de l'Vſage, qui fait que ceux là l'eſtiment honteuſe, qui ne ſçauent pas vſer de la liberté de leur raiſon. Par où l'on voit clairement que les Femmes peuuent s'armer & combattre, ſans choquer la pudeur, & ſans ſortir de la bienſeance; ſur tout dans vne preſſante neceſſité, & lors que la Patrie, qui eſt vne Mere commune, a beſoin de tous ſes Enfans, pour en deſtourner, ou pour en reparer la ruïne. C'eſt ſans doute, ſur de ſemblables conſiderations, que Platon, ce grand Legiſlateur, s'eſt oppoſé à l'abus tyrannique de la Couſtume, & qu'il n'a pas moins obligé les Femmes que les Hommes, à prendre leur part des fatigues de la Guerre; dans le Plan qu'il a tracé d'vn Eſtat parfait. Que ſi la Queſtion ſe deuoit pluſtoſt reſoudre par authorité, que par raiſonnement, je ne voy pas pourquoy Ariſtote l'emporteroit ſur luy, qui a eſté ſon Maiſtre, & qui malgré l'animoſité des Partis, entre tous les Philoſophes, s'eſt, par excellence, conſerué le nom de Diuin. S'il n'eſt donc point contre l'ordre Naturel, que les Femmes puiſſent regner, eſtre Regentes, & faire des actions heroïques; & ſi l'Vſage, qui les en exclut, n'eſt point ſi general, qu'il ne ſouffre des exceptions; ceux qui ont aſſés de force, pour ſe defendre des prejugés, ne s'eſtonneront point que j'aye choiſi vne Fille, pour l'vn des premiers Heros de mon Poëme. Ce qui leur deura

ſembler encore moins eſtrange, lors qu'ils ſongeront que je l'ay tirée du propre ſein de la Verité, ſans auoir eu beſoin de recourir à la Fable. Ils ne douteront point qu'vne Femme, qui a pû donner matiere à l'Hiſtoire, ne la puiſſe donner à la Poëſie, à qui, par ſa nature, il n'eſt rien qui ne ſoit permis. Enfin, ils m'en blaſmeront dautant moins, qu'ils verront que pour rendre cette Hiſtoire plus ſuſceptible de la forme Epique, le Ciel y concourt auec la Terre, de la ſorte que l'Art le demande, dans les Sujets purement humains. Et qu'on ne penſe pas m'objecter, comme vne choſe conſiderable, que le concours du Ciel eſt vne Machine, qui choque la Vray-ſemblance, & qui, en la choquant, deſtruit l'Imitation. Car outre qu'on ne peut conceuoir de Heros, où il n'entre quelque choſe de diuin, il faut, de plus, tomber d'accord que cette ſorte de Machine, où la Diuinité interuient, lors qu'elle paſſe pour vraye, deuient auſſi-toſt vray-ſemblable, aupres de ceux qui ſont perſuadés du pouuoir de cette Diuinité. Et je n'en chercheray point la preuue hors des miracles les moins communs, que Dieu opere aucunes-fois, pour ſa gloire, & qu'on ne ſçauroit ſoupçonner d'auoir leur principe dans la Nature; leſquels n'ont beſoin que d'eſtre creus vrays, pour eſtre creus vray-ſemblables; & où l'eſprit acquieſce, ſans repugnance, parce qu'encore que la cauſe luy en ſoit incon-

nüe, la certitude de l'effet luy tient lieu de cause, pour n'en douter pas dauantage que s'il la connoissoit. Cette doctrine est tres-solide, suyuant mesme celle d'Aristote, qui dans les euenemens incroyables, quoy que produits par le seul hazard, & destitüés du secours celeste, dit, & fort bien, que plusieurs choses arriuent contre la vray-semblance, qui ne laissent pas d'estre vray-semblables, parce qu'il est vray-semblable qu'il arriue quelquesfois des choses, qui selon le cours ordinaire, ne deuroient point arriuer. Que si l'on vouloit rejetter, comme contraire à l'Imitation & à la vray-semblance, tout ce qui se fait par l'inspiration, ou par l'assistance des Cieux; où en seroit Homere, & apres luy toute la Famille Poëtique, qui souuent, sans besoin, & souuent aussi, par necessité, ont introduit les Diuinités, dans les actions des hommes? Personne neantmoins ne leur a imputé cela, à defaut; au contraire, ils en ont esté loüés & admirés, à cause du relief que de semblables Machines donnent à leurs Sujets; auxquels elles communiquent vne certaine majesté, qui leur fait maistriser les esprits, auec plus d'empire. L'interest, qu'ils feignoient que les Dieux prenoient dans les affaires humaines, reüssissoit auantageusement, parmy les Payens; parce que ceux-cy auoient vne ferme creance du pouuoir de ces Diuinités, & que cette creance leur rendoit les suppositions des Poëtes vray-semblables. Ie dis par propor-

proportion la mesme chose des Machines Chrestiennes, lesquelles, pour n'estre pas du ressort de la Nature, ne laisseroient pas de garder leur vray-semblance, quand mesme elles seroient inuentées; les Chrestiens, entant que Chrestiens, & que mieux persuadés encore des choses Saintes, que les Payens ne l'estoient, n'ayant pas plus de peine à adjouster foy aux euenemens miraculeux, qu'aux euenemens ordinaires; & la persuasion qu'ils en ont leur estant aussi facile, par la Coustume Chrestienne, que la persuasion qu'ils ont des succes communs, par la Coustume Ciuile. La seule difference qu'on peut remarquer, entre ces deux persuasions, est que la premiere resueille l'esprit, & luy imprime vn plus grand respect pour l'Essence diuine; à cause qu'il ne voit pas arriuer ces choses tous les jours; & que la seconde ne luy donne aucune emotion, ni ne luy fait faire aucune reflexion, sur l'Autheur du Monde; à cause qu'il voit arriuer ces choses à tous momens, bien que les vnes & les autres soient egalement des effets de sa bonté & de sa puissance. I'adjousteray que la Poësie, & principalement celle qui chante les Heros, estant toute figurée & toute hyperbolique, cherche à eleuer les cœurs aux Actions extraordinaires, en donnant de grandes idées de celles dont elle traitte; afin que s'ils n'y peuuent atteindre, ils les suyuent, au moins, d'aussi pres, que leurs forces le

peuuent souffrir. Pour cela, elle deroge à cette exacte vray-semblance, qu'on voudroit exiger du Poëte, suyuant la doctrine d'Aristote mal entendüe. C'est ainsi qu'il a esté pratiqué, par Homere, & par Virgile, dans les Ouurages desquels on voit, vn Achille chasser tout seul, deuant luy, des bataillons entiers, & vn Turnus lancer des pierres, que douze hommes des siecles suyuans n'auroient pas seulement pû remüer. Ce qui a obligé ces grands Genies d'en vser ainsi, contre la vray-semblance ordinaire, a esté pour donner vn air plus majestüeux à leurs Poëmes, & pour mieux porter les Courages aux Entreprises possibles, par l'image de celles, qui sont mesme au dessus de la possibilité.

Tout ce que j'ay dit en faueur des Femmes, pour les monstrer capables des Actions militaires, & propres à seruir d'Heroïnes dans l'Epopée; ne m'empesche pas toutesfois d'auoüer, que quand elles y sont introduites, ce doit estre auec bien plus de retenüe, qu'elles ne l'ont esté par les Espagnols & par les Italiens, dans leurs Romans; sur l'opinion erronée, que ce qui embellit vn Ouurage, lors qu'il y est employé discrettement, l'embellit encore dauantage, lors qu'on l'y employe sans discretion. Tout cela, disje, ne m'empesche pas de croire, qu'il s'en faut abstenir le plus que l'on peut, & qu'on ne doit pas tant chercher à plaire, par cette nouueauté, qu'ap-

prehender de desplaire, par vne nouueauté suspecte; comme il arriue, lors qu'elle est de pure inuention, & qu'elle n'a de subsistance que dans l'imagination du Poëte. Aussi n'ay-je employé la PVCELLE pour Heroïne, dans mon Poëme, que parce que c'estoit vne Personne vraye, & d'vne verité si connüe, qu'elle ne le seroit pas dauantage, si les merueilles de sa Vie auoient eu nos yeux pour tesmoins. Ie ne l'y ay introduite comme animée de l'Esprit de Dieu, que sur l'exemple de la vaillante Debora; qui ne faisoit pas seulement la fonction de Iuge, entre les Israëlites; mais qui les menoit encore à la guerre, contre le Tyran de leur liberté; & qui les rendoit victorieux de leurs ennemis, par son courage & par sa conduitte. Ie dis plus, bien que, dans le fait particulier de la PVCELLE, j'eusse le tesmoignage de l'Histoire, l'euidence de sa Mission, & les effets de ses Miracles, pour fondement de cet employ, voulant conseruer neantmoins, dans ses actions, le plus de cette Vray-semblance que l'on desire, pour ne satisfaire pas moins Aristote que Platon; lors que je dressay mon Plan, & que je donnay la forme Poëtique à ce veritable Euenement, j'eus vn soin particulier de le conduire de telle sorte, que tout ce que j'y fay faire, par la puissance diuine, s'y puisse croire fait par la seule force humaine, eleuée au plus haut point, où la Nature est capa-

ble de monter. Cela se reconnoistra, & peut-estre auec quelque approbation, par ceux qui prendront la peine de le suyure pas à pas, & de prester leur attention au detail & au progres de ses parties. D'ailleurs, bien que j'aye fait prendre à la PVCELLE vne part fort considerable, en ce Succes, je ne l'ay pas tant regardée, comme le principal Heros du Poëme, qui, a proprement parler, est le CONTE DE DVNOIS, que comme l'Intelligence qui l'assiste efficacement dans l'Entreprise qu'il s'estoit proposée, de deliurer la France de la tyrannie des Anglois. Ie ne l'ay bien regardée que comme la Pallas de mon Vlysse, ou, pour m'expliquer plus Chrestiennement, que comme la Grace, dont il plut à Dieu d'armer & fortifier le Bras qui soustenoit l'Estat, & sans laquelle tous ses efforts auroient esté inutiles, à quelque degré de valeur qu'il eust sceu les porter. Mais, pour faire voir plus clairement, que je n'ay point eu d'autre visée, je leueray icy le voile, dont ce Mystere est couuert, & je diray, en peu de paroles, qu'afin de reduire l'Action à l'Vniuersel, suyuant les Preceptes, & de ne la priuer pas du sens Allegorique, par lequel la Poësie est faite l'vn des principaux Instrumens de l'Architectonique; je disposay toute sa matiere de telle sorte, que la France deuoit representer L'Ame de l'Homme, en guerre auec elle mesme, & trauaillée par les

plus violentes de toutes les Emotions : Le Roy Charles ; La Volonté, Maistresse absoluë, & portée au bien par sa nature, mais facile à porter au mal, sous l'apparence du bien : L'Anglois & Le Bourguignon, Sujets & Ennemis de Charles ; Les diuers Transports de L'Appetit Irascible, qui alterent l'Empire legitime de La Volonté : Amaury & Agnes ; l'vn Fauory & l'autre Amante du Prince ; Les differens Mouuemens de L'Appetit Concupiscible, qui corrompent l'innocence de la Volonté, par leurs inductions, & par leurs charmes : Le Conte de Dunois, Parent du Roy, inseparable de ses interests, & Champion de sa querelle ; La Vertu qui a ses racines dans La Volonté, qui maintient les semences de Iustice qui sont en elle, & qui combat tousjours pour l'affranchir de la tyrannie des Passions : Tanneguy Chef du Conseil de Charles ; L'Entendement qui eclaire La Volonté aueugle : & La Pucelle, qui vient assister le Monarque contre Le Bourguignon & L'Anglois, & qui le deliure d'Agnes & d'Amaury ; La Grace diuine, qui, dans l'embarras, ou dans l'abbattement de toutes Les Puissances de l'Ame, vient raffermir La Volonté, soustenir L'Entendement, se joindre à La Vertu, &, par vn victorieux effort, assujettissant à La Volonté Les Appetits Irascible & Concupiscible, qui la troublent, & l'ammollissent, produire cette Paix interieure, & cette par-

faitte Tranquillité, enquoy toutes les Opiniòns conuiennent que consiste le souuerain Bien.

Apres auoir justifié assés exactement, comme je croy, les motifs que j'ay eus pour faire de la PVCELLE l'Heroïne de mon Poëme, il sembleroit que je deusse maintenant parler de l'Art, que j'ay essayé d'obseruer dans sa Constitution; soit pour l'Inuention du Tout; soit pour la Distribution des Parties; & monstrer, par le menu, quel soin j'ay apporté, pour y accommoder la Pratique des derniers Temps, aux Maximes anciennes; autant que la Raison, qui est immüable, & les Mœurs des Peuples, qui sont changeantes, l'ont, ou permis, ou desiré.

Il sembleroit, sur tout, que je deusse dire, en ce lieu, surquoy je me suis fondé, pour n'y employer pas la Machine de la Magie, à la maniere des vieux Romans; quelque occasion qu'elle m'eust pû fournir d'y faire des descriptions fleuries & agreables. Il sembleroit, disje, que je deusse expliquer en cet endroit, pourquoy je me suis retranché dans celles des Saints, des Anges, des Demons, & de quelques Personnes Poëtiques; & pourquoy j'ay plustost suyui, dans le reste, les mouuemens de la Nature reglée, que ceux de la vague Imagination. Mais je ne trouue pas à propos de m'engager dans ces eclaircissemens, ni de donner lieu de penser que je me

desfie de la capacité de mon Siecle, comme s'il auoit besoin que je l'instruisisse des Loix, sur lesquelles ces sortes d'Ouurages se doiuent former. Ie n'ay pas voulu prendre le hazard de me faire accuser d'ostentation de science, en desployant vne Doctrine, dont le fonds est plus negligé qu'ignoré. Ie dois, outre cela, trop de respect au Tasse, & aux autres grands Hommes, qui l'ont suyui dans cette perilleuse route, pour en approfondir icy la question. Il me suffira de dire que j'ay pris l'autre chemin, comme le plus seur, par des considerations que je dois bien auoir creuës fort solides, puis qu'elles m'ont fait renoncer à l'vn de ces ornemens, qui ont eu le plus de vogue en ce genre, parmy les Modernes; pour me renfermer dans ceux que souffre l'Art, & qui ne choquent, ni la Nature, ni la creance des Peuples.

Ie n'en diray guere dauantage du Stile, auec lequel je me suis efforcé de soustenir la dignité du Poëme Epique; &, s'il m'eust esté permis, je n'en eusse rien dit du tout. Mais comme, dans les Productions d'Esprit, c'est la chose qui se presente la premiere, & que le Vulgaire demande du fard, dans les Objets qu'on luy presente, parce qu'il n'est pas sensible aux veritables beautés; Comme il n'ayme pas, mesme, les vrays ornemens, s'ils ne sont sans nombre, & sans mesure; qu'il n'est charmé de

rien tant, que de l'ingeniosité affectée & immoderée de Lucain ; & qu'il trouue presque insipide la sagesse & la magnificence de Virgile : I'ay pensé deuoir faire en ce lieu ma declaration, que c'est auec connoissance de cause, que je me suis resolu à marcher sur les traces du dernier, reconnu de tous les Temps, pour le seul Guide qui meine au Parnasse, pour le seul Poëte, qui conserue le jugement dans la fureur, & pour le seul Peintre, capable de bien imiter la Nature. I'ay creu deuoir declarer, que c'est apres y auoir bien songé, que je me suis eloigné de la voye que l'autre a tenüe ; & que j'ay mieux aymé ne plaire point au Commun, en ne m'accommodant pas à son goust, que de desplaire à l'Art, en ne suyuant pas ses Maximes. I'ay appris de luy, que le charactere de la Narration, mesme dans l'Epique, demandoit, sur tout, la clarté ; & qu'elle ne deuoit chercher à se faire belle, que par le choix des paroles pures, sonnantes & energiques ; par l'employ des figures grandes & fortes, sans extrauagance ; & par les pensées nobles, graues, & toutes du Sujet. I'ay appris de luy, que les traits guindés, pour spirituels qu'ils puissent estre, en sont absolument bannis ; que les efforts d'imagination y sont des marques de foiblesse de sens ; & que quand on a fait vn Ouurage tout de lumieres, on n'a pas mieux reüssi qu'auroit fait le Sculpteur bizarre, qui pour former vne Statüe

tüe admirablement belle, se seroit imaginé la deuoir composer toute d'yeux. C'est pourquoy, comme dans l'expression des Mœurs & des Passions, je me suis plus attaché aux sentimens de la Nature, qu'aux subtilités de la Declamation; je me suis aussi tenu, le plus qu'il m'a esté possible, dans la Narration, au Charactere qui luy est le plus propre, & ne luy ay permis de se parer, que des choses qui la pouuoient soustenir, sans la desfigurer. Enquoy, bien que j'aye suyui la pratique des bons Maistres de l'Art, je suis neantmoins tres-eloigné de pretendre auoir en rien approché de leur majesté, ni de leur eleuation; premierement, parce que je suis leur inferieur de tant de degrés, que je ne pourrois mesurer ma petitesse, auec leur grandeur, sans me monstrer aussi ridicule que desraisonnable; & en second lieu, parce que je ne croy pas nos Langues Modernes, iusques icy capables de ces fortes Figures, soit de sens, soit de diction, qui regnent si heureusement dans les Anciennes. Ce qui est apparemment arriué, à cause que la Grece & l'Italie ont eu plus de temps, pour cultiuer leur Langage, depuis qu'elles ont commencé à se plaire dans les Disciplines, que nous n'en auons eu, pour perfectionner le nostre, depuis que nous nous sommes auisés de l'embellir. Ou cela est venu du Genie des Vieux Siecles, qui receuoient ces hardiesses, non seulement sans peine,

mais encore auec plaiſir ; fauoriſant de leur approbation la genereuſe audace des Orateurs & des Poëtes qui les hazardoient ; Au lieu que le Genie du noſtre rejette, auec degouſt, dans le Stile, la moindre Figure hardie, & dans les termes, ce qui s'eſcarte tant ſoit peu des façons de parler, qui ont cours, parmy ceux que l'on appelle Honneſtes gens. Mais comme d'vn coſté, j'ay ſuyui, ſelon ma foibleſſe, le chemin battu, par ces excellens Hommes ; de l'autre, j'ay ſoigneuſement euité de mettre les pieds, ſur leurs veſtiges. Ie veux dire, que je me ſuis contenté d'auoir les yeux ſur leur Idée, & de les imiter dans le general, ſans emprunter, ou copier leurs penſées, ni leurs paroles ; m'ayant tousjours ſemblé qu'il y auoit de la baſſeſſe de cœur, & de la ſterilité d'eſprit, en cette ſorte d'imitation ; & qu'elle ne deuoit eſtre permiſe que dans les endroits, où l'on pretend le renuier ſur leurs efforts ; non comme Traducteur, mais comme Emulateur, non auec les meſmes mots, mais auec d'autres, ou equiualens, ou frappés à vn coin plus digne. Ie me ſuis auſſi gardé ſoigneuſement de faire parade d'erudition ; & ſi j'ay eſté obligé, par la rencontre, d'en laiſſer eſchapper quelque trait, je l'ay fait ſobrement, & comme ſongeant à toute autre choſe. Car je n'ay pas ignoré combien l'affectation y eſt vicieuſe, ni dans quel decry tombent ceux, qui veulent faire les

habiles hors de ſaiſon. Ie n'ay pas ignoré qu'encore que, pour reüſſir en ce genre de Poëſie, il faille preſque tout ſçauoir; ſi neantmoins il eſt permis de le laiſſer connoiſtre, ce ne doit eſtre qu'en ce que, dans la diuerſité des materiaux, & des ornemens, que l'on aſſemble, & qu'on fait entrer dans la compoſition d'vn Poëme Epique, le Poëte n'a rien obmis de neceſſaire, ni n'a rien employé de ſuperflu; quoy que ce ſoit, qui excede cette regle, ne pouuant paſſer, aupres des vrays Sçauans, que pour vne vanité pedanteſque, & pour vne puerile ambition.

Auec tout cela, je dois bien craindre d'eſtre demeuré au deſſous de l'attente publique, & d'auoir mal ſatisfait le gouſt des particuliers. Ie ſuis comme certain, que les Gens de lettres ne chercheront en ce trauail, que les paſſages pris des vieux Liures, & qu'ils n'y eſtimeront que ce qui ne ſera pas de ſon Autheur; Que les Courtiſans n'y aymeront que ce qui repreſente les mœurs de leur Siecle; Les Beaux Eſprits, que les traits aigus, & les pointes rafinées; Les Inuenteurs, que la grandeur du Deſſein, & la juſteſſe de ſon ordre; Les Grammairiens, que le nombre, & la cadence des Vers; Les Perſonnes pieuſes, que les matieres ſaintes; Les Braues, que les combats; Les Dames, que les Paſſions; Les Politiques, que les Conſeils; Et que tous, faute de trouuer, à chaque page, ce qui peut toucher leur incli-

nation, regarderont l'Ouurage comme languissant, & comme ennuyeux. A quoy je ne repliqueray rien, sinon qu'aupres de ceux qui s'y connoissent, la varieté bien entendüe fait la principale beauté de ces sortes de Compositions.

Venant, d'ailleurs, apres tant d'Escriuains illustres, & dont le merite a occupé la faueur du Peuple, ne dois-je pas fort apprehender qu'il me refuse l'applaudissement, que j'en eusse peut-estre obtenu; si je me fusse fait voir aussi bien le premier dans la carriere, que j'ay paru le premier sur les rangs? En effet, qu'est-ce que la PVCELLE peut opposer, dans la peinture parlante, au MOYSE de M. De S. Amand; dans la hardiesse, & dans la viuacité, au SAINT LOVYS du R^d Pere le Moine; dans la pureté, dans la facilité, & dans la majesté, au SAINT PAVL de M. l'Euesque de Vence; dans l'abondance & dans la pompe à l'ALARIC de M. de Scudery; enfin, dans la diuersité & dans les agrémens, au CLOVIS de M. Desmarests? Ie ne parle point de la PHARSALE de M. de Brebeuf, quoy que ses vigoureuses expressions ne cedent en rien à celles de son Original, & qu'il soit aisé de voir par vne si brillante Copie, jusqu'où il pouuoit porter son vol, s'il ne se fust point borné à vne moindre eleuation que la sienne. La PVCELLE se reconnoist

inferieure, en toutes choses, à tous ces Heros; & si elle ne se pouuoit vanter de les auoir excités, par son exemple, à entreprendre cette glorieuse course, elle n'oseroit pas mesme se croire digne de la faire apres eux. Que dirois-je encore de l'auantage qu'a, sans doute, la grauité magnifique du CONSTANTIN du R^d Pere Mambrun, & du MARTEL de M. de Boissat, sur l'inculte simplicité de ma BERGERE; si je les auois aussi bien veus, que je sçay de quels grands efforts leurs Autheurs sont capables; & si l'on pouuoit aussi bien faire comparaison, entre des Poëmes de Langage different, qu'entre ceux d'vne mesme Langue? Que ne dirois-je enfin, du CONQVISTO di GRANATA du Seigneur Girolamo Graziani, mettant sa richesse en parallele auec la pauureté de ma FRANCE DELIVREE; si cette mesme diuersité de Langage permettoit que l'on en pust faire vn jugement regulier? Mais je ne diray autre chose, sur tous ces fameux Ouurages, sinon que ma Guerriere prendra tousjours part à leur honneur; qu'elle respectera tousjours leur merite; & que si elle se sert jamais de ses Armes, ce ne sera que pour combattre les Ennemis de leur reputation.

Ie finis, apres que j'auray fait quelques prieres à Ceux qui verront celuy-cy, lesquelles je ne croy pas inciuiles, & que j'espere de leur equité, qu'ils

m'accorderont facilement. Ie les ſupplie donques de vouloir bien n'apporter à la lecture de ce Poëme, aucun gouſt particulier, ni aucune preuention d'eſprit; ſoit pour ſa perfection; ſoit pour ſon imperfection; Que la bonne ou mauuaiſe opinion, qu'ils en doiuent prendre, vienne de leur pur mouuement, & qu'elle ne leur ſoit point inſpirée par autruy; Que pour ſa Conſtitution, ils ne la loüent, ni ne la blaſment, qu'ils ne l'ayent veüe toute entiere, & qu'ils n'ayent pû verifier, ſi ſon commencement s'ajuſte auec ſon milieu, & ſi ſa fin ſe rapporte à l'vn & à l'autre; Que, quand ils en feront l'examen, ils s'examinent les premiers, & ſachent bien, auparauant, s'ils poſſedent les lumieres neceſſaires, pour prononcer, ſur ſon Inuention, ſur ſa Diſpoſition, & ſur ſon Elocution; Qu'en l'examinant ils ſe ſouuiennent, de ſe tenir renfermés, dans les limites de l'Heroïque, ſans deſirer, en luy, ce qui n'appartient qu'à l'Elegie, qu'à l'Ode, qu'à l'Epigramme, & qu'au Roman; Celuy-cy entre autres, qui luy reſſembe dauantage, deuant empeſcher, par ſa difference ſpecifique, qu'on ne les confonde, & qu'on n'attende les meſmes choſes de tous les deux; Qu'enfin, ils me laiſſent la liberté de profiter, non ſeulement de mes reflexions propres, ſur les manquemens, que la foibleſſe de la Nature humaine rend ineuitables, dans les longs Projets; mais encore des Obſeruations de

Ceux, qui de bonne foy, & ſur des fondemens ſolides, m'auront fait connoiſtre mes erreurs. De toutes ces prieres, la derniere eſt celle, ſur laquelle j'inſiſte le plus ; comme ſur celle, qui m'importe le plus ; puiſque je n'expoſe pas plus au jour cet Enfant de mes veilles, qu'à la Cenſure des Perſonnes juſtes & eclairées ; afin que s'il eſt capable d'amendement, je puiſſe le mettre, par leur auis, & par mes ſoins, en eſtat de leur plaire, & de ne me faire point de honte. I'excepte du nombre de mes fautes, celles qui, malgré toute ma vigilance, ſe ſont coulées dans l'impreſſion ; & je ne croy pas auoir beſoin de m'en defendre, & de demander qu'on ne me les impute point. Ie ſupplie ſeulement qu'on ſe donne la peine d'en parcourir le Catalogue, qui a eſté rejetté à la fin du Liure, & de les corriger, chacune en leur lieu, ſelon qu'elles y ſont marquées ; le nombre n'en eſtant pas ſi grand, que ce ſoin doiue couſter beaucoup de trauail, & cette diligence eſtant abſolument neceſſaire, pour en trouuer l'Ouurage moins defectueux, & pour eſtre moins arreſté dans ſa lecture.





LA PVCELLE OV LA FRANCE DELIVREE

LIVRE PREMIER.

IE chante la *PVCELLE*, & la ſainte Vaillance,
Qui dans le point fatal, où periſſoit la France,
Ranimant de ſon Roy la mourante vertu,
Releua ſon Eſtat, ſous l'Anglois, abbatu.
Le Ciel ſe courrouça, l'Enfer eſmût ſa rage,
Mais Elle, armant ſon cœur de zele & de courage,
Par ſa priere ardente, au milieu de ſes fers,
Sceut, & flechir les Cieux, & donter les Enfers.

Ames des premiers Corps, Peres de l'Harmonie,
Messagers des Decrets de l'Essence infinie,
Legions qui suyuès l'eternel estandard,
Et qui, dans ce grand Oeuure, eustes si grande part;
Celebrès, auec moy, la Guerriere Houlette,
Faites prendre à ma voix l'eclat de la trompette,
Eschauffès mon esprit, disposès mon Projet,
Et rendès mon haleine egale à mon Sujet.
Auguste Successeur de cet auguste Prince,
Par qui s'accrut jadis la Françoise Prouince,
Lors que son bras vengeur, par cent heureux combats,
Du redoutable Anglois mit la puissance à bas;
Magnanime HENRY, glorieux LONGVEVILLE,
Des errantes Vertus, & le Temple, & l'Asyle,
Colonne de l'Estat par DVNOIS restably,
Heros, dont les exploits ne craignent point l'Oubly;
Viue Source d'honneur, qui tousjours claire & pleine
Grossis, de flots bruyans, ma languissante veine,
Et fais couler mes jours, dans l'honneste loysir,
Qu'enuioit la Fortune à mon noble desir;
Des veritables chants de mon sacré Parnasse,
Aprens les hauts desseins d'vn Guerrier de ta Race,
Et voy, dans leurs succes, jusqu'où le cœur humain
Peut porter les efforts d'vne mortelle main.
Voy, parmy la tempeste aux injustes fatale,
Resplendir de ton Sang l'origine Royale,
Et contemple estonné, par quels brillans essais
Se preparoient les Cieux à produire tes Faits.

Vn jour, lors qu'en suyuant ce grand Foudre de guerre
I'auray pris ma volée, aßés loin de la Terre,
Et que j'auray le ton desormais aßés fort
Pour l'esleuer à toy, sans te faire de tort;
Ie veux, par le recit de tes propres merueilles,
Des Peuples suspendus enchanter les oreilles,
Et, dans tous les climats, faire, par leur grandeur,
Cherir de tes Lauriers l'eternelle verdeur.
Ie diray la Conté, par toy, demi-conquise,
Par toy, dans le Piedmont, l'asseurance remise,
Les Lorrains acheués de mettre, sous nos loix,
Et le douteux Brisac enfin rendu François.
Ie diray le fameux & terrible passage,
Qui fit ceder le Rhein au feu de ton courage,
Et qui, brisant les fers des belliqueux Germains,
Assura la franchise au reste des humains.
Ie diray quel tonnerre employa ta Bellonne,
Pour abbatre à tes pieds l'orgueilleuse Tortonne,
Et de quelle vistesse, effrayé par ton bruit,
Le Serpent Milanois dans sa grotte s'enfuit.
Enfin je publiray tes labeurs heroïques,
Pour trouuer le remede aux miseres publiques,
Pour redonner la regle aux confus Elemens,
Et du Monde Chrestien calmer les mouuemens.
DVRANT le triste cours de cent longues années,
L'equitable rigueur des saintes Destinées,
Par mille desplaisirs, & par mille trauaux,
Auoit porté la France au comble de ses maux.

Deux deluges de ſang, eſpanchés de ſes veines,
De Poitiers, d'Azincourt, auoient noyé les Plaines,
Et de deux coups de foudre, & Creuant, & Verneüil,
Venoient de la conduire aux portes du cercüeil.
Charles ſon jeune Maiſtre, & ſa foible eſperance,
Des fiers Vſurpateurs eſprouuoit l'inſolence,
Loin du throſne captif, erroit deſeſperé,
Et voyoit ſon Vaſſal, en ſon lieu, reueré.
Il voyoit, de l'Anglois, à ſon Sceptre, Rebelle,
Proſperer, chaque jour, l'Entrepriſe crüelle;
Il voyoit, par l'Anglois, ſes Eſtats enuahis,
Et, dans ſon païs propre, il cherchoit ſon païs.
Les coſtaux, les vallons, les champs & les prairies,
A ſes regards troublés n'offroient que barbaries,
Et les vaſtes remparts des tremblantes Cités
N'enfermoient que tourmens, & que calamités.
Tous les fleaux des Humains, la Peſte & la Famine
Des Peuples, en tous lieux, auançoient la rüine,
Et la Guerre, en tous lieux, agitant ſon flambeau,
De leurs toits embrasés, compoſoit leur tombeau.
L'impitoyable Mort, des Prouinces entieres
Ne faiſoit deſormais que de grands cimetieres,
Le ſang, en chaque bois, par les routes couloit,
Et, dans chaque riuiere, aux ondes ſe meſloit.
L'Audace, la Fureur, le Diſcord & la Rage,
Deſtruiſoient à-l'enuy le Royal heritage,
Il ne paroiſſoit plus qu'vn gouffre de malheur,
Et l'endroit le plus ſain eſtoit plein de douleur.

Aucun mur ne portoit vne chaisne legere,
Mais Paris, plus que tous, plongé dans la misere,
Mesconnoissoit son Prince, & luy manquant de foy,
Souffroit à l'Estranger prendre titre de Roy.
Pour dernier monstre en fin, l'execrable Isabelle
Immoloit son Fils propre à sa haine immortelle,
Et faisant violence aux naturelles loix,
Fomentoit contre luy le party de l'Anglois.
De l'vn à l'autre bout, la deplorable France
Aux heureux Reuoltés prestoit obeissance,
Et Marne, & Seine, & Loire, à peine en leurs courans
Trouuoient vn bouleuard franc du joug des Tyrans.
Orleans, seul encor de tant de Places fortes,
Se pouuoit dire libre au dedans de ses portes,
Bien qu'entre cent terreurs, il vist de toutes parts
Vne armée innombrable entourer ses ramparts.
Iusques vers le milieu de la neufiesme Lune,
Il auoit tenu teste à son aspre fortune,
Il auoit cent assauts l'vn sur l'autre endurés,
Et cent fois dans leur camp les Anglois resserrés.
Par les bras vigoureux qui restoient à la France,
En fin il auoit veu tenter sa deliurance,
L'auoit veu, mais sans fruit, & proche des abois
Bien-tost des assiegeans alloit suyure les loix.
Quand son grand Defenseur, dont la force diuine
Du chancelant Estat soustenoit la ruine,
L'inuincible Dunois, sur le haut de ses tours,
Au profond de son cœur fit ce triste discours.

Donques, pour conseruer cette fidelle Ville,
I'auray fait à mon Prince vn serment inutile,
Et ce genereux Peuple, auec tout mon effort,
N'aura pû s'affranchir des chaisnes de Betford.
Intrepides Soldats, valeureux Capitaines,
Qui foulant de Rouuroy les desastreuses plaines,
Resolus de vous perdre, ou de nous secourir,
Par les mains du Rebelle auės voulu mourir;
Que vostre sort me plaist, & que je vous enuie
Vne si belle fin de vostre belle vie!
Car si vostre projet a manqué de bonheur,
Au moins estes vous morts, & morts au lit d'honneur.
Dunois infortuné, l'éclat de ta memoire
Sera-t-il obscurcy d'vne tache si noire?
Perdras-tu ton estime, & les siecles futurs
Te reprocheront-ils d'auoir liuré ces murs?
Loin de toy, loin de toy, cette honte & ce crime,
Plustost de tes Amis suy la fin magnanime,
Meurs plustost de cent morts, que de ternir jamais,
Par vn si lasche fait, la gloire de tes faits.
Meurs plustost que ce Peuple endure le seruage,
Dont ta foy luy promit d'exemter son courage,
Lors qu'entre cent Guerriers, non moins braues que toy,
Il t'elut pour l'ayder à maintenir sa foy.
Mais que luy seruira que tu cesses de viure?
Penses-tu que des fers ton trespas le deliure?
Non, non, croy bien plustost, qu'en perdant la clarté,
Tu hastes sa défaite & sa captiuité.

Il

Il s'arreste incertain du conseil qu'il doit prendre;
Il luy faut desormais ou mourir ou se rendre,
Et, dans ce choix forcé, son esprit esperdu
Entre ces deux partis demeure suspendu.
Comme lors qu'vn grand chesne, aux Roches Apennines,
Sent par vn choq de vents esbransler ses racines,
Et, certain de tomber, voit son branchage espais,
Vers deux lieux, tour à tour, pancher son vaste faix;
Si le Nord & le Sud, meslés dans son feüillage,
Viennent à le pousser d'vne pareille rage,
Il suspend sa ruine, & semble consulter,
Qui, du Sud, ou du Nord, le doit precipiter.
Mais en ce mesme instant, soit destin, soit rencontre
Tout à coup à sa veuë vn nuage se monstre,
Qui d'orage grossy, perce le sein des airs
De foudres allumés, & de volans éclairs.
Du Palais estoillé la voûte se presente,
Sous l'effroyable aspect d'vne fournaise ardente,
Et par ce rouge éclat le regard abusé,
Iuge que l'Vniuers en est tout embrasé.
O Ciel, dit-il alors, je conçoy ton langage;
Tu m'apprens le chemin d'euiter le seruage;
Pour affranchir ce Peuple, & garder mon serment;
L'infaillible remede est le feu seulement.
Recourons, recourons aux brasiers fauorables;
Rendons-nous, par la flamme, vn peu moins miserables,
Et puisque tout nous manque en cette extremité,
Employons le feu mesme à sauuer la Cité.

Il resout sa ruine, & son ame oppreßée
Entretient dans son cœur cette horrible pensée,
Le desespoir l'anime, il marche en furieux,
Et fait luire vn flambeau dans chacun de ses yeux.
Le sein boüillant d'ardeur, & le front plein d'audace,
Il s'auance à grands pas au milieu de la place,
Assemble autour de luy les confus habitans,
Et fait retentir l'air de ces mots éclatans.
Amis, nostre fortune est en fin deplorée,
De nostre liberté la perte est assurée,
Le valeureux secours en campagne défait,
Traisne, apres son malheur, ce necessaire effet.
Pourquoy vous deguiser l'effroyable nouuelle,
Si le Sort nous condanne à seruir le Rebelle,
Si, pour ce cher rempart tant de mois defendu,
Tout espoir de resource est maintenant perdu?
Pourrons-nous toutesfois porter nostre courage,
A rendre à l'Estranger vn volontaire hommage?
Nous verra-t-on flechir sous son commandement?
Ah! non, mourons plustost que viure laschement.
La mort seule nous reste, en ce point lamentable;
Mais ce n'est pas vn mal, à qui vit miserable;
A l'Anglois comparée, elle est pleine d'appas;
L'Anglois est aux François pire que le trespas.
Vostre foy qui put seule arrester sa victoire,
Iamais sans l'irriter ne s'offre à sa memoire;
Il ne peut sans fureur penser à vos efforts,
Et sur chacun de vous veut venger tous ses morts.

Ce grand nombre de morts, & parmy ce grand nombre,
L'inhumain Salſbery, cette imperieuſe Ombre,
Sollicitent Betford de les venger ſur vous,
Du ſang qu'ils ont verſé, ſous le poids de vos coups,
Il vous accablera d'inſupportables chaiſnes,
Il vous tourmentera de douloureuſes geſnes,
Et vous verrés par luy vos ſoldats deſarmés,
Vos biens mis au pillage, & vos toits enflammés.
Vos yeux verront par luy deſchirer vos entrailles,
Profaner vos autels, renuerſer vos murailles,
Enleuer vos enfans vers vn bord eſcarté,
Et de vos chaſtes lits ſoüiller la pureté.
Vne fin magnanime, vn ſepulchre honnorable,
Eſt, à tant de rigueurs, ſans doute, preferable,
Sans doute les François qui ſont nés genereux,
Mourant ſans l'eſprouuer, croiront mourir heureux.
S'il faut perdre le jour, de vous meſmes, ſans doute,
Vous prendrés du cercüeil la tenebreuſe route,
Vous mourrés par vos mains, & ne permettrés pas
Que Betford ait l'honneur de voſtre beau treſpas.
Dans les champs de la Mort, il n'eſt aſpre carriere,
Où n'ayme mieux courir voſtre vertu guerriere;
Sous terre, au fond des eaux, & juſques dans les feux,
Vous irés vous ſauuer du Barbare outrageux.
Ouy, je lis ſur vos fronts, je deſcouure en vos ames,
Qu'il eſt plus craint de vous, que ne le ſont les flammes,
Et que rien de ſi dur ne ſe ſçauroit offrir,
Que pluſtoſt que ſes loix vous ne puiſſiés ſouffrir,

Donques d'vn ferme cœur, contre ſa violence,
De ces derniers remparts embraſſons la defenſe,
Et ſi noſtre ennemy nous force à le quiter,
Oſtons luy les premiers ce qu'il doit nous oſter.
S'il nous met en eſtat de ne le plus defendre,
Rempliſſons tout de feu, reduiſons tout en cendre,
Contentons le Deſtin contre nous irrité,
Et ne ſuruiuons pas à noſtre liberté.
Ce tranſport vehement, ce funeſte langage,
Excite en chacun d'eux vne ſubite rage,
L'affreuſe ſeruitude eſtonne leurs eſprits,
Et fait que pour la mort ils n'ont que du meſpris.
Vne illuſtre fureur s'empare des familles,
Les enfans, les vieillards, les femmes & les filles,
Tous ſuyuent de Dunois l'horrible mouuement,
Et de leurs chers remparts veulent l'embraſement.
Tel, ſur les champs ſalés, le courageux Pilote
Preſſé de toutes parts d'vne puiſſante flotte,
Sur le point d'eſtre pris, peut, à l'extremité,
Choiſir pluſtoſt la mort que la captiuité.
Il le propoſe aux ſiens, & les y fait reſoudre,
Sous le tillac conquis roule la noire poudre,
Et d'vn bras vigoureux y porte le flambeau,
Pour ſe faire de l'onde vn ſuperbe tombeau.
Le Prince confirmé dans ſon penſer tragique,
Depite la Fortune à ſa valeur inique,
Repouſſe des Anglois les violens aſſauts,
Et de leur propre ſang arroſe leurs trauaux.

Betford s'en esmerueille, & ne sçauroit comprendre,
Qui fait que l'assiegé s'ose encore defendre,
Qui fait qu'ayant perdu tout espoir de secours,
Sans esperance mesme, il resiste tousiours.
Mais Charles, à l'auis du succes deplorable,
Qui rendoit d'Orleans la perte ineuitable,
Par vn si rude choq a l'esprit terracé,
Et d'vn mont de douleur le courage oppressé.
Sur quoy que sa raison puisse tourner la veüe,
Pour luy, de cet abysme il ne voit point d'issüe;
Au bas du precipice il se voit arriué,
Et, sans retour en fin, croit son regne acheué.
Il consulte ses Chefs sur la triste desfaite,
Et trouue en ce malheur leur prudence müete,
Müet il les regarde, & d'vn œil estonné
Se voit par leur silence à perir condanné.
De surprise & d'horreur il a l'ame interdite,
Le chagrin le deuore, & le trouble l'agite,
Son desastre l'effraye, & dans ce point fatal,
Il contemple la mort, comme son moindre mal.
En çet estat confus son Ange tutelaire
D'vn celeste rayon ses tenebres éclaire,
Et presente à ses yeux le Roy de l'Vniuers,
Qui tient aux affligés les bras tousiours ouuerts.
Sous Chinon la Vienne humecte, en son riuage,
Le pied vert & moussu d'vn deuot Hermitage,
Où le Dieu Tout-puissant auec zele adoré,
Ne fut jamais d'aucun vainement imploré.

Mille lampes d'argent, mille vases antiques
Enrichissent sa voute, & parent ses portiques,
Vœux, depuis plus d'vn siecle, à l'Eternel rendus,
Par ceux que des perils sa grace a defendus.
Charles remply de Dieu, pour aller à ce Temple,
Quite du sacré bois la route la plus ample,
Couppe, par vn sentier, dans le taillis obscur,
Et descouure de loin le solitaire mur.
Il prend alors son cours, vers la sainte cauerne,
Sur son rustique sueil en tremblant se prosterne,
Laisse parler vn temps ses pleurs & ses sanglots,
Puis y mesle sa voix, & prononce ces mots.
Monarque Souuerain des hommes & des Anges,
Dont la Terre & les Cieux celebrent les loüanges,
Inesbranlable appuy des fragiles mortels,
Qui d'vn fidelle culte encensent vos autels.
Ie sçay que des François les transports indontables
Leur ont soüillé le cœur d'offenses execrables,
Et que tous enyurés d'vn semblable poison,
Aueque l'innocence ont perdu la raison;
Aux pecheurs toutesfois vostre grace est propice,
Pour eux vostre Bonté combat vostre Iustice,
Les François contre vous ont cent crimes commis,
Mais ils sont vos Enfans, comme vos ennemis.
C'est cette Nation qui de saintes armées
A couuert tant de fois les plaines Idumées,
Et c'est ce Peuple éleu, qui doit à l'auenir,
Sous vostre aymable joug tous les Peuples vnir.

Seigneur, ſoyés humain à la foibleſſe humaine,
Leur forfait en luy-meſme a rencontré ſa peine;
Ne leur ordonnés point de plus aſpre tourment,
Il les punit aſſés ſans autre chaſtiment.
D'inſupportables maux vne ſuite enchaiſnée,
Sur le bord du ſepulchre a mis leur deſtinée;
Ils ont desja ſouffert les douleurs du treſpas;
S'ils meurent, ils mourront, mais ne ſouffriront pas.
Grand Dieu, ſi leur courage & leur vertu paſſée
Ont autresfois ſi loin voſtre gloire pouſſée,
Et ſi, par eux encor, vous deués quelque jour,
Aſſujetir le Monde aux loix de voſtre amour;
Apres tant de malheur, apres tant de ſouffrance,
Faites leur deſormais ſentir voſtre clemence,
Calmés en leur faueur voſtre juſte courroux,
Et moderés pour eux la rigueur de vos coups.
Accordés leur la vie, & bornés leur ſupplice,
Où s'il faut d'vne mort payer voſtre Iuſtice,
Pour les en deliurer, je la veux bien ſouffrir,
Et viens à voſtre foudre en leur place m'offrir.
Alors du Roy des Roys la venerable image
Fit d'vn ſoudain éclair reſplendir ſon viſage;
Charles baiſe la terre à l'aſpect de ces feux,
Renforce ſa priere, & redouble ſes vœux.
Loin des murs flamboyans, qui renferment le Monde,
Dans le centre caché d'vne clarté profonde,
Dieu repoſe en luy-meſme, & veſtu de ſplendeur
Sans bornes eſt remply de ſa propre grandeur.

Vne triple Perſonne en vne ſeule Eſſence,
Le ſupreme Pouuoir, la ſupreme Science,
Et le ſupreme Amour, vnis en Trinité,
Dans ſon regne eternel forment ſa Majeſté.
Vn volant bataillon de Miniſtres fidelles
Deuant l'Eſtre infiny ſouſtenu ſur ſes ailes,
Dans vn juſte concert de trois fois trois degrés,
Luy chante inceſſamment des cantiques ſacrés.
Sous ſon throſne eſtoillé, Patriarches, Prophetes,
Apoſtres, Confeſſeurs, Vierges, Anachoretes;
Et ceux qui par leur ſang ont cimenté la foy,
L'adorent à genoux, ſaint Peuple du ſaint Roy.
A ſa gauche & debout, la Vierge immaculée,
Qui, de grace remplie, & de vertu comblée,
Conceut le Redempteur dans ſon pudique flanc,
Entre tous les Eleus obtient le premier rang.
Au meſme tribunal, où tout Bon il reſide,
La ſage Prouidence à l'Vniuers preſide,
Et plus bas, à ſes pieds, l'inflexible Deſtin
Recüeille les decrets du Iugement diuin.
De ſon Eſtre increé tout eſt la creature,
Il voit rouler ſous luy l'ordre de la Nature,
Des Elemens diuers eſt l'vnique lien,
Le Pere de la Vie & la ſource du Bien.
Tranquille poſſeſſeur de ſa beatitude,
Il n'a le ſein troublé d'aucune inquietude,
Et voyant tout ſujet aux loix du changement,
Seul, par luy-meſme en ſoy, dure eternellement.

Ce qu'il veut vne fois est vne loy fatale,
Qui tousiours, malgré tout, à soy-mesme est egale,
Sans que rien soit si fort, qu'il le puisse obliger
A se laisser jamais, ni flechir, ni changer.
Du pecheur repenty la plainte lamentable,
Seule peut esbranler son vouloir immuable,
Et forçant sa justice, & sa seuerité,
Arracher le tonnerre à son bras irrité.
Du Prince humilié la feruente priere,
Penetra jusqu'au fond l'abysme de lumiere,
Emut Dieu dans son throsne, & pleine de vigueur,
Pour le bien des François ammollit sa rigueur.
La Vierge Mere alors, la celeste Marie,
D'vn mal si deplorable ayant l'ame atendrie,
Conjure l'Eternel de finir leurs malheurs,
Et parle auec la voix, les souspirs & les pleurs.
Contemple, luy dit-elle, ô Monarque supreme,
Tes François accablés sous leur misere extreme,
Et te satisfaisant des maux qu'ils ont soufferts,
Vueille les garantir du trespas & des fers.
Il n'est point de mortel, qui d'vn semblable Zele,
Ait jamais confessé ton Essence immortelle,
Ni qui d'vn sentiment si plein d'humilité,
Ait rendu son hommage à ta Diuinité.
Qu'il serue à ces pecheurs, pour appaiser ton ire,
D'auoir en l'Vniuers fait fleurir ton Empire,
Et, d'vn cœur en ta foy pleinement confirmé,
Tousiours dans leurs besoins ton pouuoir reclamé.

Dieu respond à la Vierge. Au son de ses paroles,
La machine des Cieux chancelle sur ses poles,
Le feu brille d'éclairs, l'air de foudres fremit,
La mer est agitée, & la terre gemit.
Soit, dit le Tout-puissant, & cesse ma colere;
Que le François pour luy m'esprouue moins seuere,
Qu'à la rigueur en fin succede la douceur;
I'accorde son salut à son Intercesseur.
Ie le veux de ma main tirer du precipice,
Ie veux que de la mort mon bras seul l'affranchisse,
Et que desesperé de tout secours humain,
En la main d'vne Fille il connoisse ma main.
Pour honnorer ton sexe, & releuer sa gloire,
Ie veux qu'en ce combat il gaigne la victoire,
Que du sexe robuste il soit le ferme appuy,
Et qu'en le soustenant il triomphe pour luy.
Ie veux que des Anglois la longue tyrannie,
Par ce foible instrument, soit à la fin punie,
Et que par ses efforts leur orgueil abbatu,
Face dans le bas Monde eclater ma vertu.
La bien-heureuse Cour, dans vn profond silence,
Entend du Roy des Roys la sacrée ordonnance,
Puis, d'vn ton de transport & d'applaudissement,
Benit à haute voix le diuin jugement.
Pour accomplir son Oeuure, aussi-tost il commande
A l'vn des Messagers de l'Angelique bande,
Qu'il aille vers l'Ardenne, & trouue dans son bois
La Fille destinée à sauuer les François.

Que, par les traits ardens d'vn celeste langage,
Il allume en ſon cœur l'heroique courage,
Qu'il diſpoſe ſon bras aux grandes actions,
Et chaſſe de ſon ſein les baſſes paſſions.
Sur les confins douteux de France & de Lorraine,
Vne eſpaiſſe foreſt s'auance dans la plaine,
Où des arbres chenus les troncs deſmeſurés
Sont, malgré mille hyuers, par le Temps reuerés.
Sous leur branchage courbe, & leur feüille touffüe,
L'or des rayons du jour ne frappe point la veüe,
Et le brillant Soleil, quand plus fort il reluit,
N'en ſçait point eſcarter les ombres de la nuit.
Là domine la Paix, là le Repos habite,
Là, ni meute, ni trompe, aucun bruit ne ſuſcite,
Là, les rampans ruiſſeaux coulent ſans murmurer,
Et là le plus doux vent n'oſeroit ſouſpirer.
A l'abord de ce bois, d'vne ſoudaine crainte
Les errans voyageurs ſentent leur ame atteinte,
Et, cent fantoſmes vains à tous coups ſe formant,
Paſſent ſes noirs ſentiers auec fremiſſement.
En cet affreux ſejour, vne modeſte Fille,
L'honneur de ſon pays, & l'heur de ſa famille,
Sous le tranquille abry des ombrages couuerts,
Adore inceſſamment l'Autheur de l'Vniuers.
Vn trouppeau de brebis, ainſi qu'elle innocentes,
Occupe de ſes ans les forces impuiſſantes,
Dans ce ſimple exercice elle regne en ces lieux,
Mais ſon cœur a pour but de regner dans les Cieux.

La grandeur du Tres-haut est son objet vnique,
Elle en repaist le feu de son amour pudique,
Et, par les vifs elans de sa deuote ardeur,
Monte jusqu'à sa gloire, & soustient sa splendeur.
Sur le Lion bruslant l'Astre de la lumiere,
Marchoit auec lenteur dans sa longue carriere,
Et racourcissant l'ombre en ralongeant le jour,
Esclairoit aux mortels du plus haut de son tour.
L'Ange, en ce mesme temps, vient d'vne aile legere
Porter le grand message à la sainte Bergere,
De pompe reuestu, de splendeur couronné,
Et d'vn globe de feu par tout enuironné.
Plus pront que n'est l'éclair qui preuient le tonnerre,
De sphere en sphere il passe, & descend vers la terre;
Le Monde voit sa chute auec estonnement,
Et croit que le Soleil tombe du Firmament.
Ainsi, lors que la nuit couure tout de son voile,
On apperçoit souuent vne brillante estoille,
Qui du Ciel se detache, & se precipitant,
Trace l'air tenebreux d'vn sillon éclatant.
Il tombe sur le bois, où la Fille medite,
L'ombrage s'en esloigne, & ces flammes euite;
Il n'est tronc ni rameau, qui n'en semble doré,
Et le fort le plus noir en demeure éclairé.
Ce nouuel accident interrompt sa priere,
De frayeur elle tremble, & sille la paupiere,
Ses yeux perdent le jour, à force de clarté,
Et d'vn trouble inconnu son cœur est agité.

Du globe lumineux, qui brille autour de l'Ange,
Sort vne voix alors, mais vne voix estrange,
Dont le son plusqu'humain, & les graues accens,
Luy penetrent l'esprit, & rauissent les sens.
Bergere, dit la voix, Pucelle juste & sainte,
Calme ton tremblement, & dissipe ta crainte,
Du Monarque Eternel je suis l'Ambassadeur,
Et te viens annoncer ta future grandeur.
Par ton bras aujourd'huy l'auguste Prouidence
Veut redonner la vie aux Peuples de la France,
Et, pour leur bien monstrer qu'ils la doiuent aux Cieux,
Te vient tirer du fond de ces sauuages lieux.
Ton bras sera le bras du grand Dieu des armées,
L'Anglois verra par toy ses forces consumées,
Orleans deploré s'affranchira par toy,
Et par toy Rheims verra le Sacre de son Roy.
A ces faits merueilleux prepare ton courage,
La gloire du Tres-haut luira sur ton visage,
Et, sa vertu guerriere animant ta vertu,
Fera mordre la terre à l'Anglois abatu.
La Fille à ces grands mots oppose sa foiblesse,
Ne peut, ni ne veut croire à la haute promesse,
Et se renfermant toute en son humilité,
S'aneantit aux yeux de la Diuinité.
Mais l'Ange qui l'obserue, & qui voit sa pensée,
Ton ame en vain, dit-il, est icy balancée,
Dieu, le Dieu des combats, t'ordonne par ma voix,
De partir, d'attaquer, & de vaincre l'Anglois.

Puis, d'vn celeste feu l'ombrageant toute entiere,
Luy souffle du Seigneur la puissance guerriere,
Luy fait dans les regards eclater sa terreur,
Et luy met dans les mains les traits de sa fureur.
Dans le sein, à grands flots, il luy respand ses graces,
Il luy fait desdaigner les entreprises basses,
Et la determinant aux actes valeureux,
Luy donne vn auant-goust du sort des Bien-heureux.
Le jour s'esteint alors, & le lieu solitaire
Demeure dans l'horreur de sa nuit ordinaire,
Le silence y retourne, & son ombrage espais
Redeuient le sejour du calme & de la paix.
Elle voit le desert tout semblable à luy-mesme,
Mais elle sent en elle vn changement extreme;
De cette noueauté son esprit est confus,
Elle se cherche en elle, & ne s'y trouue plus.
Son trouppeau, sa forest, ses prés & ses fontaines,
Pour elle desormais sont des images vaines,
Dieu, l'Anglois, le François, les sieges, les combats,
Seuls maintenant pour elle ont de dignes appas.
Pour sauuer le Royaume elle prend la campagne,
Rodolfe, son cher frere, en son cours l'accompagne;
Elle se sent vaillante, & sa sainte chaleur
L'excite à rechercher l'objet de sa valeur.
Par les lieux que Betford a reduits en seruage,
Elle fait en marchant vn perilleux voyage,
Les champs & les Cités, les fleuues & les bois,
Toute chose est contre elle, en faueur de l'Anglois,

Mais le saint Messager, sans paroistre à sa veüe,
Autour d'elle ramasse vne volante nüe,
Ce precieux depost à sa garde est commis,
La Fille sous ce voile eschappe aux ennemis.
Vers Chinon elle acourt des Prouinces lointaines,
Elle passe les monts, elle passe les plaines,
D'aucun empeschement son cours n'est arresté,
La nüe à son depost garde fidelité.
Dans les murs cependant, tous, d'vne ardeur egale,
Ne s'abandonnoient pas à leur perte fatale,
Et l'illustre projet de leur embrasement,
N'estoit pas approuué de tous egalement.
Neuf riches Citoyens, basses & foibles ames,
Craignirent de brusler en de si belles flammes,
Leur courage glacé ne les pût conceuoir,
Et la peur en leur sein fit renaistre l'espoir.
Pour remede aux grands maux, dont la Ville est pressée,
Le Prince Bourguignon s'offrit à leur pensée,
Et le plus resolu, par de secrets destours,
Vint, contre Dunois mesme, implorer son secours.
Du haut des Cieux alors vn autre Ange inuisible,
Fond au Camp de l'Anglois durant l'ombre paisible,
Et voit que d'aspres soins Philippes trauaillé,
Dans le repos commun languit seul esueillé.
Il voit que de Betford l'insolente fortune
Est ce qui l'inquiete, & ce qui l'importune,
Se coule dans son ame, en accroist la langueur,
Et fait sonner ces mots au profond de son cœur.

Ainsi par l'Estranger ta grandeur mesprisée,
A tes propres sujets seruira de risée,
Ainsi ceux dont l'orgueil s'abbaissoit deuant toy,
Dans tes propres Estats te donneront la loy!
C'est-là l'heureux effet de la folle vengeance,
Qui rangea ton Paris sous leur obeissance,
C'est ce que merita le transport desloyal,
Qui te les fit placer dans le throsne Royal.
Tu te laissas conduire à ton aueugle rage,
Sans voir qu'en la suyuant tu courois au seruage;
Maintenant de leurs fers tu ne te peux garder,
Tu les as commandés, ils te vont commander.
Cette forte Cité, bien qu'à-demy conquise,
Seule en te resistant conserue ta franchise;
Iuge dans quels filets ton courroux t'a jetté,
Si tu gaignes ces murs, tu pers ta liberté.
L'Ange du Tout-puissant, d'vne ardeur vehemente,
Par de semblables mots l'agite & le tourmente;
La nuit se passe en veille, & le nouueau Soleil
Cherche en vain dans ses yeux des traces du sommeil.
L'esprit comblé d'horreur, au plus fort de sa peine,
Il voit vn Citoyen qu'à sa tente on ameine,
Se trouble à son abord, & consent à regret,
Qu'au nom du triste Peuple il luy parle en secret.
L'habitant pres de luy jusqu'en terre s'incline,
Dit que ces boulevards sont prests de leur ruine,
Qu'attaqués de l'Anglois, & pressés de la faim,
Si son ayde leur manque, ils resistent en vain.

Des-

Deſormais, pourſuit-il, rien ne les peut defendre,
Mais on les veut bruſler, pluſtoſt que de les rendre,
La valeur de Dunois paſſe à l'extremité,
Et prefere la flamme à la captiuité.
Contre ces nobles toits, & ce rempart fidelle,
Son indontable cœur rend ſa vertu cruelle,
Il a pris des ſoldats le funeſte ſerment,
Et la ville eſplorée attend l'embraſement.
Prens pitié de ce Peuple, & reçoy-le en ta garde;
C'eſt toy ſeul qu'aujourd'huy pour Aſyle il regarde,
Au dehors, au dedans, il ne voit que la mort;
Sauue-le de Dunois, ſauue-le de Betford.
Pourrois-tu rejetter vne gloire ſi grande,
Tu luy dois demander le bien qu'il te demande,
Affranchis-le du moins des Eſtrangeres loix,
Et s'il ſubit le joug, que ce ſoit d'vn François.
Comme quand vn meurtrier, qu'vn Iuge impitoyable
Retient ſous cent verroux, dans vn antre effroyable,
Conuaincu de ſon crime, & priué de ſupport,
N'attend à tous momens que le coup de la mort;
Si la bonté Royale arreſtant ſa juſtice,
Vient dans le noir cachot l'enleuer au ſupplice,
Il eſt ſi preuenu de la peur de mourir,
Que, bien qu'il ait ſa grace, il croit touſiours perir.
Du Prince criminel ainſi l'ame confuſe
Au meſſage flateur la creance refuſe;
C'eſt le plus grand des biens qu'il puiſſe deſirer,
Il le voit, il le touche, & n'oſe l'eſperer.

En fin rauy de joye il reçoit la requeſte,
Et ſe promet desja le fruit de la conqueſte;
Il reprend ſes deſſeins, & penſe desja voir
L'audacieux Betford rangé dans le deuoir.
Il luy porte ſoudain l'agreable nouuelle,
Qu'Orleans à leurs vœux ceſſe d'eſtre rebelle,
Mais que telle eſt en luy la frayeur de l'Anglois,
Que du Bourguignon ſeul il veut ſuyure les loix.
Puis offre, ſi ſa foy peut meriter ce gage,
D'en rendre aux Leopards vn ſolennel hommage,
De s'vnir auec eux d'vn eternel lien,
Et dans leurs intereſts mettre touſiours le ſien.
Betford baiſſe la veüe, & le ſourcil qu'il fronce,
Fait, meſme auant qu'il parle, entendre ſa reſponce;
Il eſt long-temps müet; en fin hauſſant les yeux,
Il profere ces mots d'vn air imperieux.
L'inflexible rigueur des triomphantes armes
Ne permet aux vaincus que l'vſage des larmes,
Et, lors qu'à la valeur la fortune ſe joint,
Elle donne des loix, & ne les reçoit point.
Où jamais a-t-on veu, qu'vne ville captiue,
Au pouuoir du vainqueur, des limites preſcriue,
Pour maiſtre, dans les fers, oſe le refuſer,
Et vueille d'elle-meſme à ſon gré diſpoſer.
Le legitime droit, qui ſuit l'heureuſe guerre,
Auec ſes bouleuards met tous ſes droits par terre,
Et du bras qui la donte, on voit abſolument
Dependre, ou ſa miſere, ou ſon ſoulagement.

Non, non, nous la prendrons cette orgueilleuſe Place,
Nous camperons armés ſur ſa haute terrace,
Nous aurons en nos mains, ſa vie & ſon treſpas,
Et luy ferons vouloir ce qu'elle ne veut pas.
C'eſt vne gloire deüe à la ſeule Angleterre,
Puiſque ſon ſeul trauail acheue cette guerre;
Elle poſſedera ce ſuperbe rempart,
Et nul impunément n'y croira prendre part.
Ouy, malgré Ciel & Terre, il faut qu'elle en joüiſſe;
Il le faut par honneur, il le faut par juſtice;
Et, qui pourroit permettre, ayant bien combatu,
Qu'vn autre vinſt cueïllir le fruit de ſa vertu.
Le Bourguignon ſurpris de la reſponſe amere,
En ſent juſqu'à la rage enflammer ſa colere,
Il demeure ſans voix, il change de couleur,
Et d'vn fixe regard teſmoigne ſa douleur.
Plein de fiel il le quite, & s'enferme en ſa tente,
Contemple auec horreur ſa fortune preſente,
Voit ſa perte aſſurée, & forme dans ſon ſein,
Par vn ſanglant depit, vn genereux deſſein.
Betford prend l'habitant, & par plus d'vne geſne,
Le force à declarer le ſujet qui le meine,
Puis, d'vn ſombre nüage ayant le front chargé,
Auec ces mots crüels, il luy donne congé.
Va, dit-il, & retourne à la ville obſtinée,
Dis-luy qu'à mille morts nous l'auons condannée,
Et qu'auec tout leur art, Philippes ni Dunois
Ne ſçauroient la ſauuer de nos plus dures loix.

L'habitant effrayé dans la ville repasse,
Et par tout y respand l'arrest de leur disgrace,
Vn mesme desespoir maistrise tous les cœurs,
Et chacun se prepare aux dernieres rigueurs.
De toutes parts alors l'errante Renommée,
Comme si la Cité venoit d'estre abysmée,
D'vn vol infatigable, & d'vn langage ardent,
Porte, & conte aux mortels, son mortel accident.
Elle dit qu'à perir par Dunois disposée,
Pour n'estre pas esclaue elle s'est embrasée,
Et qu'aueque Dunois, sous ses murs demolis,
Le Peuple & le soldat se sont enseuelis.
Du Monarque, à ce bruit, la constance succombe,
Son corps d'horreur se glace, & de foiblesse tombe,
De trouble son esprit perd l'vsage des sens,
Et lors qu'il se resueille il pousse ces accens
Que peut plus contre moy le Ciel inexorable?
Dequoy peut-il encor me rendre miserable?
Ce que j'auois à perdre, il me l'a tout osté,
A force de malheurs je suis en seureté.
Acheue, acheue Anglois, ton inique entreprise,
Mon Dunois, par sa mort, t'a la France conquise;
C'est cette mort fatale, à qui seule tu dois,
De la voir en fin preste à tomber sous tes loix.
Heureux que ce Heros, digne du Diademe,
Ait tourné sa valeur contre sa valeur mesme;
En vain tout son effort eust choqué ta vertu;
Ce grand cœur par luy seul pouuoit estre abatu.

Mais, ô braue Dunois, quelle fureur ſubite
Dans ce crüel deſſein ton ame precipite?
Quel deſeſpoir t'emporte, & t'excite à perir?
Qui t'engage en mourant, à me faire mourir?
Tu me deſtruis, helas! & ta flamme inhumaine,
En t'ouurant le ſepulchre au ſepulchre m'entraiſne;
Ie viuois par toy ſeul, & la rage du ſort
M'attaquant deſormais, n'attaque plus qu'vn mort.
La France par ton bras, ſouſtenüe, animée,
N'euſt pû durant tes jours demeurer opprimée,
Quelques grands accidens qui nous ſoient arriués,
Tu ne deuois que viure, & nous eſtions ſauués.
Par l'affreux mouuement qui t'enleue à la vie,
Tu rends à mes Sujets ma Couronne aſſeruie,
Tu m'arraches le Sceptre, & ſeruant mon Vaſſal,
Tu reueſts ſon orgueil de mon Manteau Royal.
Ton treſpas me produit ma derniere miſere,
Il me force à chercher vne terre eſtrangere,
Me deſpoüille, me tüe, & pour comble d'ennuy,
M'abat du meſme bras, qui me ſeruoit d'appuy.
Là, de ſaiſiſſement, il met fin à ſa plainte;
L'image de la Mort ſur ſon viſage eſt peinte;
Il renferme en ſon cœur ſes müets deplaiſirs,
Ou, s'il les fait parler, ce n'eſt que par ſouſpirs.
Tombé de maux en maux au fond du precipice,
En tout au fer rebelle il voit le Sort propice,
En tout il voit le Sort contre luy conjuré,
Et pour luy deſormais juge tout deploré.

Voyant fondre ſur luy la tempeſte fatale,
Pour l'eſpargner au moins à ſa teſte Royale,
Il reſout de ceder, & conſent à la fin,
De laiſſer le cours libre à ſon mauuais deſtin.
Ainſi lors qu'vn Nocher, au milieu de l'Egée,
Quand ſa fougue eſcumeuſe eſt la plus enragée,
Auec peu d'eſperance, & beaucoup de vertu,
A le flot dans le flot mille fois rabatu;
Si le ferme timon en ſa main ſe fracaſſe,
Le ſang autour du cœur d'eſpouuante luy glace,
Il voit qu'il faut perir, ſans pouuoir l'euiter,
Donne l'eſquif à l'onde, & va pour s'y jetter.
Dans le foible Chinon, qui luy ſert de retraitte,
Sous le lambris doré d'vne chambre ſecrette,
Il aſſemble ſes Chefs, & preſſé de douleur
Leur declare en ces mots l'exces de ſon malheur.
Indontables Guerriers, ma fortune crüelle
N'eſt pour aucun de vous vne choſe nouuelle,
Vous auès partagé mes peines & mes ſoins,
De mes ſanglants trauaux compagnons & teſmoins.
Des que je vis le jour, ma deplorable vie
Fut l'objet de la haine, & le but de l'enuie,
Mes ſenſibles tourmens ſont creus aueque moy,
Ie fus malheureux Prince, & ſuis malheureux Roy.
Paſſons de mes Vaſſaux les pratiques rebelles,
Paſſons de ma Maiſon les horreurs criminelles,
Paſſons de mes Tyrans les injuſtes aſſauts,
Ces maux, pour nous, helas! ſont des antiques maux.

Vn dernier, plus que tous, à mon regne eſt funeſte,
Du fidelle Orleans nulle trace ne reſte,
Et le braue Dunois, en renuerſant ſes tours,
Sous leur vaſte rüine a terminé ſes jours.
Mon genereux Dunois, de qui l'ame inflexible,
Iuſques dans le tombeau s'eſt fait voir inuincible,
Et dont les puiſſans bras, par tout ſi redoutés,
Pouuoient me valoir ſeuls plus que mille Cités.
Ainſi l'heureux Anglois remporte la victoire,
Tout reſpond à ſes vœux, rien ne manque à ſa gloire,
I'empeſche ſeul qu'en tout il ne ſoit ſatisfait,
Ie manque à ſon triomphe, & le rends imparfait.
De mon deſaſtre, Amis, je n'accuſe perſonne,
C'eſt le Ciel qui le veut, c'eſt le Ciel qui l'ordonne,
Et ſi le bon ſucces euſt ſuyui le grand cœur,
Betford ſeroit vaincu, Charles ſeroit vainqueur.
Mais pouuant de ſes mains eſtre encore la proye,
Oſtons à ſa fureur l'eſpoir de cette joye,
Oſtons au Sort injuſte, à ſes vœux complaiſant,
Le moyen de luy faire vn ſi rare preſent.
L'Auuergne, pour finir mes triſtes auantures,
Me fournira de port en ſes grottes obſcures,
Et je conſerueray, dans ces ſauuages lieux,
L'image de l'eclat, dont brilloient mes Ayeux.
Que ſi le fier Anglois, ſuyuant ſon entrepriſe,
Vient parmy ces rochers attaquer ma franchiſe,
Lors qu'il aura percé leurs eſpaiſſes foreſts,
Ie me puis bien ailleurs garantir de ſes traits.

De l'aspre Dausiné je suis tousiours le Prince,
Il m'offre vn doux refuge en sa forte Prouince,
Et je puis, sur ses monts, attendre en seureté,
Ce que de mes destins les Cieux ont arresté.
De là, quand nous verrons adoucir l'influence,
Qui de tant de malheurs persecute la France,
Nous reuiendrons armés, en belliqueux torrens,
D'vn cours impetüeux fondre sur nos Tyrans.
Donc, pour ne tomber pas sous le joug du Barbare,
Que chacun à partir sans regret se prepare;
Quitons à l'Estranger nostre propre maison,
Et choisissons l'exil plustost que la prison.
A ce mot il s'arreste, & la trouppe assemblée,
D'vne amere douleur ayant l'ame comblée,
Tristement consentoit au dur commandement,
Et Charles pour sortir se leuoit tristement.
Quand il voit, vers la porte, vn mobile nüage
S'auancer contre luy, trauerser son passage,
Estinceler, se fendre, & descouurir aux yeux
Vn portrait animé des merueilles des Cieux.
Le nüage, en son sein, comme en vne ample Scene,
Luy monstre vne Bergere, ou plustost vne Reyne;
Tant d'eclat rejalit, tant de majesté sort
De son air venerable, & de son graue port.
Sa taille est plus qu'humaine, & dans sa haute mine
Reluit l'impression de la Grace diuine;
Elle a le front modeste, & son seuere aspect
Des moins respectüeux attire le respect.

Son

Son poil brun, qui ſe friſe en boucles naturelles ;
Acompagne le feu de ſes noires prunelles,
Et lon voit en ſon teint, d'eternelle fraiſcheur,
La rougeur ſe confondre aueque la blancheur.
Les douceurs, les ſoufris, les attraits ni les charmes,
De ce viſage altier ne forment point les armes,
Il eſt beau de luy-meſme, il donte ſans charmer ;
Et fait qu'on le reuere, & qu'on n'oſe l'aymer.
Pour tous ſoins, vne fiere & ſainte negligence ;
De ſa maſle beauté rehauſſe l'excellence ;
Et par ſes ornemens, ouurages du hazard ;
Rend la nature en luy plus aymable que l'art.
Vne innocente flamme, ainſi qu'vne couronne ;
Dore ſa treſſe brune, & ſa teſte enuironne,
Mais d'vn diuin braſier ſes regards flamboyans,
Percent & bruſlent tout de leurs traits foudroyans.
Son geſte, bien que ſage, eſt plein de hardieſſe,
Sa contenance eſt humble, & pourtant ſans baſſeſſe ;
Et ſa condition ne paroiſt nullement ;
Sinon par ſa houlette, & par ſon veſtement.
Le Ciel, pour la former, fit vn rare meſlange
Des vertus d'vne Fille, & d'vn Homme, & d'vn Ange ;
D'où vint, apres, au jour cet Aſtre des François,
Qui ne fut pas vn d'eux, & qui fut tous les trois.
Chacun plein de ſurpriſe, à ce nouueau ſpectacle ;
Doute ſi c'eſt vn ſonge, ou ſi c'eſt vn miracle ;
Et tous, acouſtumés à leur ſort rigoureux,
N'oſeroient s'en promettre vn eſtat plus heureux.

En ce mesme moment l'auguste Prouidence,
Qui veut que desormais le saint Oeuure commence,
Du souffle de son sein, dans leur sein descendu,
Determine en son choix leur esprit suspendu.
Auec ce sacré souffle, vne forte lumiere
Leur descend dans le cœur, leur ouure la paupiere,
Et pour croire en la Fille, & receuoir sa loy,
Captiue leur raison, & leur donne la foy.
Si quelque doute encore en leur ame demeure,
Par ses brulans rayons il se dissipe à l'heure;
Dans l'aspect de cet Astre ils descouurent leur bien,
Et pour eux desormais ne redoutent plus rien.
Ainsi quand, par l'effort d'vn violent orage,
Quelque grand galion est proche du naufrage,
Qu'il voit ceder aux vents l'art de ses matelots,
Et que ses flancs ouuerts donnent passage aux flots;
Si dans ce desespoir, sur sa hune tremblante,
Fond du plus haut des Cieux vne estoille eclatante,
Ce feu de bon presage à chacun rend le cœur,
Et les flots, ni les vents, ne leur font plus de peur.
Le Monarque François, en ce point deplorable,
Parmy ses Courtisans n'a rien de remarquable,
Comme eux il est vestu d'vn simple habillement,
Et comme eux, dans la foule, il va confusement.
La Fille toutesfois, par les Cieux eclairée,
Le choisit entre tous d'vne œillade assurée,
Et d'vne ferme voix luy parle en mots puissans;
L'Ange qui l'acompagne anime ses accens.

Ta priere, dit-elle, est en fin exaucée;
Charles, Dieu prend pitié de ta gloire abaissée;
Sa sainte volonté se tourne, en sa faueur;
Ie seray sa Guerriere, il sera ton Sauueur.
C'est, dans le seul dessein de finir ta misere,
Qu'il m'a rauie aux bois, jeune & foible Bergere,
Et de sa propre main, guidée à ton secours,
Malgré tous les perils, qui trauersoient mon cours.
Des merueilleux effets de sa Grace propice,
Ie suis la Messagere, & suis l'Executrice,
Et j'apporte, en son nom, dans ce fragile bras,
Aux François le salut, aux Anglois le trespas.
Ie viens, sous le pouuoir de l'Arbitre du Monde,
Remettre ton Empire, en vne paix profonde,
Redonner la culture à tes champs desertés,
Et restablir la joye, en tes mornes Cités.
La Loire, par ce bras, va voir sa deliurance,
La Seine va, par luy, couler sous ta puissance,
Et Rheims te va r'ouurir vn chemin glorieux,
Pour remonter au throsne, où regnoient tes Ayeux.
Repren le noble espoir, & le ferme courage,
Qui t'ont fait, si long-temps, resister à l'orage;
Repren le gouuernail, que des ombrages vains
Ont fait abandonner à tes Royales mains.
Arriere le penser d'en laisser la conduitte;
Arriere le penser de retraitte & de fuite;
Aucun lieu, si tu fuis, ne te peut assurer;
Dans le seul Orleans, il te faut retirer.

Orleans à l'Anglois fait tousjours resistance,
Et donne jour encore au salut de la France;
L'inuincible Dunois est encore viuant,
Et le bruit de sa mort est vn bruit deceuant.
De ton ame, ô grand Roy, bannis donc la foiblesse;
I'ay, pour toy, du grand Dieu la foudre vengeresse;
Ce bras est l'instrument de son juste courroux,
Et bien-tost le Rebelle esprouuera ses coups.
A la fin de ces mots, la celeste Guerriere,
Iette vne plus ardente & plus viue lumiere;
De son superbe eclat, les yeux sont eblouïs;
De son masle discours, les cœurs sont resjouïs.
La Grace du Seigneur rend sa voix efficace,
Tous, au fond de leur sein, sentent fondre leur glace;
Chacun benit son sort, & s'estonne de voir,
Au plus fort de la peur, ressusciter l'espoir.
Le seul vieillard Gillon, qu'vne jalouse crainte
Auoit rendu d'abord ennemy de la Sainte,
Durant qu'elle parla, ne fit que murmurer,
Et parut en courroux, d'auoir lieu d'esperer.
Animé par sa peur, il s'auance, & s'escrie;
Ah! Charles, defens toy de cette piperie;
Dans le fond de l'abysme, on te veut replonger;
Et ce jeu, n'a pour but, que de t'y r'engager.
L'Anglois te rend ce piege. A ces mots, la Pucelle
Se tourne, l'enuisage, & des yeux estincelle;
Par leurs brillans eclairs, il se sent interdit,
Et l'ardeur de son feu soudain se refroidit.

Il perd, & cœur, & voix, & tombe ſur la place,
Amaury, de Gillon pleure & plaint la diſgrace,
La trouppe la contemple aueque tremblement,
Et la croit du Tres-haut vn juſte jugement.
Charles leuant aux Cieux la veuë & la parole;
Pere commun, dit-il, dont le ſoin nous conſole,
Qui d'vn œil de pitié regardes tes enfans,
Et de vaincus qu'ils ſont, veux qu'ils ſoient triomphans.
Ie reçoy, plein de foy, de reſpect & de crainte,
Cette inſigne faueur de ta Majeſté ſainte,
Et desja par l'effort de ton foudre lancé,
Ie voy le François libre, & l'Anglois terracé.
Puis, rabaiſſant ſes yeux ſur la Fille admirable,
O Guerriere, dit-il, ô merueille adorable,
Mon Sceptre deſormais dependra de ta loy,
Ie veux dans mon Royaume eſtre ſujet pour toy.
Vſe de tout le droit que ma noble Couronne
Me donne ſur mon Camp, ſur mes Peuples me donne,
Guide & pouſſe mon bras contre mes ennemis,
Touſiours à ton vouloir le mien ſera ſoumis.
Mes pas ſuyuront tes pas, au milieu des batailles,
Mon bras ſuyura ton bras, à l'aſſaut des murailles,
Mon cœur ſuyura ton cœur, dans les feux & les traits,
Et n'aura pour objet que tes illuſtres faits.
Mais armons, auant tout, ce celeſte courage,
Qui nous doit affranchir de mort & de ſeruage;
En cuiraſſe, en eſpée, il eſt temps de changer
Ces champeſtres habits, ces armes de berger.

De joye en finissant il verse quelques larmes,
Et la veut honnorer de ses plus cheres armes;
Il veut en ce lieu mesme, en ce mesme moment,
Offrir à sa valeur ce guerrier ornement.
Par son ordre on l'apporte, & pompeux marche en teste
L'armet, dont vn grand Coq forme l'altiere creste,
Et, qui d'vn grand pennache ombragé tout autour,
Par deuant mesme à peine est eclairé du jour.
Le haussecol leger au grand casque succede,
Et de trempe & d'eclat, presque en rien ne luy cede;
Il s'ouure, & se referme, & cent clous estoillés
En brodent pres à pres les rebords estalés.
Apres, entre & reluit la puissante cuirasse,
Qui seule à la porter deux puissans hommes lasse;
Et fait voir par son poids, qu'en aller reuestu,
Ne peut estre vn effort de commune vertu.
Puis, viennent les braçards à ployantes escailles,
La terreur des Tyrans en l'ardeur des batailles,
Viennent les gantelets escaillés & ployans,
Que leur dos tant de fois a sentis foudroyans.
En fin, paroist la grande & solide rondache;
Celuy qui la soustient derriere elle se cache;
Son centre est vn Soleil, par qui de toutes parts,
Cent rayons ondoyans vers ses bords sont espars.
D'impenetrable acier ces Armes composées,
De l'Artisan robuste ont les forces vsées;
Il les fit pour son Prince, &, d'vn soigneux deuoir,
Sur elles de son art consomma le pouuoir.

Par la sçauante main leur estoffe polie,
Sous des lames d'argent fut toute enseuelie;
Et sur l'argent espais estinceloit encor,
Vn riche embrasement de viues flammes d'or.
Entre-elles s'esleuoient, en bosse delicate,
Les faits par qui des Francs l'antique honneur eclate,
Ces genereux desseins, ces triomphans exploits,
Qui seruirent de base au throsne des François.
Sur tout y resplendit la victoire ancienne,
Qui bannit de leurs cœurs l'impieté Payenne;
Et le fameux succes des champs Italiens;
Par qui fut leur grand Roy l'Aisné des Roys Chrestiens.
Charles de sa main propre en reuest la Pucelle,
Et dit, Facent les Cieux, pour leur gloire immortelle,
Que, plus heureusement qu'ils ne me l'ont permis,
Tu les puisses porter contre mes ennemis.
Puis ostant de son col la flamboyante espée,
Qu'il a de sang rebelle en tant de lieux trempée,
Au flanc de la Guerriere il vouloit l'atacher;
Mais par ces graues mots il s'en vit empescher.
Garde ce fer, dit-elle, & fay que ta vaillance
Par luy serue à briser les chaisnes de la France;
Le sauuage Fierbois a dans son sein pieux,
Celuy par qui mon bras sera victorieux.
Là, non loin d'vn cercueil rustique & venerable,
Où reposent les os d'vne Fille admirable,
Sous la terre sacrée, au pied d'vn sombre autel,
Est l'ardent Coutelas du celebre Martel.

Ce Coutelas heureux, ſur la Loire aſſeruie,
Rauit aux Sarrazins la conqueſte & la vie,
Et par ce grand Heros, au fond de ce ſaint lieu,
Encore tout ſanglant fut offert au grand Dieu.
Maintenant, pour ton bien, la Majeſté diuine,
A deſtruire l'Anglois ce Coutelas deſtine,
Elle veut que par luy l'Anglois ſoit immolé,
C'eſt vn ſecret fatal qu'elle m'a reuelé.
Si tu veux à ſa teſte enleuer ta Couronne,
Fay que bien-toſt Fierbois ce Coutelas me donne,
Sans luy mon foible bras ne te peut ſecourir,
Et ta France eſt encore en eſtat de perir.
Elle acheue d'vn ton remply de vehemence;
Charles croit de Dieu meſme entendre l'ordonnance,
Et, pour l'executer, elit ſeul entre tous,
Le non moins valeureux que deuot Chaſteauroux.
De cent humbles reſpects il honnore la Sainte,
Pour elle il a le cœur plein de zele & de crainte,
Sur elle auec tranſport il atache ſes yeux,
Et l'imagine vn Ange enuoyé par les Cieux.
Chacun de ſes Guerriers, imitant ſon exemple,
Auec meſme tranſport la Guerriere contemple,
Et tous, dans ſes regards recherchant leur deſtin,
Penſent de tous leurs maux y deſcouurir la fin.
Ainſi les voyageurs, que la nuit ſombre & vaine
A ſurpris aux deſerts de la plage Africaine,
Parmy les monts de ſable enflammés & mouuans,
Que font & que desfont les caprices des vents;

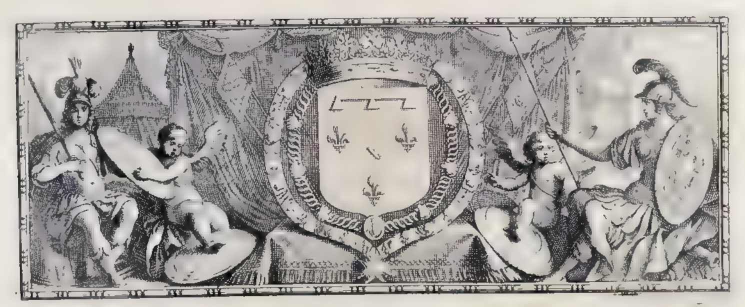
Apres

Apres mille terreurs, apperceuant eclôre
Les feux resplendissans de la vermeille Aurore,
Tournent les yeux vers elle, & d'aise transportés
Pensent voir leur salut en voyant ses clartés.
Desja le blond Soleil demy-plongé dans l'Onde,
De rayons languissans illuminoit le Monde,
Et desja l'horizon, dans tout son large tour,
Tenoit plus de la nuit, qu'il ne tenoit du jour;
Desja du Firmament les plus viues estoilles,
Des campagnes de l'air perçoient les sombres voiles,
Et desja les flambeaux de mille Astres diuers,
D'vne lumiere pasle, eclairoient l'Vniuers.
La Sainte Fille alors, de chacun reuerée,
Loin du profane bruit, à l'ecart retirée,
Pour releuer le throsne, & deliurer ces lieux,
D'ardentes oraisons importune les Cieux.

FIN
DV PREMIER LIVRE.







LA PVCELLE OV LA FRANCE DELIVREE.

LIVRE SECOND.



EPENDANT la Nuit vole, & sous son aile obscure,
D'vn paisible sommeil endormant la Nature,
Dans les plaines des airs tient les vents en repos,
Et sur les champs salés fait reposer les flots.
A tout ce qui se meut, à tout ce qui respire,
Dans les prés, dans les bois, le repos elle inspire;
Elle suspend par tout les trauaux & les bruits,
Et par tout dans les cœurs assoupit les ennuis.

Charles seul esueillé sort auant la lumiere,
Vers luy voit d'vn pas graue auancer la Guerriere,
Et vers elle à-l'enuy d'vn pas graue auançant,
Luy dit, qu'assisté d'elle il est asses puissant.
Mais elle luy respond; Arme, ô valeureux Prince,
Tout ce qu'on peut armer dans ta foible Prouince;
Ie vaincray bien l'Anglois, mais non pas sans soldats,
Qui marchent sur ma trace, & secondent mon bras.
Va donc, & sans tarder, leue, en ce coin de terre,
Ce qui luy reste encor de propre pour la guerre;
Forme plustost vn camp, d'enfans & de vieillards;
Dieu conduira leurs mains, & poussera leurs dards.
Soudain, de tous costés, l'ordre vole & reuole;
Tout le pays s'esmeut, tout le Peuple s'enrôle,
Et la ville & les champs enfantent des Guerriers,
Qui dans cette entreprise esperent des lauriers.
L'Ange du Ciel s'y mesle, & dans chaque village,
Au sein des moins âgés, souffle vn masle courage,
Remplit de feu les cœurs que l'âge a refroidis,
Rehausse leur bassesse, & les rend tous hardis.
De la trouppe rustique à la solde acourüe,
Les vns dans les guerets ont quité la charrüe,
Les autres dans les prés ont laissé le bestail,
Et nul d'eux ne veut plus que de noble trauail.
Effet prodigieux! merueille plus qu'humaine!
Il ne faut que six jours pour en couurir la plaine;
Sous le mur de Chinon, six mille combatans,
De cent lieux, dans six jours, viennent en mesme temps.

L'amas en est confus, & la force impuissante;
En leurs bras toutesfois Charles met son attente,
Et ne sçauroit douter que leur vaillant effort,
Ne face en sa faueur changer l'ordre du Sort.
A semblable remede, & dans semblable guerre,
La Cité qui depuis fut le Chef de la Terre,
Auoit jadis recours, quand ses fragiles toits
Attendoient les assauts des terribles Gaulois.
L'espouuantable auis du deluge Celtique,
Armoit en vn moment toute la Republique;
Des jeunes, ni des vieux, nul n'estoit exempté;
Tout âge combatoit en cette extremité.
Tandis qu'ainsi se leue, & s'assemble l'armée,
La celeste Guerriere au Palais renfermée,
Auant que de tonner sur le rebelle Anglois,
De sa fortune encor luy veut donner le choix.
Auant que de le perdre, elle veut qu'il entende
Ce que du Roy des Roys le decret luy commande;
Et veut, par la terreur du jugement diuin,
L'induire à preuenir sa desastreuse fin.
Pour luy, quoy que Tyran, sa charité s'allume;
Elle prend le papier; l'Ange conduit sa plume,
Et, l'esprit du Seigneur animant son esprit,
Dicte à sa forte main ce genereux escrit.
Estrangers, dont le fer dans le champ de la Gloire,
A tant de fois sur nous moissonné la victoire,
Sousmettés vos lauriers à la Fille des Cieux,
Et craignés le destin des vœux ambitieux.

Les crimes des François, ſans egaux ſur la terre,
Auoient contre leur chef prouoqué le tonnerre,
Le Conſeil eternel conclut leur chaſtiment,
Et voulut que ces bras en fuſſent l'inſtrument.
N'en ſoyés point plus vains ; ces hautes entrepriſes,
Ces bataillons desfaits, ces murailles conquiſes,
N'ont point pour fondement voſtre fauſſe vertu,
Dieu, contre les François, a par vous combatu.
Son ire eſt maintenant par leurs maux appaiſée,
Et vous a deſormais pour vnique viſée ;
Vos crimes, à leur tour, ont ſur vous attiré
De ſon glaiue vengeur le tranchant aceré.
De l'abyſme profond Dieu va tirer la France,
Pour punir de vos mœurs la dannable licence,
Et vous allés, par elle, eſtre precipités,
De ce ſublime comble, où vous eſtes montés.
Mais, bien qu'vn foudre ardent gronde ſur voſtre teſte,
Vous pouués toutesfois, conjurer la tempeſte,
Adoucir du Seigneur le flamboyant courroux,
Et ſuſpendre l'arreſt prononcé contre vous.
Ne vous obſtinés plus ſous la conſtante Ville,
Qui rend, meſme aux abois, voſtre effort inutile,
Et tirés vos drappeaux des murs infortunés,
Qu'à ſubir voſtre joug leur ſort a condannés.
Repaſſés, reuolés, dans voſtre Iſle barbare,
Qu'à jamais de nos bords l'Ocean vous ſepare,
De cet heureux climat oubliés le plaiſir,
Et perdant ſon aſpect perdés en le deſir.

Que

Que ſi vous reſiſtés, d'vne audace farouche,
Ie vous l'annonce, Anglois, Dieu parle par ma bouche,
Dans ce point, où voſtre heur eſt le plus eclatant,
La cheute vous menace, & la mort vous attend.
Le bras du Souuerain deſtruira vos armées,
Oſtera voſtre joug aux Terres opprimées,
Affranchira les murs aſſeruis ſous vos loix,
Et briſera le Sceptre en la main de vos Roys.
Apres auoir perdu vos fameuſes conqueſtes,
Vous ſouffrirés encor de nouuelles tempeſtes,
Vous perdrés la Guienne, & les Peuples Normands
Ceſſeront d'obeir à vos commandemens.
Iuſqu'icy le François, par nulle autre victoire,
N'a porté ſon merite à ſi haut point de gloire,
Ni l'Anglois n'eſt tombé, par nul autre malheur,
Dans vn gouffre ſi bas de honte & de douleur.
Elle acheue l'eſcrit, le ſigne, le cachette,
Et le commet au ſoin d'vn courageux Trompette,
Auec ordre qu'il aille, & le rende à Betford,
En plein jour, deuant tous, au milieu de ſon Fort.
Il part à l'inſtant meſme, & la laiſſe en priere;
La Pucelle à genoux paſſe la nuit entiere,
Et dans ce ſaint eſtat, parmy de ſaints ennuis,
Paſſe les jours ſuyuans, & les ſuyuantes nuits.
Par des ſouſpirs deuots, & de pieuſes larmes,
Elle demande aux Cieux, qu'ils beniſſent ſes armes,
Et voit l'Aube ſix fois reblanchir l'horiſon,
Sans eſtre moins feruente en ſon humble oraiſon.

Enfin hors des remparts vers Charles retournée,
Elle trouue du Camp la milice ordonnée,
Et confirme en l'esprit de ces nouueaux soldats,
Et l'espoir du triomphe, & l'amour des combats.
Aux flammes de ses yeux, à sa parole ardente,
Se redouble le feu de leur valeur naissante;
Ils bruslent de marcher, & du retardement,
Escadrons, bataillons, murmurent hautement.
Ainsi quand vn essaim de mouches belliqueuses,
En bataille rangé, hors de ses ruches creuses,
Par son inquietude, & son fremissement,
Fait paroistre du choq vn desir vehement;
Si du Monarque ailé la vaillance animée
Le fait placer au front de la volante armée,
L'impatience croist, & faute de donner,
Auec plus de rumeur, on l'entend bourdonner.
De l'Arbitre des jours la lumiere eclatante
Au dos des moissonneurs n'estoit plus si cuisante,
Des monts & des forests l'ombre s'agrandissoit,
Et des champs alterés la soif amoindrissoit.
On apperçoit alors, le long du bord humide,
Accourir vn Guerrier, d'vne course rapide,
Chacun le reconnoist pour le fort Godefroy,
D'Orleans craint la perte, & se glace d'effroy.
De tant de braues Chefs qu'enfermoient ses murailles,
Godefroy n'eut d'egal que le fameux Saintrailles,
De ses superbes tours fut le second appuy,
Et vit le grand Dunois seul au dessus de luy.

Charles, ainsi que tous, & le voit, & s'estonne,
Son esprit s'en esmeut, & son corps en frissonne;
Cette haste le trouble, il n'en peut bien juger,
Et doute qu'Orleans n'ait receu l'Estranger.
Plus le Guerrier est pres, plus viste est sa carriere,
Plus s'esleue sous luy l'ondoyante poussiere;
Mais, joignant le Monarque, il arreste son cours,
Se prosterne à ses pieds, & luy tient ce discours.
Iusqu'icy ton Dunois, par sa valeur diuine,
A de tes bouleuards suspendu la rüine,
Et Betford jusqu'icy, malgré tous ses efforts,
A les vouloir forcer n'a gaigné que des morts.
Pour les mettre à couuert d'vn indigne seruage,
Il ne manque à Dunois, ni vigueur, ni courage,
Le pain luy manque seul, & sans l'horrible faim,
Tout le pouuoir Anglois les presseroit en vain.
Que si ce Monstre affreux le contraint de les rendre,
Il a les flambeaux prests, pour les reduire en cendre,
Pour les sauuer ainsi de la captiuité,
Si le joug autrement ne peut estre euité.
Tes murs n'esprouueront la rigueur de son Zele,
Que pour n'esprouuer pas la rigueur du Rebelle;
Par moy, de son projet il te fait auertir;
Ie luy dois ta response, & l'attens pour partir.
Le Monarque l'embrasse, & le leuant de terre,
Si ton Roy, luy dit-il, fait encore la guerre,
S'il se peut dire encor maistre de ses Estats,
Apres le grand Dunois, il le doit à ton bras.

Ie n'ay pas ignoré ſa tragique penſée,
Ie ſçay de quels malheurs ma Ville eſt menacée,
Et pour les aſſiſter dans leurs preſſans beſoins,
Tu peux voir, ſur ces bords, les effets de mes ſoins.
Mais vn autre ſecours leur rendra la franchiſe,
Vn ſecours, dont l'effort toute force meſpriſe,
Vn Ange valeureux, qui du Ciel enuoyé,
Pour foudroyer l'Anglois, a le bras deſployé.
En acheuant ce mot, il monſtre la Pucelle,
Dont, en ce meſme inſtant, le regard eſtincelle;
L'Eſprit ſaint la ſaiſit, & ſon cœur embraſant,
Rend ſon air plus auguſte, & ſon front plus luyſant.
Sa veüe vn temps eſt fixe, & ſa bouche en ſilence;
En fin elle le rompt aueque violence,
Addreſſe ſa parole au Monarque François,
Et ne fait pas entendre vne mortelle voix.
Crains Dieu, Prince, dit-elle, & l'inuoque à ton ayde,
C'eſt luy, qui de tous maux eſt l'vnique remede,
C'eſt luy, qui, dans l'eſtat le plus deſeſperé,
Peut ſeul donner aux ſiens le ſalut deſiré.
Son bras de plus en plus te deuient neceſſaire,
Si grands ſont les appreſts de ton grand Aduerſaire,
Si nombreux les ſecours, que, pour mieux t'acabler,
Il fait, de mille lieux, en vn ſeul aſſembler.
Roüen, Beauuais, Chalons, Rheims, Sens, Chartres, Auxerre,
Se vuident pour remplir le Camp de l'Angleterre;
Meaux pour luy ſe deſerte, & de ſes eſtendards
Paris meſme pour luy deſarme ſes remparts.

D'hommes & de cheuaux la campagne fourmille ;
Ie descouure leur fer, qui flamboye, & qui brille ;
I'oy de leurs cris tonnans retentir les eclats,
Et je voy le terrain se cacher sous leurs pas.
N'en croy pas toutesfois leur perte moins certaine,
Leur nombre sera vain, leur force sera vaine,
Ils cederont au Ciel, dont le juste courroux,
Par ses traits enflammés, les va ranger sous nous.
Là se calme, & finit le transport de la Sainte ;
A l'oüir, à la voir, tous fremissent de crainte ;
Tous sont emerueillés d'vn regard si perçant,
A qui rien n'est futur, à qui rien n'est absent.
Tous s'estonnent d'entendre vne voix si sçauante,
Qui des lieux esloignés parle comme presente,
Godefroy, plus que tous, en est espouuanté,
Et ne la croit pas moins qu'vne Diuinité.
Tandis que le long jour ainsi coule & se passe,
De tous les enuirons, vn conuoy se ramasse ;
Pour l'aller recueillir, en cent endroits diuers,
Les chemins sont, par tout, de charrettes couuerts.
Mille Officiers choisis, à bandes separées,
S'en vont porter la guerre aux despoüilles serrées ;
Forcent, d'vn choq aisé, les granges d'alentour,
Se chargent de leur proye, & hastent leur retour.
Ainsi, durant l'Esté, les fourmis preuoyantes
Vont par mille sentiers, à files ondoyantes,
D'vn courage brustant au pillage du grain,
Qui doit, pendant l'hyuer, les sauuer de la faim.

Cette noire milice, entre les molles herbes,
Passe aux ardens sillons, y saccage les gerbes,
En retourne chargée, & va d'vn pas leger
Dans les greniers communs son pillage loger.
Trente larges bateaux attachés au riuage,
Tous equipés de voile, & garnis de cordage,
Au Monarque des Lys sembloient offrir leur sein,
Pour luy faire, sans peine, accomplir son dessein.
A-l'enuy, sans tarder, les trouppes assemblées
Tirent les sacs pesans, des charettes comblées;
On marche, à dos courbé, vers les amples vaisseaux,
Et chacun, tour à tour, y jette ses fardeaux.
L'vn va, l'autre reuient, & la riue en est pleine;
L'espoir d'vn bon succès les tient tous en haleine;
Le trauail est boüillant, & l'ouurage preßé
Finit presqu'aussi-tost qu'on la veu commencé.
Les tenebres enfin rameinent le silence;
Tout succombe au sommeil, tout sent sa violence,
La Sainte, moins que tous, luy sousmettant ses yeux,
S'esueille auant l'Aurore, & reuere les Cieux.
Aux premiers rais du jour sa retraitte elle quite;
Charles quitte la sienne & les trouppes visite,
Y trouue la Guerriere, & du pront armement
Defere à sa vertu le plein commandement.
Au fort du noble soin qui la tient occupée,
Arriue de Fierbois la foudroyante Espée;
Chasteauroux s'agenoüille, en la luy presentant,
Et son bras, quoy que fort, est foible en la portant.

L'acier large & massif de la fatale lame,
Au trauers du fourreau, fait reluire sa flamme,
Et son feu, que le Temps ne sçauroit amortir,
Deuore sa prison, & tasche d'en sortir.
I'ay veu, dit le Guerrier, cét Antre venerable,
Qui conseruoit l'Espée aux Tirans formidable,
Et mon zele brûlant, de bonheur assisté,
A comme tu le vois, ton ordre executé.
I'arriue, au second jour, à la forest obscure,
Où ie deuois tenter cette sainte auanture,
Et, dés en l'abordant, je paslis, & je vois
Que ce n'est pas à tort qu'on la nomme Fierbois.
I'en perce l'ombre affreuse, & je trouue en son centre
Le vieux Temple, qui couure, & renferme cet Antre;
Ie me le fais ouurir, & remply de terreur
M'engage, pas à pas, en sa deuote horreur.
Ie descens jusqu'au fond de cette sainte Grotte,
Dont j'esprouue l'horreur encore plus deuote,
Et demande soudain le Coutelas sacré;
Mais ce que je demande est de tous ignoré.
Nul, en ce lieu de paix, n'a jamais veu d'espée;
Ie ne puis cependant croire ma foy trompée,
Ny me persuader que ce fer glorieux
Soit vne illusion de la Fille des Cieux.
Mon cœur triste s'adresse à l'Arbitre du Monde,
Afin qu'il l'illumine en cette nuit profonde,
Par mes cris, par mes pleurs, j'implore son secours,
Et sans fruit, en priant, je consomme trois jours.

Le Ciel ſemble d'airain, ſemble ſourd à ma plainte,
Et laiſſe à mon eſprit moins d'eſpoir que de crainte,
Lors qu'vn bruit de clairons, par la voute eſpandu,
Auec fremiſſement eſt de nous entendu.
Au pied du ſaint autel humblement je m'abaiſſe,
I'embraſſe le terrain, des leures je le preſſe,
Et demande au Treshaut, d'vne plaintiue voix,
Le grand Fer qu'il reſerue à deſtruire l'Anglois.
Succes miraculeux! au moment que j'acheue,
Ie ſens que le terrain ſous ma bouche s'eſleue,
Ie le voy qui s'entrouure, & qui dans mille feux,
Expoſe à mes regards le ſujet de mes vœux.
Ie rens graces au Ciel d'vne faueur ſi rare,
Et rauis ce treſor à cette grotte auare,
Puis repars, ſans tarder, & reuiens, ſur mes pas,
De cette ardente Eſpée armer ton puiſſant bras.
La Sainte prend le Fer, par la ſuperbe garde,
Et vers le Firmament, d'vn œil ferme, regarde,
Hauſſant la main robuſte, à qui l'acier luyſant,
Malgré ſa peſanteur, ne paroiſt point peſant.
Seigneur, dit-elle alors, ſi ta ſimple Bergere
N'eſt point trop au deſſous d'vn ſi haut miniſtere,
Vueille l'accompagner de force & de bonheur,
Et rens ſes actions dignes de ton honneur.
Fay croire ſon enuoy par d'illuſtres miracles,
Fay ceder à ſes coups les plus fermes obſtacles,
Et par ce Coutelas où reluit ton ſecours,
Fay que ſon Roy proſpere, & triomphe tousjours.

A la fin

A la fin de ces mots, on entend, ſur ſa teſte,
Murmurer ſourdement vne douce tempeſte,
On voit fendre la nüe, &, d'vn foudre innocent,
Tomber ſur elle à plomb le trait reſplendiſſant.
Du prodige nouueau la forme ſurprenante,
Eſpouuante les Chefs, les ſoldats eſpouuante;
Mais elle, qui de Dieu conçoit les volontés,
Par ce ſacré ſignal, croit ſes vœux eſcoutés.
Elle ſe ſent, par luy, redoubler le courage,
Et d'vn rouge embraſé s'allumant le viſage,
Le front plein de lumiere, & les yeux flamboyans,
Parle aux guerriers eſmus, en ces mots foudroyans.
Iugés mieux, Compagnons, de ce ſigne celeſte,
C'eſt l'ordre du Treshaut, aux ennemis funeſte,
Qui veut que noſtre bras luy ſerue d'inſtrument,
Pour les precipiter au creux du monument.
Des crüels Eſtrangers le renfort innombrable,
Vers le mur aſſailly, va d'vn cours formidable,
Et leur barbare Chef, ſur nos foibles remparts,
Croit bien toſt arborer ſes heureux eſtandards.
Elle vouloit en ſuitte annoncer leur desfaitte,
Quand, poudreux & ſüant, arriue ſon Trompette,
Et luy dit; Les Tirans du meſſage offencés,
Nous ont du feu tous deux laſchement menacés.
Ils ont fait de ta lettre vne indigne riſée,
Ils ont de tes auis la faueur meſpriſée,
Et contre ton honneur, & contre ta raiſon,
N'ont verſé qu'amertume, & vomy que poiſon.

N'attens des inhumains qu'vne inhumaine guerre,
Et par ton ſeul courage affranchis noſtre terre.
La Sainte alors reprend; Puiſqu'il le veut ainſi,
Periſſe en ſon orgueil le Rebelle endurcy.
Que l'Anglois inſolent, pour ſa perte incredule,
Iuge mon entrepriſe, & vaine, & ridicule,
Et penſe que le Ciel, pour luy donner la mort,
Euſt eu beſoin d'vn bras plus adroit & plus fort;
Il verra que ſouuent, l'ineffable Sageſſe
Prend pour les grands effets la plus grande foibleſſe,
Et qu'vn bras à houlette, vne ſeconde fois,
Aura mis, par ſon ordre, vn Geant aux abois.
Allons du Dieu jaloux faire voir la puiſſance,
Allons executer ſa fatale ordonnance,
Allons juſtifier noſtre celeſte enuoy,
Que tardons nous, ſoldats? allons, ſecondés moy.
Comme vn noble Courſier, qui, ſous vn Chef de guerre,
Au front des bataillons, gratte des pieds la terre,
N'entend pas le ſignal, qu'il va fougueux & pront,
Et veut ſe faire jour dans l'oppoſite front.
Ainſi Charles s'eſchauffe, à cette voix ardente,
Et le premier de tous pour marcher ſe preſente;
Mais il voit, par la Fille, arreſter ſon deſſein,
Et moderer le feu, qui bruſle dans ſon ſein.
Non, dit-elle, grand Prince, vne chaleur ſi belle
Doit mieux ſe menager, pour vaincre le Rebelle;
Tu te rendrois moins fort, tes forces conduiſant;
L'Anglois te craindra plus eſloigné que preſent.

Il faut que, par ce Camp, sa fureur reprimée
Apprehende le choq d'vne nouuelle Armée,
Et, qu'ayant reconnu le changement du sort,
Ton absence le trouble, autant que nostre effort.
La juste ambition de ton cœur magnanime
Demande des objets d'vne plus haute estime;
Ton Paris, qui gemit sous vn joug odieux,
Peut seul rendre assés bien ton bras victorieux.
Parois à la campagne, & recueille, sans peine,
Tous ceux qu'à ton Party la Fortune rameine;
Assemble vn autre Camp, digne du nom François;
Pour ce coup, par nos mains, tu combatras l'Anglois.
Charles reçoit cet ordre, & n'ose contredire;
De douleur toutesfois hautement il souspire,
Voit partir ses drapeaux d'vn regard de courroux,
Et du moindre soldat se tesmoigne jaloux.
Apres auoir des Cieux imploré l'assistance,
La Sainte prend la teste, & marche en diligence;
Tous marchent sur ses pas, &, d'vn rapide cours,
Aux bouleuards pressés vont porter le secours.
L'Oeil du Monde sur eux ramasse sa lumiere,
Et de son plus bel or, peint leur verte carriere;
Ils brillent sans brusler, &, couuerts de splendeur,
De ces feux eclatans n'esprouuent point l'ardeur.
D'vn essaim de Zephirs la fraische & douce haleine,
D'entre les monts voisins, se coule sur la plaine,
Tempere du Soleil les rayons enflammés,
Et d'vn soufle odorant tient les airs parfumés.

La marche eſt de ſix jours, & la ſeptieſme Aurore
Du ſein de l'Ocean ſe voit à peine eclôre,
Que le ſecours arriue, à pas precipité,
Où, d'vn tertre eminent, il peut voir la Cité.
Là, monſtrant de la main, & l'Anglois, & la Place,
D'vn ton qui, bien que ferme, a pourtant de la grace,
La Fille dit aux ſiens; Vous voyez ces remparts,
De bataillons ſans nombre, enceints de toutes parts.
Vous voyés cette Ville, en force ſans egale,
Reduitte deſormais à ſa cheute fatale,
Et vous voyés conduits au dernier de leurs jours,
Les vaillans protecteurs de ſes fideles tours.
Elle a neuf mois en vain diſputé ſa franchiſe,
Sans remede, à ce coup, elle ſe juge priſe,
Et ſon peuple abatu n'atend, à tout moment,
Que la rigueur des fers, ou que l'embraſement.
Dunois, Dunois luy-meſme, apres tant de batailles,
Ne peut plus ſouſtenir ces tremblantes murailles,
Il voit Betford tout preſt de les aſſujettir,
Et ſonge à les bruſler, plus qu'à les garentir.
Mais, dans ce deſeſpoir, la ſage Prouidence
Vient, par nous maintenant, embraſſer leur defenſe,
Vient, dans ce grand peril, leur ſeruir de ſouſtien,
Et monſtrer en vos bras la puiſſance du ſien.
Quelle gloire, ô Guerriers, quel heur, quel auantage,
De pouuoir à ces murs eſpargner le ſeruage,
De pouuoir à Dunois rendre la liberté,
A la France l'honneur, au Roy la Royauté.

Des Monſtres infernaux briſant tous les obſtacles,
Dieu par vos ſeules mains produira ces miracles,
Et le Monde eſtonné verra bientoſt ſouſmis,
A voſtre illuſtre joug, ce Monde d'ennemis.
Profités donc du bien que le Ciel vous appreſte,
Venés faire eclater ſa diuine tempeſte,
Venés, par le milieu des eſcadrons eſpais,
Porter, dans ces remparts, la victoire & la paix.
Ie vous y vay tracer vn paſſage bien ample,
Suyués moy ſeulement, imités mon exemple,
Ie ne veux aujourd'huy, pour deſtruire l'Anglois,
Sinon qu'à mes efforts vous joigniés vos exploits.
A ces mots, tous les ſiens, d'vne voix eclatante,
Teſmoignent pour la ſuiure vne chaleur ardente;
Elle part enflammée, &, comme vn tourbillon,
Conduit aux bouleuards ſon volant bataillon.
Betford, qui, dans Rouuroy, du ſalut de la France
Auoit veu, par l'Anglois, enterrer l'eſperance,
Vers les champs deſormais ne craignant plus d'aſſauts,
Contre la Ville ſeule eleuoit ſes trauaux.
Mais au premier auis de la nouuelle trouppe,
Qui brilloit ſur le tertre, & couronnoit ſa crouppe,
Il fait qu'vne brigade auance, pour ſçauoir,
Qu'elle elle eſt, qui l'ameine, & quel eſt ſon pouuoir.
La Sainte, qui deſcend, d'vne ſainte furie,
En commençant ſa courſe, à haute voix s'eſcrie;
C'eſt la Pucelle, Anglois; vos crimes infinis
Par ſon tranchant acier enfin ſeront punis.

Et chargeant les soldats, qui plioient deuant elle,
Donne, au seul qui resiste, vne atteinte mortelle,
Et dit, Ie te presente, ô Monarque eternel,
Les premices du sang de l'Anglois criminel.
Tu fus, braue, Glifford, la premiere victime,
Qu'offrit au Tout-puissant la Fille magnanime,
Et mourus consolé, d'auoir veu, par son bras,
Du premier de ses coups honorer ton trespas.
Par dessus le vaincu dans le gros elle passe,
De la voix l'espouuante, & du fer le terrace;
Le François suit ses pas, seconde ses efforts,
Et seme les guerets de bleßés & de morts.
L'escadron tout entier succede en la meslée,
Et tasche à rassurer la brigade esbranslée;
Le bras de la Güerriere y fait le mesme effet,
Et, presque au mesme instant, l'ataque & le desfait.
C'est ainsi que des Cieux on voit tomber la foudre,
Embraser les forests, mettre les rocs en poudre,
Des sourcilleuses tours saper le fondement,
Et pour tous ces effets n'employer qu'vn moment.
Aux brüissans eclats de cette main tonnante,
L'audacieux Betford sort du fond de sa tente,
Voit son mal, s'en afflige, & son aspre douleur
Resueille en son esprit la dormante valeur.
A la celeste main, sa fureur enflammée
Oppose tout le corps de son immense Armée,
Et va de toutes parts d'vn cours ardent & pront,
L'exhorter, à grands cris, à venger son affront.

Voyés dit-il, Anglois, quel eſt voſtre aduerſaire;
Il n'eſt pas courageux, il n'eſt que temeraire,
Ennuyé de la vie il cherche à la finir,
Et meſpriſe la mort, afin de l'obtenir.
Contre vn ſi petit corps, voſtre vaſte puiſſance
N'aura beſoin d'vſer que de peu de vaillance,
Que ſous vous donc, Amis, il rende les abois,
Et connoiſſe, en mourant, que vous eſtes Anglois.
L'aſſiegeant innombrable, à cette voix ardente,
Sur vne longue ligne au François ſe preſente;
La Sainte qui pourſuit ſon cours victorieux,
Reluit, en l'abordant, & du fer & des yeux.
Ses yeux, ſources de flamme, à trauers la viſiere,
Iettent aux ennemis vne affreuſe lumiere,
Ils n'en peuuent ſouffrir l'eſpouuantable eclat,
Son regard les aueugle, & ſon fer les abat.
Il n'eſt acier ſi fort, qui ſes forces arreſte,
Candisque d'vn reuers ſent mettre à bas ſa teſte,
Morgan d'vn auantmain ſe voit trancher vn bras,
Et Grey d'vn coup de pointe endure le trepas.
Deux illuſtres jumeaux, Vindeſore & Cecile,
S'vniſſent à ſa perte, & l'eſperent facile,
Ils l'attaquent enſemble, & chacun, de ſon dard,
Auecque meſme effort, tirent vers meſme part;
Mais leurs efforts ſont vains, contre la forte Sainte;
Chacun d'eux reçoit d'elle vne ſemblable atteinte;
Ils naſquirent tous deux, ſous vn ſemblable ſort,
Et moururent tous deux d'vne ſemblable mort.

L'impitoyable fer, d'vn mouuement rapide,
Tombe à chaque moment, & tousjours homicide;
Autour d'elle par tout le ſang coule en ruiſſeaux,
Et de corps abatus s'eſleuent des monceaux.
Ses ſoldats, animés par ſa valeur diuine,
Sur le meſme ennemy, font la meſme ruïne;
Leur foibleſſe eſt vaillante, & l'Anglois ſi puiſſant
Succombe ſous l'effort de ſon bras languiſſant.
Sous le petit Rambert, le grand corps de Norgalle,
Parmy ſon ſang fumeux, ſa dure vie exhale;
Par le vieillard Imbauld, Seimore eſt tranſpercé,
Et Ralegue abatu, par le jeune Lußé.
Gontauld à Forbisher fait perdre la lumiere,
A Gloceſtre Foras, à Draque Lutumiere,
Anderſon, Valſingame, Exceſtre & Cumberland,
Souffrent par d'autres mains vn treſpas violent.
Rodolfe, de ſa Sœur ſecondant le courage,
Dans ce ſanglant meſtier, fait ſon apprentiſſage;
Mais ſon foudre guerrier, bien que neuf aux combats,
N'eſtonne pas l'Anglois par de communs eclats.
De cette ame heroïque imitateur fidelle,
Il n'eſt, en beaux efforts, ſurpaßé que par elle,
Et contre les Anglois, apres elle, entre tous,
S'acquiert, en combatant, l'honneur des premiers coups.
De ce fer redouté la fureur ſanguinaire
N'eſtanche point ſa ſoif dans vn ſang ordinaire,
Aux ſeuls Chefs il s'atache, & de ſes feux brillans
Fait meſurer la terre, à dix des plus vaillans.

Alors du Camp nombreux les orgueilleuſes ailes
Marchent l'vne vers l'autre, & ſe joignent entre elles;
L'inuincible ſecours en eſt enuelopé,
Et par tout, contre luy, leur bras eſt ocupé.
De lances en l'arreſt, & de piques baiſſées,
Il voit, de toutes parts, ſes brigades preſſées,
Il voit fondre ſur luy des nüages de traits,
Et voit voler la mort, & de loin, & de prés.
Mais contre tant d'aſſauts gardant ſon ordonnance,
Il fait de tous coſtés egale reſiſtance,
Pouſſe meſme l'Anglois, & de ſoy l'eſcartant
Pourſuit tousjours ſa marche, intrepide & conſtant.
Ainſi quand ſous vn toit, qui bruſle & qui petille,
Vn Pere entend les cris de ſa chere famille,
Et que, pour l'en tirer, ſon tendre ſentiment
L'expoſe à la mercy du rouge embraſement;
Bien que du feu crüel l'horrible violence
Vers luy, deçà, delà, mille flammes eſlance,
La peur de cette perte eſt ſi forte en ſon cœur,
Qu'au trauers du feu meſme il peut aller ſans peur.
Mais d'vn cercle ennemy la Sainte enuironnée
Alloit voir en ce lieu finir ſa deſtinée;
Aux Cieux, en ce peril, elle leue les yeux;
Son regard, parle, prie, & penetre les Cieux.
Vers la Maiſon celeſte, où la Vierge reſide,
Vn Antre eſtincelant s'eſleue en pyramide,
En qui de tous les feux eſt le feu le plus chaud,
Et qui ſert d'Arſenal aux armes du Treshaut.

Là se gardent les traits, les lances, & les piques,
Par qui furent vainqueurs les Esprits Angeliques,
Lors que l'Esprit d'Orgueil, sur l'Aquilon monté,
Disputa le saint Throsne à la Diuinité.
Là de pur diamant sont les massiues bondes,
Dont les mers de là haut sentent brider leurs ondes,
Et qui, pour engloutir la race des peruers,
Leur firent, en s'ouurant, submerger l'Vniuers.
Là roulent, à grand bruit, les tourbillons de flammes,
Dont l'ardeur consuma tant de villes infames,
Et, vengeant le mespris des loix de l'Eternel,
Brusla les Messagers d'vn Prince criminel.
Là resplendit encor cette ondoyante espée,
Que dans vn lac de sang Solyme vit trempée,
Quand, au Peuple d'Assur, l'Ange Exterminateur
Fit de ses coups mortels sentir la pesanteur.
On voit là les trois Fleaux, Guerre, Peste, Famine,
Instrumens plus communs de la Fureur diuine,
Dont le choix necessaire, au Berger couronné,
Pour expier son crime, autresfois fut donné.
On y voit les trois Dards, si connus de la Terre,
Sous les surnoms d'Esclair, de Foudre & de Tonnerre,
Par qui Dieu, dans son ire, auec ses propres mains,
Ou menace, ou punit les forfaits des humains.
Enfin là pend l'Escu que la Chrestienne France
Eut jadis pour enseigne, ainsi que pour defense,
Et mille autres encor, tous de forme pareils,
Tous brillans à-l'enuy, comme autant de Soleils.

A mille Anges guerriers le Seigneur les fait prendre,
Et par eux de Betford veut la Sainte defendre;
Des Anges partagés deux inuiſibles rangs,
D'vn vol impetüeux, viennent couurir ſes flancs.
De ces luyſans boucliers la ſolide muraille
Souſtient, ſans nul effort, l'effort de la bataille;
Cent traits, contre chacun, ſont en vain decochés,
Et tombent ſur le champ, rompus, ou rebouchés.
Du milieu des pauois vne lüeur ardente
Sort, en ſerpens de feu, par les airs ondoyante;
Les airs ſentent ſa force, & l'Anglois qu'elle atteint,
Plus que tous autres dards, & la ſent, & la craint.
Il meurt peu de François, ſous cette aſpre tempeſte;
Mais vn ſi rude obſtacle à tous coups les arreſte,
Culant & Godefroy, par leurs genereux cris,
A paſſer, ou mourir, confirment leurs eſprits.
Bien que de tous coſtés la mort les enuironne,
Que leur fer, ſous le fer, de toutes parts reſonne,
En tous lieux ils font teſte, & demeurent debout;
La Fille ſeule attaque, & ſe fait jour par tout.
C'eſt ainſi qu'vn torrent d'vne chute ſubite,
Du ſommet des rochers en bas ſe precipite,
Roule par les vallons, & d'vn cours furieux
S'ouure dans la campagne vn chemin glorieux.
Betford de ſes ſoldats voit le triſte carnage,
En pleure de colere, en eſcume de rage,
Perd d'inſtant en inſtant l'eſpoir de s'en venger,
Et ne peut ſa douleur ſans vengeance alleger.

Infortuné, dit-il, quel gouffre ſi funeſte
A vomy contre moy cette infernale peſte,
Quel Aſtre ſi malin, quel Sort ſi malfaiſant
A mis ma gloire en proye à ce feu deſtruiſant?
Renforce toy ma main, renforce toy mon ame,
Eſtouffons cette peſte, eſteignons cette flamme,
Par le ſang du François lauons l'indigne affront,
Dont ſon heureuſe audace a chargé noſtre front.
De ſes vaillans drappeaux il amaſſe l'elite,
Et contre la Guerriere à haute voix l'excite;
Tout l'effort du combat autour d'elle eſt reduit,
Mais plus l'obſtacle eſt grand, plus ſa vertu reluit.
Où pleuuent plus de morts, là d'vne ardeur plus forte,
Son indontable cœur rapidement la porte,
Elle charge, elle entrouure, elle perce, elle rompt,
Et de corps vers la Ville elle ſe forme vn pont.
Des dards qui de cent lieux viennent fondre ſur elle,
Sa cuiraſſe s'embraſe, & ſon caſque eſtincelle,
Leurs flammes, d'vn vray feu, ſemblent toutes bruſler,
Et toutes par eſlans aux ennemis voler.
Mais le fier Bourguignon, que ſon ſenſible outrage
Auoit tousjours rongé d'vne ſecrette rage,
Et qui n'attendoit plus qu'vn propice moment,
Pour laiſſer le champ libre à ſon reſſentiment;
Voyant l'occaſion à ſes vœux fauorable,
Voyant du ſaint ſecours le ſucces admirable,
Voyant par le François l'Anglois demydonté,
Se reſout d'accomplir ce qu'il a projeté.

Il entend vne voix auſſi claire que forte,
Dont le ſon vigoureux au partement l'exhorte,
Et la voix eſt l'Eſprit, qui, pour le meſme Anglois,
A desja, dans ſon ſein, mis du trouble vne fois.
Il eſt temps, il eſt temps, luy dit la voix de l'Ange,
Que, du tort qu'on t'a fait, ta ſageſſe te venge;
Il eſt temps de laiſſer ce Barbare inſolent,
Et de te deſcharger de ſon joug violent.
A quiter l'inhumain toute choſe t'inuite,
Tu le feras ſans peine, & meſme auec merite,
Rien ne peut deſormais empeſcher ton depart,
Au ſecours d'Orleans il te peut donner part.
En ne concourant plus à l'Angloiſe entrepriſe,
Tu luy conſerueras ſa premiere franchiſe,
Et par vn trait ſi beau, rendant Charles vainqueur,
Tu calmeras pour toy le courroux de ſon cœur.
Heureux, dans le malheur qui ta retraitte cauſe,
Si tu peux, de ton Roy, meriter quelque choſe.
Il fait, apres ce mot, la trompette ſonner,
Et, par les Bourguignons, l'Anglois abandonner.
Betford voyant ce corps qui du ſien ſe detache,
S'en outrage le front, les cheueux s'en arrache,
En accuſe les Cieux, & contre eux blaſphemant,
Marque ſon deſeſpoir, par ſon emportement.
Meſme horreur, meſme trouble, ocupent ſon armée;
Elle craint de ſe voir entre deux renfermée,
Songe à ſon ſalut propre, & ſuſpendant ſes traits,
Laiſſe au vaillant ſecours finir ſa marche en paix.

Ainsi lors qu'aisément vne machine joüe,
Que sur plus d'vn piuot tourne plus d'vne roüe,
Et que l'habile Ouurier, de leur cours satisfait,
S'assure auec plaisir de son prochain effet;
S'il auient qu'au moment d'estre mis en vsage,
Le ressort principal abandonne l'ouurage,
Le mouuement s'arreste, & l'effet attendu
Auec le mouuement, sans remede, est perdu.
Dunois qui, sur les tours à perir condannées,
Veilloit pour reculer leurs dures destinées,
De loin vit le secours, & le crut vn renfort,
Pour l'innombrable Camp de l'orgueilleux Betford.
Cet objet, ce penser, affermissent son ame,
Dans le projet affreux de mettre tout en flamme,
A le faire il s'excite, & d'auoir differé,
Son magnanime cœur se tient deshonnoré.
Qu'attendons nous, dit-il, vertu peu resolüe,
Pour aller à la mort que nous auons elüe,
Et par quelle raison pouuons nous desormais
Suspendre, en nostre esprit, le plus beau de nos faits?
O valeur trop timide! ô desespoir trop sage!
Quoy! mesme en la fureur nous manquons de courage,
Apres le coup mortel, nous pensons à guerir,
Et nous songeons à viure, en parlant de mourir.
Dequoy sçaurions nous plus flater nostre esperance?
Nous croyons nous encore en estat de defence?
L'Anglois est-il trop foible, & pour nous terracer
Faut il qu'vn nouueau Camp le vienne renforcer?

Et le voila ce Camp; que doit-on plus attendre?
Que Betford ſoit celuy qui nous reduiſe en cendre?
Non, il faut preuenir ſes flambeaux inhumains,
Et finir nos malheurs, auec nos propres mains.
Mais, contre ſa creance, ayant veu cette armée,
En faueur des remparts, au combat animée,
Et luy voyant produire, en ce choq perilleux,
Tant de nobles exploits, tant de faits merueilleux;
Son ame, tout à coup, d'allegreſſe remplie,
Ses deſplaiſirs eſtouffe, & ſes peines oublie;
Il ne veut plus mourir. & quitte le deſſein,
Que l'horreur du ſeruage auoit mis dans ſon ſein.
Il penſe desja voir de la ville eſplorée
Par ces braues guerriers la franchiſe aſſurée,
Pretend part à leur gloire, & ſort au meſme temps,
Entouré de ſoldats, & ſuyui d'habitans.
Allons enfin, dit-il, apres tant de ſouffrance,
Donner à nos trauaux leur juſte recompenſe,
Allons, & qu'aujourd'huy ce Camp ſoit conſumé,
Du feu que pour nos toits nous auions allumé.
Allons, & que chacun ſa puiſſance deſploye,
Secourons le ſecours que le Ciel nous enuoye,
Ioignons nos bras aux ſiens, & ne permettons pas
Que ſa ſeule valeur nous ſauue du treſpas.
Par les gués reconnus ils paſſent tous la Loire,
Et marchent dans l'eſpoir d'vne pronte victoire;
Mais ils trouuent leur cours par l'Anglois trauerſé,
D'vn haut retranchement. & d'vn large foſſé.

Le fer en mille endroits brille ſur la terrace ;
On ne voit pourtant point rallentir leur audace ;
Tous montent d'vn temps meſme, & d'vne meſme ardeur,
Et chacun du peril meſpriſe la grandeur.
A ce nouuel aſſaut, Betford remply de trouble,
Partage ſa penſee, & ſon ſoucy redouble,
Il renforce ce lieu de Chefs & de ſoldats,
Et commet ſa defenſe au fameux Glacidas.
Le François & l'Anglois, d'vne egale vaillance,
Attaque d'vn coſté, d'autre fait reſiſtance,
L'vn ſur l'autre s'acharne, & le retranchement
Du ſang de deux Partis ſe teint egalement.
Nargonne, Beüilliers, Soüillac & Chanterene,
De quatre coups diuers, tombent morts ſur l'arene,
Stafforde, Bulingam, Markenfeld & Houwart,
De quatre coups diuers meurent ſur le rempart.
Termes & Veſtmorland, le bras haut, s'entremirent,
Tous deux, de meſme force, en meſme inſtant ſe tirent,
Et s'eſtant, l'vn & l'autre, à la teſte bleſſés,
L'vn roule dans le camp, l'autre dans les foſſés.
Mais le combat des Chefs, plus qu'aucun eſt terrible,
Tous deux egalement ont le cœur inuincible,
Tous deux, d'vn meſme effort, ſe dardent à la fois,
Dunois vers Glacidas, Glacidas vers Dunois.
L'aſſaillant, l'aſſailly, dans ſa main redoutable.
Porte & monſtre chacun, la mort ineuitable,
Chacun craint, & fait craindre, & nul ne peut juger,
Où la palme incertaine enfin ſe doit ranger.

Mais,

Mais lors que la victoire est le plus en balance,
Vn bruit la fait pancher du costé de la France;
Ce bruit vient du François, qui, d'aise transporté,
S'est ouuert le passage aux murs de la Cité.
Glacidas se retourne, & contre sa pensée,
Des bataillons Anglois voit l'enceinte percée;
Il se trouue au milieu de deux foudres ardens,
Dela Sainte au dehors, de Dunois au dedans.
L'infortuné Guerrier, contre ce double orage,
Vainement, dans son sein, recherche du courage;
Il s'estonne, & Dunois redoublant son effort,
Le heurte, le renuerse, & le laisse pour mort;
Puis va joindre, à grands pas, la glorieuse bande,
Qui vient d'executer vne chose si grande,
Et court, loin deuant tous, impatient de voir
Quels hommes, quels Heros ont eu tant de pouuoir.
Comme lors que la Lune, en la plaine estoillée,
A d'vn sombre bandeau sa lumiere voilée,
Et qu'vn rouge sanglant, espandu dans ses yeux,
D'vn aspect infernal a contristé les Cieux;
Aussi tost que l'horreur qui luy couure la face,
Apres vn long trauail, se dissipe & s'efface,
Elle jette vn eclat à nul autre pareil,
Et de ses rais fait honte aux rayons du Soleil.
Ainsi lors que la Fille, apres tant de carnage,
Eut enfin descouuert son celeste visage,
Elle brilla plus viue, & son front lumineux
Ietta plus de splendeur, & lança plus de feux.

Pour reſpirer à l'aiſe, au bout de la carriere,
Elle auoit, & fait alte, & leué la viſiere,
Vne vermeille flamme en ſon teint eclatoit,
Et ſur luy la ſüeur en perles degoutoit.
De ſes cheueux eſpars les treſſes vagabondes
Formoient, au gré du vent, mille mouuantes ondes,
De ſemblable roſée on les voyoit moüillés,
Et d'obſcure pouſſiere illuſtrement ſoüillés.
Ses plumes, à grands flots ſur ſon dos eſpanchées,
Eſtoient de ſang rebelle, en mille lieux, tachées,
Et de tout ſon harnois, l'or & l'argent brunis
Eſtoient, en mille lieux, du meſme ſang ternis.
Dunois à cet objet, auſſi noble qu'eſtrange,
Ne croit pas voir vn homme, & penſe voir vn Ange;
Soit aux traits de ſes yeux, ſoit aux coups de ſa main,
Ses ſens eſmerueillés ne trouuent rien d'humain.
Il l'aborde, & luy dit, d'vn ton graue & modeſte;
Guerrier, qui que tu ſois, mais ſans doute celeſte,
Dont l'ardente valeur, malgré l'arreſt du Sort,
A garenty nos bras des chaiſnes de Betford.
Par aucun ſacrifice, & par aucune offrande,
Ne pouuant reconnoiſtre vne faueur ſi grande,
Nous mettons à tes pieds la meſme liberté,
Que nous rend aujourd'huy ton courage indonté.
Ces heroiques mains, par tant d'exploits ſi braues,
En nous affranchiſſant, nous ont fait tes eſclaues,
Comme tels nous rendrons ton triomphe plus beau,
Et porterons tes fers juſques dans le tombeau.

Nos hymnes à la Terre apprendront ta victoire,
Plus haut que le Soleil, esleueront ta gloire,
Et feront, que, par tout, le Zele des mortels,
A l'honneur de ton nom dressera des autels.
La Pucelle l'arreste, & d'vne voix seuere;
Exalte moins, dit-elle, vne simple Bergere;
Ton bonheur vient des Cieux, & c'est d'eux seulement,
Que ton humilité doit parler hautement.
Donne loüange aux Cieux, & non à ma bassesse,
Ie n'agis point par moy, qui ne suis que foiblesse,
I'agis par l'Eternel; c'est luy, par qui mon bras
Apporte aux vns la vie, aux autres le trespas.
Ne benis que sa grace à tes besoins propice,
N'offre qu'à ses bontés, ton cœur en sacrifice,
Ne rens qu'à son pouuoir, tes vœux reconnoissans,
Et pour son seul honneur reserue ton encens.
De son throsne d'azur la Majesté Diuine,
En cet auguste estat contemplant l'Heroine,
D'vne œillade parlante, où, c'est oüir que voir,
Au Chef des Seraphins expliqua son vouloir.
Dieu veut que, pour la Fille, il remplisse de flammes
Tout ce que les François ont de guerrieres ames,
Et, leur ostant le goust de tout autre plaisir,
En sa seule vertu renferme leur desir.
Sur tous, au grand Dunois, qu'vn autre feu maistrise,
Il veut que, pour vn temps, il rende la franchise,
Et qu'en suitte il allume, en son sein glorieux,
Vn feu moins ordinaire, & plus digne des Cieux.

Dieu veut ce changement, & ce nouueau seruage,
Pour mieux à son saint but mener son saint Ouurage,
Et faire qu'entre tous, le grand cœur de Dunois
S'applique, tout entier, au salut des François.
L'Ange, qui n'est qu'ardeur, fond au milieu des armes,
Confirme la Guerriere en ses antiques charmes,
Et dans tout son aspect, & tous ces mouuemens,
Met vn nouuel amas de saints enchantemens.
De son modeste front, de sa douce paupiere,
S'eslance dans les cœurs vne sainte lumiere,
Vn feu saint, vn feu pur, qui tout autre chassant,
Pour elle seule y laisse vn brasier innocent.
Tout le Ciel y conspire, & fait briller en elle
Des rayons empruntés de la gloire eternelle,
Anime sa parole, & donne à ses accens
D'enchaisner les esprits, & d'asseruir les sens.
A l'entendre, à le voir, il n'est point de courage,
Qui, d'vn choix volontaire, en ses fers ne s'engage,
Et Dunois, plus que tous, à l'entendre, à la voir,
D'vn volontaire choix, se met sous son pouuoir.
Cependant elle part, & va droit à la Ville;
La terreur de ses coups rend son chemin facile;
A son bras desormais elle voit tout sousmis,
Et desormais pour elle, il n'est plus d'ennemis.
L'Anglois ne la suit plus, & luy quitant la place,
Sent sa chaleur esteinte, & couuertie en glace;
Il rentre, dans ses Forts, morne & descouragé,
Et d'assiegeant qu'il fut, se change en assiegé.

Elle, ſans s'arreſter, va vers le mur fidele ;
Le haut retranchement s'abaiſſe deuant elle ;
Elle va triomphante, & Dunois enchanté
Accompagne ſes pas, & marche à ſon coſté.
Ils arriuent au fleuue, & ſur le fleuue meſme,
Deſcouurent leurs bateaux en vn peril extreme,
Par vn vent orgueilleux vers le bas repouſſés,
Et de bateaux Anglois aſſaillis & preſſés.
Ce malheur, plus que tous, inquiete la Sainte ;
En ce moment ſon ame eſt capable de crainte,
Car, les grains ſe perdant, elle voit que la faim,
L'aura, pour ces remparts, fait trauailler en vain.
Grand Dieu, dit-elle alors, ſi ta Bonté propice
A voulu d'Orleans eſtre la Protectrice ;
Si de toy, ſi des Cieux, i'ay vanté mon enuoy,
Sans auoir abuſé, ny des Cieux, ny de toy ;
Accorde à ma requeſte vn viſible miracle,
Affranchis nos vaiſſeaux de ce crüel obſtacle,
Et que ce vent ſuperbe, à leur cours oppoſé,
En faueur de ce mur ſoit ſoudain appaiſé.
Elle acheue ces mots, & les acheue à peine,
Que le vent ennemy ſent calmer ſon haleine,
Et qu'vn contraire vent, par le Ciel ſuſcité,
Emporte le conuoy vers la forte Cité.
O merueille adorable ! vne foy viue & pure
Seule peut renuerſer les loix de la Nature,
Peut faire violence à tous les Elemens,
Et de tout l'Vniuers changer les mouuemens.

De chacun des vaiſſeaux la voile rehauſsée,
Par vn ſouffle puiſſant, contremont eſt pouſsée,
Et, d'vn rapide cours euitant mille dards,
Va ſurgir, ſans dommage, au pied des bouleuards.
Loüange à toy, Seigneur, crie alors la Pucelle,
Qui joins à tes bontés cette bonté nouuelle,
Et qui ſi pleinement par ce dernier effet,
Enuers ce triſte Peuple accomplis ton bienfait.
En parlant elle marche, & couuerte de gloire,
Trauerſe lentement les ondes de la Loire,
Le mobile grauier s'affermit ſous ſes pas,
L'eau reſpand ſous ſes yeux de lumineux eclats.
Hors des murs ſecourus, ſur le bord du riuage,
Le nombreux habitant de tout ſexe & tout âge,
La reçoit plein de joye, & de rauiſſement,
Et fait voler ſon nom iuſques au Firmament.
Cent tambours reſonnans, cent trompettes aigües,
Se meſlent à leurs cris, & penetrent les nües;
De ce ſon, en tous lieux, confuſement volé,
La Terre ſemble eſmüe, & le Ciel esbranſlé.
Entre vn monde infiny, l'inuincible Guerriere
Fournit dans la Cité ſon illuſtre carriere;
Elle y paſſe en triomphe, & ſon front glorieux
Sur luy de toutes parts, attire tous les yeux.
Le chemin s'eſtrecit, & meſme enfin ſe bouche;
Bien-heureux qui la voit, plus heureux qui la touche;
On la preſse, & Dunois à peine, en s'efforçant,
Du peuple transporté ſouſtient le flot puiſſant.

De branchages feüillus on jonche ſon paſſage,
De fleurs ſur ſon armet on reſpand vn nüage;
On celebre ſa grace, on benit ſa valeur,
Et ſa veüe en plaiſir transforme la douleur.
Mais ny pour cet amour, ny pour cette loüange,
Ne s'enfle ſa vertu, ſa pudeur ne ſe change,
Son regard immobile eſt aux Cieux attaché,
Et d'aucun autre objet ſon eſprit n'eſt touché.
Dunois, qui mieux que tous la Fille conſidere,
Tousjours, de plus en plus, l'eſtime & la reuere;
Et dans ſes yeux de feu, ſon braſier allumant,
Tousjours de plus en plus, ſe connoiſt ſon Amant.
Ainſi le fer obſcur, jetté dans la fournaiſe,
Perd d'abord ſa froideur, au milieu de la braiſe;
Puis s'eſchauffe, rougit, & tousjours s'enflammant,
Deuient tousjours plus chaud, de moment en moment.
A lents & graues pas, la Guerriere diuine
En militaire pompe, au Temple s'achemine,
Entre mille drappeaux, entre mille eſtandards,
Et dans vn bois touffu de lances, & de dards.
De ſi loin qu'elle voit la demeure ſacrée,
Vn ſaint contentement ſa ſainte ame recrée;
La ſelle elle abandonne, & par le lieu preſſé,
S'auance l'œil modeſte, & le front abaiſſé.
D'vn ordre alternatif, ſous les larges portiques,
Vn double Chœur de voix entonne des cantiques,
Et de ces ſaints accords les ſons harmonieux
Redoublent en ſon ſein les mouuemens pieux.

Elle entre, & de la foule en entrant eſt ſuyuie;
Puis, comme dans les Cieux, par ſon zele rauie,
Humblement ſe proſterne au venerable Autel,
Et prononce ces mots, d'vn ton plus que mortel.
Grand Dieu, Dieu des combats, dont la Toutepuiſſance
A reprimé le cours des malheurs de la France,
Nous te glorifions, dans l'admirable effet,
Qu'auec nos foibles mains ta ſeule Dextre a fait.
Ce mur, preſt à tomber ſous le joug du Rebelle,
Reconnoiſt ſon ſalut de ta grace immortelle,
Et, remply d'vne ſainte & deuote ferueur,
Exalte dans ſes chants, cette immenſe faueur.
Ce viſible ſecours de ton bras adorable
A jamais, ô Seigneur, luy ſera memorable,
Et ce bienheureux Iour, à ſes ſaints habitans,
Sera ſaint & ſacré, juſqu'à la fin des Temps.
Mais il ne ſuffit pas d'vne ſeule victoire,
Pour remettre la France au comble de ſa gloire;
L'Anglois eſt trop puiſſant, pour ſuccomber d'abord,
Pour terracer ce Monſtre, il faut plus d'vn effort.
Tant que l'Vſurpateur de ces belles Prouinces
Les pourra conteſter aux legitimes Princes,
Tant qu'vn Sujet perfide y pourra commander,
Nous deuons le combatre, & tu nous dois ayder.
Paris, le grand Paris, le ſiege de l'Empire,
Sous les loix du Tiran, plus que jamais, ſouſpire,
Finis donc, ô Seigneur, l'ouurage commencé,
Par l'affranchiſſement de Paris oppreßé.

A l'enuy

A l'enuy de son Roy, son Peuple & sa Milice
Le viennent demander à ta sainte Iustice;
Et, si de tout leur sang il doit estre acheté,
Veulent de tout leur sang payer sa liberté.
La Pucelle, à ce mot, fond en pleurs, & s'arreste;
Tous, par leurs vœux ardens, secondent sa requeste,
Et, meslant à leurs vœux leurs larmes & leurs voix,
Conjurent l'Eternel de destruire l'Anglois.
Alors vn bruit semblable à celuy du tonnerre,
Murmure sous le temple, & fait trembler la terre;
Chacun en a d'horreur les cheueux herißés,
Le cœur saisi de crainte, & les esprits glacés.
L'autel, au mesme temps, sur la trouppe guerriere,
Iette de tous costés, vne viue lumiere;
Vn plus grand bruit s'esleue, & dans ce nouueau bruit,
On entend prononcer, L'ANGLOIS SERA DETRVIT.
Et l'Ange du Seigneur, embouchant sa trompette,
Confirme de l'Anglois la future desfaite,
L'airain en resplendit au milieu d'vn eclair,
Et le son par trois fois en eclate dans l'air.
A ce diuin signal d'assauts & de batailles,
Tous sentent, jusqu'au fond, emouuoir leurs entrailles;
Tous bruslent de combatre, & pensent desja voir
Le superbe Estranger sousmis à leur pouuoir.
Transportés d'vne ardeur, qui tient de la furie;
Guerre & mort à l'Anglois, chacun alors s'escrie;
La voute du lieu saint, à cette fiere voix,
Respond d'vn ton plus fier, Guerre & mort à l'Anglois.

La Sainte, contre luy, d'vn ſaint zele embraſée,
En jure la ruine, & la promet aiſée,
Ne pouuant, qu'auec peine, attendre au lendemain,
A luy faire eſprouuer ſa foudroyante main.
Sur la Tour elle monte, & de l'Angloiſe armée
Ne voit pas, ſans fureur, la campagne ſemée,
Contre elle elle s'esbranſle, & veut quitter la Tour,
Puis remet ſa desfaitte aux premiers feux du jour.
Le valeureux Dunois qui la Fille accompagne,
Comme elle, tout autour, deſcouurant la campagne,
Regardez, luy dit-il, le cercle de ces Forts,
Et combien peu d'eſpace il laiſſe à nos dehors.
Ils renferment les champs, ils embraſſent les Iſles;
Les grands ſont dix en nombre, & paroiſſent dix Villes;
De ceux qui ſont petits le nombre eſt infiny,
Et d'hommes & de traits chacun d'eux eſt muny.
Suffort & Glacidas, à la gauche commandent
En ceux qui vers le Nord d'vn long ordre s'eſtendent;
Vmford & Rameſton commandent, en ſuyuant,
Ceux que l'on voit regner du coſté de Leuant.
Sur tout ce rang d'apres, que le Midy regarde,
Deſcalies & Faſcot veillent, & font leur garde,
Et Talbot nous reſſerre, & nous tient priſonniers,
Auec ceux que le jour eſclaire les derniers.
Mais voyés, entre tous, s'eſleuer les Tournelles,
Voyés ce grand quartier du grand Chef des Rebelles;
Cette orgueilleuſe maſſe eſtoit l'horrible eſcueil,
Qui, ſans voſtre ſecours, nous euſt mis au cercueil.

Dunois voulant pourſuyure, & declarer ſa flamme,
Sent ſa voix enchaiſnée au profond de ſon ame;
Et la crainte en ſon ſein, eſtouffant le deſir,
Sa bouche, au lieu de voix, ne pouſſe qu'vn ſouſpir
La Sainte luy reſpond, ſans remarquer ſa peine;
Dans le ſecond Soleil cette captiue Plaine
Sera libre de Forts, ſera libre d'Anglois,
Par l'ayde du Seigneur, & par vos grands exploits.
Le Ciel, & voſtre bras luy rendront la franchiſe,
Et le mien aura part à la belle entrepriſe;
Cependant, pour l'Aurore, allés tout preparer.
Et ces mots acheués il la voit retirer.
Le Char de la clarté, ſous l'hemiſphere paſſe,
Et la volante Nuit vient occuper ſa place;
Alors dans vn lieu ſaint de Vierges habité,
La Sainte ſe deſrobe aux yeux de la Cité.
Dunois demeure ſeul, &, contre le Barbare,
Actif & diligent toutes choſes prepare,
D'eſchelles & d'eſcus fait vn nombreux amas,
Et, pour l'aſſaut prochain, les diuiſe aux ſoldats.
Puis, ſur le tour des murs, il va faire ſa ronde,
Ayant le cœur bleßé d'vne atteinte profonde,
Et nourriſſant deſlors, auec eſtonnement,
Pour la Sainte Pucelle, vn ſaint embraſement.
Tant d'efforts de valeur, tant de traits de prudence,
Cette maſle beauté, cette auguſte preſence,
Et cet air de vertu, que reſpire ſa voix,
L'ont d'abord aſſeruy ſous le joug de ſes loix.

Il paroiſt que les Cieux, par ces hautes merueilles,
Enchantant du Guerrier les yeux & les oreilles,
De ſon antique ardeur blaſment la fermeté,
Et l'obligent à faire vne infidelité.
La Sainte deſormais eſt toute ſa penſée,
De tout ſon ſouuenir Marie eſt effacée,
Il change ſa Princeſſe, & ne ſçauroit juger
Quel violent deſtin le force à la changer.
Par quel ordre, dit-il, par quel prodige eſtrange,
Ainſi dans vn inſtant, puis-je courir au change?
Quel caprice du Sort, ainſi dans vn inſtant,
Rend, malgré mon vouloir, mon eſprit inconſtant?
Mais, ô belle Marie, vne telle inconſtance,
A ſainement parler, n'eſt rien moins qu'vne offence;
Ie ſors de vos liens, ſans haine & ſans meſpris,
Et ſçay que des Beautés vous remportés le prix.
A vous, rien de mortel n'eſt egal en merite,
Auſſi rien de mortel ne fait que je vous quite;
Ce qui m'arrache à vous, merite des autels,
Et peut pretendre place entre les Immortels.
I'ayme, ou pluſtoſt j'adore vne ſainte Guerriere,
Qui des Cieux eſt venüe, à mon heure derniere,
Pardon, ſi je prefere à l'eclat de vos yeux,
Le beau feu que les ſiens ont apporté des Cieux.
Mais quel eſt ce braſier qu'il excite en mon ame?
L'oſerois-je nommer vne amoureuſe flamme?
Eſt-ce auoir de l'amour, que d'aimer ſans deſſein,
Et d'vn ferme propos vouloir ſeruir en vain.

Pour ces celestes yeux, & ce front magnanime,
Ie n'ay que du respect, je n'ay que de l'estime,
Ie n'en souhaite rien, &, si j'en suis Amant,
D'vn amour sans desir, je le suis seulement.
De ce feu toutesfois que me sert l'innocence?
Si, tout sage qu'il est, il me fait violence;
Helas! il me deuore, & mon cœur embrasé,
Desja, par sa chaleur, est de force espuisé.
Et soit, consumons nous d'vne flamme si belle,
Bruslons en holocauste, au feu de la Pucelle,
Laissons nous pour sa gloire en cendres conuertir,
Et tenons à bonheur d'en estre le martyr.
De semblables discours il entretient sa peine,
Elle le suit par tout, par tout elle le meine,
L'amour le fait veiller, autant que le deuoir,
Et le sommeil sur luy voit manquer son pouuoir.

FIN
DV SECOND LIVRE.







LA PVCELLE OV LA FRANCE DELIVREE.

LIVRE TROISIESME.



L'OMBRE n'est plus si noire, & la Nuit moins profonde
D'vn voile plus leger enueloppe le Monde,
Les regards sont bornés d'vn cercle moins estroit;
Et, si l'on ne voit pas, du moins l'on entreuoit.
La Guerriere, en ce temps, quitte le sombre Cloistre,
Et vient, auec l'Aurore, à la Terre paroistre;
L'eclat, qui de leurs fronts se respand à l'entour,
Fait douter qui des deux a ramené le jour.

Dunois luy vient alors, d'vne ardeur enflammée,
Presenter le Baston que respecte l'Armée,
Et, Ie veux, luy dit-il, sous vos aimables loix,
Comme vostre soldat, marcher contre l'Anglois.
Il eust dit, vostre Amant; mais vne froide crainte
Luy glace la parole, à l'aspect de la Sainte,
Son esprit se confond, & troublé de sa peur
Laisse mourir ces mots, dans le fond de son cœur.
Elle prend de sa main le Sceptre militaire,
Voit que le Camp s'assemble, & brusle de bien faire,
Le tire hors des murs, en couure les sillons,
Et de tous ses drappeaux forme vingt bataillons.
Elle charge des vns le genereux Saintrailles,
Si fort dans les assauts, si fier dans les batailles,
Le belliqueux Illiers, Chabanes le puissant,
Et Giresme fatal aux cornes du Croissant.
A ces quatre elle joint l'adroit Sainte-Seuere,
Fratames l'indonté, Canede l'Insulaire,
Coulouces, Termes, Rieux, le braue Arragonnois,
Et sur tous, comme Chef, l'inuincible Dunois.
Des autres qu'elle a pris pour combatre auec elle,
Elle charge Gaucourt, le Cheualier fidele,
Grauille, dont les traits de tous sont les plus craints,
Et Puyseux Capdorat le plus beau des humains.
Elle en charge Villars, honneur de la milice,
Verduran, Chasteaubrun, Valpergue, la Palisse,
Vignoles, Deloré, Villandrade, & Corras,
Tous du Corps de la France infatigables Bras.

L'Anglois qui de vingt Forts, & de deux cens Redoutes,
Auoit semé la Plaine, & trauersé les routes,
Dans ses diuers reduits, de machines armés,
Tenoit ses estandards desormais renfermés.
D'vn œil judicieux, la celeste Guerriere
En choisit deux des grands, pour l'attaque premiere;
Veut que Dunois au droit s'efforce de passer,
Et, pour elle à-l'enuy, prend le gauche à forcer.
François, dit-elle alors, vostre masle courage
S'excite assés tout seul, sans l'ayde du langage,
Et, pour vous aquerir le titre de vainqueurs,
Il suffit du brasier, qui consume vos cœurs.
Allés donc à ces Forts, dont la superbe enceinte,
Vous cachant les Anglois, vous descouure leur crainte;
Et pour mieux l'entreprendre, en vous-mesmes songés
Que leur Camp tient encor vos remparts assiegés.
Elle leur parle ainsi, d'vne voix foudroyante,
Et soudain aux deux Forts l'escalade se plante;
On y fait en cent lieux cent vigoureux efforts,
Et l'ardeur est pareille, au dedans, au dehors.
A celuy de Dunois ses trouppes attachées,
Sous les dards qu'on leur jette à l'instant sont cachées,
Et tous presque, en montant, par l'Anglois repoussés,
Vont tapisser la vase, & remplir les fossés.
Peu des plus valeureux vers la cime s'auancent;
Les cailloux, & les traits se roulent, & se lancent,
La mort, en cent façons, vole de toutes parts,
Et le sang espanché rougit les bouleuards.

Coulonces vers le haut de l'eſchelle dreſſée,
A deux mains par Huntley, voit la hache abbaiſſée,
Coup ſur coup ſur l'eſchelle il la voit delaſcher,
Et, grimpant contremont, eſpere l'empeſcher.
Mais le robuſte Anglois enfin l'ayant couppée,
Du François courageux l'eſperance eſt trompée;
Le Guerrier & l'eſchelle, en tombant à la fois,
Laiſſent plus d'vn ſoldat accablé de leur poids.
Fratames remarquable en grandeur de ſtature,
Approchoit du ſommet de la forte cloſture,
Et refrappant plus fort ceux qui l'auoient frappé,
Tenoit ſon large fer dans leurs veines trempé.
Deſcalles plein de trouble accourt en cette place,
Voit dequoy ce grand corps la courtine menace,
Et d'vn roc, qui jadis fut la creſte d'vn mont,
Le renuerſe, pour mort, au lieu le plus profond.
Le François qu'à ſon tour, cette infortune trouble,
S'excite à la vengeance, & ſa fureur redouble,
Il redouble ſa force, il redouble l'aſſaut,
Et tousjours rejeté, tousjours remonte en haut.
Rais, Canede, Giron, Saintrailles, Rieux & Termes,
Contre l'effort Anglois demeurent les plus fermes,
Abandonnent plus tard le creneau defendu,
Et regaignent pluſtoſt l'auantage perdu.
Ainſi du vert Palmier l'ambitieuſe branche
A peine, ſous le fer, contre terre ſe panche,
Qu'on la voit auſſitoſt, d'vn eſlans glorieux,
Meſme auec tout ſon faix, remonter vers les Cieux.

Durant l'aspre combat, l'inuincible Pucelle
Fait, au second des Forts, attaquer le Rebelle;
Le courage des siens va jusques à l'excés,
Et semble luy promettre vn plus heureux succés.
Au redoutable mur chaque bande s'applique,
Les vns, pour se guinder, se seruent de la pique;
Les autres de la main, les autres du poignard;
Et, mesme sans eschelle, eschellent le rempart.
Mais si l'assaut est rude, aussi l'est la defense;
Aucun trait par l'Anglois vainement ne se lance;
Aucun dard ne se perd; tous vont chercher le flanc;
Tous s'y font ouuerture, & s'y teignent de sang.
Pour grauir au sommet, Alard & Richardelle
Se prestoient l'vn à l'autre, vne ayde mutüelle,
Quand vn fleau, que sur eux descharge vn pesant bras;
A tous deux, en tombant vient donner le trespas.
Lancosme s'auançoit, quand vne fleche aigüe
Vole; & sifle vers luy, le trauerse & le tüe;
Le pied manque à Chauagne; il se prend à Cussé;
Et d'vn grais l'vn & l'autre, en glissant, est blessé.
Vignoles, abatu d'vn coup de jaueline,
Voit de corps renuersés vne pile voisine;
Et, par cette autre voye à la cime aspirant,
D'vne autre jaueline en reçoit vn plus grand.
Au point qu'on la retire, il la prend & l'embrasse;
Et croit, en la suyuant, monter sur la terrace;
Mais de ruse ou d'effroy l'ennemy la quitant,
Sur les siens, auec elle, il retombe à l'instant.

Rodolphe, Chasteaubrun, Verduran & Grauille,
Malgré tout, vers le haut s'esleuent entre mille,
Par cent traits, par cent dards, ne sont point arrestés,
Et les Anglois, par eux, craignent d'estre emportés.
Le vaillant Rameston, contre tant de vaillance,
Recueille en ce peril sa derniere puissance,
A chacun des guerriers oppose cent soldats,
Et, par force à la fin, les precipite en bas.
Ainsi lors que des mers les vapeurs orageuses
Viennent couurir du Ciel les plaines lumineuses,
Et, se haussant tousjours, d'vne constante ardeur,
Du throsne des clartés offusquent la splendeur;
Le Soleil eclatant, pour venger son outrage,
Auec tous ses rayons bat le sombre nüage,
Et, dontant à la fin son orgueil indonté,
Le fait recheoir en pluye, & se rend la clarté.
Mais, bien que de plusieurs la cheute soit mortelle,
Ardemment toutesfois l'assaut se renouuelle,
Leur perte les irrite, & tant d'affreuses morts
Demandent à leurs mains de plus masles efforts.
Chacun d'eux animé de doulenr & de honte,
D'vn mouuement rapide au bouleuard remonte;
On les voit tous, en l'air, rabbatre heureusement
Les traits, dont l'Ennemy les charge incessamment.
Rodolfe, entre les Chefs, plus que tous se signale,
Soustient de plus d'espieux l'impression fatale,
Et, sous son grand pauois à leurs pointes caché,
Moins que tous, en montant, sent son cours empesché.

La Pucelle en tous lieux à vaincre les exhorte,
Et par ses cris ardens aux terraces les porte;
Ils y touchent par tout, & vont à cette fois
Au Fort, desormais foible, asseruir les Anglois;
Quand, des prochains Reduits, quatre bandes preßées
Aux Reduits combatus viennent piques baißées,
Et la Sainte & Dunois, tous deux en mesme temps,
Ont, contre leurs deux corps, deux mille combatans.
Alors, comme à l'enuy l'vn & l'autre s'appreste,
A preuenir l'effet de la double tempeste,
Et, tournant vers le champ le feu de leur courroux,
Deliure les remparts de la peur de leurs coups.
Plusieurs cedent d'abord à leurs regards terribles,
Plusieurs tombent d'abord sous leurs bras inuincibles,
Plusieurs perdent le cœur auec le jugement,
Et peu s'osent resoudre à mourir noblement.
Stafford contre Dunois, Holland contre la Sainte,
Dans l'effroy general semblent estre sans crainte,
Par gloire, ou par pudeur, ils se monstrent vaillans,
Et s'opposent au cours des deux forts assaillans.
Mais qui peut soustenir cette double puissance?
Son choc impetüeux donte leur resistance,
Et malgré la vigueur de leur bras indonté,
L'vn y perd la franchise, & l'autre la clarté.
De fuyards esperdus la campagne est semée,
La Guerriere les chasse, aux yeux de leur Armée,
Iusques sur les fossés le Guerrier les poursuit,
Et nul à leur secours ne vient de son Reduit.

Le Rebelle, en tous lieux, d'espouuante se glace,
Il se croit en peril, mesme dans sa terrace,
Le feu qui luy restoit à ce coup s'amortit,
Et le Camp le plus grand a peur du plus petit.
Tel le Rinoceros, que la Terre Africaine
A veu long temps regner sur sa bruslante arene,
Et, par sa corne horrible, en leurs antres profonds
Resserrer, de frayeur, Elephans & Dragons;
Au rugissant assaut de la fiere Lionne,
Malgré sa fermeté, sent son cœur qui s'estonne,
Et, le pied glorieux deuant elle laschant,
Dans sa grotte se cache, & tremble en s'y cachant.
Les trouppes sont à peine, en leurs Forts rechassées,
Qu'ils retournent tous deux aux courtines laissées,
Et chacun voit les siens, des bouleuards tentés,
Auec beaucoup de sang, par tout precipités.
La Guerriere s'escrie, O Guerriers sans courage,
Quoy! l'Anglois contre vous garde son auantage,
Quoy! par vostre foiblesse, il vous voit en ce lieu,
Rendre vain, le secours de la bonté de Dieu.
Imprudens ennemis de vostre propre gloire,
Vous laissés, vers Betford, enuoler la victoire;
Ah! remontés, Soldats, &, mesprisant la mort,
Sur le corps des Tyrans, suiués moy dans ce Fort.
L'assaillant refroidy, tout à coup, dans son ame,
Par le feu de ces mots, sent rallumer sa flamme,
De toutes parts remonte, & par tout desormais
Supporte, sans ceder, les cailloux & les traits.

Deuant

Deuant les plus ardens resplendit la Guerriere,
Et plus que tous s'expose à la gresle meurtriere,
Chacun, par son exemple, autant que par sa voix,
Se resout de mourir, ou de forcer l'Anglois.
Il semble, en se guindant vers l'effroyable cime,
Qu'elle y tire, apres soy, le François magnanime;
Sous elle, à droit, à gauche, ils la suyuent en haut,
Et portent aux remparts vn formidable assaut.
Proche d'elle s'eleue, & doucement eclate,
Du vaillant Capdorat la beauté delicate,
Et de ses cheueux blonds les anneaux radieux,
A l'egal de son fer, esbloüissent les yeux.
Vn peu plus à l'escart, le puissant Villandrade,
Le jauelot en main la courtine escalade;
Les fermes eschelons se courbent sous ses pas,
Et son bras luy promet l'effet de mille bras.
L'assailly qui ne craint que celuy de la Sainte,
Et de qui la valeur s'anime par la crainte,
En tous autres endroits resiste foiblement,
Et, dans cet endroit seul, combat obstinement.
Elle, de plus en, plus s'esloigne de la terre,
Et soustient, sur son dos, tout le faix de la guerre;
L'Anglois tonne sur elle, & tonne à grands eclats;
Mais, bien qu'il la foudroye, il ne l'estonne pas.
Elle dissipe enfin la tempeste mortelle,
Et luit affreusement au sommet de l'eschelle,
Dans ses yeux embrasés, & dans son fer ardent,
L'Estranger reconnoist son trespas euident.

N

Ainſi par fois en l'air vne rouge Comete,
Des changemens d'Eſtat meſſagere müette,
Lance, d'vn œil de feu, ſes menaçans regards,
Sur le coupable chef des injuſtes Ceſars.
Les Tirans orgueilleux dans ſon aſpect funeſte,
Liſent auec effroy leur cheute manifeſte,
Perdent toute eſperance, &, maudiſſant leur ſort,
De moment en moment n'attendent que la mort.
Mais tandis qu'à ſon mur la Guerriere s'eleue,
Le grand Dunois au ſien ne donne paix ny tréue;
Il le veut emporter, & le premier de tous
Se preſente à l'attaque, & s'abandonne aux coups.
A la mercy des traits, contremont il s'elance,
Voit en vain, contre luy, renforcer la defenſe,
En vain, ſur ſon armet, ſent fondre mille dards,
Et touche deſormais le front des bouleuards;
Quand ainſi qu'vn Soleil, qui bruſle autant qu'il brille,
Il voit, d'vn œil jaloux, la valeureuſe Fille,
Maiſtreſſe du Reduit ſi long temps defendu,
Et le fier Rameſton ſous ſes pieds eſtendu.
De douleur il s'eſcrie, O foibles, ô timides,
Quoy! vous tardés encore à donter ces perfides;
Et voilà cependant, que dans cet autre Fort,
Par le bras d'vne Fille, ils endurent la mort.
Contre nous ſeulement ils ont de l'auantage,
Et l'ont, par noſtre peur, plus que par leur courage;
Soldats jadis vaillans, ah! forçons ce rempart;
C'eſt aſſés de malheur, de l'auoir fait ſi tard.

Il parle, & ſa parole eſt aſpre & vehemente,
Son eclat aux Anglois donne de l'eſpouuante,
Ses coups les font fremir, & Deſcalles en vain
Oppoſe à ce tonnerre, & la voix, & la main.
Des creneaux, à la fin, Dunois ſe rend le maiſtre;
Nul Anglois, deuant luy, n'oſeroit plus pareſtre,
Par le chemin frayé, ſa bande ſuit ſes pas,
Et remplit tout d'horreur, de fuitte, & de treſpas.
L'Eſtranger emporté, s'effraye, & ſe diſperſe,
Et preſſé du François, l'vn l'autre ſe renuerſe;
Deſcalles cede meſme, & par Dunois pouſſé
Tombe, mais apres tous, dans le bas du foſſé.
Il n'eſt plus d'ennemy qui ne fuye, ou ne meure,
Le Fort aux aſſaillans, ſans obſtacle, demeure,
Le ſang rebelle y coule, & les vainqueurs eſpars,
Dans le ſang reſpandu, plantent leurs eſtandards.
La Sainte Fille alors, rayonnante de gloire,
A grands cris, par les ſiens, fait chanter la victoire;
La trouppe de Dunois, à ces cris eclatans,
Par de ſemblables cris, reſpond au meſme temps.
Ce chant, deçà delà, par trois fois ſe redouble;
De ces Echos guerriers, l'air s'emeut & ſe trouble;
Mais l'orgueilleux Betford, de douleur accablé,
A ce bruit triomphant, plus que l'air eſt troublé.
Dans ſes autres remparts la crainte le reſſerre,
Il ſemble terracé de deux coups de tonnerre,
Tout eſpoir l'abandonne, & ſa triſte raiſon
Pour luy, n'offre à ſes ſens, que mort, ou que priſon.

Le jour luysoit encore, & le Flambeau du Monde,
Alloit, comme à regret, s'esteindre au sein de l'Onde;
Dunois, sans perdre temps, veut sur les autres Forts,
A la faueur du jour, employer ses efforts.
Mais des deux grands succés l'Heroïne contente,
Reprime du Heros la fougue impatiente,
D'vn eloge obligeant tempere son refus,
Et veut au lendemain remettre le surplus.
De pics & de brandons la populace armée,
Contre les Forts conquis, va de rage animée,
Et violant la paix de la tranquille Nuit,
Les pille, les abat, les brusle, & les destruit.
Le vainqueur cependant repose, & prend haleine,
Mais repose en vainqueur, & loge dans la Plaine;
Il a rompu ses fers, & du joug deschargé,
Repute à deshonneur d'agir en assiegé.
Assiegeant, à son tour, il dispose ses bandes,
Sur les costaux voisins, dans les voisines landes;
Et par toute l'enceinte, auec cent petits corps,
Des bouleuards Anglois couppe tous les abords.
Chaque corps est petit, mais sa force est puissante,
Et l'Anglois renfermé, par sa crainte l'augmente;
Des bouleuards gaignés l'euenement heureux
Nourrit la confiance en leur sein valeureux.
Aux postes assignés, chacun, de feux sans nombre,
Par les champs tenebreux, donne la chasse à l'ombre,
Et par tout, d'vn temps mesme, en cet immense tour,
Au milieu de la nuit fait paroistre le jour.

Le feu s'esprend, s'allume, estincelle, & petille,
Sous le fer, chaque trouppe à ces lumieres brille,
Et par cent cris tonnans, meslés à ces eclairs,
Fait resonner la terre, & retentir les airs.
Le long des feux ardens, les brigades couchées,
Sur l'aride sablon, ou les herbes sechées,
Sans trouble desormais, le couteau dans la main,
Sur les viures tranchés assouuissent leur faim.
Des vins delicieux les escumeuses ondes
Se versent coup sur coup, dans les tasses profondes,
Et prises à longs traits, par leur douce liqueur,
Resueillent les esprits, & reschauffent le cœur.
Les vns dancent en rond, en rond les autres chantent,
Ceux cy content leurs faits, les content, & les vantent,
Ceux là plus enflammés se lancent à leurs dards,
Et des timides Forts menacent les remparts.
Le tremblant Ennemy, du haut de ses terraces,
Voit tous leurs mouuemens, oit toutes leurs menaces,
Et palissant d'effroy, demande à sa valeur,
Dereparer sa perte, & donter son malheur.
Il demande à ses bras d'employer leur puissance,
Pour garantir son chef des foudres de la France,
Et s'armant de courage, en ce pressant besoin,
N'espargne, à se munir, diligence ny soin.
Ainsi contre le choq de la mer courroucée,
Dont la plage Belgique est tousjours menacée,
La preuoyante peur y fait de toutes parts,
Construire incessamment, & digues, & remparts.

Entre tant de grands Forts, qu'occupent les Rebelles,
Aucun n'est comparable au grand Fort des Tournelles;
Il est vaste d'enclos, il est haut eleué,
Et son pied, tout autour, par la Loire est laué.
Mais, vers deux des costés de la superbe masse,
La bruslante saison rend la riuiere basse,
Et sans moüiller les flancs, au Midy comme au Nord,
Du riuage opposite on peut aller au Fort.
Le General Anglois de sa nombreuse Armée,
Là, pour vaincre, ou mourir, tient l'elite enfermée,
Et, sur ce beau theatre, aspire à faire voir
Ce que peut la vaillance vnie au desespoir.
La Sainte, aux premiers rais de la vermeille Aurore
Se tourne vers les Cieux, leur assistance implore,
Puis se monstre à son Camp, & de ses bataillons
Couure, au son des tambours, les arides sablons.
Alors pleine de feu; Compagnons, leur dit-elle,
Acheués de punir cette Race infidelle,
Acheués d'affranchir la fidelle Cité,
Du joug insupportable à ses murs apresté.
Qu'au grand Fort, à grands pas, chacun de vous s'auance;
Ie voy d'icy l'Anglois, qui tremble, & qui balance;
Marchés, courés, volés, & n'aprehendés rien!
Il se defendra mal, si vous l'attaqués bien;
Sa voix est foudroyante, & les claires trompettes
Semblent estre aupres d'elle, ou foibles, ou müettes;
On marche, on court, on vole, &, d'vne & d'autre part,
On trauerse les gués, on monte au bouleuard.

L'Estranger, accueilly de ce funeste orage,
En repousse l'effort d'vn semblable courage,
Le François & l'Anglois egalement boüillans,
Sont tous deux assaillis, & tous deux assaillans.
Dunois vers le Midy ses brigades anime,
Et presente à leurs cœurs la perilleuse cime;
Mille morts à la fois partent de mille bras,
Et du comble tenté rejettent les soldats.
Rassan perit d'vn trait, & Valin d'vne hache,
Vu roc tombe sur l'Isle, & de son poids l'ecache,
Laigues par vne fleche, & Morges par vn dard,
Perdent auec le jour le sommet du rempart.
De tant de sang versé, l'onde au dessous est teinte;
Chabanes, de douleur se sentant l'ame atteinte,
Pour venger ses amis son eschelle dressant,
Vers l'horrible creneau s'eleue en menaçant;
Quand de trois marteaux lourds la sonnante tempeste,
Par l'effort de trois bras vient fondre sur sa teste;
Il resistoit aux deux, mais au troisiesme enfin,
Il perd la connoissance, & cede à son destin.
Termes, qui de Betford meditoit la ruïne,
Trebusche, en l'approchant, sous vne jaueline,
Et Rieux, plus haut encor vers la cime auancé,
Par vne demypique, est sur luy renuersé.
Canede le dernier, dans l'attaque terrible,
Entre mille vaincus sembloit estre inuincible,
Et, bien que mille traits l'atteignissent d'enhaut,
D'vn pas moins resolu, n'alloit pas à l'assaut.

Alors vn fleau bruyant, qu'vn bras nerueux desserre,
Le mesure, l'atteint, & le porte par terre;
Par le fleau tournoyant, il est pris en trauers,
Et, loin des premiers cheus, s'en va cheoir à l'enuers.
Il n'est rien cependant, qui leur valeur rebute,
Rien n'allentit leur cours, ny blessure, ny cheute;
Tous butent à la palme, & veulent, dans le Fort,
L'aller mesme cueillir aux despens de leur mort.
Le Prince impetüeux, parmy les siens se mesle,
Et, plus que tous, s'expose à la mortelle gresle;
Son armet en resonne, & les coups violens
Tirent de son escu des feux estincelans.
Aucun d'eux ne l'abat, aucun d'eux ne l'arreste;
Il s'eleue tousjours, malgré l'aspre tempeste,
Estonne, & fait blesmir le nombreux defenseur,
Et va du bouleuard se rendre possesseur;
Lors qu'vn enorme grais, poussé de la terrace,
Luy roule sur le dos, & l'eschelle fracasse;
Le Fort, par ce tonnerre, à son bras est rauy;
Il tombe, & de cent dards en tombant est suyui.
Soudain, à la vengeance, il s'appreste, & s'excite;
La perte du rempart plus que son mal l'irrite,
Et, bien qu'il ait le corps en plus d'vn lieu froissé,
Il retourne plus fier à l'ennemy laissé.
Ainsy quand vn Aspic, dans la plage enflammée,
D'vn ongle d'Elephant sent sa gorge entamée,
Et que de sa blessure il voit, à gros boüillons,
Ialir vn sang fumeux, sur les jaunes sillons.

Si le coup

Si le coup l'affoiblit, la douleur le ranime,
Contre ſon ennemy ſon fiel ſe renuenime;
Il ſe redreſſe en l'air, il ſifle auec horreur,
Et, par ſa triple langue, exprime ſa fureur.
La Sainte en meſme temps, d'vne ardeur vehemente,
Au Nord du bouleuard l'eſcalade preſente;
Elle brille entre tous, & ſes yeux flamboyans
Attirent, ſur ſon chef, cent rochers foudroyans.
Mille ſoldats choiſis, trente pour chaque eſchelle,
Sur le bois ondoyant ſe guindent auec elle;
Vn orage mortel ſe deſcharge ſur eux,
Et ſouuent vn ſeul dard fait plus d'vn malheureux.
Bidache & Senarpont, d'vne fougue empreßée,
Montoient l'vn apres l'autre, à l'eſchelle dreßée;
Vu jauelot lancé par vn robuſte bras,
Les perce l'vn & l'autre, & les liure au treſpas.
Alain, qui voit leur cheute, adroittement ſe cache,
Sous le ſolide acier d'vne grande rondache,
Et volant contremont, par le metal eſpais,
Du braue defenſeur rebouche tous les traits.
Mais de bois enlacés vne vaſte machine,
Par l'effort de cent mains, luy fondant ſur l'eſchine,
Il ſe couure, ſans fruit, de ſon large pauois;
La machine, en tombant, l'ecraſe ſous ſon poids.
Argilmont approchoit la formidable cime,
Quand d'vne faux aigüe il deuient la victime;
Atteint par le goſier, il prend vn rude ſaut,
Et fait, en trebuchant, trebucher Concreſſaut.

Vmbert reçoit au ventre vne profonde playe,
Oſſemont à la gorge, à la teſte Canaye,
Au genou Roquepine, à la hanche Barrain,
A la cuiſſe Nargonne, & Vandeneſſe au rein.
Rodolphe, qui ſur tous au peril s'abandonne,
S'auance plus qu'aucun, & moins qu'aucun s'eſtonne,
Et, tout armé qu'il eſt, verſe vn fleuue de ſang,
De la temple, du front, de l'eſpaule, & du flanc.
Le Sort n'eſpargne rien, & la Sainte Guerriere
Eſtoit ſeule eſchapée à la greſle meurtriere,
Elle touchoit au comble, &, dans le vaſte Fort.
D'vne main triomphante, alloit prendre Betford;
Lors qu'au fond des bas lieux, le Prince des tenebres,
Entre les pleurs amers, & les accens funebres,
Dans ſa grotte embraſee, au milieu de ſa nuit,
Sceut l'eſtat où l'Anglois, par elle, eſtoit reduit.
De tout temps le Demon, en ſon ame inhumaine,
Nourriſſoit pour la France vne implacable haine,
Ayant veu, tant de fois, ſes projets inhumains,
A ſon grand deshonneur, par elle, rendus vains;
De l'effroyable Hun les drapeaux mis en fuitte,
Du nombreux Sarrazin la puiſſance deſtruitte,
Du profane Lombard le regne aneanty,
Du Saxon reuolté l'orgueil aſſujetty,
Sur le fier Muſulman Solyme reconquiſe,
L'Albigeois egaré reconduit à l'Egliſe,
Enfin malgré les flots, les eſcueils, & les vens,
Le More attaqué meſme en ſes ſables mouuans.

Mais outre tant d'affronts, dont, sur l'illustre France,
Son Empire abatu luy demande vengeance,
Si rien fait qu'il en vueille estre persecuteur,
C'est de voir que Michel en est le Protecteur.
Sa rage le transporte, autant de fois qu'il pense
Au coup desmesuré qu'il receut de sa lance,
Quand des Cieux assaillis dans l'abysme jetté;
Il perdit, pour jamais, la gloire & la clarté.
Le poids d'vn si grand coup incessamment l'oppresse;
Ce Michel, cette France, à luy s'offrent sans cesse,
Et d'vn fiel embrasé luy remplissent le cœur,
Contre son ennemie, & contre son vainqueur;
Mais sa mortelle rage, & sa haine immortelle,
Ne pouuant rien sur luy, se deschargent sur elle.
A ces vieux aiguillons vn nouueau succedant,
Ne fait qu'aigrir le fiel de son courroux ardent.
Dans la centiesme année vn Prince d'Angleterre,
Declarant à l'Eglise vne sanglante guerre,
Doit alterer son culte, &, vray Monstre d'horreur,
En infecter le sein de licence & d'erreur.
Satan qui de ce mal flate sa frenaisie,
Et qui voit cette porte ouuerte à l'Heresie,
Par ce malin espoir ses douleurs consolant,
En espreuue l'acces vn peu moins violent.
Comme des Anglois seuls il attend toute chose;
Selon leurs interests ses desseins il dispose,
Il seconde leurs vœux, il soulage leurs soins,
Il espouse leur cause, & veille à leurs besoins.

Des Peuples ſouſleuez la faueur ondoyante,
Par les traits de ſon art, pour eux deuient conſtante;
Et ce meſme art pour eux, fait, & Princes, & Grands,
Du Monarque François Rebelles & Tyrans.
Pour eux, pour leur fortune, il eſt tousjours en crainte,
Auſſi, voyant leur Chef ſuccomber ſous la Sainte,
Dans le meſme moment, pour le ſauuer des fers,
Des Demons les plus forts il priue les Enfers.
Entre les Legions qu'arme la noire plage,
Sur toutes vne excelle, en grandeur de courage;
Pour garde il la choiſit, &, de pres l'animant,
La rend de ſes fureurs l'ordinaire inſtrument.
Va, luy dit le Demon, va fidelle Milice,
Garantir mes Anglois du fatal precipice,
Va deſtourner le coup du fer victorieux,
Que leur tient ſur le front la Guerriere des Cieux.
L'eſtat où je les voy, des eſtats eſt pire,
De leur ſalut depend l'honneur de mon Empire,
I'ay pour ce rare exploit deſtiné ta valeur;
Va pronte, & de leur ſort repare le malheur.
La bande, à ce diſcours, ſe reſpand ſur la terre,
Et vient meſler ſa rage à celle de la guerre;
L'air en eſt agité, le Soleil en paſlit,
Et la Loire s'en trouble, au plus bas de ſon lit.
Dans ſon dernier inſtant Betford ſent leur venüe,
Et ſe ſent aſſiſté d'vne force inconnüe;
Ils paſſent dans ſon ſein, ils paſſent dans ſon bras,
Et luy font de la Fille eſperer le treſpas.

Du Fort imperieux elle tenoit la cime ;
Et le faisoit trembler sous son bras magnanime ;
Quand d'vn bras animé par les Monstres d'Enfer ;
Contre elle , auec grand bruit , il darde son grand fer.
C'est ainsi que l'on voit l'impetüeuse foudre
Tomber du Firmament , reduire tout en poudre ;
Et dans tous les endroits où son trait a passé ,
Laisser d'affreux tesmoins du Bras qui l'a lancé.
Vers où l'espaule gauche à la gorge est conjointe ;
Le sacrilege fer , de sa mortelle pointe ;
Le bouclier , la cuirasse , & le col entamant ,
Se fait jour par le dos , & fuit rouge & fumant.
D'vne atteinte si rude , estourdie , esbranlée ;
Elle voit de ses mains la victoire ecoulée ;
Les Anglois , les Demons contens & furieux ;
D'espouuantables cris font retentir les Cieux.
A l'eclat , au fracas de ce noueau tonnerre ;
Le François sent son cœur , qui se glace & se serre ;
Il croit la Sainte morte ; & pleurant son trespas ,
Du rempart assailly se retire à grands pas.
Seule , bien que le sang de ses veines ruisselle ;
Elle tient ferme encor au faiste de l'eschelle ,
Et , r'assurant les siens dans leur estonnement ,
En ces termes leur parle , & d'vn ton vehement.
Quoy! valeureux Guerriers , quoy! dans vostre auantage ;
Vn peu de sang perdu vous fait perdre courage ;
Pour moy , je le repute à supreme bonheur ,
Et , dans ce petit mal , je trouue vn grand honneur.

Le ſuccés, bien qu'heureux, n'euſt eu rien d'honnorable,
Si le Ciel n'euſt permis vn coup ſi fauorable;
Vous n'en verrés pas moins vos bras victorieux,
I'en verray ſeulement mon nom plus glorieux.
Elle eſt en ce moment de cent fleches couuerte,
Et deſormais aucun ne doute de ſa perte;
Des fleches toutesfois aucune ne l'atteint,
Ou du moins, l'atteignant, de ſon ſang ne ſe teint.
Mais la force la quitte, & l'oblige à deſcendre;
Sa grande ame y repugne, & voudroit s'en defendre;
Il le faut, elle cede, & crie à haute voix;
Reçoy de mon retour ce noble gage, Anglois,
Retiens le. Et ſur ce mot recueillant ſa puiſſance,
Haut, dans le ſein de l'air, ſon enſeigne elle lance;
L'enſeigne vers les Cieux, s'eleue auec effort,
Puis ſe va replanter dans le milieu du Fort.
La Sainte aux ſiens ſe tourne & , Nous verrons, dit-elle,
Qui la poſſedera, de nous, ou du Rebelle;
Nous verrons qui de nous la laiſſera perir,
Et ſi je ſeray ſeule à l'aller requerir.
Depite elle deſcend, & , non loin de l'eſchelle,
Deſcouure au Medecin ſa bleſſure mortelle;
Il voit, en la ſondant, que le coup briſe l'os,
S'en eſtonne, la penſe, & l'exhorte au repos.
Chacun, ainſi que luy, l'exhorte à la retraitte,
Mais de tous conſtamment l'auis elle rejette,
Du perilleux aſſaut promet vn bon ſucces,
Et de ſon cuiſant mal diſſimule l'exces.

Dunois qui dans son poste, à ce poste opposite,
Pressoit des ennemis la belliqueuse elite,
Du coup de la Guerriere entend le triste bruit,
Et sent couurir ses yeux d'vne ombrageuse nuit.
De douleur il souspire, & deuient froid & pasle,
Son cœur se sent percé de l'atteinte fatale,
Et pour se maintenir, sans en estre abatu,
Se trouue auoir besoin de toute sa vertu.
Sur ses pieds chancelans à peine il se rassure,
Et l'esprit tout remply de l'horrible blessure,
Il ne songe d'abord qu'à luy donner secours,
Et, sans deliberer, y va d'vn viste cours.
Vers elle il prend sa course, & ses armes appreste;
Mais, il n'est gueres loin, que sa course il arreste;
L'honneur retient ses pas, qu'auoit poußés l'amour,
Luy monstre la courtine, & l'inuite au retour.
Vn trouble violent s'eleue dans son ame;
Son deuoir est contraire au dessein de sa flamme;
L'vn & l'autre, vn grand temps, contestent de pouuoir,
Enfin la flamme cede, & fait place au deuoir.
Dure loy, dit le Prince, en retournant aux bandes,
Qui de ma passion la tendresse gourmandes,
Et qui me rens barbare enuers le saint Objet,
Par qui du Sceptre Anglois je ne suis point sujet.
Aux despens de mon cœur, he! bien sois satisfaitte,
Contente ton desir, dans ma lasche retraitte,
Pour plaire à ta rigueur je consens d'estre ingrat,
D'estre mauuais Amant, pour estre bon soldat.

Malgré toy toutesfois, inhumaine contrainte,
Ma vaillante douleur combatra pour la Sainte,
Et mon bras dans le ſang fera les corps nager,
Sinon pour la ſauuer, au moins pour la venger;
Ie plongeray ce dard au ſein du parricide.
Aux remparts, à ce mot, il va d'vn cours rapide,
Les ſiens il y remeine; & l'Anglois plein d'horreur,
Tremble au terrible aſpect de leur noble fureur.
Cependant le Treshaut contemplant ſa Guerriere,
Et voyant de ſes yeux obſcurcir la lumiere,
Pluſtoſt que de laiſſer le ſaint Oeuure imparfait,
Luy veut d'vn ſaint ſecours faire ſentir l'effet.
Aux Iardins eſtoillés, dont les fleurs & les plantes
Ont le ſuc ſalutaire, & les füeilles brillantes,
Sur toutes vne luit, qui, pleine de vertu,
N'a jamais ſans victoire aucun mal combatu.
Le Peuple aymé des Cieux, à l'antique Monarque,
Dont les jours n'attendoient que le fer de la Parque,
Vit jadis cette Fleur, dans les champs Paleſtins,
De trois luſtres entiers prolonger les deſtins.
Son bouton eſt veſtu d'vne pourpre enflammée,
Qui, ſans nombre à l'entour, d'Aſtres d'or eſt ſemée;
Sa tige eſt haute & droitte, & d'vn azur changeant,
Qui traiſne en ſerpenteaux ſes racines d'argent.
D'vne tendre emeraude, en lames diuiſee,
La merueilleuſe Plante à ſa fleur compoſee,
Et, ſans s'eſpanoüir, cette puiſſante Fleur
Tient ſa force cachée aux replis de ſon cœur.

Par le

Par le vouloir diuin, vn des Anges la cueille;
Il presse entre les doigts sa verdoyante feüille,
Et, pour remede vnique au mal qu'a fait le trait,
En tire vn lait plus doux que le terrestre lait.
L'Ange auec la liqueur, d'vne cheute soudaine,
Vient où la Fille souffre vne cuysante peine,
Et, dans son coup mortel, sans paroistre à ses yeux,
Verse insensiblement ce baume precieux.
L'efficace pouuoir de ce nouueau Dictame,
De la brulante playe oste toute la flamme,
Chasse tout le venin, &, ses bords vnissant,
Rend la force premiere à son bras languissant.
Elle se sent guerie, & du secours celeste
Voit, dans sa guerison, la preuue manifeste,
Benit le Souuerain, adore ses bontés,
Et retourne aux Anglois à pas precipités.
Contre eux elle s'excite, &, doublant sa vaillance,
Au boulevard quité rapidement s'eslance;
Les François sur ses pas y vont rapidement;
Betford plus que jamais en craint l'euenement.
Mais contre les Demons, dont la trouppe inuisible
Rend le haut du rempart à tous inaccessible,
L'Ange, qui se voit seul, en ce besoin pressant,
Pour n'y pas succomber, recourt au Tout-puissant.
L'Enfer, s'escria-t-il, ô Majesté diuine,
Des perfides Anglois ne veut point la rüine,
Il borde de leurs murs, & le front, & le flanc,
Et des François par tout a respandu le sang.

Contre ſa violence, & contre ſa malice,
A nos foibles efforts joins ceux de ta milice,
Et, par tes Eſprits ſaints, dans les feux eternels,
Vueille precipiter les Eſprits criminels.
Dieu voit le grand peril, accorde ſa demande,
Et de ſoldats ailés fait partir vne bande,
Vriel la conduit, & tombe, en vn moment,
Du Ciel le plus ſublime au plus bas Element.
Il fond, auec les ſiens, ſur la trouppe infernale;
En valeur, en fureur, là chacun ſe ſignale;
Les Anges, les Demons, d'vn foudroyant eclat,
Sur le mur combatu, font vn aſpre combat.
Deux nüages de feu, l'vn clair, & l'autre ſombre,
Semblent faire heurter la clarté contre l'ombre,
On voit leurs tourbillons l'vn vers l'autre voler,
Et de leur choq ardent la flamme eſtinceler.
Tantoſt l'vn, tantoſt l'autre, en egale balance,
Dans la plaine des airs, ou recule, ou s'auance,
Tantoſt, d'egale force à-l'enuy ſe pouſſans,
Ils font, pour s'eſbranſler, des efforts impuiſſans.
Mais enfin, tout à coup, le tenebreux nüage
Au nüage brillant laiſſe prendre auantage;
On le voit entr'ouuert, on le voit enfoncé,
On le voit, en cent parts, en cent lieux, diſperſé.
Sur ce temps l'Eſprit ſaint, garde de la Guerriere,
Luy leue le bandeau, qui voiloit ſa paupiere,
Et luy deſcouure à nu les Eſcadrons d'Enfer
Eſcartés loin du Fort, par l'Angelique fer.

Il luy descouure à nu, dans l'horrible bataille,
Les Saints qui d'Orleans protegent la muraille,
Saint Agnan, Saint Euuert, qui de leurs saints Bastons,
Des Anges à-l'enuy, poursuyuent les Demons.
Cet objet la surprend, & d'aise la transporte;
Il luy hausse le cœur, & rend sa main plus forte;
Elle crie; O François, l'Enfer est terracé,
Le Ciel veut à ce coup que l'Anglois soit forcé.
Donnons; Et de furie en parlant elle donne;
Le François donne alors; le Rebelle s'estonne;
Et, comme si l'effroy l'auoit rendu perclus,
Il demeure immobile, & ne resiste plus.
Ainsi quand l'onde emeüe est la plus aboyante,
Le hardy Nautonnier monstre vne ame constante,
Et long-temps, par soy-mesme, & par ses matelots,
Reprime adroittement l'insolence des flots.
Mais si malgré son art, & malgré son courage,
En fin tombe sur luy la vague du naufrage,
A l'aspect de la mort, qu'il ne peut euiter,
Contre le flot vainqueur il cesse de lutter.
Durant ces hauts exploits le renommé Giresme,
Terreur de l'Othoman, & son horreur extreme,
Pour aller à l'assaut du rempart orgueilleux,
Auoit pris entre tous vn chemin perilleux.
A la teste des siens, sous des armes dorées,
De mille blanches Croix couuertes & parées,
Il court au bouleuard, vn long trait à la main,
Et se prepare à faire vn acte plus qu'humain.

La grande Croix d'argent, ſur ſa rondache empreinte,
Eblouït le Rebelle, & le remplit de crainte;
L'Infidelle en cent lieux deuant elle a tremblé,
En ce lieu le Chreſtien deuant elle eſt troublé.
Le pont, par qui le Fort ſe joignoit à la Ville,
N'eſtoit plus ſur les eaux qu'vne maſſe inutile,
Depuis que l'aſſiegeant, reſſerrant l'aſſiegé,
L'eut pour ſon aſſurance à le rompre obligé.
Par là le grand Guerrier ſon attaque medite,
La grandeur du peril ſa vertu ſollicite,
Il y va plein d'ardeur, d'vn cours precipité,
Vient à l'arche rompüe, & s'y trouue arreſté.
Le vuide en eſt, à l'œil, de largeur exceſſiue,
Il veut pourtant rejoindre & l'vne & l'autre riue,
Et d'vne eſtroitte planche, auſſi-toſt vif & pront,
Sur le pont demoly, fabrique vn autre pont.
Auec peine & danger, il fournit cet ouurage,
Auec peine & danger, il s'en fait vn paſſage;
La planche, ſous ſes pieds, ſemble rompre à tous coups,
Et luy monſtre la Loire, & la mort au deſſous.
Toutesfois, ſans frayeur, d'vn pied ferme il y paſſe,
Et ſuyui de ſa trouppe auance à la terrace;
Il y monte, & remarque, auec eſtonnement,
Que l'Anglois à ſon choq s'oppoſe laſchement.
Entre le haut des Cieux, & le bas de la Terre,
Dans la plaine eſtendüe où regne le Tonnerre,
Habite la Terreur, qui par cent froides mains,
Serre & glace les cœurs des malheureux humains.

On connoiſt ſa nature, & non ſon origine;
Le Ciel ſe l'attribüe, & la nomme diuine;
L'Enfer s'en dit le Pere, & croit deuoir ce fruit
A l'effroyable ſein de l'eternelle Nuit.
Elle a, comme le corps, les deux ailes couuertes
De bouches aux clameurs inceſſamment ouuertes,
Et darde pres & loin, par cent reſſorts diuers,
Cent viſages hideux, & cent goziers ouuerts.
D'vn mouuement rapide elle vole, & reuole,
Du Leuant au Couchant, de l'vn à l'autre Pole,
S'accommode, ſans peine, aux changemens du Sort,
Et ſe range tousjours au party du plus fort.
Sur le dernier inſtant que la bande celeſte
Donnoit à l'infernale vne chaſſe funeſte,
La volage Terreur vint dans le vaſte Fort,
En faueur du François, intimider Betford.
Elle eſtouffe en ſon cœur tout ce qu'il a de flamme,
D'affreuſes viſions elle agite ſon ame,
Et luy feint, & Gireſme, & la Sainte, & Dunois,
Auec cinquante dards, & cinquante pauois.
A ſes regards douteux elle peint, & figure
Chacun des aſſaillans immenſe de ſtature,
Les figure chacun de deux maſſes armé,
Enuenimé de haine, & de ſang affamé.
Ainſi dans ſa fureur, par ſon crime excitée,
Sur le haut Citheron, le fabuleux Penthée
Voyoit, ou penſoit voir, de ſes farouches yeux,
Et deux Thebes en Terre, & deux Soleils aux Cieux.

Chacun de ses soldats, non moins que luy, se trouble;
A leur sens egaré le François se redouble;
Ils luy cedent par tout, se confessent vaincus,
Laissent tomber leurs traits, & jettent leurs escus.
La Guerriere, Dunois, & le braue Giresme,
Se lancent dans le Fort, d'vne vigueur extreme,
Saintrailles, Chasteaubrun, Villandrade & Flauy,
D'vne extreme vigueur s'y lancent à-l'enuy.
Là se fait du Rebelle vn horrible carnage,
Le sang s'y verse à flots, les corps y vont à nage,
Et le fer alteré s'y voit, auec plaisir,
Dans vn rouge Ocean estancher son desir.
Betford, à la faueur d'vne obscure poussiere,
Sur le pont abaissé trauerse la riuiere,
Et, dans l'vn de ses Forts se tenant resserré,
Là mesme, du vainqueur se croit mal assuré.
Plusieurs suyuent ses pas, & se sauuent en foule,
La crainte, vers le pont, l'vn sur l'autre les roule,
Le genereux Talbot, & le fier Glacidas
Pensent, mais vainement, retenir leurs soldats.
La Terreur les poursuit de mille ombres funestes,
Et pousse vers ce lieu leurs miserables restes;
Par vn chemin estroit, tous veulent, à la fois,
Euiter la rigueur des armes du François.
Mais se voulant couurir de cette aspre tempeste,
La haste les retarde, & l'ardeur les arreste;
D'vn effort inutile, ils s'empressent tousjours,
Et tousjours, par la presse, embarassent leurs cours.

Ainsi d'vn grand vaisseau, de petite ouuerture,
La liqueur renuersée au passage murmure,
Et ne sçauroit sortir, pour se trop empresser,
Lors que, tout à la fois, on tasche à la verser.
La foule, en cet endroit, de plus en plus s'augmente,
Et desormais le pont l'esprouue trop pesante,
Il gemit, il eclate, & , dans le fond de l'eau,
Precipite auec luy son enorme fardeau.
L'infortuné Rebelle, en sa cheute effroyable,
Pousse vn cry, jusqu'aux Cieux, horrible & pitoyable;
Chacun tombe, & tombant voit l'infaillible mort,
Lasches & courageux, tous ont le mesme sort.
Le fleuue les reçoit dans ses grottes profondes,
Et, plus haut que le Fort, fait rejalir les ondes;
Il blanchit tout d'escume, & roulant, à grand bruit,
Vers l'vn & l'autre bord, se rejette & s'enfuit.
Dans cette deplorable & terrible auanture,
Mille Anglois sous les eaux trouuent leur sepulture,
Et là, confusement, demeurent entassés
Les foibles & les forts, les sains & les blessés.
Toy-mesme, ô Glacidas, toy par qui l'Angleterre
Auoit creu remporter le prix de cette guerre,
En ce triste accident, vaincu, mais non troublé,
Des rüines du pont tu te vis accablé.
De tant de corps meurtris la Loire ensanglantée,
Aux maritimes flots courut espouuantée,
Et, leur communiquant sa nouuelle couleur,
Du superbe Estranger leur apprit le malheur.

Talbot seul, entre tous, dans l'injure commune
A respecter sa teste obligea la Fortune,
Et du pont & des siens pesle-mesle chargé
Sous les vagues pourtant ne fut pas submergé.
Il tomba, mais tout droit, & du gouffre de l'onde
A peine eut des deux pieds touché la vase immonde,
Qu'au dessus, à l'instant, d'vn eslans vigoureux,
On le vit reparoistre, ardent & valeureux.
De l'vne de ses mains il tient son cimeterre,
De l'autre il fend les eaux, & s'eslance à la terre,
Et, bien qu'il soit suyui d'vn orage de dards,
Sur le riuage enfin triomphe des hazards.
Au bouleuard conquis alors tournant la veüe,
De colere & de rage il sent son ame emeüe,
Menace le François de cent crüels trespas,
Et vers les autres Forts dresse ses tristes pas.
Mais pour dernier malheur, il voit de son Armée,
La colline couuerte, & la plaine semée,
Il voit ses bataillons de frayeur esperdus,
Il les voit esbranslés, il les voit confondus.
L'inuincible Terreur, au grand Fort dominante,
Auoit de là, par tout, jetté son espouuante,
Et, par l'augure affreux de mille dures morts,
De son plus froid venin remply les autres Forts.
Par cent griffes d'acier, par cent secousses fortes,
Elle en auoit brisé les remparts & les portes,
Et, par cent foüets sonnans, des Rebelles chaßés,
Auoit, aux champs voisins, les drappeaux dispersés.

Talbot

Talbot vient ſur ce temps, & le Monſtre effroyable
Vole ſoudain vers luy, mais viſible & palpable,
Se lance dans ſes yeux, s'empare de ſon ſein,
Et l'oblige par force à changer de deſſein.
Malgré luy ſon grand cœur, à ce coup, l'abandonne,
Il craint, & de ſa crainte il a honte, & s'eſtonne,
Il ne prend pas la fuitte, & toutesfois il ſuit
Le ſoldat, qui de peur, ſe desbande, & s'enfuit.
Ainſi, quand ſous les murs de la vieille Carthage,
Les ardens Lionceaux s'exercent au carnage,
Si le More vaillant, de fleches & de dards
Les charge, & les contraint d'eſloigner ſes remparts;
La ſuperbe Lionne, au meſme eſtat reduitte,
Deuant le fier Chaſſeur, fait vne lente fuitte,
A chaque pas s'arreſte, & d'vn noble courroux
Monſtre qu'elle craint plus la fuitte que les coups.
Mais parmy tout l'eclat de ſa haute victoire,
La Sainte voit manquer quelque choſe à ſa gloire,
Et du milieu des morts tirant ſon eſtandard,
Songe à finir la guerre, & ſort du bouleuard.
Le Soleil, affoibly d'ardeur & de lumiere,
Languiſſoit deſormais au bout de ſa carriere,
Precipitoit ſon cours vers le bas horizon,
Et s'alloit renfermer dans ſa moite priſon.
Il reſtoit peu de jour, mais la Fille celeſte
Veut deſtruire Betford dans le jour qui luy reſte,
Trauerſe le grand fleuue, auec le fort Dunois,
Et chacun d'eux s'anime à de nouueaux exploits.

Ils couroient aux Reduits vuides & ſans defenſe,
Et preparoient contre eux vne vaine vaillance,
Quand, de ſoldats Anglois & d'Anglois eſtandards,
Ils deſcouurent les champs couuerts de toutes parts.
Tous deux à cet objet ſont tranſportés de joye,
Et, comme deux Aiglons qui deſcouurent leur proye,
Au vaſte ſein de l'air, loin de l'abry des bois;
Tous deux prennent leur courſe, & fondent ſur l'Anglois.
Mais les triſtes Demons, au bruit de la tempeſte,
Qui gronde ſur Betford & menace ſa teſte,
Ne pouuant ſe reſoudre à le laiſſer perir,
Pour la ſeconde fois, le viennent ſecourir.
Des plus ſombres vapeurs de l'infernale plage,
Ils forment à l'inſtant vn tenebreux nüage,
Et, de ſon eſpaiſſeur enuironnant Betford,
Le cachent à la Sainte, & l'oſtent à la mort.
Elle veut toutesfois pourſuyure ſa victoire,
Et s'elançant d'ardeur, où l'ombre eſt la plus noire,
Eclate, brille, & ſemble vn Soleil qui reluit,
Et qui chaſſe, à longs traits, les horreurs de la Nuit.
Desja par ſes efforts la nüe eſtoit percée,
Et ſur les derniers rangs la charge commencée;
La Sainte auoit desja le grand bras deſployé,
Et Betford eſtoit preſt d'en eſtre foudroyé;
Lors qu'apres la nuit fauſſe, vne nuit veritable
Vint aux fuyards tremblans ſe monſtrer ſecourable;
Si ſon voile euſt plus tard le Monde enuelopé,
Du fer victorieux nul ne fuſt eſchapé.

Qui deçà, qui delà, sans ordre, & sans conduitte,
D'vne espouuante egale ils prennent tous la fuitte,
Les vns courent vers Meun, les autres vers Gergeau;
La campagne en est pleine, & la riue de l'eau.
Ainsi lors qu'vn Milan, de penetrante veüe,
Tombe à plomb, tout à coup, du milieu d'vne nüe,
Et fond dans vn grand lac, où les vagues poissons
Esprouuent rarement le fer des hameçons;
Si d'vn broüillars soudain l'onde couure sa face,
Aux Peuples escaillés il donne en vain la chasse,
Et le trouppeau müet, par la crainte escarté,
Dans les roseaux touffus cherche sa seureté.
D'vne eclatante voix, la Sainte, à chaque bande,
Vers le mur affranchy, la retraitte commande,
Et son authorité moderant leur chaleur,
Au plus fort de leur course, arreste leur valeur.
Elle ordonne cent feux, pour tesmoins de sa joye;
Leur flamme, à gros boüillons, vers les Astres ondoye;
La nuit s'en illumine, & son obscurité
Se dissipe aux rayons de ce jour emprunté.
Le Camp vole à la proye, & ses mains triomphantes
Recueillent des vaincus les despoüilles sanglantes;
Puis, sur le tour egal d'vn cercle spacieux,
De mille grands harnois reuestent mille pieux.
Dans le milieu du cercle, en suitte l'on entasse
Pique sur jauelot, heaume sur cuirasse,
Magnifique trofée, & sacré monument
Dreßé par la Pucelle au Roy du Firmament.

Apres ce beau trauail, la Guerriere modeste,
Bruslant d'vn feu deuot, & d'vn zele celeste,
Monte sur le trofée, &, sa voix renforçant,
Au Camp parle en ces mots, d'vn ton graue & puissant.
Benissés, Compagnons, la Sainte Prouidence,
Qui, d'vn œil pitoyable, a regardé la France,
Et qui, sous ces remparts, dontant vos ennemis,
A, dans les champs François, les Lys d'or affermis.
C'est par son ordre seul, que l'injuste Angleterre
A senty cet essay d'vne nouuelle guerre;
C'est elle, dont la force a poussé tous nos dards,
Et dans tous ces Reduits planté nos estandards.
Qu'estois-je? qu'estiés-vous? pour tenter l'entreprise,
Qui de ces murs tremblans à sauué la franchise;
Quelles estoient nos mains, & quels estoient nos cœurs,
Pour rauir aux Anglois le titre de vainqueurs.
Cet innombrable Camp, dont ils couuroient la plaine,
Estoit insurmontable à la puissance humaine;
Les Cieux seuls, à sa force, estoient à redouter,
Et ce n'est qu'eux aussi, qui l'ont pu surmonter.
Au seul Dieu souuerain tout l'honneur s'en doit rendre,
Ou si, dans ce succés, nous pouuons rien pretendre,
C'est l'honneur d'estre eleus, parmy tant de guerriers,
Pour cueillir, en son nom, de si fameux lauriers.
Cette grace, pour nous, est vne insigne grace,
Ainsi que nostre espoir, nos desirs elle passe,
Et toutesfois encor, ce rare euenement
N'est de nostre bonheur que le commencement.

Nous allons bientost voir la Beausse reconquise,
Bientost voir la Bourgogne en liberté remise,
Bientost voir la Champagne, & les saints murs de Rheims,
Resousmis à leur Roy, par l'effort de nos mains.
Vos yeux verront enfin le throsne de vos Princes,
Paris, ce noble Chef des Françoises Prouinces,
Par le bras du Seigneur, en ses maux assisté,
Triomphamment sortir de sa captiuité.
Loüons donc le Treshaut, qui, par cette victoire,
Ouure à nostre courage vn si beau champ de gloire;
Et s'il nous a choisis pour de si grands exploits,
Ne nous tesmoignons pas indignes de ce choix.
Tous d'vn commun esprit, & d'vne voix commune,
Rendent graces au Ciel de leur bonne fortune,
Et, sans presumer rien de leur infirmité,
Donnent tout au pouuoir de la Diuinité.
Pour ses illustres Morts, la pieuse Guerriere
Fait mettre, au mesme lieu, les trouppes en priere,
Intercede pour eux, leur impetre la paix,
Et d'eloges choisis couronne leurs hauts faits.
Puis, dans le sein profond de cette terre mesme,
Qui doit sa deliurance à leur valeur supreme,
Elle veut que leurs corps soient en pompe inhumés,
Et de traits ennemis leurs sepulchres semés.
Cependant la Nuit vole, & le Flambeau du Monde
Sent de la violence à demeurer sous l'Onde,
Vers le sombre Orient, il haste son retour,
Et prepare aux humains la naissance du jour.

Le Camp triste & müet, en ces deuoirs funebres,
Consomme tout le temps qu'embrassent les tenebres,
Et, coulant, dans ces soins, les heures du sommeil,
Reuoit sur l'horizon paroistre le Soleil.
Alors, de tous costés, la plaine descouuerte
Du superbe assiegeant fait remarquer la perte;
Alors, de toutes parts, la tremblante Cité,
Auec rauissement, se trouue en liberté.
L'habitant desormais, sans contrainte, respire,
Desormais des Tyrans il ne craint plus l'Empire,
Il sort des murs en foule, &, par cent mots flateurs,
Vient rendre vn juste hommage à ses Liberateurs.
Ainsi lors que de loups vne trouppe enragée
A du belant trouppeau la closture assiegée,
Et que, de pieux & d'aix foiblement remparé,
Il n'ose esperer mieux que d'estre deuoré;
Si du soigneux Pasteur la puissante houlette,
Malgré tous leurs efforts, les force à la retraitte,
Les agneaux deliurés de leurs sanglants assauts,
En foule, autour de luy, bondissent à grands sauts.
Pregent, qui de la Ville est l'Oracle & le Iuge,
Et qu'en tous ses besoins elle prend pour refuge,
Imploré de chacun, dans cet euenement,
Vient seruir d'interprete au public sentiment.
Il s'addresse à la Sainte, & luy tient ce langage;
Amazone nouuelle, ornement de cet âge,
Par qui les fiers Destins, contre nous irrités,
Ont veu changer nos maux en des prosperités.

Ce Peuple, garanty des chaiſnes du Barbare,
Reconnoiſt de ta main vne faueur ſi rare,
Et ſon cœur, par ma voix, te vient fidelement
Teſmoigner la grandeur de ſon reſſentiment.
C'eſt, ô Fille des Cieux, toute la recompenſe,
Que peut tirer de nous ta fatale vaillance;
Orleans, qui doit tout à tes diuins exploits,
N'a, pour s'en aquiter, que le cœur & la voix.
Mais quel ſtile pompeux, quel hymne de loüanges,
Egalera jamais tes merueilles eſtranges?
Il n'eſt ſi graue ſon, ni ſi tonnante voix,
Qui puiſſe bien reſpondre à tes diuins exploits.
Que fera donc ce Peuple affranchy par tes armes?
Il liurera ſon cœur au pouuoir de tes charmes,
Et, parmy ſes tranſports, s'il parle deſormais,
Ce ſera ſeulement pour celebrer tes faits.
Dieu, qui n'eſt pas bien meſme exalté par les Anges,
Se ſatisfait pourtant des humaines loüanges;
En cela, comme en tout, imite l'Eternel,
Et reçoy de nos chants l'hommage ſolennel.
Suy cet exemple auguſte, & fay toy reconneſtre
Imitatrice, en tout, des vertus de ton Maiſtre,
Preuue encore au François, par ce dernier eſſay,
Qu'en te croyant celeſte, il n'a creu que le vray.
Vn jour, pour monument glorieux & durable,
Sur ce pont deliuré, par ton bras indontable,
A ta ſainte valeur, noſtre zele enflammé
Erigera, de bronze, vn Simulachre armé.

De pudeur, à ces mots, la Guerriere interdite
Au ſeul Dieu des combats raporte ſon merite,
Baiſſe la veüe en terre, &, d'vn ton heſitant,
Fait ſa reſponſe courte au diſcret habitant.
En ſuitte pour quartiers, elle donne à l'Armée
Ceux, où le Chef Anglois tint la ſienne enfermée,
Et, par vn long repos, veut rendre la vigueur
Aux corps, qu'vn long trauail a reduits en langueur.

FIN

DV TROISIESME LIVRE.







LA PVCELLE OV LA FRANCE DELIVREE.

LIVRE QVATRIESME.



AIS Orleans à peine a veu sa deliurance,
Que l'auis incroyable en vole par la France;
Et le Peuple asseruy sous le joug Estranger,
L'esprouue, à ce bruit seul, plus doux & plus leger.
Par les faits plus-qu'humains de la sainte Pucelle,
Dans les cœurs abatus l'espoir se renouuelle,
Et chacun desormais, d'vn bras si redouté,
Ainsi que sa vengeance, attend sa liberté.

La ſeule infortunée & ſenſible Marie
Ne peut voir par ce Bras releuer ſa Patrie ;
Seule elle l'apprehende, & pleine de douleur
Plus que ne fait l'Anglois, l'eſtime ſon malheur.
Les ſuperbes rameaux de ſa Tige natale
Sont vnis aux rameaux de la Souche Royale,
Et non moins floriſſans, non moins ambitieux,
S'eſleuent à-l'enuy vers la voute des Cieux.
A ſon port, à ſon geſte, à ſa voix, à ſa mine,
On la juge d'abord vne choſe diuine,
Et, par l'vnique Agnes, le prix de la Beauté
Luy peut eſtre icy bas juſtement diſputé.
Sur ſon front descouuert, tranquille & ſans nüage,
En deux torrens egaux ſa treſſe ſe partage,
Et ſes cheueux chaſtains, en boucles annellés,
Flottent negligemment ſur ſon col aualés.
Dans l'ouuerte priſon de ſes blanches paupieres,
Deux Soleils animés renferment leurs lumieres,
Et, parmy les eclats de leurs feux violens,
Conſeruent la douceur à leurs rayons bruſlans.
Vn air graue, mais doux, regne en tout ſon viſage,
Rien ne ſe voit en luy, que riant, & que ſage,
Et lon trouue meſlés, en chacun de ſes traits,
Cent attraits inconnus, & cent charmes ſecrets.
Mais, comme en toute choſe elle ſe monſtre belle,
Il n'eſt point de vertus, qui ne brillent en elle,
Les Cieux en ſa faueur prodiguant leurs threſors,
Pour embellir ſon ame à l'egal de ſon corps.

Auant que la Bourgogne, vnie à l'Angleterre,
Eust rallumé le feu de cette horrible guerre,
Ses yeux, Astres noueaux de l'Empire d'Amour,
Mesme dés leur leuer, esbloüirent la Cour.
Leur flamme sceut brusler, dés l'âge le plus tendre,
De leurs puissans rayons nul ne se put defendre,
Et quiconque aperceut vn si diuin Objet,
N'eut le sein que de roche, ou deuint son sujet.
En vain de mille Amans elle fut recherchée,
On ne la vit jamais de leurs larmes touchée,
Et, si jamais Paris n'eust veu le grand Dunois,
L'Amour en vain sur elle eust vuidé son carquois.
Dunois luy rauit seul le titre d'inuincible,
Seul à sa passion la fit estre sensible,
Et, sans aucun effort, de sa glace vainqueur,
Put tout seul obtenir d'estre Roy de son cœur.
Par le puissant effet de la douce influence,
Qui les auoit conjoints, au point de leur naissance,
Pour faire à leurs esprits mesme feu conceuoir,
Il ne leur fallut rien, que naistre, & que se voir.
L'ardeur parut en eux soudaine & mutüelle,
Elle brusla pour luy, comme il brusla pour elle,
Et dans vn mesme instant, par les traits de leurs yeux,
Tous deux furent vaincus, tous deux victorieux.
Tant que dura la Paix, on vit leurs jeunes ames,
Nourrir paisiblement leurs legitimes flammes,
Et, sans rien refuser à leurs chastes desirs,
Gouster ce que l'Amour a d'innocens plaisirs.

Mais lors que la Diſcorde, auec toute ſa rage,
Vint rallumer la Guerre au François Heritage,
Et que le Champ des Lys, en deux parts diuiſé,
Fut inhumainement à ſoy-meſme opposé;
Philippes, rendu maiſtre en la Ville maiſtreſſe,
Pres de l'antique Reyne y trouua la Princeſſe,
L'y trouua, le cœur triſte & le corps abatu,
Mais ſouſmis l'vn & l'autre à l'auſtere vertu.
Niepce du Bourguignon, &, ſans Pere & ſans Mere,
Exposée aux trauaux, aux ſoins, à la miſere,
De luy ſeul, contre tout, elle fit ſon appuy,
Et n'eut, dans ſa conduite, autre regle que luy.
Ni la vertu pourtant, ni l'eſtroit parentage,
N'en purent adoucir le barbare courage;
Sa paſſion l'aigrit, il improuua ſes vœux,
Et, non moins que l'Eſtat, tyranniſa ſes feux.
Mais malgré tant de maux, la miſerable Amante
Conſerua ſon amour genereuſe & conſtante,
Entretint ſon braſier de memoire & d'eſpoir,
Ne vit plus ſon Amant, & l'ayma ſans le voir.
Cent fois, par le conſeil de ſon amour fidelle,
Elle voulut quiter la muraille rebelle,
Cent fois vn frein puiſſant de crainte & de pudeur,
La deſtourna de croire à ſa fidelle ardeur.
La pudeur & la crainte, arbitres de ſon ame,
Rompoient tous les deſſeins qu'auoit formé ſa flamme,
Et le ſeuere honneur faiſoit que ſa raiſon
Iugeoit la liberté pire que la priſon.

A de ſi rudes loix ſousmiſe & condannée,
La Princeſſe en langueur paſſa plus d'vne année,
Et rien ne l'empeſcha de mourir ſous ces loix,
Que de ne douter point de la foy de Dunois.
Ainſi quand, aux beaux jours de la ſaiſon nouuelle,
Se ſent priſe au lacet l'Amante Tourterelle,
Et qu'elle voit ſon Pair, de l'embuſche eſchappé,
Auoir de l'Oyſeleur l'artifice trompé;
Seulette elle gemit, elle languit ſeulette,
Elle hait la clarté, la mort elle ſouhaite,
Et ſi rien deſormais luy fait ſouffrir le jour,
C'eſt de croire ſon Pair fidelle en ſon amour.
Non loin du grand Paris, vers la fertile Plaine,
Où les flots de l'Yonne enflent ceux de la Seine,
Vne eſpaiſſe Foreſt d'arbres hauts & ſerrés,
Couure vn ſterile fonds de ſables alterés.
De Cerfs & de Cheureuls mille trouppes ſauuages,
Habitent de ſes forts les verdoyans ombrages,
Et la terrible dent des farouches ſangliers
Broſſe dans ſes buiſſons, & tranche ſes halliers.
C'eſt là le lieu fameux des champeſtres delices,
Que reſeruent les Roys pour leurs doux exercices;
Et c'eſt là que leurs bras enſanglantant leurs traits,
Repreſentent la guerre au milieu de la paix.
Dans le centre du Bois, en vn champ ſolitaire,
Sourd entre les rochers vne Fontaine claire,
Qui, cauant par ſon cours vn naturel canal,
Roule ſur le grauier ſon liquide cryſtal.

Ses eaux, quand de leur ſource elles ſont reſpanduës,
Ne ſemblent pas des eaux, mais des perles fonduës,
Auec qui lentement coulent entremeſlés,
Des diamans diſſous, des ſaphirs diſtillés.
C'eſt vn Miroir celeſte, & jamais l'Oeil du Monde
Ne ſe trouue ſi beau que dans cette belle onde;
Elle eſt viue, elle eſt pure, & telle eſt ſa beauté,
Que ce Bois a ſon nom d'elle ſeule emprunté.
De coſtaux monſtrüeux, cette illuſtre Fontaine
Deſcouure à-l'entour d'elle vne ſuperbe Scene,
De rocs, qui, vers les Cieux en pointe s'eſleuans,
Offrent leur teſte nuë aux attaques des vents.
A l'effroyable aſpect de leur ruſtique maſſe,
Le cœur le plus hardy ſe tranſit & ſe glace,
L'œil en refuit l'horreur, & demeure ſurpris,
De voir vn grand Deſert ſi pres du grand Paris.
Mais vn vaſte Palais d'architecture rare,
Adoucit de ce lieu l'objet rude & barbare,
Et, durant les beaux jours que rameine l'Eſté,
Rend de Princes chaſſeurs le Deſert frequenté.
Philippes meſcontent, & plein d'inquietude,
Auoit fait ſa retraitte en cette ſolitude,
Et, par la ſolitude aigriſſant ſa douleur,
Ne penſoit qu'aux moyens de venger ſon malheur.
La perte d'Orleans tourmentoit ſa memoire.
Tel ſe monſtre vn Taureau, plein d'amour & de gloire,
Qu'vn autre plus vaillant, jaloux de ſon bonheur,
A par force priué de maiſtreſſe & d'honneur.

Au

Au fond du bois obscur, loin de son pasturage,
Il rumine sa perte, & s'enflamme de rage;
Ses desseins sont crüels, contre son fier Riual,
Et le lieu solitaire enuenime son mal.
Vers le Prince irrité, la Princesse affligée,
Au bruit de son courroux, s'estoit soudain rangée,
Et, croyant ce desordre vtile à ses desirs,
D'vne ombre de plaisir, flatoit ses desplaisirs.
Elle jugeoit qu'alors deuoient entrer en guerre
L'orgueilleuse Bourgogne, & la fiere Angleterre,
Qu'à Charles desormais Philippes se joindroit,
Et que leur vnion son Dunois luy rendroit.
Son aymable Dunois desja, dans sa pensee,
La venoit consoler de sa langueur passée,
Par cent & cent sermens l'asseuroit de sa foy,
Et luy juroit de viure & mourir sous sa loy.
Son espoir endormy se resueillant en elle,
Fait qu'aux yeux de Dunois elle veut estre belle;
Elle redonne l'ordre à ses cheueux espars,
Et rallume le feu dans ses sombres regards.
Elle aiguise les traits, dont l'atteinte agreable
Puisse blesser Dunois, d'vne playe incurable,
Et, pour le confirmer à se plaire en ses rets,
Prepare contre luy mille noueaux attraits.
Ce jour mesme, exposant sa beauté sans seconde,
Au tranquille miroir de la Source profonde,
Et consultant ses eaux, pour sçauoir quels appas
Pouuoient le mieux donner vn amoureux trespas;

Elle voit accourir la discrette Yolante,
De ses plus chers secrets fidelle Confidente,
Et crier; A ce coup le grand Siege est leué,
Betford a pris la fuitte, & Dunois est sauué.
Marie, à ce discours, ne peut cacher sa joye,
Le plaisir sur son front, eclate & se desploye,
Et sa riante bouche, & ses yeux eclatans,
Font voir à quel exces ses esprits sont contens.
Il est vray, dit la Fille; Et là, sans plus rien dire,
Elle baisse la veüe, & tristement souspire;
Son visage se trouble, &, changeant de couleur,
L'accuse de celer quelque insigne malheur.
La Princesse en fremit, &, confuse & craintiue,
N'ose luy commander qu'elle parle & poursuyue;
Puis tout à coup l'en presse, &, la voyant trembler,
Prend de son tremblement sujet de redoubler.
Alors, & toute en pleurs; Il est vray, luy dit-elle,
Que Dunois, enuers vous, passe pour infidelle,
Et que le bruit commun veut qu'en ce changement
D'vne simple Bergere il se soit fait Amant.
Par ces funestes mots la Princesse abatüe,
Sent au fond de son sein, la douleur qui la tüe,
Elle perd force & voix, & le feu de ses yeux
S'esteint, & luy rauit la lumiere des Cieux.
De mesme le poisson, qu'attire l'apparence,
Vers le morceau flotant famelique s'elance,
Et prenant l'hameçon, sous le trompeur appas,
Au lieu de nourriture y trouue le trespas

Son cœur est impuissant à soustenir sa peine;
Elle tombe pasmée au bord de la Fontaine,
Et, dans cet accident, son immobile corps
N'est dissemblable en rien des mourans ou des morts.
Yolante s'escrie, & se jette sur elle,
A leurs premiers deuoirs ses puissances rappelle,
Et par l'eau de la Source, & celle de ses pleurs,
La rauit à la Parque, & la rend aux douleurs.
Ah! luy dit-elle alors, d'vne voix languissante,
Quel discours m'as-tu fait, inhumaine Yolante?
Pourquoy venir, helas! par de si tristes mots,
Destruire mon espoir, & troubler mon repos?
A croire vn si grand mal ton ame est trop legere,
La bouche qui l'a dit, sans doute, est mensongere,
Non, non, de l'Equité les Cieux sont trop amis,
Pour souffrir que Dunois ait ce crime commis.
Mais quoy? tout est possible; Amante infortunée,
Donques de mon Amant serois-je abandonnée?
Ah! soyons, sans tarder, de ce doute eclaircis,
Et la mort, s'il est vray, finisse nos soucis.
Là s'arreste Marie, & sa morne pensée
Sans se resoudre encor demeure balancée,
Elle craint, elle espere, & craint plus, toutesfois,
Qu'elle n'ose esperer de la foy de Dunois.
Mais de son changement la funeste nouuelle,
Se confirme à la fin, par vn courrier fidelle,
Et la Princesse apprend que, d'vn diuin Objet,
L'Objet de son amour est deuenu sujet.

Elle apprend, qu'vne sainte & vaillante Bergere,
Vient de le garantir de la force Estrangere,
Et qu'estant par ses faits en liberté remis,
A son glorieux joug il a le col sousmis.
De son dernier malheur à ce coup assurée,
Et d'vn depit mortel violemment outrée,
Elle eclate en ces mots ardens & furieux,
Et n'a pour tous tesmoins qu'Yolante & les Cieux.
Il est donc vray, dit-elle, Amant faux & parjure,
Que tu m'as bien pu faire vne si grande injure;
Donc ce cœur de Heros, autresfois si vanté,
A bien pu consentir à cette lascheté.
Est-ce ainsi que le mien reçoit la recompense
De son brustant amour, de sa perseuerance?
Est-ce ainsi que les maux qu'il a pour toy cheris,
Par ta reconnoissance, à la fin sont gueris?
I'ay pour toy sur les bras la France & l'Angleterre,
La Bourgogne, pour toy, m'a declaré la guerre,
Et je me suis, pour toy, fait autant d'ennemis,
Que les traits de mes yeux m'ont de Princes sousmis.
Ils ont tous veu, pour toy, leurs flammes negligées,
Et, sur moy cependant, nul ne les a vengées;
Toy seul, pour qui ma foy produisoit leurs trauaux,
As puny ton Amante, & vengé tes Riuaux.
Traistre, dissimulé, que sous vn doux visage
Tu m'as caché long-temps ce barbare courage!
Ton cœur, en mes liens, languissoit feintement,
Et, pour me trahir mieux, contrefaisoit l'Amant.

Mais en briſant mes fers, aueugle volontaire,
De quelle autre beauté te rens-tu tributaire?
Quelle rare vertu, quelle auguſte ſplendeur
Allume dans ton ſein cette nouuelle ardeur?
Ah! trop laſche Dunois, vne Fille champeſtre
Eſt l'illuſtre Beauté, dont les yeux l'ont fait naiſtre;
C'eſt elle, dont les yeux ont bien pu t'engager
A deſdaigner ma flamme, & la tienne changer.
Pour eſcarter de toy les tempeſtes guerrieres,
I'ay conceu mille vœux, j'ay fait mille prieres;
C'eſt par moy que tu vis, & l'Objet de tes feux,
S'il te poſſede, helas! ne te doit qu'à mes vœux.
Les Cieux m'ont exaucée, helas! pour ma Riuale;
O Cieux! ne gardés plus cette ame deſloyale,
Laiſsés l'Ingrat en proye à ſon mauuais deſtin,
Que des meſconnoiſſans il rencontre la fin;
Qu'en guerre deſormais la Fortune ennemie
L'accable de malheurs, le couure d'infamie,
Et que le feu noueau, dont il eſt embraſé,
Par ce nouuel Objet, demeure meſpriſé.
D'vne mortelle peine à ce mot oppreſsée,
Elle ſent, ſur ſon cœur, ſa plainte repouſsée;
Dans ſa gorge, à ſa voix elle ſent vn retien,
Et, pour vouloir trop dire, elle ne dit plus rien.
Tout le reſte du jour paſſe dans le ſilence,
Sans que de ſa fureur ceſſe la violence;
A la fin, vers la nuit, ce tranſport vehement
Laiſſe regner en elle vn plus doux mouuement.

Comme apres que le Sud, Tyran des mers profondes,
A ſens deſſus deſſous bouleuerſe les ondes,
Et juſques dans les Cieux, à ſecouſſes & bonds,
En montagnes d'eſcume eleuë leurs boüillons;
Par ſes rudes efforts la vague tourmentée,
D'vn ſouffle moins ſuperbe eſt enfin agitée;
Le grand orage ceſſe, & l'art des matelots
Sent moins de reſiſtance en la rage des flots.
Le deuoir d'vne Fille, & ſa vertu paßée,
Reuiennent tout à coup s'offrir à ſa penſee,
Et ſon ſens moins troublé juge que ſon ardeur
La portée au delà des loix de la pudeur.
Dans ſon ſein ebranſlé, l'amoureuſe tourmente
Tousjours de plus en plus ſe rend moins violente;
Tousjours plus la ſageſſe, apres ce grand trauail,
De ſon ſens egaré reprend le gouuernail.
Mais bien que la tempeſte, ou ceſſe, ou diminüe,
Son ame toutesfois en eſt encore emeüe,
Et tout ce qu'elle obtient de ſes viues douleurs,
C'eſt de pouuoir ſe plaindre, & reſpandre des pleurs.
A ſes pleurs retenus elle laſche la bonde,
De leur debordement ſon viſage s'inonde,
Son cœur ſe ſent, par eux, allegé d'vn grand poids,
Et ſa langue müette en recouure la voix.
Alors de ſon beau ſein triſtement elle tire
Le portrait du crüel, qui cauſe ſon martyre;
Gage autresfois donné d'vn amour eternel,
Maintenant deuenu perfide & criminel.

De nœuds de diamans, & de chaiſnes dorées,
Il auoit les deux mains eſtroitement ſerrées;
De chaiſnes & de nœuds ſon col eſtoit preßé,
Et le nom de MARIE y brilloit enlacé.
Fixe elle l'enuiſage, & long-temps conſidere
Ce glorieux Captif, cette teſte ſi chere,
Attache à cet objet ſes regards languiſſans,
Et d'vne douce erreur laiſſe abuſer ſes ſens.
Dans le trouble, où la tient ſon ardeur enflammée,
Voyant au naturel cette Image exprimée,
Elle croit voir preſent l'Autheur de ſon ennuy,
Et, parlant au portrait, penſe parler à luy.
Ces liens, luy dit-elle, Amant foible & volage,
T'engageoient à me rendre vn eternel hommage,
Rien ne les deuoit rompre, & tu les romps pourtant;
Vne autre t'aſſeruit, & te rend inconſtant.
Vne autre, mais quelle autre? Ah! Guerrier ſans courage,
Preferer à mes fers cet infame ſeruage;
Qui l'euſt jamais pu croire? A ce mot ſouſpirant,
De pleurs, ſur le portrait, elle verſe vn torrent.
Mais au milieu des maux, dont ſon ame eſt preßée,
L'Amour ingenieux vient flater ſa penſée,
Et, par vn beau retour, taſche à luy faire voir
Reluire en ce malheur quelque rayon d'eſpoir.
Qui ſçait, dit-elle, Ingrat, ſi ta flamme nouuelle
T'a ſouſmis tout entier au joug de la Pucelle?
Et qui ſçait ſi ton cœur, à mon cœur attaché,
A pu dans cet effort m'eſtre tout arraché?

Non, tu ne m'as pu faire vn ſi barbare outrage;
Ton cœur, bien que changé, garde encor mon image;
Le feu qui l'enflamma n'eſt pas encore mort;
Il ſe peut rallumer, plus ardent & plus fort.
I'eſpere encore en toy, parce que je t'eſtime;
Tu n'as pas vn eſprit, à ſe ſoüiller d'vn crime,
Tu conçois la raiſon, tu cheris l'equité,
Et n'as rien en horreur, comme la laſcheté.
Excite ta vertu, romps les indignes chaiſnes,
Qu'autant qu'à mon dommage, à ta honte tu traiſnes;
Sois juſte enuers Marie, & rens à ſes liens,
Ton cœur, ſon fugitif, le plus grand de ſes biens.
La Princeſſe, à ce mot, finit ſa plainte amere;
La Fille, qui l'eſcoute, & qui voit qu'elle eſpere,
Veut eſperer auſſi, que le cœur de Dunois
Ne ſera pas en tout affranchy de ſes loix.
Elle veut croire au moins qu'vn vigoureux langage
Peut, dans ſes premiers fers, rengager le Volage,
Et, par cette croyance allegeant ſon ennuy,
A Marie, en ces mots, offre d'aller vers luy.
Donnés ſoulagement à voſtre ame oppreſſée;
Ie viens de conceuoir vne noble penſée,
Vne entrepriſe haute, & qui peut ſucceder,
Si par mon Zele ardent vous vous laiſſés guider.
Il faut qu'auant le jour, en homme deguiſée,
Du Camp victorieux je prenne la briſée,
Et que, me preſentant à ce cher Ennemy,
Ie reſueille pour vous ſon amour endormy.

Ie ſçay l'art de flechir ce ſuperbe courage,
Ie ſçay ce qui l'emeut, je ſçay ce qui l'engage,
Ma liberté luy plaiſt, & mes fermes diſcours
A tout ce que je veux le diſpoſent tousjours.
Souffrés que, pour vn peu, je m'eſloigne, & vous quitte;
De tenter ce projet ma foy me ſollicite;
Vous ne hazardés rien, ſouffrés-le ſeulement,
Et n'attendés de moy que du contentement.
D'vn deſſein ſi hardy la Princeſſe offenſee,
D'Yolante, d'abord, rejette la penſee,
Mais ſon cœur amoureux d'eſperance flaté,
A la ſeconde fois, eſt par elle emporté.
Elle s'y determine, &, Ie me rens, dit-elle,
Aux puiſſantes raiſons que t'inſpire ton Zele;
Ie n'eſpere qu'en luy, dans mon aſpre douleur,
Et veux ſeul l'oppoſer aux traits de mon malheur.
Ie ne te preſcris rien; ſeule tu peux elire,
Et ce qu'il faudra faire, & ce qu'il faudra dire;
Seule je t'eſtablis maiſtreſſe de mon ſort,
Et remets, en tes mains, & ma vie, & ma mort.
Va donc, &, ſans tarder, à partir te prepare;
Pour s'aller trauestir la Fille ſe ſepare;
La Princeſſe qui ſouffre, & ne peut repoſer,
Par le portrait chery, fait ſa peine amuſer.
La nuit en cet eſtat ſe coule toute entiere;
Elle aperçoit en fin le Ciel gros de lumiere,
Et par tout deſormais l'horizon blanchiſſant
Sous les premiers rayons du Soleil renaiſſant.

Vers elle, en habit d'homme, alors vient Yolante,
Pressé, pour son enuoy, la malheureuse Amante,
Et dit qu'auant six jours, cet Esclaue leger
Pour jamais à ses pieds, reuiendra se ranger.
Pars donc, respond Marie, & trouue ce Volage,
Presente à ses regards cette amoureuse image,
A ton ferme discours, joins sa müette voix,
Et que Dunois te serue à me rendre Dunois.
Pars, & pour mieux agir, songe que je te fie
L'espoir de mon repos, & celuy de ma vie;
Parle auec tant d'addresse, auec tant de bonheur,
Que je paroisse Amante, & conserue l'honneur.
La Fille, sur ce mot, à ses genoux se baisse,
Luy prend la belle main, la baise, puis la laisse,
Et, trauersant du bois la plus sombre espaisseur,
Commence son voyage, & le poursuit sans peur.
Mais, dans les Forts conquis, la triomphante Armée
A peine est par ses Chefs esparse & renfermée,
Que la Sainte aussi tost va, d'vn rapide cours,
Annoncer à son Roy l'effet du saint secours.
Elle veut l'informer, & par sa bouche mesme,
Des exploits dont l'eclat luy rend le Diademe,
Et veut, de viue voix, le presser ardemment,
De s'apprester au Sacre, & d'armer puissamment.
Pour ces nobles desseins, les trouppes elle quitte,
Et soudain vers le Roy sa course precipite;
Rodolfe l'accompagne, & dans moins de deux jours,
Le sourcilleux Chinon les voit entre ses tours.

Là, le Prince elle aborde, & de zele remplie;
I'ay, dit-elle, ô grand Roy, ma promesse accomplie;
Les Cieux ont par ce bras, & le bras de Dunois,
Garanty ta Cité des Estrangeres loix.
La Iustice des Cieux, sur l'injuste Angleterre,
Par nos fragiles mains, a lancé le tonnerre,
Voicy de ton bonheur le retour arriué,
Betford a pris la fuitte, Orleans est sauué.
Mais c'est peu qu'Orleans soit remis en franchise,
Plus loin, que son salut, s'estend nostre entreprise;
Ce coup n'est que l'essay d'vn plus heureux destin;
Qu'il nous faut constamment pousser jusqu'à sa fin.
Nous deuons, au trauers des Terres vsurpées,
Faire par nostre cœur passage à nos espées,
Sans donner paix, ni tréue, à nos vaillantes mains,
Que l'Onction des Cieux ne t'ait sacré dans Rheims.
Cet honneur te manquant, à peine tes Prouinces
T'osent-elles conter au nombre de leurs Princes;
Ton Regne, sans le Sacre, est vn Regne imparfait,
Et sans luy le Tyran ne peut estre desfait.
Donques, pour l'obtenir, excite ton courage,
Excite tes Soldats à ce diuin Ouurage,
Mets le feu dans leurs cœurs, haste leur partement,
Et n'apprehende rien que le retardement.
Mais, pour ce grand projet, que ta Plaine est deserte!
Elle qui d'escadrons deuroit estre couuerte;
Ah! par de noueaux soins, & de noueaux courriers,
Repare la lenteur de tes apprests guerriers.

Charles hors de luy-mesme, à la grande nouuelle,
Redoûble son respect, pour l'illustre Pucelle,
Et dit, Fille admirable, en ton bras redouté,
I'adore le pouuoir de la Diuinité.
Orleans secouru, les Anglois mis en fuitte,
Font trop voir à mes yeux la celeste conduitte,
Ce miracle euident prouue trop desormais,
Que le Dieu des combats est l'Autheur de tes faits.
Mon espoir, je l'auoüe, ô genereuse Sainte,
S'est trouué jusqu'icy balancé par ma crainte;
Auant ce haut succes, j'ay bien pu croire en toy,
Mais ç'a tousjours esté d'vne tremblante foy.
Maintenant je croy tout, & je veux tout attendre,
Du Bras par qui le Ciel est venu me defendre;
Ie suis prest de le suyure, & de le seconder,
Hazarder tout sous luy, ce n'est rien hazarder.
I'iray seul, si tu veux, ou si tu me demandes,
Que je joigne à ton bras ceux de toutes mes bandes,
Dans moins de dix Soleils, tu verras tout ce champ
Caché sous les drappeaux d'vn innombrable Camp.
Attens donc en ces murs cette vaste puissance,
Qui doit ayder la tienne à deliurer la France;
Laisse-nous, dans tes yeux, charmer vn peu nos maux,
Et respire vn moment, apres tant de trauaux.
Non, Prince belliqueux, luy repart la Guerriere,
Ie ne doy reposer qu'au bout de la carriere;
Ie ne puis dans mon cours vn instant m'arrester,
C'est vn ordre d'enhaut, qu'il faut executer.

Tandis que, de cent lieux, en ce lieu, tu ramasses
Le Camp, qui doit vers Rheims ſuyure tes nobles traces,
Gergeau, Meun, Baugency, retraitte des fuyards,
Par mes mains à tes loix ſouſmettront leurs rempars.
Charles à ce diſcours reprime ſon enuie;
Comme lors qu'à cingler le vent propre conuie,
Et que le fier Neptune applaniſſant ſes flots,
Promet vn cours facile aux ardens matelots;
Si du ſage Nocher la famille amoureuſe
Taſche à le retenir ſur la plage eſcumeuſe,
Au perilleux voyage il la fait conſentir,
En luy monſtrant le Ciel qui l'oblige à partir.
Le Rameau le plus grand de la Royale Souche,
Alençon, dont l'orgueil rend la vertu farouche,
Boüillant, ambitieux, ennemy du repos,
De la Fille & du Prince entendit les propos.
Mais, de la Sainte Fille entendant le langage,
Il ſentit d'vn feu ſaint enflammer ſon courage,
Se ſouſmit à ſon joug, & voulut deſormais
Prendre part à l'honneur de ſes illuſtres faits.
Humblement il l'approche, humblement il la prie
De ſouffrir qu'auec elle il ſerue ſa Patrie;
La Guerriere l'agrée, & le Roy l'approuuant,
Ils partent, & leur vol preuient celuy du vent.
Cependant la Fidelle en homme deſguiſée,
Par les champs deſcouuerts de la Beauſſe embraſée,
Vient aux murs deliurés, & ſur vn bouleuard
Voit Dunois, qui penſif ſe promeine à l'eſcart.

Seul, d'abord, à ses yeux la Fortune le monstre,
Elle tient à miracle vne telle rencontre,
En tire vn bon augure, & , flatant son ennuy,
Au Prince se descouure, & s'auance vers luy.
Il reconnoist la Fille, & ne peut à sa veüe
Cacher le mouuement dont son ame est emeüe;
Il rougit, il paslit ; Elle s'en apperçoit,
Et d'vn succes heureux l'esperance conçoit.
Au Guerrier estonné, feignant de l'ignorance
Du tort qu'à sa Maistresse a fait son inconstance,
Elle tient dans son cœur son desplaisir enclos,
Luy sousrit, le va joindre, & luy parle en ces mots.
Ie viens, parfait Amant, des lieux où ta Princesse
A passé, loin de toy, ses beaux jours en tristesse,
Non, pour te reprocher les maux que, dans les fers,
Sous l'Angloise insolence, elle a pour toy soufferts.
Son amour est trop noble, & ta gloire sublime
Allume, dans son sein, vn feu trop magnanime,
Pour permettre à sa voix, mesme dans le trespas,
De se plaindre des maux que tu ne souffres pas.
Du bonheur que le Ciel à tes armes enuoye,
Ie viens t'apprendre icy sa veritable joye,
Et te dire qu'en fin s'approche l'heureux temps,
Où tes pudiques vœux doiuent estre contens.
Tu n'as plus d'ennemis, Betford, Betford luy-mesme,
Sans resource, est tombé sous ta valeur supreme,
Et Philippes luy-mesme, au gré de tes desirs,
Semble auoir oublié ses cuysans desplaisirs.

Ton cœur ne voit plus rien qui ſa flamme importune,
Tu touches de la main à ta bonne fortune,
Il ne tiendra qu'à toy, d'aſpirer deſormais
A l'accompliſſement de tes chaſtes ſouhaits.
C'eſt ce que ta Princeſſe, & ta chere eſperance,
Eſt preſte d'accorder à ta perſeuerance,
Sans que l'injuſte bruit, qui te nomme inconſtant,
Pres d'elle, t'ait fait tort, non pas meſme vn inſtant.
Apres cent & cent vœux de n'eſtimer rien qu'elle,
Elle ſçait que ta foy ne peut eſtre infidelle,
Et ne croira jamais, qu'aucune autre beauté
Ait pu, dans ſes liens, prendre ta liberté;
Bien moins vne Bergere, vn prodige d'audace,
Dont l'effort, je le veux, a ſauué cette Place,
Mais qui, par ſa baſſeſſe, eſt mal propre à pouuoir
Forcer ton grand courage à trahir ſon deuoir.
Durant tout ce diſcours, la Fille accorte & ſage,
D'vn regard attentif, le Guerrier enuiſage,
Et voit dans ſon teint paſle, & dans ſes yeux ardens,
De ſa confuſion les ſignes euidens.
Elle voit ſur ſon front, elle voit en ſa veüe,
Cent diuers mouuemens d'vne ame irreſolüe,
Elle le voit, qui tremble, & d'vn tacite aueu,
Confeſſe que ſon ſein bruſle d'vn nouueau feu.
Pardon enfin, dit-il, pardon, chere Yolante,
Si ma voix eſt craintiue, & ma parole lente,
I'ay balancé long-temps, & me ſuis veu tenté,
D'adjouſter la feintiſe à la legereté.

Mais si, par le defaut de l'humaine foiblesse,
I'ay bien pu faire injure à ma belle Princesse,
Ie n'ay pu, ni voulu, d'vn silence insolent,
Accroistre mon offense en la dissimulant.
I'ay failly, je l'auoüe, & j'ay pu dans mon ame
Allumer pour vne autre vne amoureuse flamme,
Ie me suis laißé prendre, & l'Objet qui m'a pris
Est celuy que tu crois si digne de mespris.
I'ay failly, mais, croy moy, la faute est pardonnable,
A la considerer d'vn esprit equitable,
I'ayme ces deux Objets, & sans estre changé,
Mon amour seulement entre eux est partagé.
Croy moy, si de Dunois tu peux jamais rien croire,
Ma Princesse a tousjours sa place en ma memoire;
Tout captif que je suis de ce nouueau vainqueur,
Elle possede encor la moitié de mon cœur.
Yolante à ces mots perd toute retenüe,
Et ne peut endurer que Dunois continüe,
De sa foible defense elle interrompt le cours,
Le regarde en fureur, & luy tient ce discours.
Il est donc vray, perfide, & c'est ta bouche mesme,
Qui, contre ton honneur, profere ce blasfeme,
Tu manques à Marie, & tu la peux laisser;
Ah! c'estoit vne faute à ne point confesser.
Mais de mille raisons tu colores ton crime;
Marie en ton esprit conserue son estime,
Tu luy gardes encor la moitié de ta foy;
O grand effort d'amour, qui n'appartient qu'à toy!

O grand cœur de Dunois, le plus grand de la Terre!
Qui, sans peine, en luy seul deux grands Amours enserre;
Cœur adroit, qui dans soy, par des moyens aisés,
Peut seul vnir en paix deux Amours opposés.
Non, non, n'allegue point ces excuses friuoles,
Il n'est plus temps de croire à tes vaines paroles,
Ton esprit est trompeur, tes discours superflus,
Nous te creusmes jadis, nous ne te croyons plus.
O que par le transport d'vne ardeur desreglée,
La raison des humains est souuent aueuglée!
Que le vice est peu sage! & que facilement,
En suyuant sa conduitte, on perd le jugement!
Ne recours point, Dunois, à ces mauuaises ruses;
Te pensant excuser, toy mesme tu t'accuses;
Entre ces deux Objets te dire partagé,
C'est dire qu'au premier tu n'es plus engagé.
De ces deux, ô crüel, pese bien les merites;
Voy celuy que tu prens, voy celuy que tu quittes;
Connoy quel est leur prix, & quel est ton deuoir;
Mais je te presse, en vain, de connoistre & de voir.
Par la folle valeur de l'illustre Effrontée,
Ton esprit est charmé, ta veüe est enchantée;
Et qui sçait mesme encor, si, pour t'en rendre Amant,
Elle n'a point vsé d'vn pire enchantement?
Ie crains, auec sujet, que ces superbes armes
Ne cachent, pour ton mal, quelques magiques charmes;
Ie crains vn sortilege à ta vertu fatal;
Tu sçais quel est l'endroit, d'où t'est venu ce mal.

Sous vn visage humain vne noire Furie
A rauy ton amour à l'amour de Marie ;
La Sorciere a , sur toy , fait ce puissant effort ,
Et tout ton changement n'est que l'effet d'vn sort.
Enyurant ton esprit d'vn amoureux bruuage ,
De la droitte raison elle t'oste l'vsage ,
Et ton sens desormais , ne discernant plus rien ,
Prend le bien pour le mal , & le mal pour le bien.
Quitter vne Princesse , & suyure vne Bergere !
En la place d'vn Ange , elire vne Megere !
Vn cœur si magnanime , vn esprit si parfait ,
De son mouuement seul ne l'auroit jamais fait.
Le Prince se rassure , à cette voix accorte ,
Et se monstre agité d'vne peine moins forte ;
Yolante l'obserue , & de ce changement
Iuge à son auantage , & suit adroittement.
Mais , soit crime ou malheur , sortilege ou foiblesse ,
Qui t'ait mis sous le joug de cette autre Maistresse ;
Ce joug est trop indigne , & le braue Dunois
Ne peut estre sans honte asseruy sous ces loix.
Sus donc , affranchy-toy de cette seruitude ,
Qui mesle en toy l'opprobre auec l'ingratitude ,
Brise ces derniers fers , infames , odieux ,
Et reprens les premiers justes & glorieux.
Rentre dans la prison de cette Infortunée ,
Qu'à souffrir , pour toy seul , les Cieux ont condannée ,
Et qui , dans ses plus longs & plus aspres tourmens ,
T'a tousjours conserué ses plus chers sentimens

Artus & Lyonnel, que je nomme entre mille,
Pour eux, l'ont esprouuée à l'amour indocile,
Et, quoy que la Fortune ait sceu luy presenter,
Pour te manquer de foy, rien ne la pu tenter.
Pour luy manquer de foy, cœur remply de foiblesse,
Tu t'es laißé tenter; & par quelle Maistresse?
Dunois, à ce reproche amer & furieux,
D'vn nüage nouueau se recouure les yeux.
La Fille s'apperçoit que son projet s'auance,
Et poursuit, en ces mots, auec plus d'esperance,
Non, ne te trouble point, sois sans crainte, c'est ...
Moy seule, qui te blasme, & doute de ta foy.
Ouy, c'est moy toute seule, & non pas ton Amante,
Qui croit ta passion, & fidelle & constante,
Et dement les auis, qui deuant sa bonté,
T'accusent d'inconstance & d'infidelité.
Ce miracle d'Amour, pour ta bonne fortune,
Combat, en ta faueur, la creance commune,
Et te croit bien plustost semblable à ce Portrait,
Que tel que je te trouue, & que le bruit te fait.
Elle te croit encor lié de cette chaisne,
Elle se croit encor ta Maistresse & ta Reyne,
Elle croit du vray bruit le tesmoignage vain,
Et t'en donne, icy mesme, vn gage de sa main.
Yolante, à ce mot, le Portrait luy presente;
Le Prince le reçoit, mais d'vne main tremblante,
En tremblant le regarde, & dans son action,
De son coupable cœur fait voir l'emotion.

Son cœur, à cet objet, plus que deuant se trouble;
La rougeur sur son front s'accroist & se redouble;
Mais vn plus grand desordre agite ses esprits,
Lors qu'il voit, au dessous, ces quatre vers escrits.
Dis ce que tu voudras, trompeuse Renommée,
Seule de mon Amant je suis tousjours aymée,
Nulle autre dans ses fers ne le tient engagé,
Et ce n'est que des miens qu'il peut estre chargé.
D'abord il reconnoist les charmans characteres,
Qui seruirent jadis aux amoureux mysteres,
Et poussé d'vn instinct, qu'il ne peut maistriser,
Sur chacun d'eux imprime vn amoureux baiser.
Sa vieille passion luy fait cette surprise;
A chaque mot qu'il lit son brasier se rattise,
Chaque trait le reblesse, & , d'instant en instant,
Rameine à son deuoir son esprit inconstant.
La Fille le remarque, & de sa repentance
Conceuoit desormais vne ferme esperance,
En faisoit voir sa joye, & se sentoit flatter
De celle qu'à Marie elle croyoit porter.
Quand la Sainte, en ce lieu, sur ce moment, arriue,
Et d'vn clin de ses yeux d'esperance la priue;
Le Prince, quoy que d'elle à-demy diuerty,
A peine la reuoit qu'il reprend son party.
Il alloit sur le champ satisfaire à Marie,
Mais voyant la Guerriere aussi-tost il s'escrie;
Yolante, j'ay tort, je ne m'en defens pas;
Mon crime, ou mon erreur, merite cent trespas.

Tu m'auois conuaincu, je voulois te complaire;
Cet Objet m'en destourne, & m'engage au contraire;
Le Droit & la Raison cedent à son pouuoir;
Il le falloit voir moins, pour suyure son deuoir.
Pardonne à la fureur, qui m'enflamme & m'agite,
Ie l'ay veu, je le suys. Il finit, & la quitte;
Yolante confuse, & pleine de douleur,
Retourne à la Princesse, & pleure son malheur.
Ainsi lors qu'vn Nocher, apres vn grand naufrage,
Entre des monts de flots, perdant force & courage,
D'vne antenne rompüe, ou d'vn mast fracassé,
Voit vn eclat, vers luy, par les vagues poussé;
Au point que, pour le prendre, il s'anime & s'elance,
Et qu'il croit desormais l'auoir en sa puissance;
Souuent vn coup de mer, par vn contraire effort,
Pour jamais l'en separe, & le rend à la Mort.
Par son mesme chemin, & sur ses mesmes pistes,
Mais auec des pensers plus sombres & plus tristes,
Yolante retourne au superbe Sejour,
Où la triste Princesse attendoit son retour.
L'infortuné succes de l'amoureux message,
Luy fait apprehender la fin de son voyage;
Marie espere encore, & c'est son desespoir,
N'ayant rien que d'horrible à luy faire sçauoir.
Elle arriue pres d'elle, & plus morte que viue,
En luy voulant parler, sent sa langue captiue,
Sent estouffer sa voix, par son mal violent,
Mais, bien que sans parler, son silence est parlant.

Des yeux seuls, la Princesse entend ce qu'il veut dire,
Elle y voit prononcé l'arrest de son martyre,
Elle y voit clairement son amour rejetté,
Et dans d'autres liens son Amant arresté.
L'excessiue grandeur de sa peine enflammée,
Ne peut estre aßés bien, par sa voix, exprimée,
Son cœur, dans ses replis, en retient les eclats,
Et croit se plaindre mieux, de ne se plaindre pas.
Sur le bord de son lit, plus qu'à demy couchée,
Et l'immobile veüe à la terre atachée,
Elle paroist vn corps autresfois animé,
Qu'vn puissant desplaisir en roche a transformé.
Ses beaux yeux, où l'Amour auoit mis tous ses charmes,
Ne sont plus desormais que deux sources de larmes,
Qui, d'vn flux eternel coulant amerement,
Au defaut de la voix, expliquent son tourment.
La Fille l'acompagne en ses larmes ameres,
Et, pour la soulager, partage ses miseres;
Elles pleurent sans cesse, & le cours de leurs pleurs,
Loin d'adoucir leur peine, en accroist les douleurs.
Cependant la Guerriere accourant au Volage;
Aux armes, luy dit-elle, acheuons nostre ouurage,
Ce Peuple, ces remparts, ne sont francs qu'à demy,
Si la Loire est encor sous le joug ennemy.
Au dessus, au dessous, son onde assujetie
Demande que sa chaisne en fin soit rallentie,
Et tient à deshonneur, que, sous des fugitifs,
Ses flots imperieux roulent tousjours captifs.

Gergeau, Meun, Baugency, conjurent nos courages,
D'aller de leurs Tyrans nettoyer leurs riuages;
Pour terracer l'Anglois foible & desesperé,
Le François triomphant n'a que trop respiré.
Pour forcer sa foiblesse en ces murs renfermée,
Attendroient-ils les bras de la Royale armée?
Eux qui, par leurs bras seuls, & par leurs seuls efforts,
Ont pris si vaillamment ses imprenables Forts.
Preuenons sa venüe, & hastons la victoire,
Empeschons sa valeur d'offusquer nostre gloire;
Et que seul, auec nous, entre tous ses Guerriers,
Le vaillant Alençon partage nos Lauriers.
Alençon, à ces mots, s'incline & la reuere;
Dunois ne respond rien, mais s'appreste à bien faire,
L'esprit inquieté, par vn jaloux soupçon,
D'auoir en son amour pour Riual Alençon.
En chacun des quartiers à l'instant mesme il passe;
Il fait des-lors à tous endosser la cuirasse,
Et recommande aux Chefs, qu'au point du jour suyuant,
Leurs Corps mettent, par tout, les estandards au vent.
Puis d'instrumens diuers, de diuerses machines,
De ce qui peut seruir à faire des rüines,
A remüer la terre, à couurir les soldats,
Il fait vn innombrable & diligent amas.
Le Soleil cependant se rallume, & se leue;
Le Camp de tous les Forts s'assemble sur la greue,
Et la Loire tranquille, en ses humides bords,
De cent Corps differens voit assembler vn Corps.

A destruire l'Anglois chaque trouppe s'excite,
L'eclatante trompette au depart les inuite,
Et tous, d'vn mesme temps, contre le cours de l'eau,
Marchent, apres la Sainte, aux remparts de Gergeau.
Vn escadron s'auance, & , sous la forte Place,
Pousse les ennemis, & leur donne la chasse;
Suffort son defenseur, menageant ses efforts,
Euite le combat, & quitte les dehors.
Il met, en son mur seul, toute son esperance,
Il tient sur tout le mur ses drappeaux en defense.
Il couronne ses tours, & d'archers, & de traits,
Et cache ses creneaux sous des piles de grais.
Ainsi le laboureur, qui, le long d'vn riuage,
Sillonne, aux jours d'hyuer, son fertile heritage,
Si du foible torrent le boüillon eleué
S'auance pour couurir ce qu'il a cultiué;
Sans attendre le flot, qui desja court la plaine,
De ses bœufs decouplés l'attelage il remmeine,
Gaigne son toit rustique, & là se renfermant
Oppose sa muraille au pront debordement.
En suitte vient l'Armée, & sans trouble, & sans peine,
Non loin des bouleuards se loge sur l'arene,
Ouure plus d'vn trauail dans le sable mouuant,
Les meine, à droit, à gauche, & tousjours en auant.
Auec des pieux fichés, & des planches couchées,
Elle soustient, par tout, ses mobiles tranchées;
Les pics cauent le champ, & les pelles soudain,
Du costé des remparts rejettent le terrain.

Mesme

Mesme pendant la nuit, l'ouurage continüe,
A l'œil, de plus en plus, l'espace diminüe,
Et, deuant que le jour soit deux fois effacé,
En chacun des trauaux on perce le fossé.
Puis on cherche en tous lieux, à l'ayde de la sonde,
Quels ont le fond plus ferme, & l'eau la plus profonde,
Et roulant de grands sacs, pleins de menus cailloux,
A la hauteur du reste, on en comble les trous.
Des taillis abatus on y joint le branchage;
L'vn & l'autre affermit le tremblant marescage,
Et, pour tenter l'assaut, le soldat valeureux
N'y trouue plus de bourbe, & n'y sent plus de creux.
Mais, bien que tout soit prest, la paresseuse Aurore
Aux portes d'Orient ne paroist point encore,
L'ombre couure tousjours le dormant Vniuers,
Et ne fait qu'vn aspect de tant d'aspects diuers.
Alençon plein d'ardeur conjure la Pucelle,
De souffrir qu'à la Place il dresse son eschele;
Dunois l'en importune, outré de desplaisir
Qu'Alençon le premier ait monstré ce desir.
Il pense voir en luy naistre la mesme flamme,
Que les yeux de la Sainte ont produite en son ame,
Et son esprit jaloux ne sçauroit, sans douleur,
Voir, en vn tel Riual, ces marques de valeur.
Coulouces, Archambauld, Termes & Villandrade,
La pressent à l'enuy d'ordonner l'escalade;
Giresme, Chasteau-brun, Amador & Paumy,
Mesme sans son congé, vont chercher l'Ennemy.

Mais par ces graues mots la Sainte les reprime;
Inuincibles Guerriers, Ieunesse magnanime,
Maistrises ce transport, & suspendés vn peu
Les exploits qu'à vos mains promet vn si beau feu.
Quand vous ne craindriés point de ternir vostre gloire,
Ne remportant icy qu'vne obscure victoire,
Croiriés-vous le pouuoir, durant l'air tenebreux?
Ne contez-vous pour rien ces bouleuards affreux?
Derriere eux l'Estranger veille en pleine assurance,
Il est leur defenseur, comme ils sont sa defense,
François, auant le jour les vouloir escheler,
C'est vouloir aux Anglois sa valeur immoler.
Au fort de leur chaleur, ces remonstrances sages
Moderent les boüillons de leurs masles courages;
Saintrailles & Gaucourt, de tous les vieux suyuis,
D'vne commune voix approuuent cet auis.
On attend la lumiere, & durant cette attente,
La Guerriere dispose vne attaque prudente;
L'ordre vole en tous lieux, & marque les endroits
Par où chaque drappeau doit assaillir l'Anglois.
Le feu de l'Aube en fin, se degageant de l'Onde,
Commence à reblanchir les tenebres du Monde;
L'ombre se decolore, & se desespaissit,
Et d'instant en instant l'horizon s'esclaircit.
Il est temps desormais, dit alors la Pucelle,
Allés cueillir la palme au sommet de l'eschele,
Le Ciel vous la promet, si vostre braue cœur,
Icy, comme par tout, veut bien estre vainqueur.

Soudain aux bouleuards tous vont porter la guerre,
Par les chemins creusés dans lareneuse terre;
Les premiers sont choisis entre les Caualiers,
Et s'auancent de front, sous de larges boucliers.
Par le rang qui les suit, les escheles portées,
Dans le moite sablon fermement sont plantées,
Et leur faiste branslant, sur les creneaux panché,
S'y tient par deux crampons fermement accroché.
L'Anglois qui voit venir ce belliqueux orage,
Pour l'esloigner des murs inuoque son courage,
Accourt à la defense, & contre l'assaillant
Sa puissance recueille, & se monstre vaillant.
Suffort, de tous costés, à combattre l'anime;
Voicy le lieu, dit-il, qui nous rendra l'estime,
Repoussons à grands coups le superbe François,
Et s'il nous a vaincus, vainquons-le à cette fois.
Dans ces murs, l'Angleterre est toute renfermée;
Si nous sommes forcés, sa gloire est opprimée;
Elle n'a plus d'espoir qu'en l'effort de nos dards;
Ah! sauuons l'Angleterre, en sauuant ces remparts.
Barat & Corneillan, d'vne pareille audace,
Auoient à leurs crochets fait mordre la terrace,
Et, pour se signaler, dans le mortel assaut,
D'vn menaçant regard, en mesuroient le haut.
Ils montoient, à grands pas, vers la cime effroyable;
Quand vn eclat de poutre en tombant les accable;
Ils tombent tout froissés, & de sang tout couuerts,
Tous deux les pieds en haut, & la teste à l'enuers.

Au robuste Caussade, à l'ardent Hauteriue,
Loin du sommet encor, mesme fortune arriue,
Et sous deux gros cheurons, sur leur teste poußés,
Ils tombent à l'enuers, & sanglans, & froißés.
Mais, pour ces tristes morts, la guerriere Ieunesse
Ne va pas, vers la cime, auec moins d'allegresse,
Le bouclier à la gauche, à la droite le dard,
Contremont elle vole, & joint la force à l'art.
Le mur par tout la voit, l'attaque est generale;
Tous, pour se le sousmettre, y vont d'ardeur egale;
Les timides Anglois rassurés par Suffort,
Resistent en tous lieux, & d'vn semblable effort.
A peine l'assaillant a paru sur l'eschele,
Qu'il sent fondre sur luy les cailloux du Rebelle;
Sous leur pesante cheute, & leurs coups redoublés,
Les plus foibles, d'abord, demeurent accablés.
La plusspart, toutesfois, portés de leur courage,
Ne baissent point le front sous l'homicide orage,
Se soustiennent dans l'air, &, s'eleuant tousjours,
Brillent pres du sommet des creneaux & des tours.
Alors, de traits perçans, & de fleches pointües,
Les trouppes sont de pres viuement combatües,
Hallebardes, espieux, demy-piques & dards,
Les tiennent esloignés du haut des bouleuards.
Comme quand, au milieu du pluuieux Autonne,
Sur le sombre horizon le Ciel eclaire & tonne,
Et, menaçant par tout la moisson des vergers,
Descharge sa fureur, sur vn bois d'Orangers;

Le fruit, qui de ſon or couronne chaque plante,
Eſprouue la rigueur de la greſle bruyante;
Chacun tombe à l'entour, de plus d'vn coup atteint;
Et la terre, à regret, s'en tapiſſe, & s'en peint.
Il faut qu'à tant de traits la valeureuſe bande
Des murs, preſque conquis, ſe renuerſe, ou deſcende;
Sa valeur eſt forcée, & voit ſes vains exploits
Suyuis de cris moqueurs, & d'inſolentes voix.
L'on la couure de dards, de cailloux & de fleches,
Et l'on luy fait, par tout, d'irreparables breches;
Aucun d'eux n'eſt ſans playe, & Rodolphe, entre tous,
Trebuche ſous les dards, les fleches, les cailloux.
Il trebuche ſanglant, & l'inuincible Sainte,
D'vne amere douleur, en ſent ſon ame atteinte;
Mais elle ſe maiſtriſe, en vn ſi grand malheur,
Et, d'vn cœur magnanime, eſtouffe ſa douleur.
Six bataillons d'Archers, pour monſtrer leur vaillance,
Attendoient le ſignal, auec impatience;
La Guerriere le donne, & tous, d'vn pas preßé,
Marchent, à deſcouuert, juſqu'au bord du foßé.
Aux bouleuards Anglois chacun d'eux prend ſa mire,
Et la fleche empennée a ſon oreille tire;
Deçà, delà, par tout, on voit les traits ailés,
Vers leur but, en ſifflant, de leurs arcs enuolés.
Pas vn n'addreſſe à faux, pas vn ne manque à faire
Rouler le ſang fumeux ſur le mur aduerſaire;
Sans ceſſe les Archers renouuellent leurs coups;
Alençon les anime, & reluit entre tous.

De tant de dures morts, Suffort remply de rage,
Vient sur les assaillans reparer le dommage;
Alexandre, son Frere, en rage l'imitant,
Pousse, vers les creneaux, ses Archers à l'instant.
La vengeance à l'instant, vers le François, reuole,
Et, par autant de morts, de leurs morts les console;
Le François y respond, & le nombre des traits,
Par les routes de l'air, forme vn nüage espais.
Alençon, sur ce temps, apperçoit la Pucelle,
Qui, du bas du fossé, le regarde & l'appelle;
Alors, se retournant au braue Clerembauld,
La Sainte, luy dit-il, me conuie à l'assaut.
Prens ma place, j'y cours. Clerembauld prend sa place,
Et soudain vn grand dard le perce & le terrace;
Le dard cherchoit le Prince, & pour luy fut lancé;
Son Amy tint sa place, en sa place percé.
Le Prince voit le coup, en ressent la blessure,
Serre son jauelot, & la vengeance jure;
Il va joindre la Sainte, & la Sainte, à l'abord,
Dieu, dit-elle, par moy t'a sauué de la mort.
Pour le bien de la France, il falloit que ta teste
Eschapast à l'effort de cette aspre tempeste,
Et que de Clerembauld le chef infortuné,
Receust le coup fatal à ton chef destiné.
Tu pleures, Alençon, cette mort deplorable;
Ah! venge-la plustost par vn coup memorable;
Alexandre est celuy, qui l'a priué du jour,
Alexandre est celuy, qui defend cette tour.

Il regarde la tour, il regarde Alexandre,
Et fait vœu de le perdre, & fait vœu de la prendre;
Il dreſſe ſon eſchele, & de fureur boüillant
Monte, & fait, en tous lieux, remonter l'aſſaillant.
Son exemple l'inuite, & luy rend l'aſſurance;
Il remonte, & par tout l'attaque recommence;
L'Anglois, de ſon coſté, ſuperbe & triomphant,
Par tout, auec ardeur, du François ſe defend.
Mais, plus qu'en nul endroit, la reſiſtance eſt grande,
Où Dunois eſt preſent, où la Sainte commande,
Où du triſte Alençon la terrible valeur
Fait ſes derniers efforts, pour venger ſon malheur.
De fleches, & de traits, vne mortelle greſle
Du haut des bouleuards, tombe là peſle-meſle;
Là tombent, à monceaux, les dards & les cailloux,
Et rien, en ſeureté, ne demeure au deſſous.
Alençon, toutesfois, ſur la ployante eſchele,
Euite, en s'eleuant, cette greſle mortelle,
Et de trois coups à peine, entre mille, effleuré,
Touche du jauelot au creneau deſiré.
Dunois, non moins que luy, vers la cime s'auance,
Auec ſa jalouſie, aiguiſe ſa vaillance,
Et ne peut ſupporter qu'vn ſi puiſſant Riual
En courage, aux yeux ſaints, paroiſſe ſon egal.
Comme quand deux Aiglons, au ſortir de leur aire,
Vers la voute des Cieux, vont d'vne aile legere,
Fixement, l'vn & l'autre, à-l'enuy, regardant
Du Soleil enflammé le feu le plus ardent;

L'Aigle, qui vole entre eux, & qui d'eux est ſuyuie,
Seule excite en leur ſein cette jalouſe enuie;
Ils conteſtent de force, & ſans ſiller les yeux
Se preuuent dignes d'elle, à ce feu radieux.
La Guerriere eſchelant la muraille eleuée,
Bien-toſt à ſon ſommet ſe fait voir arriuée,
Eſcarte, auec ſon trait, les eſpieux de l'Anglois,
Ou les rompt, dans l'acier de ſon large pauois.
Quand les Monſtres d'Enfer, en cette affreuſe guerre,
Partiſans obſtinés de l'injuſte Angleterre,
Accourent en ce lieu, pour luy donner ſecours,
En bordent la courtine, & rempliſſent les tours.
C'eſt deſormais l'Enfer, dont la trouppe inuiſible
Rend de ces bouleuards le haut inacceſſible,
Verſe ſur l'aſſaillant des montagnes de grais,
Et fait pleuuoir ſur luy des deluges de traits.
Mais, malgré tant d'efforts, voyant que, de l'eſchele,
Sa rage veut en vain renuerſer la Pucelle,
Qu'il ne fait que d'vn peu ſon triomphe arreſter,
Et qu'elle va bien-toſt la terrace emporter;
Il veut que la terrace, en ce peril extreme,
De la fatale main ſe defende elle-meſme,
Et ſoudain à l'Anglois inſpire le penſer;
D'en demolir le comble, & de le renuerſer.
Auec cent forts leuiers, l'Anglois le deſracine,
Et, pour ſauuer le mur, le mur meſme rüine;
L'ouurage eſt de cent bras, mais l'effet principal,
Dans ce trauail commun, vient du bras infernal.

Les Esprits tenebreux poussent, sur la Guerriere,
Du faiste detaché la masse toute entiere;
L'assaillant la croit morte, il change de couleur,
Et de l'Estat perdu deplore le malheur.
De l'horrible fardeau la bruyante tempeste
Tombe à plomb sur la Sainte, & luy couure la teste;
L'Ennemy, qui le voit, de joye est transporté,
Tient la guerre acheuée, & le François donté.
Elle voit son trespas, mais l'Ange, qui la veille,
Fait voir, en sa faueur, vne rare merueille,
Aux Anglois inuisible, inuisible aux François,
Il supporte du mur l'insuportable poids.
Sur elle, en ce moment, se brise, comme verre,
L'espaisse dureté de ce monceau de pierre;
La Nature est vaincüe, & la roche soudain
Se dissout, au toucher de l'Angelique main.
Il semble aux yeux trompés, que la pesante masse,
Sur l'escu de la Fille, en tombant, se fracasse;
Seule elle en sçait la cause, &, dans cet accident,
Reconnoist du Seigneur le secours euident.
La roche conuertie eu poussiere menüe,
Par l'Angelique main, dont elle est soustenüe,
S'espand sur l'Heroine, & pour vn peu de temps,
Rauit à son harnois ses rayons eclatans.
Ainsi par fois, dans l'air, vne vapeur grossiere
Vient du flambeau des Cieux offusquer la lumiere,
Et cachant aux humains le feu dont il reluit,
Enueloppe le jour du manteau de la nuit.

Dans cet euenement, l'aſſiſtance celeſte
Parut, de plus en plus, aux François manifeſte,
Et l'incredule Anglois creut alors à ſes yeux,
Que le bras de la Sainte eſtoit le bras des Cieux.
L'Anglois, eſpouuanté de ce noueau miracle,
A ſon cours triomphant n'apporte plus d'obſtacle;
Si le rempart le quitte, il quitte le rempart,
Et fuit la mort certaine, en fuyant le ſaint dard.
Le mur s'ouure à la Fille, & deuant ſon courage
Semble ſe ſeparer pour luy faire paſſage;
Elle entre par la breche, & de ſon bras vainqueur
Donne aux Demons la fuitte, oſte aux Anglois le cœur.
Dunois gaigne le mur, vn moment apres elle,
Alençon tarde ſeul à forcer le Rebelle;
Alexandre eſt celuy qui le peut retarder,
Mais ſon malheur en fin, le contraint de ceder.
Il voit la Place priſe, & voit deuant la Sainte
Ses defenſeurs ſaiſis d'vne mortelle crainte;
Il les voit tous fuyans, & ſur luy deſormais
Du combat inegal voit tomber tout le faix.
Il quitte, & dans la Tour, deſormais ſans defenſe,
Alençon, d'vn plein ſaut, au temps meſme ſe lance,
Et, de ſon Aduerſaire apperceuant le dos,
L'appelle, & le retient par l'aigreur de ces mots.
Tourne, mauuais Archer, monſtre le front, arreſte;
Iuſques dans tes remparts je t'apporte ma teſte;
De loin, tu l'as manquée; eſprouue ſi, de pres,
Tu rendras plus heureux tes homicides traits.

Mais, pres de l'Ennemy, ta main perd l'assurance,
Et tu mets en tes pieds toute ton esperance;
Tourne, lasche, ou ce dard, plus viste que tes pas,
Te va d'vn coup honteux enuoyer au trespas.
Le dernier de ces mots sensiblement le touche;
Il reuient au combat, genereux & farouche,
Et, Ie viens, luy dit-il, me venger, par ta mort,
Et de ton injustice, & de celle du Sort.
Voy, si je suis vn lasche. En parlant il l'approche,
Et puissamment sur luy son dernier trait decoche;
Le trait siffle par l'air, & d'vn vol elancé
Dans la gorge du Prince alloit estre enfoncé;
Mais derobant le corps son atteinte il esquiue,
Et de son juste effet adroitement le priue;
Alexandre s'estonne, & se jette à l'escart;
Alençon le poursuit, & l'atteint de son dard.
Au flanc gauche il l'atteint, & le fer, qui s'y cache,
D'vn gros boüillon de sang ses claires armes tache;
Le Guerrier affoibly, sans se plus menager,
Par la mort d'Alençon veut la sienne venger.
Ainsi, quand le Sanglier, qu'vne meute nombreuse,
A lancé du profond de sa bauge fangeuse,
Fuit lentement la chasse, &, par ses fieres dents,
Tient loin de ses costés celles des chiens ardens;
Si le hardy Veneur, au dessus de la hure,
Luy fait, d'vn bras puissant, vne large blessure,
Il arreste sa fuitte, &, d'vn brutal effort,
Au trauers de l'espieu, cherche à venger sa mort.

Dans le fer d'Alençon Alexandre s'enferre,
Mais du sien le reblesse, & le porte par terre;
Ils s'embrassent l'vn l'autre, & par terre luttans,
Pour gaigner le dessus, contestent quelque temps.
Tous deux ont desormais peu de sang à respandre;
En fin toute vigueur abandonne Alexandre;
Inuincible il rend l'ame, & ses derniers efforts
Rompent les foibles nœuds qui l'attachoient au corps.
Clerembauld, dit le Prince, Amy trop magnanime,
De ma sanglante main reçoy cette victime,
Et si de tout son sang tu n'es pas consolé,
Reçoy le sang qu'au sien mes veines ont meslé.
Il tombe, en acheuant ce discours lamentable,
Estendu pres du mort, au mort presque semblable,
Priué de sentiment, despoüillé de chaleur,
Et n'ayant rien de vif que sa viue douleur.
Pendant l'aspre combat, Dunois & la Pucelle,
Vers deux lieux opposés, courent le mur rebelle,
En chassent les Anglois, &, sur les bouleuards,
En cent lieux differens, plantent leurs estandards.
Le vaincu prend par tout l'espouuante & la fuitte,
Et par tout est pressé d'vne ardente poursuitte,
Des soldats, ni des Chefs, nul ne tourne le front,
Et tous, de tous costés, se rangent vers le pont.
Suffort, sous le François voit succomber la Place,
Dans le malheur commun plaint sa propre disgrace,
Vers le pont se retire, & là, de toutes parts,
Pour resister encor, recueille les fuyards.

A la faueur du lieu, dont l'espace se serre,
Il croit pouuoir encor renouueller la guerre,
A monstrer du courage exhorte les Anglois,
Et du bras les anime, autant que de la voix.
De son corps il les couure, & sa ferme vaillance
Aux efforts des vainqueurs seule fait resistance,
Mais, ce peu qui l'assiste estant mort ou sousmis,
Seul, il demeure en butte aux coups des Ennemis.
Autour d'vn homme seul, vn vaste Camp s'assemble,
Et le fait seul l'objet de mille traits ensemble;
Contre vn Camp tout entier, Suffort juge qu'en vain
Il voudroit opposer son courage & sa main,
Tous chargent; mais Renaud, plus que tous, se signale,
Tesmoigne, à l'attaquer, vne ardeur sans egale,
Luy fait de tous les coups sentir les plus pesans;
Incroyable valeur en de si jeunes ans.
Il n'a gueres franchy les bornes de l'enfance,
De fille il a la voix, de fille l'apparence,
Son teint est delicat, &, du premier coton,
L'on ne voit pas encore ombrager son menton.
Suffort qui, sans espoir, ne veut plus se defendre,
Entre tous les François, le choisit pour se rendre,
Et luy dit, Ieune Mars, agreable Guerrier,
Ie t'honnore aujourd'huy d'vn superbe laurier;
Ie te fay mon vainqueur. Alors l'attaque cesse,
Et desormais aucun de son dard ne le presse.
Toutesfois, reprend-il, si tu n'es Cheualier,
Ie ne puis, sous ton joug, ma teste humilier.

Non, luy repart Renaud, mon âge me l'enuie;
Mais j'ay pretendu l'estre aux despens de ta vie.
Sois-le donc, dit Suffort, & l'accolle à l'instant,
Puis le couure, en trauers, de son fer eclatant.
Maintenant, poursuit-il, qu'à l'ombre de ce titre,
De mon funeste sort tu peux estre l'Arbitre,
Abandonné de tout, je veux me rendre à toy,
Et, comme ton captif, me sousmettre à ta loy.
En prononçant ces mots, ses armes il luy donne;
Renaud, de sa fortune, en luy-mesme s'estonne,
Et, parmy ce transport, ne voit pas, sans pudeur,
Sous luy, d'vn tel Captif abaisser la grandeur.
Comme quand sous les flots de cette Mer profonde,
Qui n'aguere a produit vn autre Monde au Monde,
Quelque nouueau Pescheur plonge, pour esprouuer,
Iusqu'où peut, dans son art, son addresse arriuer;
Si d'abord, & sans peine, & contre son attente,
Vne Perle sans prix à ses yeux se presente,
Il juge que, pour luy, ce thresor est trop grand,
Et, bien qu'aueque joye, auec doute le prend.
Sur ce temps vient la Sainte, en forme de tempeste;
Tout cede; & Renaud seul, dans sa course l'arreste;
Le Chef Anglois, dit-il, tombé dans mes liens,
Ne s'en peut consoler, qu'en receuant les tiens.
Ie l'accepte, dit-elle, & le mets en ta garde;
Puis elle suit son vol, & rien ne le retarde;
Elle cherche l'Anglois, & remarque en tous lieux,
Les ennemis vaincus, les siens victorieux.

L'inuincible Dunois la rejoint, l'accompagne,
Pousse, apres les fuyards, dans la vaste campagne;
Auec vn petit nombre il fond sur les derniers,
Et, sans verser de sang, fait plusieurs prisonniers.
Du malheureux Suffort Pole le second Frere,
Voyant le Sort volage à leurs vœux si contraire,
La muraille forcée, & le pont occupé,
Suyuoit les pas errans de l'Anglois dissipé.
Mais, au fort de sa course, vn remors magnanime
Reprochant à son cœur, que sa fuite est vn crime,
Et qu'il laisse son Frere à la mercy du Sort,
La honte estouffe, en luy, la frayeur de la mort.
Il tourne vers le pont, & court à toute bride,
Dunois suspend alors sa poursuitte rapide;
Il l'attend au passage, &, son bras desployant,
Le charge, & l'estourdit, d'vn reuers foudroyant.
Pole tombe, du coup, estendu sur la terre;
Dunois saute sur luy, le casque luy desserre,
Le trouue vif encor, l'ayde à se releuer,
Et luy fait doublement sa douceur esprouuer.
En luy tendant la main, il luy dit, Braue Pole,
Ne plains point ta prison, elle est sur ta parole;
Ie rends à ta vertu l'honneur que je luy doy,
Tu n'auras de lien que celuy de ta foy.
Il l'abandonne, & suit la trouppe fugitiue,
Pole reçoit la grace, & la trouue excessiue;
Il est vaincu deux fois, & son noble vainqueur
Le fait libre du corps, & prisonnier du cœur.

Sans fers il est captif, & luy mesme se garde;
Mais de quelque costé que le Prince regarde,
Il ne voit desormais aucun des Ennemis,
Qu'abbatu sous sa foudre, ou qu'à sa loy sousmis.
Ainsi quand, vers l'Autonne, aux forests Germaniques,
Les Potentats voysins font leurs chasses publiques,
Et que, dans leurs grands forts, de toiles renfermés,
On a lasché par tout les dogues affamés;
Apres qu'en mille lieux, la demeure sauuage
A de ses habitans veu le triste carnage,
Les Sangliers & les Cerfs, eschapés à la mort,
D'effroy semblent se rendre, & sont pris sans effort.
Le triomphant Guerrier retourne vers la Ville,
De captifs enchaisnés suit vne longue file;
La Sainte, hors des murs reconquis par son bras,
Au deuant du Guerrier, s'auance quelques pas.
Inuincible Dunois, loüons Dieu, luy dit-elle;
Sa Dextre, encore vn coup, à frapé le Rebelle;
L'Oeuure tousjours s'auance, & le sacré Destin
Tousjours, de plus en plus, l'achemine à sa fin.
Suyuons vn si bon guide, & marchons sur sa trace;
Employons bien le temps que nous donne sa grace;
Repartons des l'Aurore, & tousjours combatans,
Dans Meun, dans Baugency, foudroyons nos Titans.
Dunois consent à tout, & s'oblige à tout faire;
Ils rentrent dans la Ville, en pompe militaire;
Leur veüe y rend le calme, & fait soudainement
Cesser, par tout, le meurtre & le saccagement.

Apres tant de fureurs, & tant d'actes horribles,
Les murs à leur aspect redeuiennent paisibles,
Et l'ordre desormais, au trouble succedant,
En adoucit vn peu le funeste accident.
Sur cent petits bateaux, l'impetüeuse Loire
Reçoit les prisonniers qu'a produits la victoire;
Et murmure, en son cours, de voir les matelots,
Pour auancer le leur, battre ses vistes flots.
Vers Orleans, comme eux, sur la riuiere mesme,
Rodolfe, tout sanglant, l'œil mort, & le teint blesme,
Dans vn bateau couuert, des autres escarté,
Par le soin de la Sainte est doucement porté.
Alençon, pour guerir ses blessures profondes,
Vers les mesmes remparts, court sur les mesmes ondes,
Et son sage vaisseau, de peur de l'ebransler,
N'vse point de la rame, & ne fait que couler.
Le sang si genereux, dont ses Royales veines,
Sous le fer d'Alexandre, ont rougy les arenes,
Aueque la langueur & l'affoiblissement,
A laissé dans son corps vn vif embrasement.
Mais si, par ce brasier, son corps est tout en flamme,
L'Amour, d'vn moindre feu, n'eschauffe pas son ame;
La Guerriere l'allume, & sa viue splendeur,
Par ses brulans rayons, en attise l'ardeur.

FIN

DV QVATRIESME LIVRE.





LA PVCELLE OV LA FRANCE DELIVREE.

LIVRE CINQVIESME.



E ce nouueau bonheur, la celeste Heroine
Rend graces, pour la France, à la Bonté diuine,
Et par vn corps choisy de mille combatans,
Des rempars de Gergeau s'assure en mesme temps;
Puis, despeschant au Roy, sur la Place conquise,
L'informe du progres de la sainte Entreprise,
A Dieu seul l'attribuë, & finit, en pressant
Que l'armement promis soit, & prompt, & puissant.

A cet auis heureux, Charles comblé de joye,
Par tout, ordre ſur ordre, à ſes Peuples enuoye,
Et dans ſes mandemens, pour les mieux emouuoir,
Se ſert de la priere, autant que du pouuoir.
A cette fois enfin, des trouppes enrollées,
Les coſtaux ſont couuerts, & les routes foulées;
Chacune au Rendés-vous en bataille paroiſt,
Et le Camp d'heure en heure, & ſe forme, & s'accroiſt.
Chinon voit, ſous ſes tours, mille tentes ſuperbes,
Couurir des prés fauchés les renaiſſantes herbes,
Et voit mille drappeaux, ſur la riue plantés,
A l'enuy des guidons, par les airs agités.
A cet aymable aſpect, le belliqueux Monarque
De ſon rauiſſement donne plus d'vne marque,
Son ame ſur ſon front fait lire ſon plaiſir,
Et monſtre du combat vn genereux deſir.
Tel eſt vn jeune Amant, qui, long-temps miſerable,
Eſprouue enfin le Sort à ſes vœux fauorable,
Et qui de ſon hymen, reſolu par les Cieux,
Voit les riches appreſts expoſés à ſes yeux;
Dans vne pleine mer d'inexprimable joye,
Son cœur eſpanoüy nage, paſme, & ſe noye,
Et, dans les mouuemens du viſage & du corps,
Laiſſe, ſans ſe contraindre, eclater ſes tranſports.
A l'egal de leur Roy, tous bruſlent pour la guerre,
Tous menacent de mort le Tyran de leur Terre,
Et leur entretien ſeul eſt du celeſte Bras,
Par qui l'orgueil Rebelle eſt desja mis à bas.

Tous fondent leur espoir sur le Bras de la Sainte;
Le superbe Amaury seul en a de la crainte;
Il redoute sa force, & de ses hauts exploits
N'est pas moins alarmé, que s'il estoit Anglois.
Amaury, par le Sort, qui du Monde se joüe,
A la faueur Royale eleué de la boüe,
Bien qu'il fust sans merite, & sans extraction,
Ne souffrit point de borne à son ambition.
Tout ce que de François il restoit à la France,
Son heur prodigieux le mit sous sa puissance;
Il maistrisa son Maistre, & bannit de la Cour
Tout ce qu'il jugea propre à gaigner son amour.
Par mille vains soupçons, dont il chargea les Princes,
De fameux Exilés il remplit les Prouinces,
Et, d'entre tous les Grands, ne laissa, pres de luy,
Que ceux dont sa grandeur sceut faire son appuy.
Il ayma mieux regner, dans vne Cour deserte,
Que d'estre incessamment en crainte de sa perte,
Et, prefera de viure accablé de trauaux,
A voir au gouuernail pretendre ses Riuaux.
Tout luy sembla contraire, & tout luy fit ombrage,
De tout sexe il eut peur, il eut peur de tout âge,
Ne se creut jamais bien, dans son poste, affermy,
Et qui put estre aymé, deuint son ennemy.
Agnes le ressentit, cette belle Agnes mesme,
Qui voyoit à ses pieds le François Diademe,
Que Charles adoroit, & pour qui seulement
Il ne desdaignoit pas la qualité d'Amant.

Sous couleur de soustraire vne si chere teste,
Aux succes incertains de l'Angloise tempeste,
Il l'esloigna du Prince, & tout seul desormais
Posseda le timon, & le regit en paix.
Mais lors que sa Faueur l'eleuoit sur la nüe,
Au besoin de l'Estat la Fille suruenüe,
Par sa haute promesse, & ses faits plus-qu'humains
Arracha le timon à de si viles mains.
Il en conceut d'abord vne aspre jalousie,
Qui depuis s'accroissant jusqu'à la frenaisie,
Luy fit faire, en secret, plus d'vn puissant effort,
Pour derober aux Lys ce celeste support.
De son art toutesfois la force redoutable,
Trouuant à ses assauts la Sainte inebranslable,
Troublé de jugement, & priué de repos,
Il tire à-part son Pere, & luy tient ce propos.
Le Destin enuieux m'a rüine a jurée;
Mon bonheur luy paroist de trop longue durée;
Mon credit l'importune, & son courroux ardent
Prepare à mon honneur vn mortel accident.
I'ay tout dit, j'ay tout fait, contre cette Pucelle;
Rien ne m'a profité, Charles n'ayme plus qu'elle;
Elle occupe le throsne; elle est Reyne du Roy;
La Fortune la cherche, & s'escarte de moy.
Dans ce fatal reuers, quel conseil dois-je suyure?
Dois-je, en perdant mon grade, à ma gloire suruiure?
Ou, noyant ma douleur, dans les flots de mon sang,
Me monstrer, par ma mort, digne du premier rang?

Gillon, l'Oracle ſeul qu'il conſulte en ſes crimes,
Surpris de voir en luy ces penſers magnanimes,
L'interrompt par ces mots; Non, non, cette valeur
Eſt vn mauuais moyen, pour guerir ta douleur.
Ton ſalut, Amaury, depend de ta prudence;
Tu ne peux que par art ſurmonter la vaillance;
La fineſſe eſt ta force; il faut la pratiquer,
Et, par elle aujourd'huy, la Guerriere attaquer.
Mais employe, à la perdre, vn moins fol artifice,
Que celuy qu'autresfois t'inſpira ton caprice,
Quand tu priuas la Cour de l'illuſtre Beauté,
Qu'à tort tu crus fatale à ton authorité.
Il te falloit ſeruir de ce charmant viſage,
Pour ammolir du Roy le trop maſle courage;
Si de tous ſes appas tu l'euſſes combatu,
Il n'euſt jamais fait luire vn rayon de vertu.
Son cœur, vuide d'Agnes, par ta groſſiere addreſſe,
A donné libre entrée à cette autre Maiſtreſſe,
Qui le remplit tout d'elle, & dont l'orgueil brutal,
Dans ſa pretenſion, n'admet point de Riual.
Imprudent ennemy de ta propre fortune,
Sans trouble, auec Agnes, tu peux l'auoir commune,
Et dans l'aueuglement, dont tes yeux ſont couuerts,
Pour la vouloir entiere, entiere tu la perds.
Sois plus ſage à ce coup. Mais par quelle ſageſſe
Peux-tu de ton pouuoir ſouſtenir la foibleſſe?
Ta conduitte inſenſée à ce point t'a reduit;
Ta desfaueur prochaine en eſt le juſte fruit.

Ie ne voy qu'vn remede, au mal qui te possede,
Et la belle Exilée, Agnes est ce remede;
En la restablissant, tu l'auras pour soustien,
Et, par son interest, la mettras dans le tien.
Fais en donc ta ressource, & te ligue auec elle;
Fais luy, pour son salut, embrasser ta querelle;
Oppose Fille à Fille, en cette extremité,
Et fay, de la valeur, triompher la beauté.
Il luy tint ce discours, auec des yeux de flamme;
Le son en retentit au profond de son ame,
Et, dans ses facultés la force en imprimant,
A suyure cet auis força son jugement.
L'esperance perdüe en son cœur se resueille;
Il despesche à l'instant, vers la jeune Merueille;
L'ordre est qu'elle reuienne, & Roger, entre tous,
Est choisy pour luy faire vn message si doux.
De ces Enfans d'honneur, que les Grands des Prouinces
Laissent, comme en ostage, à la suitte des Princes,
Le beau Roger fut l'vn, par Agnes presenté,
Et parut bien son Frere, à sa rare beauté.
A la chasse penible, à la guerre mortelle,
Il assista son Roy valeureux & fidelle,
Et de sa grace encor demeura possesseur,
Lors que la jalousie en eut banny sa Sœur.
Le Fauory l'appelle, &, sans peine, l'engage
A partir, & porter l'agreable message;
Il part, descend au fleuue, & saute en vn bateau;
L'onde s'enorgueillit, d'vn si riche fardeau.

Le bateau fuit la plage, & prend le fil de l'onde,
La rame ayde ſon cours, & le vent le ſeconde;
Vn trait eſt moins leger; Chinon baiſſe, decroiſt,
S'eſloigne, ſe blanchit, s'efface, & diſparoiſt.
Roger, de temps en temps, voit, ſur les deux riuages,
Aller chemin contraire, & chaſteaux & villages,
Il voit, de plus en plus, le flot ſe deſployer,
Puis, dans vn lit plus ample, il le voit ſe noyer.
La Loire le reçoit, & reçoit la chalouppe;
Le vent frais continüe à luy ſouffler en pouppe;
Vne heure, ou moins encor, luy fait gaigner Saumur
Et razer en gliſſant le pied de ſon beau mur.
Iour & nuit elle coule, & nul temps ne l'arreſte;
Nuit & jour ſon voyage eſt exempt de tempeſte;
De Sé viennent les Ponts; elle y dreſſe ſon cours,
Les paſſe, puis, d'Angers voit & laiſſe les tours.
Enfin, au premier feu de la plus viue eſtoille,
Non loin de Chantonceaux, elle baiſſe la voile,
L'auiron luy ſuffit, &, par ſon ſeul effort,
Auant la nuit venüe, elle ſurgit au port.
Ainſi, du haut d'vn mont, l'œil reconnoiſt à peine
Vne perdrix cachée aux ſillons de la plaine,
Qu'auſſi-toſt, pour la prendre, vn vigoureux Lanier
Quitte, d'vn bruſque vol, le poin du Fauconnier.
Du ſommet de la roche, en roidiſſant ſon aiſle,
Par les liquides airs il s'eſlance vers elle,
Et s'abat ſur ſon corps, d'vn ſi pront mouuement,
Qu'il confond l'arriuée auec le partement.

Où, vers les Champs Bretons, la Loire moins preßée,
N'a plus que le terrain, pour bride & pour chaußée,
Et, se donnant par force vn lit plus spacieux,
Va grossir l'Ocean de flots audacieux;
Non loin de son riuage, vne basse Colline
Porte vn vaste Palais, qui la Plaine domine,
Qui domine le Fleuue, &, comme Roy de l'air,
Tousjours, aux enuirons, le voit tranquille & clair.
Tout rit, & Ciel, & Terre, à ce rare Edifice,
Ce que peut la Nature vnie à l'Artifice,
L'assiette, le dessein, la structure, à souhait,
Concourent à le rendre vn ouurage parfait.
La forme en est quarrée, & son altiere masse
De quatre pauillons les estoilles menace;
D'vn foßé large & creux, il est enuironné,
Et, pour estre estendu, n'en est pas moins orné.
De jaspe & de porphyre, vne solide escaille
Reuest par le dehors son espaisse muraille,
Le portail est de marbre, & son cintre pesant
Pose sur dix piliers de metal reluysant.
Entre chacun des jours, deux colonnes d'albastre
Font de la Cour pompeuse vn noble Amphitheatre,
Et cent bustes de bronze, en cent niches d'azur,
Entre chaque colonne, embellissent le mur.
L'escalier est profond, & sa douce montée
De precieux cailloux est peinte & parquetée;
Il est haut, & son faix, d'vn & d'autre costé,
Par vingt Geans d'airain, sur la teste est porté.

Le plafond eclatant de la ſuperbe ſale,
Semble auoir appauury la riue Orientale,
Tant l'Art imitateur a, dans ſes ornemens,
Semé de faux rubis, & de faux diamans.
Vne ſuitte ſans fin de Pieces magnifiques,
Où, parmy les tableaux, eclatent les antiques,
Et l'or debat du prix aueque le cryſtal,
Fait les riches dedans de ce Palais Royal.
A l'œil, pour loin qu'autour ſes regards il promeine,
Paroiſt plus d'vn parterre, & plus d'vne fontaine;
Ce ne ſont que canaux, que boſquets, & que prés,
Semés d'Antres mouſſus, au repos conſacrés.
Ce Lieu comprend, tout ſeul, ce que l'humaine enui
Peut conceuoir de propre au bonheur de la vie,
Diſſipe tous les ſoins, & repaiſt tous les ſens,
D'objets delicieux, de plaiſirs innocens.
Des Princes Angeuins il fut le doux Aſyle,
Quand le Sort leur oſta l'vne & l'autre Sicile,
Et, dans vn ſi funeſte & ſi triſte malheur,
Put conſoler leur cheute, & flater leur douleur.
Auant leur Regne eſteint, ſur le bord de la Loire,
Robert le conſtruiſit, pour teſmoin de ſa gloire,
Et, de tous ſes Eſtats la richeſſe y portant,
Ainſi qu'vn autre Ciel, le rendit eclatant.
Au milieu des Partis, cet eſpace de terre
Eſtoit ſeul reſpecté du Demon de la Guerre,
Sans que l'Eſtranger meſme euſt entrepris jamais
D'en violer l'enclos, ni d'en troubler la paix.

En vn desert si beau, la Belle confinée
Seule, en pleurs & souspirs, passoit chaque journée,
Sans qu'il pust de son sein, par aucun agrément,
Bannir le desplaisir de son bannissement.
Roger, touchant le port, de sa barque se lance,
Et vers le beau Palais rapidement s'auance;
Il y cherche sa Sœur, mais en vain toutesfois;
Par les jardins elle erre, elle erre par les bois.
Peu loin du haut Palais, vers où l'herbe fleurie
Peint de mille couleurs vne vaste prairie,
D'vn insensible trait, s'esleue vn Tertre bas,
Sur qui Flore & Zephyre estalent leur appas.
A trauers la prairie, & dans le sein de l'herbe,
D'arbres droits & branchus, vne route superbe
Du Palais y conduit, &, de son berceau vert,
Contre le chaud du jour, forme vn chemin couuert.
Où la route finit, le Tertre se presente,
Et conuie à monter, par sa facile pente;
Le pied en est humide, & trempé en vn fossé,
Qui le tient, tout autour, comme vne Isle, embrassé.
Au milieu de sa coste, vne viue fontaine,
A trauers les cailloux, s'espanche dans la plaine;
Et, de mille ruisseaux la plaine entrecoupant,
Y nourrit la verdure, & s'y pert en rampant.
Par vn jeu tout nouueau de l'artiste Nature,
Dix Roches, d'vne affreuse & bizarre figure,
Sement le tour du Tertre, & leur difformité
Par vn contraire effet, en cause la beauté.

Mais les deux grands Rochers, dont ſe forme ſa creſte,
Aux Cieux plus fierement dreſſent leur chauue teſte ;
Et, par le bel exces de leur enormité,
Dominent ſur le Tertre, aueque majeſté.
Tous deux, comme à-l'enuy, par leurs pointes cornuës,
Prouoquent au combat, & les vents & les nuës,
Et monſtrent, dans leur tour, & leur ſein tenebreux
Cent grottes, cent vallons, & cent abyſmes creux.
Du plus haut au plus bas, en touffes differentes,
Par tout, d'entre les Rocs, ſortent de vieilles plantes,
Qui pendant les chaleurs, ſous leur feüillage eſpais,
Et conſeruent l'ombrage, & maintiennent le frais.
Ce Lieu, ſur tous les lieux du Royal Hermitage,
Au jugement d'Agnes remporte l'auantage ;
Il la retient les jours, il la retient les nuits,
Et luy fait quelquesfois ſupporter ſes ennuis.
Roger impatient, vers l'aymable Colline,
Pour rencontrer la Belle, à grands pas s'achemine,
Et, l'ayant aperceüe, au pied de ces grands bois,
De tout loin qu'il la voit, luy crie à haute voix.
Repren, ma chere Sœur, ta premiere allegreſſe ;
Ta deſtinée enfin demeure la maiſtreſſe ;
Amaury s'humilie, & conſent qu'à la Cour
Tu faces, à ſa honte, vn triomphant retour.
De ton Aſtre crüel l'influence adoucie,
Permet qu'à ſa faueur ton Riual t'aſſocie ;
Il t'y veut pour compagne, & t'inuite, par moy,
A venir auec luy repoſſeder ton Roy.

Agnes, que son exil, dans la melancolie,
Profondement alors tenoit enseuelie,
Respond nonchalamment; Ah! que dis-tu Roger?
Contre ses interests voudroit-il m'obliger?
Il repart; L'interest de sa propre puissance,
A te faire cette offre, engage sa prudence;
Il le fait pour luy-mesme, & met, dans ton secours,
Ce qui reste d'espoir à ses malheureux jours.
Le pitoyable Ciel, pour finir ta misere,
A fait naistre vn beau Monstre, vne illustre Bergere,
Dont l'effort heroique, en releuant l'Estat,
De l'Autheur de tes maux le grand Colosse abat.
Charles, sur elle seule, aujourd'huy se repose;
Il veut que, de l'Armée, elle seule dispose;
Par ses mouuemens seuls, tout le Conseil agit,
Et la France, par elle, aujourd'huy se regit.
Amaury, dont la cheute est, par elle, euidente,
Met en toy son recours, en toy met son attente,
Et veut que la beauté combatant la valeur,
Luy serue à reprimer le cours de son malheur.
Sur le point du naufrage, à son ayde, il implore
Le visage diuin que l'Vniuers adore;
A son ayde il t'implore, & te veut bien deuoir
Tout ce qu'à l'auenir il aura de pouuoir.
Tandis qu'à ta grandeur le Sort est fauorable,
Abandonne ce lieu, pour toy si miserable,
Quitte cette prison, viens regner à la Cour,
Et viens y rallumer le flambeau de l'Amour.

Par

Par ton propre Ennemy puiſſamment ſecondée,
Tu reprendras la place autresfois poſſedée,
Deſtruiras la Guerriere, & pres du jeune Roy
Ne verras rien de grand, qui ne ſoit moins que toy.
De tranſport elle baiſe, elle embraſſe ſon Frere,
Deſormais, de ſon ſort, toutes choſes eſpere,
Vers le riche Sejour, tourne à l'inſtant ſes pas.
Et ſent, auec plaiſir, reſueiller ſes appas.
Elle ordonne, en marchant, que ſa galere aymée,
De voile, & d'auirons, ſoit prontement armée,
Et que chacun des ſiens, le ſommeil banniſſant,
Soit preſt à s'embarquer, au Soleil renaiſſant.
Dans ſa chambre elle paſſe, & là, pleine de joye,
Des veſtemens pompeux l'abondance deſploye,
Et pour accompagner ſes precieux habits,
Tire des diamans, des perles, des rubis.
Sa main en trouue plus, que ſon cœur n'en deſire,
Le nombre l'embaraſſe, & ſa peine eſt d'elire;
Elle en pare à la fin, auec addreſſe & choix,
Sa ſimarre, ſon col, ſa coiffure & ſes doigts.
La nuit ſe paſſe toute, en ce bel exercice,
Sans que, ſous ſes pauots, Agnes s'appeſantiſſe,
Mais attendant le jour, qui tarde à reuenir,
Elle veut que Roger la vienne entretenir.
Elle ſe fait conter l'enuoy de la Guerriere,
De ſon auenement l'admirable maniere,
Les Forts qu'elle a conquis, les Chefs qu'elle a dontés,
Et ſur tout, ſes attraits, ſa grace, & ſes beautés.

Roger l'instruit de tout, & , loüant la Pucelle,
En beauté toutesfois, la fait bien moindre qu'elle ;
Elle, qui se connoist, le croit facilement,
Et s'en ose promettre vn bon euenement.
Seule enfin il la laisse, & voit, sur le riuage,
La nombreuse famille, & le riche equipage ;
L'embarquement se fait, & sous le grand fardeau
La galere s'enfonce, & se met à fleur d'eau.
Agnes demeure seule, en sa chambre dorée,
Qui de brillans miroirs tout-autour est parée,
Et, de quelque costé qu'elle tourne les yeux,
Y voit l'Objet de tous le plus delicieux.
En la plus haute part d'vn visage celeste,
Les glaces luy font voir vn front grand & modeste,
Sur qui, vers chaque temple, à boüillons separés,
Tombent les riches flots de ses cheueux dorés.
Sous luy, roulent deux Cieux, d'où mille ardentes flammes,
Mille foudres, sans bruit, se lancent dans les ames ;
Deux yeux estincelans, qui, pour estre serains,
N'en font pas moins trembler les plus hardis humains.
Là, forgent les Amours les redoutables armes,
Dont les coups, pour du sang, ne tirent que des larmes,
De là volent les dards, de là volent les traits,
Auec qui les esprits n'ont, ni trefue, ni paix.
Au dessous se fait voir en chaque joüe eclose,
Sur vn fond de lys blanc, vne vermeille rose,
Qui, de son rouge centre espandüe en largeur,
Vers les extremités fait paslir sa rougeur.

Plus bas s'offre, & s'auance vne bouche enfantine,
Qu'vne double fossette aux deux angles termine,
Et dont le petit tour, fait d'vn coral riant,
Couure vn double filet de perles d'Orient.
On voit que la Nature, acheuant son ouurage,
D'vn exquis artifice arondit ce visage,
A ses plus petits traits donne vn air delicat,
Et mesle, en tout son teint, la fraischeur à l'eclat.
On voit que, sous son col, vn double demy-globe
Se hausse par mesure, & sousleue sa robe;
L'vn, & l'autre d'vn blanc si pur & si parfait,
Qu'il ternit la blancheur de la neige & du lait.
On voit, hors des deux bouts de ses deux courtes manches,
Sortir, à descouuert, deux mains longues & blanches,
Dont les doigts inegaux, mais tous ronds & menus,
Imitent l'embonpoint des bras longs & charnus.
S'obseruant toute entiere, Agnes se trouue grande,
De la juste grandeur que son sexe demande,
Et dans sa taille noble, & sa libre action,
Elle ne voit que gloire, & que perfection.
Elle juge qu'en tout, toute autre elle surpasse,
Mais remarque, sur tout, l'inexprimable grace,
Qui, dans ce bel amas, ses beaux rayons semant,
En rend beau l'assemblage, & le lustre charmant.
A ces dons naturels enfin joignant l'estude,
Elle adoucit, par art, tout ce qu'ils ont de rude,
Et mettant, en leur jour, tout ce qu'ils ont d'appas,
Se tire hors du rang des Beautés d'icy bas.

Telle ou moins radieuſe, eſt l'Aurore vermeille,
Quand au ſortir des Flots le Monde elle reſueille,
Et, mirant ſes attraits dans les ſaphyrs des Cieux,
Range ſa cheuelure, & compoſe ſes yeux.
La Belle, à tant d'eclat, elle meſme s'admire,
Et de ſon propre amour eſt atteinte, & ſouſpire;
Elle ſe croit Deeſſe, &, des humbles mortels,
S'appreſte à receuoir l'encens & les autels.
Agnes, dit-elle alors, contemplant ſon image,
Enfin ton Ennemy t'eſt venu rendre hommage;
Tu le vois à tes pieds, tu le vois plein d'ennuy,
Qui recourt à ton ayde, & brigue ton appuy.
A quel plus grand honneur aurois-tu ſceu pretendre?
La gloire de ton Nom plus loin ne peut s'eſtendre;
Deſormais que ſous toy s'abbaiſſe la Fierté,
Sous qui le Monde a veu ſuccomber ta Beauté.
Menage, heureuſe Agnes, cet inſtant fauorable,
Qui peut changer en mieux ton eſtat miſerable;
Du gré de ton Riual, va de luy te venger;
De ton Prince, auec luy, va l'amour partager.
Va partager ſon Sceptre, auec ton Aduerſaire;
Mais ne te joins à luy que pour mieux le desfaire,
Ne ſonge, en le ſauuant, qu'à le faire perir,
Et te garde d'aymer, qui n'a pu te cherir.
Le Ialoux, à ſon ayde, aujourd'huy ne t'appelle,
Que pour vaincre, par toy, l'inuincible Pucelle;
Son danger luy fait ſeul ce remede embraſſer;
La Pucelle chaßée, il te voudra chaſſer.

Chasse là de la Cour, puis luy-mesme l'en chasse;
Pres du Roy seulement songe à rentrer en grace;
Peu de temps suffira, pour rengager ce cœur,
Sous l'agreable joug de son premier vainqueur.
Mais il faut l'attaquer, auec toutes tes armes,
Monstrer tous tes appas, estaler tous tes charmes,
Et, desployant ta force & ta dexterité,
Pour la seconde fois, donter sa liberté.
Vienne apres, cette Fille, effroy de l'Angleterre,
Pour t'oster ce Captif, te declarer la guerre;
Malgré tout son pouuoir, ses Cieux, ou ses Enfers,
Tu retiendras ta prise, en tes aymables fers.
Roger entre à ce mot, & luy dit que l'Aurore
Eclaircit desja l'ombre, & commence d'eclôre,
Qu'il est temps de partir, & que les matelots
N'attendent qu'apres elle à sillonner les flots.
Ma Sœur, adjouste-t-il, de ta grandeur future
Renforce l'esperance auec ce bon augure;
Le vent frais, qui vers toy m'a si viste amené,
Pour seconder tes vœux, tout à coup s'est tourné.
Iusques dans ce desert, la Fortune changée
Te vient faire raison de t'auoir outragée;
Elle vient au deuant de ta rare beauté,
Pour luy seruir de guide, au throsne souhaité.
Sors donc, brillant Soleil, de cette nuit profonde,
Et reuiens de ta flamme illuminer le Monde.
Agnes dans le desir d'aller luire à la Cour,
Abandonne à l'instant ce superbe Sejour.

Elle court vers le port, par Roger ſouſtenüe,
Et marque ſes beaux pas dans l'arene menüe;
Le vaiſſeau la reçoit ſur vn pont preparé,
Et de l'humide bord eſt ſoudain ſeparé.
Pour donner à ſa courſe vn chemin plus facile,
La Loire s'applanit, & ſemble eſtre immobile;
Le Pilote, à la pouppe, alors ſe vient placer,
Et fait la voile au maſt, ſur l'antenne, hauſſer.
On ne voit plus aux Cieux paroiſtre aucune eſtoille,
Vn amoureux Zephyre enfle la riche voile,
La chourme, en ſes deux bords, ſuſpend les auirons.
Et voit le fleuue calme, en tous les enuirons.
Contre le cours des flots, on ouure la carriere;
L'eau boüillonne deuant, & murmure derriere;
Le vent pouſſe, & l'endroit, où la proüe a paſſé,
Garde long-temps d'eſcume vn blanc ſillon tracé.
Gergeau voit, cependant, par Dunois & la Sainte,
Auec tous leurs drappeaux, occuper ſon enceinte,
Et voit en tous ſes toits, le Camp victorieux,
Par les mains du Sommeil, ſouffrir clôre ſes yeux.
Mais, auant que le jour ſorte du ſein de l'Onde,
Et rende la couleur à la face du Monde,
Chacun, par la trompette, au depart excité,
Prend la route de Meun, d'vn pas precipité.
On va, comme en volant, & le cours de l'Armée
Laiſſe à peine ſa trace en l'arene imprimee;
Orleans la reuoit, &, ſous ſes hauts remparts,
En retient, pour vn temps, les braues eſtandards.

Honteux de n'agir point en ſa propre querelle,
Son Citoyen s'anime à combattre pour elle,
Et mille, des moins vieux, ſur ſa place enrollés,
Volontaire recreüe, aux ſoldats ſont meſlés.
De ce nombre, en paſſant, ils accroiſſent leur nombre;
Sur ce temps vient la Nuit, mais elle vient ſans ombre;
La Lune l'illumine auec ſes plus beaux rais;
Ils reprennent leur marche, & joüiſſent du frais.
Vers Meun tire l'Armée, & l'Aube renaiſſaute,
Luy fait voir de ſes toits la cime blanchiſſante;
Les Coureurs auancés y donnent bruſquement,
Et franchiſſent, d'vn ſaut, le bas retranchement.
De la teſte du pont, au temps meſme, ils s'emparent;
Le defenſeur ſe trouble, & ſes eſprits s'egarent;
Il craint, il fuit d'abord, & le poſte ocupé
De peu de noble ſang en demeure trempé.
Sans peine, la Guerriere emporte le paſſage,
Gaigne, aueque les ſiens, l'oppoſite riuage,
Et, d'vn pas de vainqueur, approche Baugency,
Deuant que l'horizon ſoit par tout obſcurcy.
Au bruit de ſes tambours, l'Anglois tremble & friſſonne,
Abandonne le champ, la muraille abandonne,
Et, dans le ſeul Chaſteau ſur la Ville eleué,
Croit du foudre François pouuoir eſtre ſauué.
Comme lors qu'vn grand feu, que ſuſcité en la plaine,
Du glaçant Aquilon la vigoureuſe haleine,
D'vn vol impetüeux, aueque les moiſſons,
Enueloppe & deſtruit, les bourgs & les buiſſons;

Les Peuples, qu'il ſurprend dans la vaſte campagne,
Quitent de toutes parts, courent vers la montagne,
Y grimpent effrayés, & de l'embraſement
N'eſperent s'affranchir, qu'au ſommet ſeulement.
Du ſourcilleux Chaſteau la ceinture terrible
Borde vn Roc eſcarpé, hautain, inacceſſible,
Où meine vn endroit ſeul, & de ce ſeul endroit
Droitte & roide eſt la coſte, & le ſentier eſtroit.
L'Anglois, bien que ſur luy tombe toute la France,
A l'abry de ce mur fait voir de l'aſſurance,
Et ſe figure encor, qu'il peut du Conquerant,
Par cette forte digue, arreſter le torrent.
Mais l'affreuſe Terreur, qui, contre la Pucelle,
Voit, dans cette eſperance, obſtiner le Rebelle,
D'vn ſi friuole eſpoir ſouſrit amerement,
Et, vers les champs Bretons, vole ſoudainement.
Vers la nuit, la Guerriere, arriue ſous la Place,
La ſomme vainement, vainement la menace,
Par tout, aux enuirons, va les gardes poſer,
Puis au Camp, ſous leur foy, permet de repoſer.
Voyant du Monde enfin les tenebres chaſſées,
Elle eſueille, en tous lieux, les trouppes delaſſées,
Les aſſemble, & leur dit; A vos vaillantes mains,
On ne peut oppoſer que des obſtacles vains.
Il n'eſt rien de ſi grand, rien de ſi redoutable,
Où ne puiſſe aſpirer voſtre cœur indontable,
Et ce Roc, qui ſi bas vous deſcouure au deſſous,
Va bien-toſt eſprouuer ce que peſent vos coups.

Quoy qu'il soit defendu, par sa pente couppée,
Il va voir, sur sa cime, eclater vostre espée,
Et quoy qu'à la Nature, en luy, se joigne l'Art,
Il va voir, sous vos pieds, l'orgueil de son rempart.
Tous, d'vn mesme transport, ces paroles entendent,
Tous l'attaque impossible, à haute voix, demandent;
L'Heroine les loüe, & fait, des ce moment,
D'vn ample Caualier jetter le fondement.
Par ses ordres, en rond, la figure s'en trace;
De gazon & de bois s'en compose la masse;
D'heure en heure il se hausse, &, dans moins de cinq jours,
De la superbe Place il commande les tours.
Tout le Camp à-l'enuy s'occupe à cet ouurage;
Son oblique chemin doucement se menage,
Et sans estre, en nul lieu, ni roide, ni glissant,
Chacun le monte à l'aise, à l'aise le descend.
Dans cinq jours on l'acheue, & desja, sur le faiste,
Le foudroyant metal fait bruire sa tempeste;
Desja les assiegés, qu'elle voit au dessous,
Malgré leur assurance, en redoutent les coups.
Vers le bas de la Loire, vne guerriere bande
Sur ce temps se descouure, &, se descouure grande;
Ses harnois sont polis, & batus du Soleil,
Luy rendent vn eclat, à son eclat pareil.
L'effroyable Terreur, turbulente & rapide,
Luy tient lieu, dans son cours, de trompette & de guide,
Fend les airs à sa teste, & d'vn vol elancé,
La meine au bouleuard, par la Sainte, pressé.

Elle a pour Chef Artus, ce Breton magnanime,
Qui, sur cent nobles faits, bastissant son estime,
Au degré le plus haut, où montent les soldats,
A l'ombre des lauriers, auoit porté ses pas.
En cent occasions, sa force & sa conduitte
Aux trouppes des Tyrans auoient donné la fuitte,
Auoient de leur bonheur arresté le progres,
Et mis l'honneur du Prince, à couuert de leurs traits.
Mais la peste des Cours, la noire Ialousie
Contre tant de vertus armant sa frenaisie,
Le jeune Roy par elle, & surpris, & gaigné,
L'auoit indignement de sa grace eloigné.
Et ce fatal exil, cette injure soufferte,
Aux maux de la Couronne ayant la porte ouuerte,
Le valeureux Breton, par les siens, outragé,
Par son propre Ennemy, se vit trop bien vengé.
Vn cœur moins genereux eust aymé sa vengeance;
Le sien ne peut l'aymer, aux despens de la France;
Il la souhaita libre, & creut tousjours deuoir
Pour elle, quoy qu'ingrate, employer son pouuoir.
Ainsi, lors qu'vn Amant, par son noble seruice,
A de ses Enuieux resueillé la malice,
Et que sa Dame foible, & sousmise à leur loy,
A d'vn bannissement recompensé sa foy;
Si de quelque grand mal il la voit menacée,
Il sent renaistre en luy sa tendresse passée;
Toute injuste qu'elle est, il la cherit tousjours,
Et ne peut plus songer qu'à luy donner secours.

Enfin, auec cent voix, la vague Renommée
Le vient entretenir de la Bergere armée,
Et, luy contant au long ses valeureux exploits,
La luy fait croire née au salut des François.
Au bruit d'vne si rare & si haute merueille,
Le genereux Artus son courage resueille;
L'entreprise le charme; il y veut prendre part,
Ramasse sa puissance, & haste son depart.
Tout ce que la Bretagne a d'ames belliqueuses,
Suit du Heros Breton les enseignes fameuses,
Et, de ses bords tiré, par l'espoir des combats,
Vers la Loire, apres luy, precipite ses pas.
Ces inuincibles cœurs, du fond de leur Prouince,
Au secours de la France, accompagnent leur Prince,
A ses commandemens ont leur vouloir sousmis,
Et bruslent d'affronter les drappeaux ennemis.
Aux rempars d'Orleans, par le milieu du Maine,
Infatigable & pront, leurs brigades il meine,
Et sur la Sarte apprend, que le Sort est changé,
Et que Dunois assiege, au lieu d'estre assiegé.
Sous Vendosme il apprend, que de l'Angloise Armée,
Par la valeur Françoise à-demy consumée,
Dans le fort Baugency, les restes ramassés,
Par le bras de la Sainte, alloient estre forcés.
Il repute à malheur ces heureuses nouuelles,
Et, pour joindre Dunois, voudroit prendre des aisles;
Ah! Compagnons, dit-il, pressons, doublons nos pas,
Et que l'Anglois par nous souffre quelque trespas.

Si nous ne nous hastons de luy porter la guerre,
Nous aurons vainement trauersé tant de terre,
Et ce dernier rempart, qu'attaque le François,
Sera, sans nous encore, asseruy sous ses loix.
Le Breton à ces mots, d'vne course hastiue,
Iusques aux murs de Blois, ce mesme jour, arriue,
Dans l'ombre suit sa course, &, trompant le sommeil,
Est desja loin de Blois, au leuer du Soleil.
A la fin Baugency luy descouure sa Roche;
Le François le descouure, & le voit qui s'approche;
l le juge Ennemy, suspend tous ses trauaux,
le va reconnoistre, auec mille cheuaux.
Il va, songe à combattre, & ses armes appreste;
Des escadrons serrés la Sainte prend la teste;
Artus la voit venir, arreste ses soldats,
S'auance seul vers elle, & marche au petit pas.
Elle, à qui plaist du Chef la guerriere asseurance,
Au petit pas, vers luy, seule marche & s'auance;
Il a la lance haute, elle l'a haute aussi,
Mais preste à la coucher, lors qu'il luy parle ainsi;
De grace, fay moy voir la vaillante Pucelle,
Qui remplit l'Vniuers de sa gloire immortelle;
Des riuages Bretons, je viens la visiter.
Tu la vois, respond-elle, & te peux contenter.
Il reprend; O des Cieux merueille incomparable,
Au malheureux Artus monstre toy fauorable;
Reçoy le au rang des tiens, &, comme ton soldat,
Laisse luy, par ses faits, meriter de l'Estat.

Ses perfides Riuaux, par leur noir artifice,
Contre luy, de son Prince ont surpris la justice;
Leur addresse maligne a pu le luy rauir,
Et la reduit, par force, à ne le plus seruir.
Toy, qui lis dans les cœurs, ô Sainte magnanime,
Voy si son infortune est l'effet de mon crime,
Si ses Peuples, par moy, sont accablés de fers,
Et si je suis l'autheur des maux qu'ils ont soufferts.
Des lasches Courtisans defens mon innocence,
Et sers toy de mon bras, pour le bien de la France;
I'implore ta bonté, j'implore ton pouuoir,
Fay que je viue & meure, en suyuant mon deuoir.
Tu vois de mes vassaux la genereuse elite;
Leur naissance est illustre, illustre leur merite;
Tout cede à leurs efforts, & le superbe Anglois
Est desja, sous leurs coups, tombé plus d'vne fois.
Ie t'offre cette bande, & je m'offre auec elle,
A ta rare valeur, joins sa force & mon Zele,
Aux dangers les plus grands, esprouue nostre foy,
Et croy que nous mourrons, ou vaincrons auec toy.
Elle respond alors; Quelle lointaine plage
Du genereux Artus ignore le courage?
Quel climat si barbare, & si peu frequenté,
N'a pas sceu sa constance, & sa fidelité?
Ouy, je reçoy ton offre, & je tiens mesme à gloire
De remporter, par toy, le prix de ma victoire;
Ie renforce mon Camp de tes braues guerriers,
Et veux bien, comme à toy, leur deuoir mes lauriers.

Ton Monarque ſçaura, combien ton aſſiſtance
Aura de ſon pays haſté la deliurance,
Et ſans plus eſcouter, ni jaloux, ni flateur,
Cherira deſormais vn ſi grand Seruiteur.
A l'accueil obligeant de la Fille diuine,
Sur l'arçon, deuant elle, humblement il s'incline;
Elle tourne, & l'emmeine; il ſuit d'aiſe rauy,
Et des ſiens, vers le mur, en bon ordre, eſt ſuyui.
L'aſſiegé qui le voit, & qui voit la Pucelle
Enfler ſes eſcadrons d'vne trouppe nouuelle,
Glacé par la Terreur, & du François pouſſé,
Se ſent de ſa vertu, tout à coup, delaiſſé.
Comme quand, par le trait d'vne volante foudre,
Vn ſuperbe Palais vient d'eſtre mis en poudre;
Sans que l'art, dont le Prince a creu le ſecourir,
Ait produit autre effet, que l'y faire perir;
Si par l'effort du vent, au prochain edifice,
L'eſpouuantable feu ſe reſpand, & ſe gliſſe;
Son tremblant poſſeſſeur, ne pouuant l'amortir,
Pour ne s'y perdre pas, ſe reſout d'en ſortir.
Ainſi quand Baugency, voit fondre ſur ſa teſte,
Du foudroyé Gergeau la mortelle tempeſte,
Son braue defenſeur n'oſe plus reſiſter,
Et, pour n'y perir pas, reſout de le quitter.
La Nuit ſuruient obſcure, & du bras de la Sainte,
Dans l'eſprit des Anglois vient redoubler la crainte;
Et la froide Terreur, ſes glaces y ſemant,
Leur fait de leur ſalut juger ſiniſtrement.

Elle n'offre à leurs yeux que des objets funebres,
Et la lumiere à peine a banny les tenebres,
Que, dans le desespoir d'vn aßés pront secours,
Ils se monstrent, sans dards, au sommet de leurs tours.
A ce signal de paix, l'attaque est suspendüe;
La Place capitule, & soudain est rendüe;
Douze enseignes d'elite, & cinq forts estandards,
Sous la foy du Traité, sortent de ses remparts.
Les Demons, dont la rage a formé tant d'obstacles,
Cedent à ce torrent de visibles miracles,
Et, trop foibles contre eux, veulent, pour quelque temps,
Cesser de trauerser les François combatans.
Iamais aucun dessein n'eut vn cours si rapide;
D'vn commun sentiment, c'est le Ciel qui le guide;
Le doigt de Dieu s'y voit, &, dans tout son progres,
Paroist l'executeur des souuerains Decrets.
Les vaincus à Ienuille obtiennent qu'on les rende;
Vn grand corps est choisy; Saintrailles le commande;
Il va pour leur escorte, &, dans Meun repassant,
Voit, contre luy, l'Anglois en bataille auançant.
Le peril de Gergeau, sensible à l'Angleterre,
Auoit porté ses Chefs à retenter la guerre,
Et Talbot, auant tous, redeuenu puissant,
Raccouroit vers la Loire, en ce besoin pressant.
Mais, dans sa pronte marche, en ayant sceu la prise,
Bien que ce mal le touche, il feint qu'il le mesprise,
Et, sans laisser troubler son ferme jugement,
Tourne vers Baugency, d'vn soudain mouuement.

La vehemente peur de ce nouueau dommage,
Dans son valeureux sein, renforce son courage,
Il anime ses gens, & ses gens animés
Renforcent leur courage, & marchent enflammés.
Talbot de Meun s'approche, &, hors de sa muraille,
Apperçoit les François, qui viennent en bataille;
Puis voit vn corps serré, de neuf fois cent soldats,
Se detacher du leur, & venir à grands pas.
A l'aspect de ce corps, le cœur remply de joye,
Pour les siens, il le juge vne facile proye,
Commande, contre luy, douze gros escadrons;
L'ordre n'est pas donné, qu'ils partent vifs & pronts.
Humford qui les regit, voit, & non sans merueille,
Que l'enseigne opposée à la sienne est pareille,
Puis à la contenance, à l'habit, à la voix,
Reconnoist que la trouppe est d'amis, & d'Anglois.
Leur Chef, en l'abordant, parle ensemble, & souspire;
Baugency, luy dit-il, n'est plus sous nostre Empire;
Il nous vient d'eschaper, & le secours douteux
Nous a reduits à prendre vn party si honteux.
Humford à cet auis, l'ame pleine de glace,
Va surprendre Talbot par cette autre disgrace;
Et le braue Talbot, du coup inopiné,
Bien qu'il le cele encore, a le cœur estonné.
Il se dit à soy-mesme; Enfin si, sur la Loire,
Dunois s'est veu, par tout, suyui de la victoire;
S'il a, sous Orleans, nostre lustre obscurcy;
S'il a forcé Gergeau, s'il a pris Baugency;

Que

Que luy reste-t-il plus, qu'à voir nostre desfaitte?
Pour la seconde fois, songeons à la retraitte,
Cedons au plus puissant, reuerons son bonheur;
Et laissons à sa gloire immoler nostre honneur.

Dans vn ordre serré, pour chercher vn Asyle,
Aussi-tost sur ses pas, il tourne vers Ienuille;
De temps en temps s'arreste, & monstre à l'Ennemy,
Sur vn front descouuert, vn courage affermy.
Le Caualier François le poursuit de furie,
Et, dés le premier choq, rompt sa Cauallerie;
Puis, en queüe, à la teste, aux costés, le chargeant,
Il le contraint de faire vn cours moins diligent.

Ainsi quand, au milieu de l'Abyssine plage,
Le Tygre bondissant, affamé de carnage,
Se trouue tout à coup enceint & poursuyui,
De Negres, à sa mort, animés à-l'enuy;
Bien que d'vn pas leger, & d'vne forte haleine,
Il s'esloigne, à la course, au trauers de la plaine,
De moment en moment, par cent traits arresté,
Il s'affoiblit d'haleine, & de legereté.

Talbot va lentement, mais tousjours gaigne terre,
Sans laisser perdre l'ordre aux trouppes d'Angleterre;
Fascot est deuant tous, apres tous est Humford;
L'vn perce le François, l'autre en soustient l'effort.
Long-temps, en cet estat de guerre & de voyage,
L'Anglois marche & resiste, auec peu de dommage,
Et desja sous Patay, malgré tout, arriué,
Voit les murs de Ienuille, & s'estime sauué;

Quand la Sainte & Dunois, ſur l'auis de Saintrailles,
Quittent de Baugency les conquiſes murailles,
Et, vers le fier Talbot, fendant le ſein des airs,
Viennent enuironnés de foudres & d'eclairs.
A l'auis redoublé, qui les preſſe, & repreſſe,
Ils raſent les ſillons d'vne egale viſteſſe;
Auec eux eſt Artus, auec eux ſes ſoldats,
Et l'aride terrain reſonne ſous leurs pas.
Mais ils ont beau piquer, & beau laſcher la bride;
Leur carriere eſt en vain vigoureuſe & rapide,
Vn bois ſombre & touffu, rencontré ſur leur cours,
Les egare d'abord, en ſes confus deſtours.
Dans ces forts vainement plus d'vn paſſage ils s'ouurent;
Les Anglois à leurs yeux, par ce voile, ſe couurent;
La chaſſe eſt en defaut, & le boüillant Dunois
Se plaint, que ſon malheur luy derobe l'Anglois;
Artus en paroiſt triſte, & regarde la Sainte;
Mais, Allons, leur dit-elle, & ſans doute, & ſans plainte;
Talbot ſera ma proye, il ne peut l'euiter;
Le Ciel, en ma faueur, va ſa trace eſuenter.
Et, ſur ce meſme temps, en ce lieu meſme arriue
Vn Cerf, large de teſte, & de taille exceſſiue,
Qui d'vn colier d'argent a le grand col armé,
Et l'argent, tout autour, de lys d'or eſt ſemé.
Ce Cerf, depuis vn ſiecle, en ces Prouinces erre,
Et joüit de la paix, au milieu de la guerre,
Par vn heureux deſtin de gloire accompagné,
Reſpecté des Veneurs, & des chiens eſpargné.

Pris jeune sous la Biche, il eut pour sa Maistresse
Du premier des Valois la Femme chasseresse,
Et de sa noble main flaté, paré, nourry,
Vescut, parmy sa Cour, animal fauory.
Là poußé d'vn instinct, ou d'vne connoissance,
Comme s'il eust preueu les succes de la France,
Par cent signes diuers, mais signes euidens,
Il luy marqua tousjours ses futurs accidens.
Rendu mesme aux forests, & libre de seruage,
De ce pressentiment il n'eut pas moins l'vsage,
Et ne parut depuis, que pour luy presager,
Ou son proche bonheur, ou son proche danger.
La Sainte le descouure, &, Voilà, leur dit-elle,
Qui va dans vn moment nous monstrer le Rebelle,
C'est le Ciel, qui l'enuoye; allons, & sur ses pas,
Portons à l'Ennemy la honte & le trespas.
Le Cerf, en ce moment, abandonne la place,
Et la Fille & Dunois le suyuent à la trace,
Artus comme eux le suit, & tous trois, pleins d'ardeur,
Courent, en le suyuant, de pareille roideur.
Mais la legere Beste, en sa longue carriere,
Prend tousjours auantage, & les laisse derriere;
Sans ailes elle vole, & se perd deuant eux;
Leurs pas encore vn coup sont errans & douteux.
En vain chacun regarde, en vain chacun escoute,
De l'Anglois derechef ils ignorent la route,
Et, d'vn trouble nouueau, leur esprit ocupé
Le juge, par la fuitte, à leurs mains eschapé.

En cette incertitude, au plus fort de leur peine,
D'vn endroit aſſés proche, où s'enfonce la plaine,
Mille effroyables cris, & confus, & perçans,
Par les routes de l'air, viennent frapper leurs ſens.
Soudain, vers cet endroit, chacun tourne la bride,
Et redouble l'effort de ſa courſe rapide;
L'Anglois s'offre à leurs yeux, & fait voir que ce bruit
Eſt l'effet de l'eſtat, où le Cerf l'a reduit.
Ils remarquent le Cerf, qu'vne fureur ſubite
Au trauers de ſes rangs, à grands ſauts, precipite,
Remarquent qu'il les trouble, & deuenu guerrier,
Semble auoir au François enuié ce laurier.
La Pucelle s'eſcrie; O François magnanimes,
Le Ciel à voſtre fer demande ces victimes;
Il veut voir, ſous vos bras, tout leur ſang ecouler,
C'eſt luy qui vous les offre, en eſtat d'immoler.
C'eſt luy qui, par ce Cerf, attaque le Rebelle,
Luy qui, par ſon exemple, à vaincre vous appelle;
Allés donc mettre fin à ſes rebellions,
Et qu'vn Cerf aujourd'huy conduiſe des Lions.
Ils piquent, & Talbot voit ſa perte infaillible;
Mais, dans ſa perte meſme, il veut eſtre inuincible,
Il eſt deſeſperé, mais non pas abatu,
Et medite vn treſpas digne de ſa vertu.
Tel eſt vn grand Lion, Roy des Monts de Cirene,
Lors que, de tout vn Peuple entouré ſur l'arene,
Contre ſa noble vie, il voit, de toutes parts,
Vnis & conjurés, les eſpieux & les dards;

Reconnoiſſant, pour luy, la mort ineuitable;
Il reſout à la mort ſon courage indontable;
Il y va ſans foibleſſe, il y va ſans effroy,
Et, la deuant ſouffrir, la veut ſouffrir en Roy.
Serrons nous, dit Talbot, & roidiſſant nos ames,
Reſueillons, rallumons nos genereuſes flammes;
Souſtenons ce grand choq, & de cœur nous armant,
S'il nous fait ſuccomber, ſuccombons vaillamment.
A ne nous point flater, dans ce fatal orage,
Noſtre ſalut depend de noſtre ſeul courage;
Si nous reſiſtons mal, il nous faudra perir;
Nous n'auons que le choix, de vaincre, ou de mourir.
Formons vn bataillon, qui, par tout, face teſte,
Et, par tout, du François repouſſe la tempeſte,
Ces eſcadrons volans, contre vn ſi ferme corps,
Feront pour l'ebranſler d'inutiles efforts.
En cette extremité ce remede eſt l'vnique;
Homme donques contre homme, & pique contre pique,
Oppoſons noſtre bois, de pointes heriſſé,
A ce bois que, vers nous, l'Ennemy tient baiſſé.
Suyuant ce prudent ordre, ils forment leur bataille,
Compoſent de piquiers vne eſpaiſſe muraille,
Attendent reſolus vn aſſaut furieux,
Et, par tout menacés, menacent en tous lieux.
La Sainte à la victoire excite ſa vaillance,
Serre les deux genoux, couche ſa forte lance,
Dans le milieu du gros, pouſſe ſon grand courſier,
Et rompt plus d'vne pique, en ſon chamfrain d'acier.

Par vn ſi rude choq, il s'y fait ouuerture,
Mais reçoit, dans le flanc, vne large bleſſure,
Et, d'vn ſang eſcumeux reſpandant des torrens,
S'arreſte, de foibleſſe, entre les premiers rangs.
Sous le braue Dunois, & non loin de la Sainte,
Trebuche le ſien mort, d'vne ſemblable atteinte;
Le Prince s'en degage, & bien que deſmonté
Attaque, & de l'Anglois n'eſt pas moins redouté.
Le Chaſſeur Balibauld, à qui dans ſon boſcage
Iamais fort ni buiſſon n'a refuſé paſſage,
Se pretend faire jour au bataillon ſerré,
Et donne, homme & cheual, dans le fer aceré.
Mais l'inflexible fer, ſans ſe ployer qu'à peine,
Eſtend homme & cheual tranſpercés ſur l'arene,
Et l'vn, ainſi que l'autre, en rendant les abois,
Voit de combien le fer eſt plus dur que le bois.
Trois valeureux Amis, Bins, Charlus, & Courances,
S'vniſſent pour l'attaque, & baiſſent leurs trois lances;
L'Anglois, au triple effort, ſent ebranſler ſon front,
Et plein d'eſtonnement, & s'entame & ſe rompt.
Il eſt vray qu'aux François, dure peu cette gloire;
De leurs mains auſſi-toſt s'enuole la victoire,
Et, par le front Anglois, rejoint & redreßé,
Des trois, les deux ſont pris, & l'autre eſt repoußé.
Artus, pendant ce temps, vers le front oppoſite,
Auec moins de vigueur, ſon barbe precipite,
Et, d'vn projet ruſé, par plus d'vn feint aſſaut,
Taſte s'il aura l'heur, d'en trouuer le defaut.

Grauille, à ses costés, Saintrailles & la Hire,
Chacun, d'ardeur pareille, à le trouuer aspire;
Chacun tient à l'enuy l'aduersaire pressé,
Et chacun, de sa main, le croit voir terracé.
Cran s'auance plus qu'eux, plus qu'eux la Hunaudaye,
Et chacun en raporte vne profonde playe;
Le sable, aux enuirons, en demeure abbreuué;
Le Breton, au combat, en va plus reserué.
Kermelec & Bremor, à qui cede, en addresse,
Tout ce que meine Artus de vaillante jeunesse,
S'ajustent pour l'attaque, & l'vn d'eux biaisant
Fait, sur luy, de plusieurs tourner le fer luysant.
L'autre qui voit l'Anglois ouurir son ordonnance,
Dans l'espace accordé rapidement s'elance;
Mais, par ses compagnons, negligemment suyui,
A la clarté du jour il est soudain rauy.
Karadreux, qui de pres sur la gauche le serre,
Ioint, à son choq de foudre, vne voix de tonnerre,
Mais, atteint au gosier, par l'vn de ces longs bois,
Il perd, d'vn mesme coup, & la vie, & la voix.
Talbot enueloppé de deux forces egales,
Iette Humford vers l'vne, & vers l'autre Descalles,
Et, tenant le milieu, fournit de toutes parts
Le renfort necessaire à ses guerriers espars.
Fascot & Rameston, dans ses ordres, l'assistent,
Et tous deux aux François, sous ses ordres, resistent;
Tous deux, par leur exemple, autant que par leur voix,
A resister, comme eux, excitent les Anglois.

Là, chacun des Partis tesmoigne sa puissance;
Là, le Sort incertain se maintient en balance,
Et là, les assaillis, de desespoir vaillans,
Respondent, par leurs coups, aux coups des assaillans.
D'vn & d'autre costé, sous les pointes meurtrieres,
Du sein des combatans le sang coule en riuieres,
D'vn & d'autre costé, sous de mortels efforts,
On voit le champ couuert de bleßés & de morts.
De ce progres si lent la Guerriere s'irrite,
Veut vaincre, & sa valeur à la victoire excite,
Excite son cheual, par des cris violens;
Mais, sous elle, il trebuche, à ses derniers elans.
L'espée en vne main, en l'autre la rondache,
De plus pres, au Rebelle alors elle s'attache,
Le choque de pied ferme, & malgré tout enfin,
Au trauers de ses rangs, s'ouure vn ample chemin.
Ainsi, quand vne haute & massiue chaußée,
Qui fut mise pour bride à l'onde courroucée,
A, des siecles entiers, resisté constamment
Au choq impetüeux du liquide Element;
S'il auient que le flot, d'vne horrible secoüsse,
De tout son poids enfin, vers la terre la pousse,
Elle cede par force, & laisse, à gros boüillons,
Derriere elle, inonder les fertiles sillons.
La Sainte, en s'auançant, de sa trouppe suyuie,
Veut oster à Talbot la franchise, ou la vie;
Luy, qui se voit perdu, l'apperceuant venir
Se veut perdre auec elle, & va la soustenir.

En

En ce danger fatal, d'vne heroique rage,
Il se sent tout à coup enflammer le courage,
Enuisage la Sainte, &, puis qu'il faut mourir,
Au moins, en perissant, la veut faire perir.
D'vn vehement effort il se darde vers elle,
Et reçoit de son fer vne atteinte mortelle;
L'vn à l'autre s'attache, & bras à bras s'estraint;
D'vn sang noir & fumeux l'aride champ se teint.
Artus, dont jusqu'alors, l'addresse & la vaillance
N'auoient pû de l'Anglois forcer la resistance,
La force en ce temps mesme, &, presque en vn moment,
Au fond du bataillon passe triomphamment.
Dans ce cours glorieux il vient jusqu'à la place,
Où Talbot embrassé son Ennemie embrasse,
Elle, voyant Artus, luy crie à haute voix;
Prince, j'ay dans mes mains le bonheur de l'Anglois.
La victoire douteuse est desormais certaine,
Talbot n'agissant plus, nous l'obtiendrons sans peine.
Talbot à ce discours, d'vn elans vigoureux,
S'esforce, quoy qu'en vain, de sortir de ses nœuds.
Il se rend, & la Sainte à ses Gardes le donne;
Le General captif, ce qui reste s'estonne,
Laisse choir, sur le champ, ses piques & ses dards,
Perd le soin des drappeaux, & fuit de toutes parts.
Humford, qui voit des siens la fortune destruitte,
Vse de tout son art, pour arrester leur fuitte,
Se sert de la priere, & du commandement;
Mais l'effroy leur rauit, & cœur, & jugement.

Chacun, sans escouter reproche ni menace,
D'vn desespoir commun, abandonne la place;
Descalles & Humford, dans ce confus debris,
Par le braue Dunois sont, & chargés, & pris.
Fascot moins malheureux, suyui de quatre mille,
Euite les liens, & tire vers Ienuille;
Mais ce mur, redoutant le courroux du vainqueur,
Se tient clos aux fuyards, & redouble leur peur.
Le dernier corps François, d'vne course hastiue,
Dans le champ de bataille, en ce temps mesme, arriue,
Et, sur l'Anglois espars, exerce, auec horreur,
Tout ce que la licence inspire à la fureur.
Tout, sans distinction, passe au fil de l'espée,
De sang, en mille endroits, la campagne est trempée;
On ne voit en tous lieux, que morts, ou que mourans,
Leur sort est inhumain, mais digne de Tyrans.
Le diligent Fascot, & sa tremblante suitte,
Par des chemins cachés font vne heureuse fuitte,
Saintrailles les poursuit, & les poursuit en vain;
Corbeil, fidelle & seur, les reçoit dans son sein.
Ienuille arbore alors l'estandard de la France,
Et desormais aux Lys veut rendre obeïssance;
La Sainte, en son pouuoir ayant receu ses tours,
En belliqueuse pompe y termine son cours.
L'infortuné Talbot, à qui mille blessures
Seroient moins que les fers importunes & dures,
A pas tristes & lents, de gardes entouré,
Suit les pas des François, morne & desesperé.

Comme lors qu'vn grand Ours repoußé de la Plaine,
Dont ses dents ont cent fois ensanglanté l'arene,
Dans sa retraitte lente, apres cent maux soufferts,
Enfin, par le Chasseur, est accablé de fers;
Bien qu'au trauers des champs, auec plus d'vne chaisne,
Son superbe vainqueur violemment le traisne,
Aux chaisnes il resiste, & , retenant ses pas,
Semble craindre la honte, & non pas le trespas.
Ce Guerrier suit à peine, & , d'espace en espace,
La douleur de son coup l'arreste sur la place;
La douleur de sa prise altere sa raison,
Et luy fait preferer la mort à la prison.
Il marche toutesfois, & s'emporte de rage,
Contre l'injuste Sort qui cause son seruage,
Quand la nuit suruenant, pleine d'obscurité,
Par vn heur impreueu, luy rend la liberté.
Le braue Lyonnel, Fils de ce braue Pere,
Et le soustien naissant de la gloire Estrangere,
Des Britanniques bords naguere retourné,
Fut à ce grand exploit, par les Cieux destiné.
Pour faire vne leuée, & nombreuse, & soudaine,
Talbot l'auoit laißé sur les bords de la Seine;
Le Party de l'Anglois, dans ses presens trauaux,
Manquant egalement d'hommes & de cheuaux.
Luy qu'vn respect cruel force à l'obeissance,
N'obmet, pour cet amas, ny soin, ny diligence,
Le commence, l'acheue, & part, en mesme temps,
Suyui d'vn corps nombreux de nouueaux combatans.

Vers Gergeau, puis vers Meun, d'vne course rapide,
S'auance, auec les siens, ce Courage intrepide,
Et s'il craint quelque chose, en ce projet guerrier,
C'est que Talbot, sans luy, n'en cueille le laurier.
Il n'a point d'autre peur; mais, ô peur deceuante!
Il voit l'euenement contraire à son attente;
Proche du haut Ienuille, il voit, de toutes parts,
Les sillons estendus semés d'Anglois fuyards.
L'vn d'eux pasle & tremblant, l'instruit de leur desfaite;
La troupe s'en effraye, & songe à la retraitte;
Luy, de tout son pouuoir, tasche à la rassurer,
Et, contre les vainqueurs, va sans deliberer.
Allons, dit-il, Amis, employer nos espées
Sur ces bandes, sans ordre, à la proye occupées;
Allons venger Talbot, & par nostre valeur,
De l'Anglois desconfit reparer le malheur.
Quoy! venir de si loin, pour ne rien entreprendre;
Assaillons l'assaillant, forçons-le à se deffendre,
Ou, s'il nous faut tomber, sous son puissant effort,
Rachetons nostre honneur, au prix de nostre mort.
Il part en finissant, & le jour qui s'efface,
Contribuë au succes de sa guerriere audace;
Ses soldats ranimés accompagnent ses pas,
Et mesme du François esperent le trespas.
Et voilà qu'à ses mains la Fortune presente
Des tristes prisonniers la troupe languissante;
Il en charge la garde, &, par cent rudes coups,
Signale, & satisfait son genereux courroux.

Sans peine il la diſſipe, ou l'eſtend ſur la terre;
Elle cede aux eclats de ce ſubit tonnerre;
Talbot, dans ce malheur, trouue ſa liberté;
Son Fils le reconnoiſt, & d'aiſe eſt tranſporté.
Il l'embraſſe, & pour luy deſormais apprehende;
Deſormais ſon ardeur eſt moins viue & moins grande,
Et deſormais il croit, le voyant deliuré,
Que c'eſt auoir vaincu, que l'auoir recouuré.
Ialoux de ce threſor, maintenant il ne penſe
Qu'à le mettre à l'abry des armes de la France,
Ordonne la retraitte, & pour ſa ſeureté,
Ne voit pas, ſans plaiſir, croiſtre l'obſcurité.
Loin des chemins batus, de boſcage en boſcage,
Vers Paris il s'auance, & haſte ſon voyage;
Talbot du ſang qu'il perd, baigne tout ſon cheual;
Lyonnel le ſouſtient, & conſole ſon mal.
De cet euenement la Guerriere informée,
Apres eux auſſitoſt, met la fleur de l'Armée;
Trente eſcadrons eſpars les cherchent en tous lieux;
Mais l'ombre de la nuit les derobe à leurs yeux.

FIN
DV CINQVIESME LIVRE.





LA PVCELLE OV LA FRANCE DELIVREE.

LIVRE SIXIESME.



HARLES, pendant ce temps, accreu de renommée,
Meine contre Betford vne innombrable Armée,
Prend la plus droitte route, & loin, deuant ses pas,
Fait voler l'espouuante, & l'horreur du trespas.
Il court aux ennemis, d'vne ardeur violente,
Sa course toutesfois est vne course lente;
Du pesant attirail l'excessiue grandeur,
Malgré sa violence, allentit son ardeur.

Au recit des exploits de la Fille admirable,
La France, bien qu'alors, & foible, & miserable,
Pour seconder les coups de ce celeste Bras,
En plus d'vne Prouince enfante des soldats.
Le Camp grossit à l'œil, & desormais la Plaine
Sous ses drappeaux se cache, & les soustient à peine,
Il s'espand par les monts, par les prés, par les bois;
Et, pour le contenir, les champs sont trop estroits.
Ainsi, quand sous le Vent, qui ramasse les nuës,
Tombent les tas neigeux des montagnes chenuës,
Le ruisseau qui naguere en ses bords languissoit,
Et, sur le moite sable, à peu de bruit, glissoit,
De ces tributs soudains enrichissant son onde,
Dans son lit resserré, hausse, boüillonne & gronde,
Et s'accroissant tousjours des tresors de l'hyuer,
Deborde, & sur les champs represente vne mer.
Le Camp marche six iours, & sa vaste puissance,
Iusqu'aux remparts de Meun, le septiesme s'auance;
Meun s'ouure aux bataillons, les inuite à passer,
Et les voit au passage à-l'enuy se presser.
Charles est à leur teste, & le long du riuage,
Luy mesme, pour camper, le terrain leur partage;
Vers le bas, vers le haut, par cent diuers sentiers,
Tous, sans confusion, remplissent leurs quartiers.
Mais, au premier auis de l'approche Royale,
La Sainte met au vent son enseigne fatale;
Autour d'elle aussi-tost se rangent les soldats,
La suyuent en bataille, & vont d'vn graue pas.

Le Soleil desormais, cherchant l'autre hemisphere,
Luysoit sur l'horison, d'vne flamme moins claire;
Quand elle sort du bois, & , d'vn feu radieux,
Comme vn Soleil naissant, vient eblouïr les yeux.
Sur elle, auec transport, chacun tourne la veuë,
Chacun, plein d'allegresse, à grands cris la saluë;
Ses triomphans guerriers, sur eux, de toutes parts,
De ces guerriers nouueaux attirent les regards.
Quelques pas au deuant, vient le jeune Monarque;
Le plaisir de son cœur, sur son front, se remarque;
Il aborde la Fille, & modeste, & sousmis;
I'ay fait, dit-il, enfin, ce que je t'ay promis;
Pour respondre à tes vœux, enfin j'ay mis ensemble
Vn Camp, sous qui l'Anglois, jusqu'en son Isle, tremble;
Le voilà prest enfin de te suyure en tous lieux,
Et d'accomplir, sous toy, la volonté des Cieux.
Mais, ô que ta vaillance à mon bras est funeste!
Que j'ay peur qu'apres toy nul employ ne me reste!
Que je crains que ce Camp d'Aduersaire priué,
Vainement, par mes soins, ne se trouue leué.
Ton bras seul a tout fait ce que nous deuions faire;
Il nous a derobé nostre juste Aduersaire,
Et se hastant de vaincre, a voulu nous oster
L'honneur de le combattre, & de le surmonter.
De ton propre bienfait la grandeur nous outrage,
Elle empesche nos cœurs de monstrer du courage,
Et de pouuoir, au moins auec quelques exploits,
Acquerir de la gloire, aux despens de l'Anglois.

Grand Prince, luy respond la genereuse Sainte,
Tu conçois, sans sujet, vne si belle crainte;
I'ay peu fait jusqu'icy, pour ton droit combatant,
Ce qui demeure à faire est le plus important.
La Couronne des Lys, par l'Anglois vsurpée,
Est vn plus digne objet, pour ta Royale espée;
Rheims, par ton puissant bras, verra son joug leué,
Et, par ce mesme bras, Paris sera sauué.
Donc, inuincible Roy, pour ces hautes merueilles,
Renforce ton ardeur, & redouble tes veilles.
Charles, sans repliquer à ce masle discours,
Pour la marche, à-l'instant fait battre les tambours.
Mais la Fille, à cét ordre, oppose ce langage;
Reprime vn peu, grand Roy, le feu de ton courage;
Auant que de partir, il faut voir, sur ce champ,
Drappeaux apres drappeaux, passer ton vaste Camp.
Il l'approuue, & soudain la guerriere Reueuë,
Pour la suyuante Aurore, entre eux, est resoluë;
De quartier en quartier, d'vn cours precipité,
L'ordre en est à l'instant, par Tanneguy, porté.
Alors on les voit tous, à l'abry de leurs tentes,
Donner vn nouueau lustre à leurs armes luysantes,
Reparer, auec soin, leurs diuers manquemens,
Et desployer à l'air leurs plus beaux ornemens.
Leurs casques sont, par eux, ombragés de pennaches;
Ils chargent de rubans, & leurs dards, & leurs haches,
Parent de franges d'or leurs homicides bois,
Et cachent leurs coursiers, sous de pompeux harnois.

Ainsi quand, pour gagner vne illustre Maistresse,
Se prepare au grand Bal l'amoureuse Noblesse,
Et qu'il n'en est aucun, qui ne flatte son cœur
Du glorieux espoir d'en retourner vainqueur.
Tant que dure le jour, qui precede la feste,
Chacun, d'vn soin veillant, à la danse s'appreste;
Et soit en sa personne, ou dans son vestement,
Fait briller, à-l'enuy, la pompe & l'agrément.
Pour ce Royal spectacle, on choisit vne Plaine,
Que Nature a formée en boscagere Scene,
D'arbres hauts & feüillus ceinte de tous costés,
Sinon où sont ses bords par la Loire humectes.
De l'vn à l'autre bout ce theatre superbe,
Est paué d'vn sablon ferme & reuestu d'herbe;
Et, comme vne mer calme, egalement vny,
Embrasse, dans son tour, vn espace infiny.
Au costé descouuert, proche l'humide greue,
La terre plate ailleurs en tertre se releue,
Et le tertre, par tout, de mousse enuironné,
A d'ormeaux verdoyans son sommet couronné.
La nuit vient, mais en vain, car aucun ne repose;
On s'arme, &, dans les Cieux, l'Aube est à peine eclose,
Qu'en bon ordre, guidons, enseignes, estandards,
S'auancent des quartiers, en ce beau champ de Mars.
Charles, comblé de joye, au Tertre s'achemine,
Rien n'eschappe à ses yeux, dans la Plaine voisine;
La Sainte est à sa droitte, à sa gauche Amaury;
Le Camp passe à leurs pieds, sur l'herbage fleury.

Fidelle Gardien du Temple de Memoire,
Clair Esprit qui de tout es la viuante histoire;
Qui vois tout, qui sçais tout, & pour qui le passé
Par la lime du Temps n'est jamais effacé;
Sers moy de guide seure au trauers de son ombre,
Fay que de ses soldats je discerne le nombre,
Ie discerne les Chefs, &, l'Oubly combatant,
Les monstre à nos Neueux, dans vn jour eclatant.
La troupe Vandomoise, auant tous, se presente,
Petite, mais de fer, & couuerte, & brillante;
Glorieuse, entre tous, d'auoir le premier lieu;
Six cens portent la pique, & quatre cens l'espieu.
Ils ont, dans leur drappeau, la Larme si vantée,
Qui fut par l'Homme-Dieu sur son Amy jettée,
Foulent le pré, sous elle, auec grace & lenteur;
Et le vaillant Grauille en est le Conducteur.
L'enseigne estant venuë au droit de la Colline,
Celuy qui la soustient, deuant Charles, l'incline,
Il s'incline luy-mesme, auec humilité
Des autres, à leur tour, l'exemple est imité.
Archambauld vient apres, & meine, d'vn pas graue,
Les Peuples qu'en son cours la Lise enferme & laue,
Qui labourent de Blois les riuages marchands,
Et de Romorantin ensemencent les champs.
Orcheze y mesle ceux, qui, dans leurs murs antiques,
Des greniers de Cesar conseruent les reliques,
Et de qui la campagne est d'vn rouge terrain,
Pour estancher le sang remede souuerain.

Au bruit de la Guerriere, esueillés dans leur terre,
Ils viennent prendre part à son heureuse guerre,
Neuf cens armés de traits, neuf cens de coutelas,
Et d'vne ardente foudre arborent les esclats.
Apres, vient sur les rangs la trouppe redoutée,
Par qui de Chasteaudun la Roche est habitée,
Et l'habitant du Lac qui boüillit autresfois,
A la tragique mort d'vn Monarque François.
A ces Peuples sont joints les Peuples de la Plaine,
Que le Loir si souuent couure & jonche d'arene,
Qu'abbreuue Aigre, Couuoye, & l'estrange Ruisseau,
Dont l'eau s'ensevelit, puis renaist du tombeau.
D'onze cent vieux soldats cette bande est formée,
De corselets vestüe, & de piques armée;
Sa banniere est d'azur, & par l'air voltigeant
Sur trois Fleurs de Lys d'or, monstre vn Lambel d'argent.
Dunois en est le Chef, aussi bien que le Maistre;
A leur teste pourtant il ne veut point parestre;
Vn page tient sa place, & porte son harnois,
Mais il le porte à peine, & flechit sous le poids.
Cette enseigne passée, auancent & la suyuent
Ceux qui sous Orleans le vignoble cultiuent,
Ceux qui battent son fleuue auec les auirons,
Et ceux que sa forest a rendus bucherons.
Son bourgeois mesme y brille, & marche plein de gloire,
Dans le doux souuenir de sa haute victoire,
Et distingué de tous, par l'arc & le carquois,
Qu'a l'Anglois il rauit, pour combattre l'Anglois.

Là sont ceux que Loiret, riuiere dés sa source,
Reschauffe, & raffraischit, dans sa petite course,
Loiret qui, des Saisons reparant le defaut,
Est chaud durant le froid, & froid durant le chaud.
La moitié de la Beausse, & la Soulogne entiere,
Ont dans ce bataillon leur Ieunesse guerriere,
Et de ceux de Pluuiers, de ceux de Baugency,
Ce gros desja puissant est encore grossy,
Montargis le Royal, cette ville indontée,
Que par deux fois en vain le Rebelle a tentée,
Pour se venger de luy, joint aux Orleannois
La genereuse fleur du fecond Gastinois.
Ils sont cinq mille en tout, & tous ont la cuirasse;
Les vns portent la pique, & les autres la masse;
Gaucourt marche à leur teste, à pas lents & posés,
Et leur drappeau n'est peint que de chaisnons brisés.
Apres eux du Berry la milice nombreuse,
Sous le vieillard Gillon, va superbe & pompeuse;
Leur terre est en pastis, & son herbage espais
Iusqu'alors dans le trouble a joüy de la paix.
Bourges, l'antique mur, ce bouleuard des Gaules,
De qui, dans vn marais plein de joncs & de saules,
Cinq fleuues tortüeux moüillent les larges flancs,
Du vaste bataillon fournit les premiers rangs.
Les Braues qu'a produits l'aspre Mont de Sancerre,
Ceux qu'Issoudun le fort arme pour cette guerre,
Ceux qu'enrôlle Agurande, & Perouse & Charros,
Auec ceux de Leuroux, en composent le gros.

Les

Les autres, dont l'amas ſuit & ferme la trouppe,
Sont ceux que Vierzon deſcouure de ſa crouppe,
Ceux qu'enuoye Aubigny, la Chaſtre, Saint-Agnan,
Concreſſaut, Argenton, Linieres & Vatan.
Ils ſont en tout ſix mille, & tiennent tous ſerrées,
Ou des haches d'acier, ou des maſſes ferrées;
Leur enſeigne eſt illuſtre, & porte la Toiſon,
Dont la Conqueſte encor fait honneur à Iaſon.
Le valeureux Paumy, ſur leurs traces, ameine
Tout ce qu'a de vaillant la fertile Touraine,
Ce Iardin precieux, dont le fruit ſans pareil
Eſprouue, plus qu'aucun, la faueur du Soleil.
Auec le riche Tours, Monarque de la Loire,
Du deuot Marmonſtier la Solitude noire,
Le haut tertre d'Amboiſe, & le bas Chaſtillon,
Forment de leur leuée vn petit bataillon.
A ceux-cy joint les ſiens Loches, ce mur terrible,
Que la Nature & l'Art rendent inacceſſible,
Cette priſon fameuſe, & cette forte Tour,
Où ſi long-temps Agnes renferma ſon amour.
Ce gros eſt de huit cens, chargés d'armes legeres,
Force peu redoutable aux forces Eſtrangeres,
Bien que dans ſon drappeau le Montgibel ardent
Les ſemble menacer d'vn mortel accident.
Altiere, ſur ſes pas, marche la fiere bande,
Que le Prince Angeuin, le fier René commande;
Les trois Couronnes d'or, qu'elle deſployе au vent,
Repreſentent Sicile, Angleterre, & Leuant.

Sa terre entrecouppée, & ceinte de riuieres,
Arme, à son mandement, trois mille ames guerrieres;
Sur l'espaule, deux mille ont le ferme & long bois,
Et mille, sur leur dos, font sonner le carquois.
Là paroissent d'Angers les brigades sçauantes,
Là des Ponts de Cesar les gardes vigilantes,
Là ceux qui du Theatre, autresfois si fameux,
Habitent maintenant les vestiges fumeux.
On voit là de Saumur l'elite courageuse,
On y voit les pescheurs de la Mayne fangeuse,
Et ceux qui, de vaillance & d'addresse remplis,
Ont laißé du Coüesnon les tortüeux replis.
De Duretal enfin là reluit la Noblesse,
Là d'Ingrande paroist la trouppe chasseresse,
Et du vieux Chasteauneuf, Cour des Ducs anciens,
Là se font remarquer les braues Citoyens.
Godefroy, les suyuant, entre dans la carriere,
Et de l'vn des Poitous arbore la banniere,
Qui presente aux regards vn enorme Elephant,
Estendu sous les pieds d'vn Lion triomphant.
La Prouince a deux parts, mais la part maritime
N'a pû faire, aßés-tost, voir le feu qui l'anime;
L'autre part, que le Clain trauerse de ses eaux,
S'offre sur la prairie, auec onze drappeaux.
Le populeux Poitiers tire, de son enceinte,
Mille hommes, dont le cœur ne connoist point la crainte,
Accompagnés de mille, aux tristes champs leués,
Que le sang du François a jadis abbreuués.

Tous passent reuestus de cuirasses dorées,
Qu'en fendant les guerets leur soc a deterrées,
Et tous portent des dards, ou des traits acerés,
Auec le mesme soc, du mesme fonds tirés.
De ses propres remparts, & des plaines voisines,
Où l'antique Poitiers n'est plus qu'en ses rüines,
L'estroit Chastelleraud fournit jusqu'à neuf cens,
Ou Bourgeois aguerris, ou Villageois puissans.
Parmy le dur metal, qui se plaist au carnage,
Ils ont, dés leur naissance, affermy leur courage;
Leur mestier les nourrit parmy l'acier brillant,
Et dispose leur bras au mestier de vaillant.
Lusignan si connu, dont Chypre, en sa misere,
Non sans plaisir encor, le souuenir reuere;
Berceau de tant de Roys aux Soldans opposés,
Pour ce grand armement, a ses murs espuisés.
De six cens est sa trouppe, &, sur leur jaueline,
Tous, en femme & couleuure, ont peinte Mellusine,
D'vne grossiere fable, & d'vn conte odieux,
Iusqu'à la frenaisie, à-l'enuy glorieux.
Saint-Maixant, Hermitage enfin deuenu Ville,
Compose, auec ses bourgs, vn gros de pres de mille,
Et, sous de blancs armets, & des corselets blancs,
De ce grand bataillon ferme les derniers rangs.
En suitte on voit venir ceux que fournit l'Yonne,
Ceux que donne l'Allier, ceux que la Loire donne,
Peuples, sur tous, heureux, dont le riche terrain
A le fer & l'argent aux veines de son sein.

Du ſpacieux Neuers paſſe la trouppe fiere;
En nombre la plus groſſe, en ordre la premiere;
Pougues vient le ſecond, Pougues, où tous les maux
Ont vn preſent remede, en ſes froids mineraux.
Apres èux vient Deſize, aymable territoire,
Que de ſes moites bras enuironne la Loire;
Coſne, & la Charité ſe laiſſent voir apres,
Et, pour armes, n'ont tous que des arcs, & des traits.
A ſept cens, ou peu plus, monte cette Milice,
Et reconnoiſt pour Chef le ſage la Paliſſe;
L'enſeigne eſt vn eſquif, que, par vn double effort,
La maree & le vent conduiſent dans le port.
De l'aſpre Bourbonnois la commune aguerrie
Foule, en ſuyuant ceux-cy, le vert de la prairie;
Trois cens ont des eſpieux, trois cens des jauelots,
Et de peaux de ſanglier tous ſe couurent le dos.
De ces affreux ſoldats la meilleure partie
Du reſſerré Moulins, en campagne, eſt ſortie,
Et Charles doit le reſte aux deux Royaux Bourbons,
Où la Santé reſide à l'abry des hauts Monts.
Clermont le genereux, triſte de ſa desfaite,
Va tout ſeul deuant tous, & l'Ennemy ſouhaite;
Le drappeau qui les guide eſt vn morne Taureau,
Qui, bien que terracé, cherche vn combat noueau.
De l'vn & l'autre Auuergne enfin la bande eleüe
Vient de l'Infanterie acheuer la reueüe;
Achon & Seneſcé, quoy qu'Amoureux riuaux,
Pour la regir en paix vniſſent leurs trauaux.

Espris egalement de la jeune Isabelle,
Ils l'aymoient d'vn amour egalement fidelle,
Et leurs cœurs, l'vn de l'autre egalement jaloux,
Ne pouuoient, l'vn pour l'autre, attiedir leur courroux.
Par sa rare beauté, par sa haute naissance,
Par son esprit diuin, par sa richesse immense,
Elle charme leurs sens, excite leurs souspirs,
Et d'vne ardeur pareille eschauffe leurs desirs.
Chacun d'eux la pretend, & leur flamme embrasée
Embrase la Prouince, & la tient diuisée;
Chacun, pour l'aquerir, arme de son costé,
Et le jour du combat estoit presque arresté.
Quand à seruir leur Prince, à deliurer la France,
La vaillante Pucelle attire leur vaillance;
Alors, par le deuoir à la raison sousmis,
Ils font trefue de haine, & viuent en amis.
Ainsi, lors qu'vn Nocher, dans vn mesme Nauire,
A-l'enuy de quelqu'autre au gouuernail aspire,
Et qu'en cet interest l'vn à l'autre opposés,
Tant que regne le calme, ils viuent diuisés;
Si le vaisseau, batu d'vn violent orage,
Demande tous les bras, pour combattre sarage,
Ils suspendent leur haine, &, luttant contre l'eau,
Trauaillent, comme amis, au salut du vaisseau.
Rions glorieux Chef de cette Terre grasse,
Que l'on nomme Limagne, au lieu d'Auuergne basse,
Au secours de son Prince, entre ses habitans,
Leue, & ramasse vn Corps de mille combatans.

Clermont, le desespoir, du Donteur de la Gaule,
Pour renforcer ce Corps, huit cens hommes enrôle,
Sept cens dans sa muraille, & cent au Mont prochain,
Où campa vainement l'inuincible Romain.
Deux cens partent des bords de ce Fleuue rapide,
Où l'onde fait sur l'onde vn passage solide,
Où le sel, qu'vne source enfante au pied d'vn Mont,
Bastit, sur son lit mesme, vn admirable pont.
Trois cens quittent le tour du salutaire Gouffre,
Où les maux deplorés guerissent dans le souffre,
La creuse Chamaillere, & l'estonnant Ruisseau,
Qui change, en goust de vin, la saueur de son eau.
Du fertile Rocher, d'où Montferrand domine
Le sommet des bas Monts, & la Plaine voysine,
D'Yssoire, de Randan, & du haut Montpensier,
Sortent neuf cens, tous forts, & tous couuerts d'acier.
A ceux-cy l'on voit joints deux cens hommes d'elite,
Vieux Guerriers, qu'aux perils la belle Gloire inuite,
Nourrissons d'Aurillac, où, dans ce siecle encor,
Le fond du Lac seché brille de veines d'or.
Mesme nombre leur joint Saint-Flour, montagne nüe,
Qui n'a, pour y grauir, qu'vne roide auenüe,
Mesme nombre leur joint, & Murat, & Carlat,
Et tous sont à-l'enuy desireux du combat.
Cantal, le Mont neigeux, cette Alpe de la France,
Pour assister son Roy, descouure sa puissance,
Et joint seul aux premiers, trois fois cent montagnards,
Grands coureurs, grands lutteurs, & grands lanceurs de dards.

L'arboriste habitant de la Roche du Dome,
L'enfumé forgeron du sombre Bois de Come,
Et les buueurs de l'eau que glacent les Estés,
Y joignent quatre cens au trauail indontés.
Du haut Mont, qui de l'Or a le titre superbe,
Dont la coste produit plus de sources que d'herbe,
Que la trouble Dordogne a pour Antre natal,
Et qui de tous costés distille le crystal.
De cet autre grand Mont, de qui la plate cime,
Est le lit d'vn grand Lac, qui n'a fond que l'abysme,
Où les cailloux jettés produisent, dans les airs,
Vn orage confus, & de gresle, & d'eclairs.
Des Vallons, où Vichy, par ses chaudes fontaines,
Adoucit tous les jours les plus cuysantes peines,
Enfin du Bourg heureux, où les Rocs entamés
Font voir de diamans leurs riches flancs semés;
Mille suyuent encor, dont les communes armes
Sont de noirs jauelots chargés de blanches larmes,
Et leur drappeau commun porte des flots mouuans,
Qui trouuent leur repos, sous de contraires vents.
Les bataillons passés, l'orgueilleuse prairie
Est couuerte à-l'instant par la Caualerie;
Le nombre est de six mille, en vingt gros escadrons,
Qui sur les champs herbus volent brillans & pronts.
Toute, en vn mesme temps, des mesmes lieux tirée,
Elle marche en mesme ordre, & sa marche est serrée;
Chacun des escadrons est de six estandards,
Peints d'Aigles, de Sangliers, d'Ours & de Leopards.

Artus les doit conduire, auſſi bien que ſa bande,
Mais du Prince irrité la veüe il apprehende;
Dans le bois il ſe cache, & ſous l'ombrage eſpais
Attend que la Guerriere ait menagé ſa paix.
Rhodes porte, apres tout la Cornette Royale,
Qui, d'Auanturiers ceinte, eſt ſeule & ſans egale,
Blanche de tous coſtés, marque de ſon pouuoir,
Et de qui la Deuiſe eſt de n'en point auoir.
Tout ſembloit acheué, quand la trouppe vaillante,
Que nagueres Betford eſprouua ſi puiſſante,
Vint clôre la reueüe, &, ſous le fort Dunois,
Meſler au nouueau Camp les vainqueurs de l'Anglois.
Enflés de leur ſucces, fiers de leurs auantages,
Ils font tous, dans leurs yeux, luire leurs grands courages,
Et, ſur leurs maſles fronts, ils font remarquer tous,
Des mains de leurs vaincus les effroyables coups.
Ils font tous remarquer, ſur leurs armes brillantes,
De ces meſmes vaincus les deſpoüilles ſanglantes,
Et par vn air ſi noble, & de tels ornemens,
Font diſtinguer leurs Corps des communs Regimens.
Charles ſent, à leur veüe, eſmouuoir ſa tendreſſe,
Et, confondant ſa honte auec ſon allegreſſe,
Dit à la ſainte Fille; Il s'en faut prendre à toy,
Si ces vaillans Soldats ont combatu ſans moy;
Ie deuois partager leurs trauaux, & leur gloire,
Mais je deuois auſſi t'obeïr, & te croire.
Elle reſpond au Roy; Tel fut l'ordre des Cieux,
Et le ſuyure eſt bien plus qu'eſtre victorieux.

Ils

Ils marchent d'vn pas graue, & leur marche est suyuie
D'vn cry d'estonnement, de plaisir & d'enuie;
Tout le Camp les respecte, & repute à malheur,
Que leur bras ait, sans luy, monstré tant de valeur.
Alors vers le Couchant, & sur l'onde egalée,
On voit vn brigantin qui monte à voile enflée;
Les rames, à fleur d'eau, demeurent sans mouuoir;
Sa figure est estrange, & fait peur à la voir.
Il ressemble vn Dragon d'vne grandeur enorme;
L'Ouurier, par vn jeu d'art, luy donna cette forme;
Le timon de sa pouppe en queüe il deguisa,
Et le fer de sa proüe en teste il composa.
Ses rames sont ses pieds, & ses voiles tendües
Represfentent, de loin, des ailes espandües;
D'vn rouge-brun luysant son corps est esmaillé,
Et jusques sous l'eau mesme en escailles taillé.
Le Serpent contrefait, razant les ondes plates,
Fait voler contremont ses ailes incarnates,
De plus en plus s'approche, &, doublant son effort,
Sous le Tertre ombrageux s'en vient mordre le bord.
De cette nouueauté l'Armée est suspendüe,
Et, sur le feint Dragon chacun tenant la veüe,
Contre toute esperance, on voit sortir enfin,
De son ventre hideux, vn visage diuin.
Agnes, cette Beauté, dont l'Amour fit sa gloire,
Qui tousjours à son char attacha la victoire,
Et qui ne luy sousmit que les cœurs des Cesars,
Sort du vaisseau superbe, & surprend les regards.

Telle Chypre autresfois vit, à sa molle arene,
Aborder sa charmante & glorieuse Reyne,
Quand l'escume salée en elle se changea,
Et que de tous ses biens le Ciel la partagea.
Ce qui fut eclairé de son brillant visage,
Reconnut son Empire, & luy rendit hommage;
La Mer baisa ses pieds, les Zephyrs ses cheueux,
Et les Tritons, en l'eau, ressentirent ses feux.
Le jeune & beau Roger, appuy doux & fidelle,
Tend l'vne de ses mains, pour ayder à la Belle,
Et, portant l'arc en l'autre, & la trousse au costé,
Semble Amour dont Venus renforce sa beauté.
De trois Filles suyuie, adorable & diuine,
Elle quitte la barque, & monte la Colline;
Tout luit à-l'entour d'elle, &, sur ses vestemens,
On ne voit que rubis, perles & diamans.
L'Armée à cet objet de merueille est comblée;
Charles sent sa raison à cet objet troublée;
Amaury le voyant nage dans le plaisir,
Et s'en promet la fin conforme à son desir.
Vers le Prince elle auance, auec l'air & le geste
D'vn esprit orgueilleux, & toutesfois modeste,
S'incline en l'abordant, &, d'vn ton radoucy,
Les yeux remplis d'amour, luy vient parler ainsi.
Monarque des François, à qui le Ciel destine
L'honneur inesperé de l'Angloise rüine,
Et pour qui ce Royaume espuisé de soldats,
Reproduit, au besoin, tant de cœurs & de bras;

Pour la noble Entreprise, où la Gloire t'engage,
Reçoy mon bras encore, & reçoy mon courage;
Ie suis Fille, il est vray, mais, en cet heureux temps,
Les Filles trouuent place, entre tes combatans.
I'en voy deuant mes yeux, & pres de ta personne,
Vne dont la vertu merite vne couronne,
Vne à qui justement tes plus braues Guerriers
Cedent, sans contester, le premier des lauriers.
Par cét exemple illustre, ardemment animée,
Du fond de mon Desert, j'accours en ton Armée;
S'il falloit qu'vne Fille eust soin de te venger,
Qui deuoit plus que moy d'vn tel soin se charger?
I'ay honte qu'en mon lieu cette sainte Bergere
Ait brisé tes liens, & vaincu ta misere;
I'ay honte que mon bras, de pudeur retenu,
Par ce bras estranger ait esté preuenu.
Dans ce sein bat vn cœur des grands actes capable,
Aux accidens du Sort vn cœur inebranslable,
Vn cœur qui te reuere, & qui sçaura perir,
Pourueu que son trespas t'empesche de mourir.
Elle joint à ces mots tout ce qu'elle a de charmes,
Et combat le Monarque auec toutes ses armes;
Il en sent les efforts, &, trop foible pour eux,
Se laisse rengager sous le joug amoureux.
Amaury le remarque, &, poursuyuant sa trame,
Par ces termes adroits, vient accroistre sa flame;
Dieu le veut, luy dit-il, &, par ce second Bras,
Confirme que ce Sexe est l'heur de tes Estats.

Mais la Sainte, en horreur ayant leur artifice,
Dit; Ah! n'abusons point du Soleil de Iustice,
Ne prenons point en vain le Nom du Tout-puissant,
Et gardons deuant luy nostre cœur innocent.
Charles, contente-toy de la grace celeste;
Le secours que l'on t'offre, est vn secours funeste;
Il seroit ta rüine, & non pas ton appuy;
Betford de ta vertu triompheroit par luy.
Rejette ces appas, dont la douce puissance
Ne feroit qu'ammollir l'effort de ta vaillance;
Et commence par là de monstrer aux Anglois,
Que tu peux tout ranger sous tes Royales loix.
Le Ciel te le commande, &, si tu le mesprises,
Tu verras quels malheurs suyuront tes entreprises,
Tu verras quel destin ont reserué les Cieux,
A ce brillant Objet qui t'eblouït les yeux.
Beauté funeste à tous, à toy-mesme funeste,
Esloigne de ce Camp ton agreable peste,
Reporte en ton desert tes doux enchantemens,
Et crains du Dieu vengeur les secrets jugemens.
Tandis que parle ainsi la magnanime Fille,
Vne rougeur de feu sur son visage brille;
Autour d'elle s'espand vne viue clarté;
Sa voix tonne, & chacun en est espouuanté.
Charles perd la parole, Amaury l'a perdüe,
L'imperieuse Agnes se trouue confondüe,
Et l'espoir, tout à coup, mourant dans leur esprit,
Y laisse succeder la honte & le depit.

Pour vn si saint discours, l'Ange amy de la Sainte,
A tous, remplit le cœur de respect & de crainte;
Par le Ciel, en ce choq, l'Enfer est surmonté,
Et la Beauté flechit deuant la Sainteté.
Agnes pleine d'aigreur rentre dans sa galere,
Et jette au triste Prince vn regard de colere;
Il s'en tesmoigne emeu, mais pour l'en diuertir,
La Sainte part soudain, & l'oblige à partir.
Vers l'attirail guerrier adroite elle le meine;
Il va triste, mais sage, & honteux de sa peine;
Et s'armant de vigueur, afin de l'estouffer,
Croit qu'en bien combatant il en peut triompher.
L'implacable Ennemy du Seigneur de la Terre,
Ialoux qu'en sa main seule eclatast le Tonnerre,
Pour s'egaler à luy, par vn semblable dard,
Auoit cent fois en vain sollicité son Art.
Son orgueil s'obstina dans ce projet horrible,
Mais l'esprouua tousjours à son Art impossible,
Et ne l'esperoit plus, quand vn heureux moment
Luy fit de ses desirs voir l'accomplissement.
Entre mille moyens de faire à l'Angleterre
Auoir enfin le prix de cette longue guerre,
Vn jour, au plus profond de ses Antres souffreux,
S'offrit à sa pensée vn Instrument affreux.
Dans vn moule estendu d'argille espaisse & grasse,
De differens metaux il fondit vne masse,
La creusa, l'arrondit, &, par l'vn de ses bouts,
La fit propre à lancer le fer & les cailloux.

Par les plus noirs Demons il fabriqua la Poudre,
Qui deuoit allumer cette infernale Foudre,
Et qui, chaſſant ſon dard, par les airs, à grand bruit,
Tout obſtacle oppoſé choque, ebranſle & deſtruit.
Il reſtoit à l'Anglois, vainqueur dans les batailles,
De ſouſmettre à ſon joug les Françoiſes murailles;
Cet Inſtrument pour luy fut alors inuenté;
C'eſt la Clef qui par force ouure toute Cité.
Sous l'habit d'vn Saxon, vne ardente Furie
Au triomphant Betford porta l'Artillerie;
Tel, du nouueau Tonnerre, en ce temps, fut le nom,
Qu'on a changé depuis en celuy de Canon.
Tant que ſur le François regna l'Ire diuine,
L'Eſtranger employant la terrible Machine,
Par tout ſe fit paſſage, & ne vit point de lieux
Capables d'arreſter ſon cours victorieux.
Mais, quand le Ciel calmé voulut, par ſa Clemence,
Retirer du tombeau la Françoiſe puiſſance,
Dans les mains du François vint l'Inſtrument fatal,
Inuenté, contre luy, par le Monſtre Infernal.
La Sainte en ce moment, pour eſteindre la flamme,
Que le fragile Roy ſent renaiſtre en ſon ame,
Le meine, où le Canon, par ſes trouppes, gardé,
N'attend plus, pour ſeruir, que d'eſtre commandé.
Charles en conte cent, de grandeurs inegales,
En contemple la forme, en obſerue les bales,
Et dit, Auroit-on creu qu'armé d'vn tel ſecours,
Betford euſt veu ternir la gloire de ſes jours?

Il l'a veu cependant, luy repart la Pucelle,
Et l'Autheur de sa honte est ton Peuple fidelle;
C'est luy, dont les efforts viennent de rendre vains
Ces foudres brüissans des Antres sousterrains.
Mais du fameux Artus l'heroique vaillance
A le plus, entre tous, merité de la France,
Ayant cherché la mort, pour son soulagement,
Bien que dans la disgrace, & le bannissement.
En sa cause, grand Roy, j'implore ta justice,
Rens luy ta bienueillance, & souffre son seruice.
Amaury, de frayeur, blesmit en l'escoutant;
Le Prince à ce discours respond au mesme instant.
Bien qu'Artus soit coupable, ô Fille magnanime,
Ie veux, si tu le veux, mettre en oubly son crime;
Ie veux estre pour luy de moy-mesme vainqueur,
Et veux que desormais il ait part en mon cœur.
Ie consens mesme encor qu'il ait part à ma gloire,
Lors qu'il pourra m'ayder à suyure ma victoire,
Et que des coups receus par le fer ennemy,
Son redoutable bras sera bien raffermy.
Ie dois trop aux exploits produits par ta vaillance,
Pour faire à ton desir la moindre resistance;
Et qui peut à tes loix son throsne assujetir,
Peut bien, en toute chose, à tes vœux consentir,
Du malheureux Artus la grace demandée
Estant par le Monarque à la Sainte accordée,
En termes genereux prononcés grauement,
Elle en monstre sa joye, & son ressentiment.

Sur le declin du jour les bandes ſeparées,
En leurs diuers quartiers s'en retournent ſerrées;
Tanneguy les rameine, & Charles, les quittant,
Du geſte & de la voix, s'en teſmoigne content.
Au plus creux de ſa tente apres il ſe retire,
Et dans ſa ſolitude en liberté ſouſpire;
De ſa playe incurable il ſent la profondeur,
Et ſent renouueller ſon amoureuſe ardeur.
Amaury le regarde, &, ſouſpirant luy-meſme,
Monſtre de ſa douleur vne douleur extreme;
Tous deux ſans mouuement, comme frappés des Cieux,
Tiennent la bouche cloſe, & ſe parlent des yeux.
Le Monarque ſe couche, & ſa peine müette
Iuſques dans le repos, l'agite & l'inquiëte;
Agnes, à ſa penſée eſtalant ſes attraits,
Plus que jamais l'eſchauffe, & l'engage en ſes rets.
Mais enfin, par la grace, il eſtouffe ſa flamme,
Il briſe les liens, qui captiuoient ſon ame,
Et, deuant que le jour ait repeint l'horiſon,
Voit le diuin Soleil eclairer ſa raiſon.
Au Tertre il monte, & prie, &, durant ſa priere,
Sur les champs deſcouuerts la Ieuneſſe guerriere,
D'vne egale chaleur bruſlant pour le depart,
De ſes diuers quartiers, ſe range à l'eſtandard.
Le Prince au Tout-puiſſant demande, auec des larmes,
Qu'il protege ſon Droit, qu'il beniſſe ſes armes,
Et vueille du Tyran, qui maiſtriſe ſon cœur,
Defendre ſa foibleſſe, & le rendre vainqueur.

Parmy cent longs ſouſpirs, d'vne voix gemiſſante,
Il repeta trois fois ſa priere feruente,
Et, recueillant en vn tous ſes penſers eſpars,
Vers le ſombre Orient arreſta ſes regards.
L'Archange valeureux, qui, par la Prouidence,
Eſt chargé de veiller au ſalut de la France,
Et qui, malgré Satan, malgré tous ſes Enfers,
Voit la Guerriere preſte à la tirer des fers;
De la plus haute Sphere aux Plages les plus baſſes,
Vient fixer l'air mobile, en aſſembler des maſſes,
Les meſler, les vnir, & s'en former vn corps,
Vuide par le dedans, & ſolide au dehors.
De la France abbatüe il luy donne l'image,
Il luy donne ſon air, luy donne ſon corſage,
Et, dans ſon caue ſein luy-meſme s'enfermant,
A ſes membres diuers donne le mouuement.
Charles, qui tient la veüe aux Aſtres attachée,
Bien que ſous l'onde encor l'Aurore ſoit cachée,
Dans l'eclatant milieu d'vn nüage enflammé,
Voit paroiſtre à ſes yeux vn Coloſſe animé.
Il le voit qui, vers luy, prend ſa route & s'abbaiſſe,
Sous l'aſpect glorieux d'vne antique Princeſſe,
En qui malgré les ans l'auguſte majeſté,
Et reluit auec grace, & tient lieu de beauté.
Son front reſplendiſſoit, &, d'entre ſes paupieres,
Sortoient de vifs eclats, & d'ardentes lumieres;
En ondes ſur le col les cheueux luy flottoient,
Et les Lys ſur ſon chef en couronne eclatoient.

Mais cette mesme Fleur, seche & desfigurée,
Languissoit sur sa robbe en lambeaux dechirée;
Sa main ne soustenoit qu'vn demy Sceptre d'or,
Où la trace des Lys restoit à peine encor;
Et sur son noble front se remarquoit emprainte,
Parmy beaucoup d'espoir, quelque ombrage de crainte.
L'Archange sous ce voile, en s'abbaissant tousjours,
Aborde enfin le Prince, & luy tient ce discours.
Grand cœur, dont la vertu s'accroist par les obstacles;
Toy, pour qui Dieu n'aguere a fait tant de miracles;
Toy, que du Tout-puissant le vouloir absolu,
A par grace, entre tous, pour ma franchise eleu;
Toy, dont les fermes bras, au besoin secourables,
Vont estre le support de mes jours miserables;
Enfin, Toy, que j'implore, & qui dois me venger
Des maux que j'ay soufferts, sous le joug Estranger;
Viens, l'vnique souhait de mon ame affligée,
Viens me tirer du gouffre, où le Sort m'a plongée,
Viens me rendre à moy-mesme, & ranger, sous mes loix,
Le Bourguignon perfide, & le superbe Anglois.
Ie ne te diray point, pour disposer ton Zele,
A faire vne entreprise, & si juste, & si belle,
Combien de grands motifs, de sujets differens,
Inuitent ta valeur à perdre mes Tyrans.
Tu me connois asses pour la France guerriere;
Tu sçais que c'est de moy que tu tiens la lumiere,
Que je t'ay dans mon sein tendrement eleué,
Que de mille perils mes soins t'ont preserué;

Que tousjours constamment j'ay suyui ta fortune,
Que ta peine, auec toy, me fut tousjours commune,
Enfin, que j'ay tousjours, d'vn mouuement egal,
Fait mon bien de ton bien, & mon mal de ton mal.
Tu sçais que l'on adore, & sans idolatrie,
Celuy qui sçait mourir, en seruant sa patrie,
Que sa memoire est sainte, & qu'entre les mortels,
On accorde à son Nom l'encens & les autels.
Tu sçais que, de cent maux viuement poursuyuie,
Ie fonde, sur toy seul, tout l'espoir de ma vie,
Et que par ta tendresse, & par ta dureté,
Tu feras ma franchise, ou ma captiuité.
Ie ne viens point aussi, par vn recit funeste,
Emouuoir à pitié cette vertu celeste,
Emouuoir à fureur ce noble mouuement,
Qui preuient ma priere, & mon ressentiment.
Ie viens de tes bontés receuoir l'assistance,
Ie te viens assurer de ma reconnoissance,
Et te viens auertir, par combien de trespas
Tu peux voir trauerser tes heroïques pas.
Mais tu cours, à ce mot, enflammé de colere;
Espargnés, justes Cieux, vne teste si chere;
Plustost que par vos traits ses beaux jours soient bornés,
Finissent par vos traits mes jours infortunés.
Ma teste à vostre foudre est seule reseruée;
Si vous sauués mon Fils, je me croiray sauuée.
Arreste vn peu, mon Fils, modere ton ardeur,
Pese bien ton dessein, mesure sa grandeur,

Vnis en tes conſeils le courage & l'addreſſe,
Oppoſe force à force, & fineſſe à fineſſe,
Et dans l'aſſaut des murs, dans le feu des combats,
Par ruſe, & par effort, mets les Tyrans à bas.
Tous auis, tous moyens, te ſeront neceſſaires,
Tant ſe monſtrent heureux tes crüels Aduerſaires,
Tant, en leur perte meſme, ils font encore voir
De ſubtil artifice, & d'orgueilleux pouuoir.
Que ſi ton jeune cœur, à ſa haute vaillance,
Peut joindre la conduitte & la perſeuerance,
Et de ſes paſſions eſtre victorieux,
Ie ſeray toute libre, & toy tout glorieux.
La Terre à ta fortune aueque toy conſpire,
L'Enfer ne choque plus ton legitime Empire,
Et le Ciel, en tes maux inflexible autresfois,
Maintenant à ton bien accommode ſes loix.
Les decrets du Tres-haut enfin te ſont propices;
D'vn pas de Conquerant marche ſous leurs auſpices;
Ie ne vois plus d'obſtacle à tes forces egal;
L'entrepriſe eſt venüe à ſon terme fatal,
Paris, laßé du joug, le ſecoüe, & t'implore,
Sur tous ſes boulevards tes enſeignes arbore,
Et, par l'ample chemin de ſes murs demolis,
T'accompagne en triomphe au grand throſne des Lys.
Mais l'auenir m'emporte, & mon ame eclaircie
Connoiſt que ce diſcours n'eſt qu'vne prophetie;
Il eſt temps toutesfois, de l'aller accomplir;
Ce throſne, vuide encor, t'attend pour le remplir.

Allons, que tardons nous? Icy l'Archange acheue,
Et dans le ſein de l'air, en meſme temps, s'eleue,
Vn long trait de lumiere à ſa ſuitte laiſſant,
Et, d'vn vol eſtendu, le chemin luy traçant.
Charles, plein de tranſport, deſcend alors, & crie;
I'en accepte l'augure, Allons chers Patrie;
Allons, reprend le Camp, &, du creux des vallons,
Reſpondent cent Echos, Allons, Allons, Allons.
Le ſon en rejalit, au ſommet des montagnes,
Il ſe roule, & s'eſpand, ſur les vaſtes campagnes,
La foreſt le repete, & le proche torrent,
Plus trouble & plus emeu, fuit en le murmurant.
Tout marche, & le ſoldat, en ſon ardeur extreme,
Rapidement vers Rheims ſe porte de luy-meſme;
On voit, comme à-l'enuy, les drappeaux ondoyans,
Vers la ſainte Cité, d'eux meſmes ſe ployans;
Le cry des bataillons imite le tonnerre;
Leurs pas, plus ſourdement, font reſonner la terre;
La pouſſiere ſe leue, & compoſe vne nuit,
Qui du Camp diſparu ne laiſſe que le bruit.
Ainſi quand, au ſignal, l'importune barriere
Ouure aux barbes rangés le front de la carriere,
Et que les cris du peuple aux trompettes meſlés,
Pouſſent leurs ſons aigus aux lambris eſtoillés;
De la main auſſi-toſt ils partent tous enſemble;
Au battement des pieds le champ murmure & tremble;
On les voit s'eſloigner, & l'œil, en les ſuyuant,
Moins viſte qu'eux, ſe laſſe, & les perd dans le vent.

Tout cede, tout fait joug à la terrible Armée;
Deuant ſes eſtandards vole la Renommée;
Charles jette, en ſon cours, l'effroy de toutes parts;
Les Villes n'ont, pour luy, ni portes, ni remparts.
De tous coſtés, en foule, on luy vient rendre hommage;
Cet empeſchement ſeul allentit ſon voyage;
Chacun le reconnoiſt, chacun luy tend les bras,
Chacun s'offre à le ſuyure, au milieu des combats.
Philippes, entre tous, Philippes meſme enuoye,
Du ſucces d'Orleans, luy teſmoigner ſa joye,
A ſes Royales mains des palmes ſouhaiter,
Et d'vn futur accord les fondemens jetter.
Mais les Monſtres d'Enfer, dont la bande obſtinée,
Pour trauerſer le Sacre, eſt au Camp retournée,
Dans vn noir tourbillon l'accompagnant tousjours,
Conſultent les moyens d'en affoiblir le cours.
Apres mille projets, leur profonde malice,
Enfin ſe determine au damnable artifice,
D'inſpirer au ſoldat le penſer libertin,
De faire, ſur ſa route, vn infame butin.
Des Cauernes d'horreur, qu'enferme le bas Monde,
La plus grande & plus noire eſt vne Grotte immonde,
Qui, couuant vne molle & piquante chaleur,
Sous ombre de plaiſir, n'enfante que douleur.
Cette Grotte, formée, & de boüe, & de braiſe,
Du charnel Aſmodée eſt la ſale fournaiſe,
Où, dans vn feu cuyſant il forge des appas,
Qui, par de beaux ſentiers, meinent l'homme au treſpas.

C'est luy qui seul au Camp cette fureur inspire;
Ce n'est plus qu'à ce but que le François aspire,
Et rares sont les cœurs, qui, d'vn si doux poison,
Puissent, par leur vertu, preseruer leur raison.
Pour des Filles sans honte, il fait naistre, en leurs ames,
D'impudiques desirs, & de lasciues flammes;
Par ce venin charmant, le soldat empesté
Court auec moins de force, & de legereté.
Du desordre des siens, la Pucelle indignée
Passe, de rang en rang, du Prince accompagnée,
Ecarte, d'vn clin d'œil, ces criminels objets,
Et de l'Esprit impur estouffe les projets.
Ainsi, quand le Sommeil assoupit la Nature,
Les nocturnes Oyseaux, de malheureux augure,
Quittent leurs sombres toits, &, d'vn long sifflement,
Viennent troubler le sein du venteux Element.
Mais à peine le jour rougit les bords du Gange,
Que la bande funeste en ses ombres se range;
L'Aurore en purge l'air, & sa viue clarté,
Par leur esloignement, luy rend la pureté.
Le terrible regard de la Sainte Guerriere,
Redonne aux bataillons leur chasteté premiere;
A leur desreglement succede la pudeur,
Et leur cours recommence, auec la mesme ardeur.
Il n'est point de vaisseau, qui, d'vn cours plus rapide,
Raze les vastes champs de l'Empire liquide,
Lors que, dans tous ses masts, le Pilote sçauant,
Par pouppe, a recueilly tout le souffle du vent.

Le Loin Fleuue profond, fauorable à leur course,
Retient ses claires eaux captiues dans sa source,
Laisse ecoûler le reste, & par tout abbaißé,
Par tout deuient gueable, & par tout est paßé.
Ils laissent Montargis, & tousjours gaignent terre;
La Fille les deuance, & va sommer Auxerre,
L'habitant luy promet d'admettre le François,
Et du Monarque armé reconnoistre les loix.
Elle en tire parole, & trauerse l'Yonne;
De frayeur à son nom la Prouince frissonne;
Tout redoute son bras, tout fremit à sa voix,
Et rien deuant ses yeux n'ose paroistre Anglois.
Elle obserue, par tout, la campagne semée
De charrois destinés aux besoins de l'Armée;
Elle voit, en tous lieux, les diligens meusniers,
De bleds nouueaux batus espuiser les greniers.
Sous le vent, & sous l'onde, elle voit cent machines
Changer les grains broyés en de blanches farines,
Et leur masse paistrie, à l'ayde du leuain,
Dans les fours embrasés se conuertir en pain.
Elle retourne alors, &, sur vn pont fragile,
Trouue Charles qui passe, au dessous de la Ville,
Se reconnoist deceüe, & voit, au mesme instant,
Quelle ruse a sauué le parjure habitant.
Son Ange l'eclaircit, & descouure à son ame
Le pacte criminel, & le commerce infame,
Par qui, de son Ialoux le credit acheté
A le mur Auxerrois du passage exemté.

En ces termes, alors, au Prince elle s'addresse;
Quoy! des le premier pas monstrer de la foiblesse!
Souffrir que ce rempart soit fermé deuant toy,
Qu'il mesprise ton sceptre, & te donne la loy!
Est-ce là donc l'essay de ce que tu peux faire?
Est-ce ainsi que ton bras force ton Aduersaire?
O toy, dont l'interest est toute la vertu,
D'vn conseil si fatal comment respondras-tu?
A ce reproche amer, à ce langage masle,
Le Prince deuient rouge, Amaury deuient pasle;
Ils ne repartent rien, &, poursuyuant leur cours,
Laissent Sens à leur gauche, & s'auancent tousjours.
Le Camp, par le plus droit, prend la route de Troye;
La Sainte va deuant luy preparer la voye;
Mais son projet est vain, & ses pas superflus;
Elle somme la Place, & n'en a qu'vn refus.
Depite elle reuient, &, du Roy mal contente,
Le trouue dans son throsne, au milieu de sa tente,
Au milieu de ses Chefs, par son ordre assemblés,
Pour redonner le calme à ses esprits troublés.
Depuis qu'aux yeux de tous la vaillante Pucelle
Exposa d'Amaury le trafic infidelle,
Emporté de fureur, & de honte confus,
Il luy fit guerre ouuerte, & ne l'espargna plus.
La crainte de perir, s'il eust feint dauantage,
Plus que jamais, contre elle, enuenime sa rage;
Et, mettant sous les pieds, & justice, & raison,
Sur elle, aupres du Prince, il vomit son poison.

Desormais, luy dit-il, sans vne horrible offense,
Ie ne puis voir ta perte, & garder le silence;
Cette Fille insensee est l'escueil de ton sort;
Tu n'en dois, ni n'en peux, attendre que la mort.
Sous vn cerneau leger, ta grandeur s'humilie,
Prenant, pour feu diuin, ce qui n'est que folie;
Et cet eclat, qui brille en sa temerité,
Impose à ta sagesse, & surprend ta bonté.
Ce n'est rien qu'vn Ardent, qui meine au precipice;
Il faut, si tu le suis, que ta gloire perisse;
Ah! dessille tes yeux, qu'vn nüage a couuerts,
Et voy, deuant tes pas, cent abysmes ouuerts.
L'Enfer ces mots appuye, & leur force imprimée
Dans le sein des vieillards qui regissent l'Armée,
Corrompant, tout à coup, les plus sages esprits,
Rend la Fille, pour eux, vn objet de mespris.
Le Prince les conuoque en sa Royale tente,
Et demande remede au mal qui le tourmente;
Ils parlent tour à tour, & font egalement
De l'illustre Guerriere vn mauuais jugement.
Renaud, graue Prelat, & par qui Charles mesme
Doit voir ceindre son front du sacré Diademe,
Non moins qu'eux infecté de l'infernal poison,
Dans la commune erreur, laisse aller sa raison.
Sur ce temps au Conseil arriue la Pucelle;
Tous, sans deliberer, se leuent deuant elle;
Ils se sentent forcés à ce juste deuoir,
Et sa presence auguste a sur eux ce pouuoir.

L'art de mes Enuieux, & l'infernale flamme,
Ont porté leur venin, jusqu'au fond de ton ame;
Du sentier de Iustice ils t'ont fait escarter,
Et de mon saint enuoy t'ont fait mesme douter.
Mais doute, si tu veux, apres tant de merueilles,
Demens tes propres yeux, & tes propres oreilles,
Dieu n'en est pas moins Dieu, ni son Oeuure diuin
N'en ira pas moins viste à son heureuse fin.
Ces obstacles puissans, qui troublent ta sagesse,
Ne pourront rendre vain l'effet de ma promesse;
De tous mes Ennemis je rompray les desseins,
Et, malgré les Enfers, mettray Charles dans Rheims.
Ie veux qu'auant trois jours cette imprenable Troye
Craigne son bras vainqueur, & deuienne sa proye;
Sans canon, sans assaut, ouy, je veux, dans trois jours,
Planter mon estandard au plus haut de ses tours.
Le Prelat, à ces mots, demeure sans replique;
Charles sent rallumer son ardeur heroique;
Gillon d'horreur frissonne, & de son Amaury
Voit auec desespoir l'artifice pery.
Ainsi, lors que le Sud, des Monts de Barbarie,
Sur l'humide Element s'est lancé de furie,
Et que son moite souffle, aux plus tranquilles flots,
Iusques sous les rochers, a rauy le repos;
Si Thetis sort de l'Onde, &, d'vne voix seuere,
A l'orgueilleux Autan tesmoigne sa colere,
Il perd soudain l'haleine, & ne l'agite plus;
Eole s'en afflige, & demeure confus.

La Guerriere à l'instant, d'vn saint Zele animée,
Vers le rebelle mur fait marcher son Armée,
Et le matin suyuant, des nombreux bataillons,
Non loin de ses fossés, dresse les pauillons.
Le Canon luy manquoit; mais, sans le Canon mesme,
Elle veut l'emporter, par vn saint stratageme;
Son Ange le luy dicte, & la faueur des Cieux
En rend l'euenement vtile & glorieux.
Comme pour faire breche au moins fort de la Place,
Elle eleue en deux lieux vne double terrace,
La forme en batterie, &, par ces deux trauaux,
Menace les remparts de deux puissans assauts.
L'Ange, afin de haster la victoire promise,
De l'affreuse Terreur implore l'entremise,
Et, de la part du Ciel, la presse viuement
D'aller chez l'Ennemy jetter l'estonnement.
Inuisible & rapide, elle prend sa volée,
Et, parmy les Anglois adroitement coulée,
Leur fait voir dix canons, deçà, delà pointés,
Et prests à foudroyer les bouleuards tentés.
L'orgueil cede à l'effroy, dans ces ames altieres;
Elles n'esperent plus qu'en leurs seules prieres,
Renoncent à la guerre, &, pour signe de paix,
Se monstrent sur leurs murs, sans piques, & sans traits.
La Sainte, au Saint des Saints rend graces immortelles,
Par accord prend la Ville, & pardonne aux Rebelles;
L'Anglois est jusqu'à Sens seurement escorté;
L'habitant à son Roy jure fidelité.

D'vn faux eſpoir, dit-elle, on te vouloit repaiſtre;
Charles, le fier Troyen, te refuſe pour Maiſtre;
De rentrer ſous tes loix en vain je l'ay ſommé,
Dans ſa rebellion, l'Injuſte eſt confirmé.
Et, voila le beau fruit que nous produit Auxerre;
Ce mur, donté par nous, euſt finy noſtre guerre,
Ce mur, laiſſé par nous, prolonge nos trauaux;
O, que la ſoif de l'or nous couſtera de maux!
Renaud prend la parole, & dit, Braue Guerriere,
Qui nous as engagés dans cette aſpre carriere,
Tu nous dois pardonner, ſi nous ne croyons pas
Te deuoir faire, en tout, la regle de nos pas.
Nous craignons que le feu de ton zele celeſte,
A ce valeureux Camp ne deuienne funeſte;
Nous craignons que le feu de ta haute valeur,
N'attire ſur ton Roy quelque inſigne malheur.
L'Ennemy nous reſiſte, & nous ferme la Seine;
Noſtre Canon ſe laſſe, & ne nous ſuit qu'à peine;
On va voir, dans ces champs, nos drappeaux s'affamer;
Et, par vn ſi grand chaud, leur force conſumer.
A ces difficultés il n'eſt point de remede;
Il faut que, malgré nous, noſtre vertu leur cede;
Nous tenterions les Cieux, les voulant ſurmonter,
Et nous les craignons trop, pour les vouloir tenter.
Il n'eſt point de ſalut, qu'en la retraitte pronte;
Nous mourrons autrement, & mourrons auec honte;
Nous auons aſſés fait d'auancer juſqu'icy;
Du pouuoir des François l'Anglois eſt eclaircy.

Sans plus rien hazarder, conseruons l'auantage,
Que l'Estat & le Roy doiuent à ton courage;
Laissons là cette Troye imprenable à nos mains,
Et cessons de courir apres des songes vains.
Formons d'autres projets, prenons d'autres brisées,
Allons à nostre but par des routes aisées,
Allons mesme à Paris, si tes rares exploits
N'ont pas, sous Orleans, asses vaincu l'Anglois.
Durant tout ce discours, la Fille impatiente
A peine à retenir sa colere boüillante;
Elle s'eschappe enfin, &, par vn grand eclat,
Releue ainsi l'erreur du timide Prelat.
Quoy! ces lasches conseils, honteux à la Couronne,
Mais plus honteux encore à celuy qui les donne,
Trouueront en ce lieu qui leur applaudira,
Et le Ciel offensé, sans foudres, le verra.
Renaud qu'est deuenu ce cœur si magnanime?
En cette occasion ta foiblesse est vn crime;
De tous ces genereux, nul n'estoit plus que toy
Obligé, par sa charge, à n'auoir point d'effroy.
Dans ce que ta frayeur t'inspire & nous propose,
Dieu te voit aujourd'huy deserteur de sa cause,
Deuant son tribunal dautant plus criminel,
Que tu dois accomplir le Sacre solennel.
Du criminel Anglois tu te rends le complice,
Tu repousses la France au bord du precipice,
Et, non moins que Betford, à Charles inhumain,
Tu luy fais retomber le Sceptre de la main.

Du progres merueilleux le François, plein de joye,
Ne sçait s'il le doit croire, encore qu'il le voye;
La Fille en tous les cœurs redouble son credit,
Amaury le remarque, & demeure interdit.
Le Camp passe la Seine, & rien plus ne l'arreste;
Sans faire de combat, Charles fait sa conqueste;
Tous lieux luy sont ouuerts, tous murs luy sont liurés,
Et sont tous moins conquis, qu'ils ne sont deliurés.
Chalons, Place fidelle, & Chef de la Prouince,
Fait sortir tout son Peuple, au deuant de son Prince,
Et, d'vn Zele enflammé l'appellant dans son sein,
Le confirme en l'espoir d'accomplir son dessein.
Le Monarque se loge au pied de la muraille;
Mais du Sacre diuin le desir le trauaille;
Il bat aux champs des l'Aube, &, desployant ses Corps,
De l'ondoyante Marne abandonne les bords.
Il va d'vn cours rapide, & s'auance vers l'Aisne;
Son bras n'a plus que Rheims à tirer de la chaisne;
L'Angloise garnison tremble dans son rempart;
L'habitant se sousleue, & l'oblige au depart.
Le Camp suruient alors, &, guidé par la Sainte,
Entre en la sainte Ville, & remplit son enceinte;
Mais, pour ses murs estroits, il se trouue trop grand,
Et, sur les lieux voysins, ses brigades respand.
Ainsi, lors qu'vn ruisseau, grossi par vn orage,
A brisé les rochers, qui bouchoient son passage,
Et, par mille degasts, dans son cours escumeux,
Aux despens des vallons est deuenu fameux;

De destroit en destroit, s'il gaigne enfin la plaine,
Et n'est plus retenu que par vn peu d'arene,
Son flot impetüeux regorge sur son lit,
Et, sous ses gros boüillons, la plaine enseuelit.

FIN
DV SIXIESME LIVRE.







LA PVCELLE OV LA FRANCE DELIVREE.

LIVRE SEPTIESME.



ENDANT ce temps Agnes, dans sa barque, rentrée,
Et non moins de courroux que de douleur outrée,
Vouloit soudain quitter ce riuage odieux,
Quand l'espoir reprima son vouloir furieux.
Elle espere tousjours, & son ame hautaine,
Iusques dans le mespris, de confiance est pleine;
Elle est vaine, & se flatte, &, d'instant en instant,
A ses pieds orgueilleux son Infidelle attend.

Mais la clarté s'esteint, & l'ombre passe toute,
Sans que du bel esquif Charles prenne la route;
La lumiere renaist; il laisse enfin ces lieux,
Et vers elle, en parlant, ne tourne pas les yeux.
Reconnoissant alors sa fortune cruelle,
Sa mortelle fureur deuient plus que mortelle;
Elle s'en prend aux Cieux, elle s'en prend au Roy,
Et se plaint d'Amaury, de Roger, & de soy.
Son transport est sans borne, & sa rage est extreme;
Son vif ressentiment la met hors d'elle-mesme,
Elle parle, elle eclate, &, dans ses cris perçans,
A mots entrecouppés, fait oüir ces accens.
Quel sanglant deshonneur, quelle injure, dit-elle,
Vient de faire à mon Nom cet Esclaue rebelle?
Son desdain pouuoit-il estre plus solennel?
Son oubly pouuoit-il estre plus criminel?
Il m'a veüe à ses pieds humblement abbaißée,
De ses pieds il m'a veüe indignement chaßée,
Et par qui malheureuse? ô mes foibles attraits!
La voix d'vne Bergere a vos charmes desfaits.
Sa reuolte est publique, & son ame legere
A paßé de mon joug au joug d'vne Bergere;
A sa honte, à ma honte, il a pû me laisser;
Il a pû de son cœur mon image effacer.
L'injuste, l'inhumain, pour couronner l'outrage,
Sans me rien faire dire, a quitté ce riuage,
Sans chercher de pretexte à son manque de foy,
Et, ce qui passe tout, sans tourner l'œil vers moy.

Vengeance, ma Beauté, c'est à toy qu'est l'offense;
A toy d'vn tel affront appartient la vengeance;
Arme tout l'Vniuers contre cet Inconstant.
Là, son aspre douleur l'arreste en sanglotant.
Ainsi lors que la Terre, en ses cauernes creuses,
Sent la flamme s'esprendre à ses veines souffreuses,
Et qu'en vn lieu contraint vn grand embrasement
Lutte contre le poids du massif Element;
Son sein mugit d'abord, & les Peuples estonne;
Puis, en se sousleuant, sous leurs pas tremble & tonne,
Et n'appaise son bruit, que quand les feux couuerts
Enfin se sont fait jour, par les monts entr'ouuerts.
A son aspre infortune Agnes songe & resonge;
Au milieu du courroux l'ambition la ronge;
Elle veut la vengeance, & ne veut pourtant pas
De son Royal Coupable auancer le trespas.
Mais je puis me venger, dit-elle vn peu calmée,
Sans destruire l'Ingrat, dont je veux estre aymée;
Ie puis punir le crime, & par son chastiment
Ranger le criminel sous mon commandement.
S'il me creut, pour son bien, trop foible de courage,
Qu'il m'esprouue aujourd'huy forte pour son dommage,
Que mon inimitié le rengage à m'aymer,
Et que, par ses malheurs, il me sache estimer.
Faisons de sa Pucelle auorter l'entreprise;
Estouffons la valeur, qui fait qu'on nous mesprise;
Rendons vains ses efforts, rendons ses projets vains,
Et, sur leur grand debris, eleuons nos desseins.

Il faut du Bourguignon, enchanté par mes charmes,
Ressusciter l'ardeur, & commander les armes;
Pour moy seul il respire, & l'vn de mes regards
Le portera, sans peine, aux plus mortels hazards.
Pour moy, deust-il choquer, & le Ciel, & la Terre,
Ce magnanime cœur à tous fera la guerre;
Mais, plus qu'à tous encore, à ce Guerrier fatal,
Qui fit meurtrir son Pere, & qui fut son Riual.
Cette main, en tous lieux triomphante & maistresse,
Sera de mon affront l'illustre vengeresse,
Et, secondant mes yeux, seruira d'instrument,
Pour remettre en mes fers mon fugitif Amant.
Allons de ce Heros implorer l'assistance,
Et receuoir, par luy, le Sceptre de la France;
Ne m'en destourne point, importune Raison,
Tes timides conseils ne sont plus de saison.
Le sort en est jetté; mourons, ou viuons Reyne.
A l'instant elle part; l'ancre quitte l'arene,
Aux deuoirs du vaisseau le marinier est pront,
Et le vent, à souhait, le pousse contremont.
Orleans au leuer des premieres estoilles,
Voit couler, sous ses murs, les flamboyantes voiles,
Croit la barque vn Dragon, &, par son vol ardent,
Se juge menacé d'vn sinistre accident.
A peine le Soleil les ombres illumine,
Que sur la riue gauche, au pied d'vne colline,
Agnes se fait descendre, & sa douce clarté
Illumine à-l'enuy le bord inhabité.

Apres elle on descend, au moite sein de l'herbe,
Vn Char brillant, pompeux, magnifique & superbe,
Pour ses doux promenoirs autresfois fabriqué,
Maintenant pour la guerre à sa suitte embarqué.
Le corps en est de cedre, & sa noble structure
D'vn grand & large throsne imite la figure,
Bas deuant, haut derriere, auec art trauaillé,
Et, par tout le dehors, en diamans, taillé.
En forme d'eschiquier, leurs pointes compassées,
Luysent, d'or & d'argent, par ordre, entrelacées,
Et, quand l'Astre du jour de ses rayons les bat,
L'vne à-l'enuy de l'autre, accroissent leur eclat.
Le dedans est couuert d'vne pourpre enflammée,
De fleurs d'or & d'argent, en eschiquier, semée,
Et son grand Ciel de pourpre, en eschiquier encor,
Est semé, pres à pres, de fleurs d'argent & d'or.
Deux caualles, de taille entre mille egalées,
Par tout, sur vn fonds blanc, de jaune pommelées
Tiennent le court timon, entre elles, arresté,
D'or & d'argent, par tout, à quarreaux marqueté.
De ces riches metaux, mais en legeres chaisnes,
Furent forgés leurs traits, leurs harnois & leurs resnes,
Et le mors escumeux, par leurs bouches rongé,
De ces mesmes metaux fut encore forgé.
La Belle assise au Char, prend les guides sonnantes;
A sa teste est Roger, sous des armes brillantes;
Ses Femmes & sa Suitte, autour d'elle à cheual,
Pour commencer leur course, attendent le signal.

Elle part, & ſoudain la trouppe fauorite
S'auance vers le haut, & le riuage quitte;
Sous le Char, en montant, s'adoucit le chemin,
Et l'air s'epure au feu d'vn Objet ſi diuin.
Tel paroiſt le Soleil, lors que, du ſein de l'Onde,
Il vient, ſur vn Char d'or, rendre le jour au Monde,
Et, vers le haut des Cieux, met ſes ardens cheuaux
Dans la route, où d'Alcide eclatent les trauaux.
Non loin, deuant ſes pas, va le Phoſphore, & brille;
Des Heures, à ſes flancs, court l'egale famille;
Les Zephyrs, ſous ſes pieds, font naiſtre mille fleurs,
Et le Ciel ſe repeint de ſes viues couleurs.
Agnes en cette pompe, au trauers de la France,
Chés le Prince irrité va chercher ſa vengeance;
Elle ſçait quel ſujet l'a fait perdre à l'Anglois;
Elle ſçait ſa retraitte, & va droit à ſon bois.
Vn ſi rare attirail, vne beauté ſi rare,
Et ſurprend, & rauit le cœur le plus barbare;
Tous s'imaginent voir vne Diuinité,
Et leur eſtonnement produit ſa ſeureté.
Philippes, au plus creux d'vne grotte ſauuage,
Profondement, alors, reſuoit à ſon outrage,
Et de l'altier Anglois l'equitable malheur,
Auec quelque plaiſir, conſoloit ſa douleur.
Orleans à tel point occupoit ſa penſée,
Que la mort de ſon Pere en ſembloit effacée;
Et, pour rendre l'outrage à l'outrageux Betford,
Il auoit imploré l'Autheur de cette mort.

Il l'imploroit encore, & de ſon aſſiſtance
Attendoit la promeſſe, auec impatience,
Lors qu'vn ſon brüiſſant, d'hommes & de cheuaux,
Retira ſon eſprit du penſer de ſes maux.
Il ſort du fond de l'antre, & ſa veüe eſt ſurpriſe
A l'aſpect de ces yeux dont l'eclat le maiſtriſe;
Il demeure interdit en voyant la Beauté,
Qui fait ſon infortune & ſa felicité.
Cet Objet merueilleux, & le charme, & l'eſtonne;
Il s'enflamme à le voir, à le voir il friſſonne;
L'amour & le reſpect l'agitent tour à tour;
Le reſpect toutesfois cede enfin à l'amour.
Vers la Belle il s'auance, & ſe proſterne en terre;
Elle ſort du beau Char, & des deux bras le ſerre;
Il veut baiſer ſes pieds; elle n'y conſent pas;
Mais ſe plaiſt dans l'effet de ſes puiſſans appas.
En releuant le Prince; Il eſt juſte, dit-elle,
Que je ſois bien-faiſante à qui me fut fidelle,
Et que tant de deuoirs, ſi noblement rendus,
Trouuent leur recompenſe, & ne ſoient pas perdus.
Ie viens à ton beſoin ſacrifier ma vie,
Et ſeruir de mon bras le bras qui m'a ſeruie;
Ie m'en viens, contre tous, prendre tes intereſts,
Et je viens de mes dards fortifier tes traits.
Maintenant qu'aux drappeaux de France & d'Angleterre
Ton magnanime cœur a declaré la guerre,
Qui t'ayme, ſans feintiſe, & te garde ſa foy,
Doit courir à ton ayde, & ſe ranger vers toy.

Ouy, j'ay pour toy, grand Prince, vn amour veritable;
Le tien m'oblige ſeul, & ſeul m'eſt agreable;
Ie ſuis impitoyable à mes autres Amans,
Et n'ay, que pour toy ſeul, de tendres ſentimens.
Charles, ton grand Riual, pour qui ta fantaiſie
A le plus, entre tous, conceu de jalouſie,
Ne fut chery de moy, que par ambition;
Et toy, tu ne le fus, que par affection.
Ie n'eſtimay de luy, que ſa ſeule Couronne;
Ie n'eſtimay de toy, que ta ſeule Perſonne,
Tes reſpects, ta douceur, & ce feu violent
Que ton deſeſpoir meſme a tousjours veu bruſlant.
A ces mots, ſans parler, le Bourguignon ſouſpire,
Et laiſſe dans ſes yeux paroiſtre vn feint ſouſrire;
Agnes juge qu'il doute, à voir cette action,
Et, d'vn art plus adroit, ſuit ſon intention.
Tu balances, dit-elle, & tu n'es pas ſans crainte,
Que, ſous ce vray diſcours, ne ſe cache vne feinte;
Ce diſcours toutesfois eſt ſans deguiſement,
Et ne tend point de piege à ton clair jugement.
Sur le bruit que l'Anglois, par ſa folle arrogance,
Auoit à ſon Party fait perdre ta vaillance,
Ie quittay mon repos, & courus vers ce Roy,
Dans l'vnique deſſein de le rejoindre à toy.
I'eſſayay de l'induire à rechercher ton ayde,
Et faire de ton bras ſon glorieux remede;
Mais, loüant ta vertu, je choquay ſon eſprit,
L'ingrat, me jugeant tienne, en conceut du depit

De ſa Bergere, alors, j'eſprouuay la manie,
Et fus du Camp, par elle, indignement bannie;
Il le vit, le ſouffrit, &, d'vn mot ſeulement,
Ne rendit pas plus doux vn ſi dur traitement.
L'ingrat m'a meſprisée, & moy je le meſpriſe;
Il ne vaut pas qu'Agnes regne ſur ſa franchiſe;
Ses hommages, à tort, furent par moy ſoufferts;
Vn Eſclaue ſi laſche a fait honte à mes fers.
Ie conſens qu'il demeure à ſon Enchantereſſe,
Eſclaue digne en tout d'vne telle Maiſtreſſe,
Et me range vers toy, qui peux ſeul te vanter,
De m'auoir pour Maiſtreſſe, & de me meriter.
Mon bras vient, contre tous, embraſſer ta querelle,
Vient combattre Betford, Charles, & ſa Pucelle,
Et, te vengeant de tous, m'aquiter enuers toy,
De tout ce que je dois à ta conſtante foy.
Ce langage flatteur, cette beauté ſupreme,
Reſpandent en ſon ame vne douceur extreme;
Tout entier à la Belle il ſe laiſſe occuper,
Et, s'aueuglant luy-meſme, il l'ayde à le tromper.
Comme vers l'Occident, ſur la coſte barbare,
Que l'immenſe Thetis de nos coſtes ſepare,
Quand le Marchand deſploye, aux nouueaux Indiens,
Le different amas de ſes fragiles biens;
Ces Peuples, eblouïs de la clarté du verre,
Pour luy de vrays threſors appauuriſſent leur terre,
Et, de ce faux treſor leurs ſens preoccupés,
Eux meſmes, pour l'auoir, veulent eſtre trompés.

Sa raiſon vainement taſche à le mettre en doute ;
Ce n'eſt plus ſa raiſon, c'eſt Agnes qu'il eſcoute ;
Du Roy, de la Guerriere, il s'eſtoit tout promis ;
Mais, puis qu'Agnes l'ordonne, ils ſont ſes ennemis.
Il ſuffit que la Belle, Amante & fauorable,
A ſon puiſſant Riual le juge preferable,
Et pour donter enſemble, & Charles, & Betford,
Pourueu qu'elle l'aſſiſte, il ſe croit aſſés fort.
O Beauté, luy dit-il, vnique, & ſans exemple,
Terreſtre Deité, dont mon cœur eſt le temple,
Ie fais de ton deſir ma ſouueraine loy,
Ie te reuere ſeule, & n'ay d'yeux que pour toy.
Que Charles te deſdaigne, ou que tu le haïſſes,
Contre luy deſormais je te dois mes ſeruices,
Et, quelque grand bonheur qu'il me puſt apporter,
S'il eſt mal auec toy, je le dois rejetter.
Quoy que, deshonnoré par vne indigne offenſe,
I'euſſe mis en ſon bras l'eſpoir de ma vengeance,
Pluſtoſt qu'à ſa valeur maintenant recourir,
I'ayme mieux voir encor ma vengeance perir.
I'ayme mieux qu'vn affront terniſſe ma memoire ;
Ie neglige l'honneur ; je renonce à la gloire ;
De toy, je fais ma gloire, & je fais mon honneur,
Et, ſur toy ſeulement, j'eſtablis mon bonheur.
Allons où tu voudras, je ſuis preſt à te ſuyure ;
C'eſt viure dans l'honneur, que dans ta grace viure ;
C'eſt eſtre bien vengé, que de la poſſeder ;
A ce noble intereſt, tout autre doit ceder.

Si je ſuis animé de tes celeſtes charmes,
Ie puis, par mon bras ſeul, faire craindre mes armes,
Ie puis, par mon bras ſeul, & par mon ſeul effort,
De Charles me venger, me venger de Betford.
De ſon pouuoir ſupreme Agnes ſe glorifie,
Et deſormais du Sort la puiſſance desfie;
Son eſclat qui s'accroiſt, par ſon contentement,
Du braſier de Philippe accroiſt l'embraſement.
Au throſne du beau Char alors monte la Belle,
Et contraint ſon Amant d'y monter auec elle;
L'Eſclaue icy triomphe, aupres de ſon Vainqueur,
Et la joye en ſes yeux regorge de ſon cœur.
Le Char brillant arriue au Palais ſolitaire,
Que desja l'ombre vaine occupoit l'hemiſphere;
Agnes lance, par tout, des rayons & des feux,
Et ſon corps, parmy l'ombre, eſt vn corps lumineux.
Marie, au premier bruit, vers la porte s'auance,
De ce Char radieux voit la magnificence,
Reconnoiſt la Beauté, qu'idolatre la Cour,
Et ne ſçait qui l'ameine, en ce triſte ſejour.
Elle, qui ſur ſon front deſcouure ſa pensée,
Flatteuſement l'aborde, & l'ayant embraßée;
En l'eſtat, luy dit-elle, où ſont reduits mes jours,
Ie viens de ce Heros implorer le ſecours.
D'vn Monſtre des Enfers, plein d'orgueil & de rage,
A qui le foible Roy rend vn ſeruile hommage,
Ie fuis la violence, & cherche, en ce deſert,
Vn refuge aſſuré, qui m'en mette à couuert.

Charles, comme Dunois, adore la Furie,
Qui regne dans ſon Camp, & deſtruit ſa Patrie;
Et l'Ingrat ſans honneur, quand je viens l'aſſiſter,
A ſes yeux, deuant tous, m'en ſouffre mal-traiter.
Nous ſommes aujourd'huy compagnes de miſere,
Rebut de nos Amans, joüet de leur Megere;
Et ce mal, toutesfois, ſe conuertit en bien,
Puis que le Sort nous donne vn ſi ferme ſouſtien.
S'il nous falloit tomber en ces mains genereuſes,
Ce fut noſtre bonheur que d'eſtre malheureuſes;
Ouy, pour guerir le mal qui nous met aux abois,
Philippes vaut mieux ſeul, que Charles, ni Dunois.
Le Prince, par ces mots, ſent ſon ame flattée;
La Princeſſe en rougit, & s'en monſtre irritée;
Elle baiſſe la veüe, &, changeant de propos,
Ciuilement l'inuite à prendre du repos.
Puis, dans ſon logement ſans ſuitte retirée,
Elle retourne aux ſoins, dont elle eſt deuorée,
Elle retourne aux pleurs, que ſon cher Inconſtant
Luy fait, ſur ſon beau ſein, couler à chaque inſtant.
Mais ne pouuant haïr cet aymable Infidelle,
Et ſa haute valeur luy ſemblant tousjours belle,
Pour le trouuer ſans crime, elle veut s'abuſer,
Ou, du moins, de ſon crime eſſaye à l'excuſer.
Il paroiſt criminel, dit-elle en ſa penſée;
Si toutesfois vn ſort a ſa raiſon bleßée,
A quoy que l'ait porté le trouble de ſes ſens,
Les maux qu'il a commis ſont des maux innocens.

L'Enchantereſſe, à tous, fait manquer de parole;
Le malheur general mon deſaſtre conſole;
Dunois, par ſortilege a mes fers arraché,
Offenſe, ſans offenſe, & peche, ſans peché.
Que ſi, pour me l'oſter, ſes veritables charmes,
N'eſtoient rien que l'eclat de la gloire des armes;
Ainſi qu'elle, aujourd'huy reueſtant le harnois,
Puis-je pas, à mon tour, luy rauir mon Dunois.
Si le courage ſeul l'attache à la Sorciere,
Il peut abandonner Guerriere pour Guerriere,
L'abandonner pour moy, quand vn illuſtre ſang
L'auroit meſme eleuée à l'honneur de mon rang.
Endoſſe donc le fer, & t'en cours au volage;
Ton cœur, pour les combats, n'a que trop de courage,
Et ſi ton bras eſt foible, Amour, qui ne l'eſt pas,
Le ſçaura rendre propre à donner le treſpas.
Ah! folle qu'as-tu dit? quelle indigne pensée
Inſpire à ta vertu ta fureur inſensée?
Oublier ton deuoir, pour ſuyure ton amour!
Changer, au bruit d'vn Camp, la paix de ce ſejour!
Courir apres vn homme, en homme deguisée!
Expoſer ta conduitte à l'humaine risée!
Violer la pudeur! Non, non, pluſtoſt mourir,
Qu'à ce honteux remede, en tes maux, recourir.
Pluſtoſt ce Fugitif demeure à l'Inhumaine,
Qui, pour le captiuer, l'a tiré de ta chaiſne;
Pour toy, ce grand Eſclaue eſt vn bien ſans egal;
Mais ne l'achete point, au prix d'vn ſi grand mal.

Au fort de son ardeur, & dans sa resuerie,
Ainsi parle, en pleurant, la pudique Marie;
Ainsi, vers son Dunois, son desir emporté,
En faueur de sa gloire, est par elle arresté.
Telle part, quelquesfois, vne Lionne ardente,
Pour sauuer le Lion, dont elle fut Amante;
Quand, au piege tendu le Negre l'ayant pris,
A l'infaillible mort le conduit, à grands cris;
Puis tournant sa pensée aux petits de son antre,
De leur danger emeüe, aussi-tost elle y rentre;
Ses tendres sentimens durent peu my-partis,
Vne amour cede à l'autre, & l'Amant aux petits.
Sur son lit, à la fin, se jette la Princesse;
Elle est triste, & la nuit augmente sa tristesse;
Le sommeil vient, en suitte, assoupir ses douleurs;
Le sommeil, toutesfois, ne seche pas ses pleurs.
Mais à peine le front de l'Aurore vermeille
Se degage des flots, & le Monde resueille,
Que, par vn souuenir plus qu'aucun douloureux,
Philippes sent troubler son estat bienheureux.
Son cœur sent reuenir la fatale journée,
Où son Pere acheua sa triste destinée;
Lors que, sous Montereau, le vengeur Du-Chastel,
Aux Manes de LOVYS, *l'offrit d'vn coup mortel.*
Ce Iour, marqué d'vn sang illustre & miserable,
Luy fut tousjours amer, & tousjours venerable,
Et tousjours, chaque année, en ce mur criminel,
Luy vit moüiller de pleurs le tombeau paternel.

Aussi,

Auſſi, bien qu'en ce bois ſa flamme le retienne,
Il ne peut negliger ſa couſtume ancienne;
Pour ce pieux office, il reſout de partir,
Le propoſe à la Belle, & l'y fait conſentir.
Tout le jour, cependant, aupres d'elle il demeure,
Et le jour, quoy que long, luy dure moins qu'vne heure;
Il paſſe la nuit meſme, en ſon cher entretien;
Puis la quitte, & s'appreſte à ce deuoir Chreſtien.
Il part enfin, mais tard, & non ſans violence;
Auec le lent Soleil, lentement il s'auance,
Voit Montereau de loin, &, marchant vers ſes tours,
N'y borne qu'à la nuit la lenteur de ſon cours.
Il va, d'vn pas douteux, à l'antique Chapelle,
Qui garde du vieux Duc la deſpoüille mortelle,
Paſſe en la noire Caue, hoſteſſe du cercüeil,
Et fremit à l'aſpect de ſon lugubre deüil.
De vingt flambeaux noircis la fumeuſe lumiere,
Sur vingt chandeliers noirs, enuironne la biere;
Vn grand drap noir la cache, &, par tout abaiſſé,
A d'vne blanche Croix ſon milieu trauerſé.
Le marbre qui la porte eſt de couleur obſcure,
Obſcurs ſont les piliers, qui forment ſa cloſture,
Et les bras, qui, par tout, ſortent du ſombre mur,
Ainſi que les piliers, ſont de metal obſcur.
L'Horreur, comme en ſon Antre, en cette Grotte habite,
Et les cœurs les plus gais à la triſteſſe inuite;
Philippes, des le ſueil, auant que d'y paſſer,
Sent, de la teſte aux pieds, tous ſes membres glacer.

Remply d'vn plus grand trouble, il entre en la Cauerne,
Au terrible Sepulchre, à l'abord, se prosterne,
Et par cent vœux ardens, pour les malheureux os,
Demande à l'Eternel la paix & le repos.
Mais, ô surprise estrange! au fort de sa priere,
Il voit fendre le drap, il voit fendre la biere,
Et, par vn lent effort, de son Pere meurtry,
Il voit leuer tout droit le corps sec & flestry.
Du tranchant coutelas, qui le rauit au Monde,
Il porte, & monstre encor la blessure profonde,
Et d'vn liuide sang, autour d'elle, caillé,
A le front spacieux affreusement soüillé.
Le Prince plus emeu, plus tremblant & plus blesme,
Sent le poil, sur son chef, se dresser de luy-mesme,
Sent vn noueau glaçon, par ses veines, courir,
Et sent sa voix naissante, en sa gorge, mourir.
Le corps parle, & ces mots à Philippes addresse;
Ame à ton Pere ingrate, à ta gloire traistresse,
De qui l'infame crime, à ma cendre odieux,
Pour te le reprocher, me rappelle en ces lieux;
Qu'est-ce que ton depit, à ta honte, projette?
Veux-tu donques laisser ma vengeance imparfaitte?
Veux-tu donc aujourd'huy laisser, sans chastiment,
L'Inhumain, dont le fer m'a mis au monument?
Ie dis peu; mon Meurtrier, par ta propre assistance,
Se verra-t-il assis au throsne de la France?
Ce barbare Ennemy des plus augustes loix,
Par ta propre valeur, dontera-t-il l'Anglois?

Pour venger, sur Betford, vne offense legere,
Prendras-tu le party du bourreau de ton Pere?
Pour destruire Betford, qui, vengeant mon trespas,
A si bien saccagé ses florissants Estats.
Mais non, à l'Assassin tu n'es plus fauorable;
Tu veux à ton Agnes immoler le coupable,
Et la voix d'vne femme a seule eu ce pouuoir,
Que la voix de mon sang auroit deu seule auoir.
Toutesfois, pour haïr ce Monstre sanguinaire,
Au genereux Betford tu n'es pas moins contraire;
Tu ne l'en hais pas moins, & ton aigre courroux
Se le propose encor, pour objet de ses coups.
Ton courroux, cependant, despourueu de prudence,
Rüine ton dessein, rüine ma vengeance,
Et t'empesche de voir, que, pour venger ma mort,
Ton bras est impuissant, sans le bras de Betford.
Tu ne sçaurois sans luy gaigner cette victoire;
Les Destins à sa foudre en reseruent la gloire;
Quel trouble frenetique, & quelle folle erreur,
Contre ton secours propre animent ta fureur?
Venge donques, par luy, nostre injure commune;
Ranime par ses faits ta mourante fortune;
Il ne te le faudra, ni chercher, ni flatter;
A tes pieds, de luy-mesme, il viendra se jetter.
Reçoy le, & condescends à son humble requeste;
Sinon, le juste Ciel cent supplices t'appreste,
Et mon Ombre irritée, auec plus d'vn flambeau,
Sans cesse, te suyura, jusques dans le tombeau.

Le Chef de ces Esprits, que le Roy des Tenebres
Fait errer à l'entour des demeures funebres,
Pour ramener Philippe au malheureux Betford,
Tira ce corps sanglant du pouuoir de la Mort.
Ce fut luy qui fendit, & son drap & sa biere,
Luy qui força ses yeux à reuoir la lumiere,
Luy qui, pour le dresser, lentement l'ebransla,
Et luy qui, par sa bouche, au Bourguignon parla.
Au corps, en finissant, il referme la bouche,
Et, dans le noir cercüeil, lentement le recouche;
Le Prince veut respondre, & se trouue sans voix,
Mais deslors, en son cœur, se rejoint à l'Anglois;
Puis il sort, pasle & froid, de la Grotte funeste,
Fait lire en ses regards sa terreur manifeste,
Et soit dans son silence, ou dans son action,
De ses sens agités monstre l'emotion.
La nuit, qui dure encor, l'entretient en ce trouble;
Il court, & sa frayeur, en courant, se redouble;
Il voit tousjours son Pere vn tison dans la main,
L'incitant à venger son trespas inhumain;
Il le voit, il l'entend, & haste son voyage,
Pressé par cet aspect, pressé par ce langage;
Au gré de son effroy son cheual paroist lent;
Des talons il le serre, & s'esloigne en volant.
Ainsi lors qu'vne Biche ardemment poursuyuie
Des mastins acharnés, contre sa foible vie,
Vers vn bois, dont les forts ne peuuent se percer,
Court, & semble, en courant, les vents mesme passer;

Bien qu'aux chiens eſchappée elle n'ait rien à craindre,
Elle les croit pourtant, tousjours preſts à l'atteindre,
Penſe tousjours les voir, les entendre tousjours,
Et tousjours, ſans beſoin, precipite ſon cours.
Au temps que le Soleil commence à luire au monde,
Ce triſte Prince arriue à la Foreſt profonde,
Et redoublant ſon vol, parmy l'ombrage frais,
Vers le milieu du jour, arriue au beau Palais.
Sous le portail ſublime, il voit, à la deſcente,
Betford qui, paſle & froid, deuant luy ſe preſente,
Qui deuant luy s'incline, & deſormais ſouſmis,
L'inuoque à ſon ſecours, contre ſes ennemis.
Philippes, luy dit-il, j'ay tort, & je l'auoüe;
Le Sort m'a juſtement mis au bas de ſa roüe;
Que peux-tu vouloir plus, voyant l'ingrat Betford,
Embraſſant tes genoux, auoüer qu'il a tort?
Ie ne m'excuſe point, je reconnois ma faute;
Il falloit mieux traitter vne vertu ſi haute;
Il falloiſt qu'Orleans deuinſt, au moins, le prix
Du bienfait, par qui ſeul je regne dans Paris.
Mais le Sort t'a vengé de ma meſconnoiſſance,
M'apprenant que toy ſeul fais toute ma puiſſance;
I'ay commis vne erreur digne de mille morts;
Mais mon cœur la repare, auec mille remors.
Pour elle, accepte encor tout ce que l'Angleterre
A conquis ſur la France en cette longue guerre;
Le preſent glorieux que je te viens offrir,
Egale bien le tort que je t'ay fait ſouffrir.

Ie te l'offre ſans feinte, & l'offre eſt aßés grande;
Dans la Royale Ville en ma place commande;
Ie t'y veux obeir, j'y veux ſuyure tes loix,
Pourueu que ton bras m'ayde à releuer l'Anglois.
Que ſi, par ton courroux, tu permets qu'on l'opprime,
Sa vertu portera la peine de mon crime,
Et, tombant ſous le joug, par ton delaiſſement,
De ta captiuité deuiendra l'inſtrument.
La Race, que ta Sœur à ma couche a donnée,
Qu'à de ſi grands exploits les Cieux ont deſtinée,
Qui doit monter au throſne, & regner en ces lieux,
Verra faillir, par toy, les promeſſes des Cieux.
Enfin ce Pere illuſtre, autheur de ta naiſſance,
Ton Pere d'origine, & le mien d'alliance,
Verra ſon intereſt, par ſon Fils, negligé,
Et, par ſon Succeſſeur, ſe verra mal vengé.
Sur ce dernier ſujet, Betford alloit s'eſtendre,
Incertain du ſucces qu'il en deuoit attendre;
Mais, ſans luy donner temps de ſuyure ſon propos,
Le Prince l'interrompt, & luy parle en ces mots;
Ie me rens, non à toy, mais à la voix ſecrette,
Qui me ſonne dans l'ame, & vers toy me rejette;
A ſauuer les Anglois, malgré moy, je conſens,
Et veux bien oublier qu'ils ſont meſconnoiſſans.
Rejoignons, je le veux, nos conſeils & nos armes;
Que la France retourne à ſes premieres larmes,
Que Charles de Betford ait aßés triomphé,
Et qu'il voye, en naiſſant, ſon eſpoir eſtouffé.

Betford à ce discours, est transporté de joye;
Son orgueil humblement, sous Philippes, se ploye;
Il luy presse les mains, luy serre les genoux,
Et, par cent mots flateurs, ammolit son courroux.
Le Bourguignon, pour luy, sent desarmer sa haine,
Et, desormais plus doux, en sa chambre le meine;
Ils s'y renferment seuls, & pensent meurement
Aux moyens de refaire vn puissant armement.
Ils resoluent enfin d'aller, pour leurs leuées,
L'vn, aux Terres du Nort par la Seine abreuuées,
L'autre, aux humides Champs, vers la mer, abbaißés,
Du Rhein & de l'Escaut enceints & trauersés.
Betford part au moment, & court la Normandie,
Reschauffe en tous les cœurs la vertu refroidie;
Bataillons, escadrons, soudain de toutes parts,
Marchent sous ses drappeaux, & sous ses estandards.
Philippes veut partir, mais, charmé de la Belle,
Sans vn puissant effort, ne peut s'esloigner d'elle;
Il veut, en mesme temps, partir & demeurer,
Et se sent, vers deux lieux, en mesme temps, tirer.
Tel, entre deux Aymans, d'vne force pareille,
Le fer, comme animé, de son choix se conseille,
Et, par ce double attrait egalement tenté,
Ne sçauroit se resoudre, & demeure arresté.
Le Prince enfin maistrise, & sa flamme, & sa peine;
Il quitte son sejour, & passe chés sa Reyne,
Ne luy dit rien, d'abord, par son mal, interdit;
Puis, surmontant son mal, la regarde, & luy dit;

Soleil qui fais mes jours, je pars, & t'abandonne;
L'honneur me le prescrit, mon Pere me l'ordonne,
Et je pretens t'y faire aisement consentir,
T'informant du sujet, qui me force à partir.
Contre ton Inconstant, & contre sa Guerriere,
La Flandre, par mes soins, va s'armer toute entiere;
Mon Pere, & mon Agnes, vont connoistre ma foy;
Mon Pere, & mon Agnes, se vont loüer de moy.
Mon amour seulement aura lieu de s'en plaindre;
Mais il faut, au besoin, apprendre à se contraindre;
Il faut sçauoir donter son propre sentiment,
Quand le deuoir l'exige, & ton contentement.
Ie ne te diray point, qu'à mon ame brustante,
Ta celeste beauté sera tousjours presente,
Ni que, pour n'auoir plus le bonheur de te voir,
Ie n'en seray pas moins sousmis à ton pouuoir.
Si j'ay pû tant de mois, mesme sans esperance,
Monstrer ma passion plus forte que l'absence;
Maintenant que j'espere, il n'est esloignement
Capable d'amortir mon vif embrasement.
Ton desir inquiët n'aura guere à m'attendre;
Dans vne Lune, au plus, vers toy je me veux rendre;
Mon amour à mon cœur impose cette loy;
Le terme est assés court, ou n'est long que pour moy.
Pusse-je, sans te perdre, engager ton courage,
Dans les diuers perils d'vn si rude voyage;
Iamais nul accident n'eust pû nous separer;
Mais il faut à mon bien ton salut preferer.

A la

A la saison ardente, aux courses vagabondes,
Aux trauaux de la Terre, aux tempestes des Ondes,
Si j'allois t'exposer, pour mon bien seulement,
Ie serois ton meurtrier, & non pas ton Amant.
Ie pars; console toy, dans la ferme assurance
De voir de ton Ingrat une haute vengeance,
Et, si mon bras vengeur ne te semble aßés fort,
Sache qu'outre mon bras, j'ay celuy de Betford.
Betford le redouté, ce second Aduersaire,
Contre qui ma douleur excitoit ma colere,
Pour calmer ma colere, & flatter ma douleur,
Vient de m'offrir Paris, de m'offrir sa valeur.
Nous deuons à l'enuy ton Rebelle poursuyure,
Tant qu'il perde le Sceptre, & qu'il cesse de viure;
Tes vœux, n'en doute point, vont estre satisfaits;
Il mourra, le crüel, sous l'effort de nos traits.
Cependant à Paris, nostre nouuel Empire,
Va regner sur le throsne, où ton Ingrat aspire;
Va trouuer là ta gloire, auec ta seureté,
Ce lieu merite seul de garder ta beauté.
Il s'incline, à ces mots, la salüe, & la quitte;
Elle ne respond rien, & demeure interditte;
Ce depart la surprend, & ce complot fatal,
Au lieu de la guerir, enuenime son mal.
Elle ne peut vouloir que son Ingrat perisse;
Dans son plus grand courroux, elle luy fut propice,
Et son amere plainte eut pour vnique objet,
De le reuoir encore à ses ordres sujet.

Philippes connut mal ſa veritable enuie;
Bien loin de la ſeruir, ſes ſoins l'ont deſſeruie;
Elle en eſt offensée, &, pleine de deſdain,
Ne luy peut pardonner ce bienfait inhumain.
L'accident impreueu de l'Angloiſe alliance
La fait de ſa fortune entrer en desfiance;
Elle a crainte de tout, &, ſur tout, craint de voir
Sa Perſonne engagée, & hors de ſon pouuoir.
Elle veut en ſes mains retenir ſa franchiſe;
Mais au Prince amoureux ſa peur elle deguiſe,
Luy diſant qu'elle eſpere, en ce charmant ſejour,
Auec moins de douleur, attendre ſon retour.
L'Amante de Dunois, dont la vertu ſeuere
A d'Agnes vn degouſt, qui n'eſt pas ſans colere,
Manquant d'autre couleur, dit, pour s'en ſeparer,
Qu'on ne peut, ſans peril, en ce lieu demeurer.
Le ſoin de ſa pudeur la rend meſme inciuile;
Il la force à rentrer dans l'odieuſe Ville,
A s'aller reſouſmettre à ſes crüels Parens,
Et rebaiſſer le col ſous le joug des Tyrans.
La Belle, au beau deſert ſeule ainſi demeurée,
Bruſlante de courroux, de chagrin deuorée,
Sans deſcouurir de borne au cours de ſes ennuis,
Paſſe dans le ſilence, & les jours, & les nuits.
Roger, ſon cher Roger, dans ſes maux, la conſole;
Elle reſpond des yeux, & non de la parole,
Et ſes mornes regards, arreſtés fixement,
Teſmoignent la grandeur de ſon eſtonnement.

Elle ne parle point, & ſon profond ſilence
De ſes ſenſibles maux accroiſt la violence;
Elle ne parle point, mais ſonge inceſſamment
Au tort qu'elle reçoit de l'vn & l'autre Amant.
Ses pleurs aux claires eaux de l'illuſtre Fontaine,
Par leur cours eternel, communiquent ſa peine;
Et, dans tout ce grand Bois, le vent de ſes ſouſpirs
Fait gemir les Echos, & plaindre les Zephyrs.
En cet eſtat funeſte, elle coule vne Lune,
Reprochant aux Deſtins ſa crüelle fortune,
Faiſant, contre ſon mal, vn inutile effort,
Et, pour ſa gueriſon, ne voyant que la mort.
Sur l'onde qui ſerpente, au ſein de la Prairie,
Entretenant vn jour ſa triſte reſuerie,
Roger vient l'auertir, que deux graues Prelats,
Vers ce noble ſejour, dreſſent leurs foibles pas.
D'vn auis ſi faſcheux, & ſurpriſe, & depite,
Elle impute à ſon ſort l'importune viſite,
Craint ces auſteres fronts, qui preſchent le deuoir,
Et reſout de partir, pluſtoſt que de les voir.
Mais, quittant ce Palais, où ſera ſa retraitte?
Ce penſer la retient, & la rend inquiëte;
A partir, à les voir, ne pouuant conſentir,
Elle ne veut enfin, ni les voir, ni partir.
Elle ſe feint malade, &, trouuant ſon excuſe,
Dans le ſecours aisé de cette pronte ruſe,
Se cache dans ſa chambre, & le courtois Roger
De l'accüeil des Prelats offre de ſe charger.

Pour confondre l'Erreur, & bannir la licence,
Qui du grossier Boheme alteroient l'innocence,
Cent & cent Peres saints, d'vn saint zele enflammés,
Estoient alors, dans Basle, vnis & renfermés.
Mais les longues fureurs de France & d'Angleterre,
Nourrissant ce poison, en nourrissant la guerre,
Ils conclurent enfin, que, pour le reprimer,
Il falloit, par la Paix, ces fureurs desarmer.
L'accord des Roys Chrestiens leur sembla necessaire,
S'ils vouloient aux Enfers, ces aueugles soustraire,
Et, pour donner le calme à ces sanglans debats,
Ils eleurent, d'entre eux, les deux plus grands Prelats.
Du Rhein, encore estroit, ils quittent le riuage,
Et font, parmy le trouble, vn tranquille voyage;
Leur vertu les protege, &, sans estre escortés,
Ils sont des deux Partis à-l'enuy respectés.
Vers les bords escumeux de la profonde Seine,
Ils vont, à pas pressés, où le besoin les meine;
La Conté, la Duché, leur ouurent leurs remparts,
Et, pour les reuerer, on vient de toutes parts.
Par Dole, par Dijon, par Beaune, & par Auxerre,
Ils apportent la Paix dans le champ de la Guerre;
Ils passent Montargis, ils trauersent Nemours,
Et Fontainebleau seul peut suspendre leur cours.
Fatigués d'vn chemin si penible & si rude,
Ils veulent respirer, en cette solitude,
Et de leurs ordres saints auertir, cependant,
L'impetüeux Anglois, & le François ardent.

Roger, au deuant d'eux, s'auance vn long espace,
Et, comme auec respect, les reçoit auec grace;
Les conduit au Palais, les loge richement,
Et leur fait, pour sa Sœur, excuse & compliment.
La Nuit couure la Terre, & le Monde repose;
Mais, soudain que du Iour la barriere est declose,
Roger court aux Prelats, &, sans plus les laisser,
Par mille doux objets, songe à les delasser.
Il les conduit par tout, par tout il les promeine,
Leur fait voir la Forest, leur fait voir la Fontaine
Leur fait voir l'Edifice, & de tant de beautés
Rend leurs cœurs satisfaits, & leurs sens enchantés.
Sur toutes, leur paroist, en estendüe, vnique,
En artifice, rare, en pompe, magnifique,
L'illustre Galerie, où cent vastes Tableaux
Du Royaume François representent les fleaux.
L'Oracle de son Art, & l'honneur de son âge,
Albert, le Florentin, fut l'Autheur de l'Ouurage;
Et le Duc Bourguignon, d'vn projet inhumain,
Implora, pour le faire, vne si noble main.
Il voulut employer l'estrangere industrie,
Pour saouler ses regards des maux de sa Patrie,
Et, Fils denaturé, dans ce crüel plaisir,
Aux despens de sa Mere, assouuit son desir.
Les yeux pour verité, prennent cette peinture;
Iamais rien de si pres n'imita la Nature;
Tout y vit, tout y parle, & le pinceau sçauant
Y donna l'ame à tout, y rendit tout mouuant.

Des ſucces figurés la merueille attrayante,
Charme les ſaints Vieillards, & paſſe leur attente;
Ils cherchoient d'en ſçauoir le cours prodigieux,
Et cette occaſion le preſente à leurs yeux.
L'officieux Roger, qui, dans la ſolitude,
Depuis plus d'vne Lune, en a fait ſon eſtude,
S'offre à leur expliquer ce que chaque tableau
En contient de funeſte, ou de grand, ou de beau.
L'vn & l'autre l'agrée, & ſon ame reſueille,
Et tous deux, pour s'inſtruire, ouurent l'œil, & l'oreille;
Roger leue, & la canne, & la voix, à la fois;
L'œil s'attache à la canne, & l'oreille à la voix.
Saints Prelats, leur dit-il, qui, remplis de prudence,
Venés calmer les flots, où s'abyſme la France,
Et qui pour terminer, ſes maux & ſes ſoucis,
Du cours de ſes Deſtins voulés eſtre eclaircis;
Ie fremis d'eſpouuante à l'affreuſe memoire,
D'vne ſi lamentable & ſi tragique hiſtoire,
Et crains de ne pouuoir, ſans reſpandre des pleurs,
Vous faire le recit de tant d'aſpres douleurs.
Nos crimes allumant la colere diuine,
Furent de nos trauaux la fatale origine,
Et, depuis cent Hyuers, ſouffrant & languiſſant,
Nous n'auons pas eſteint l'ire du Tout-puiſſant.
Dans ce premier Tableau, l'innombrable Aſſemblée,
Qui paroiſt toute en deüil, de triſteſſe comblée,
Eſt celle des Eſtats conuoqués par les Loix,
Pour donner vn Monarque à l'Empire François.

Sous la Coustume, icy, succombe la Nature;
Edoüard rejetté, plaint sa mes-auenture,
Et Philippes admis, doit le titre de Roy
Au pouuoir eternel de la Salique Loy.
Edoüard, dans cet autre, enuironné de Princes,
Vient rendre hommage aux Lys, pour deux grandes Prouinces;
L'Anglois, que le François naguere eut pour Riual,
Du François maintenant se reconnoist Vassal.
Philippes le reçoit en Royal equipage,
Et trois Roys sont presens à ce fameux hommage;
Amiens en est la Scene, & par cette action
Pour jamais le confirme en sa possession.
Edoüard, toutesfois, refusant tout seruice,
Et mettant sous les pieds, foy, raison, & justice,
Contre son Souuerain aussi-tost reuolté,
S'en reuient enuahir le Royaume quitté.
Philippes se resueille, & rend à l'Angleterre,
Mesme jusqu'en ses ports, l'vsure de sa guerre;
Portmuth, que vous voyés, & ses humides bords,
Esprouuent de son fer les terribles efforts.
Mais voicy d'Edoüard la facile reuanche;
Le François qui regnoit au milieu de la Manche,
Resserré dans l'Escluse, &, pressé par l'Anglois,
Est contraint de subir la rigueur de ses loix.
L'Injuste, apres, en Flandre, en Guienne, en Bretagne,
Ayant fait, par ses Chefs, rauager la campagne,
Enfin, à la faueur des celestes flambeaux,
Vient fondre en Normandie, auec mille vaisseaux.

Voilà qu'il y descend, & que, de tout vn Monde,
Il couure son riuage, & sa campagne inonde;
Voilà qu'il la trauerse, & que, de bout en bout,
Son formidable Camp le rend maistre par tout.
Icy poussant d'ardeur son heureuse conqueste,
Au sac du grand Paris, il s'excite, & s'appreste;
Il paroist à sa veüe, & ses auant-coureurs,
Par cent embrasemens le comblent de terreurs.
Philippes sort des murs, le cœur gros de vengeance;
Prouoque l'Inhumain, & contre luy s'auance;
L'Anglois saisi d'effroy, vers la Flandre, s'enfuit;
Le François, à grands pas, ses brigades poursuit.
Auec vn vaste corps d'infatigables bandes,
Philippes les poursuit, vers les Terres Flamandes;
Il les joint à la course, &, trahy par son cœur,
A vaincre & triompher violente leur peur.
Crecy rendu fameux, par nostre insigne perte,
De François & d'Anglois voit sa plaine couuerte,
Et changée en Theatre, où l'ardente fureur,
Par tout, offre aux regards des spectacles d'horreur.
Le foible sur le fort icy prend auantage;
Icy la lascheté surmonte le courage;
Le Sort icy se joüe aux despens des humains,
Et rompt aux valeureux la palme entre les mains.
Remarqués dans le choq cette Teste Royale,
Ce vieux Prince Germain, qui sur tous se signale;
Il combat, quoy qu'aueugle, & ses coups foudroyans,
Passent, dans leurs effets, ceux des plus clair-voyans.

Mais

Mais enfin, sous l'Anglois, d'vne cheute commune,
Tombe & meurt, auec luy, la Françoise fortune;
L'elite des grands cœurs l'accompagne au tombeau;
Edoüard, des lauriers, cueille icy le plus beau.
Deuant luy desormais, tout fuit, tout se dissipe;
Le dernier qui luy cede est le braue Philippe;
Il se fait violence, & part desesperé;
Mais, dans son desespoir, n'est pas moins assuré.
Le vainqueur est surpris de sa propre victoire,
Et, bien qu'il en joüisse, il a peine à la croire;
Les rigoureux Destins, en cet euenement,
Cherchoient moins sa grandeur que nostre abbaissement.
Il prend icy Calais, icy, dans l'Angleterre,
Il triomphe, & consent à suspendre la guerre;
Philippes de son sort, triste, mais non troublé,
Sous vn faix si pesant, sent son corps accablé.
Dans les bras de la Mort, l'ame toute guerriere,
Voilà, que de ses jours il fournit la carriere,
Ne faisant à ses Fils autre commandement,
Que de garder leurs Droits jusques au monument.
Iean succede aux vertus de son genereux Pere,
Et comme à ses vertus succede à sa misere;
Il n'eut pas moins que luy le courage eleué,
Et l'honneur, en son sein, ne fut pas moins graué.
Icy le Nauarrois, domestique Furie,
Vient, la torche à la main, consumer sa Patrie,
De l'Anglois, du Breton, resueille la langueur,
Et, d'vn brasier nouueau, leur enflamme le cœur.

Là, dans la Picardie, icy, dans la Guienne,
L'Anglois fait eclater sa fureur ancienne;
Par les deux Edoüards les deux Camps sont conduits,
Les Peuples consumés, & les remparts destruits.
Vers le Pere d'abord, Iean va teste baißée;
Ces barbares degasts roulent dans sa pensée;
L'horreur qu'il en conçoit se descouure en ses yeux;
Il court à la vengeance, & court en furieux.
Mais, la fuitte à sa foudre ayant rauy le Pere,
Il tourne, vers le Fils, sa vaillante colere;
Au trauers de la France, il le cherche à grands pas,
Et, pour tonner sur luy, leue desja le bras.
Sur sa route guerriere, vne adroitte pratique
Luy liure, dans Roüen, cette peste publique,
Ce mortel ennemy du Royaume & des Loix,
L'espoir de l'Estranger, le crüel Nauarrois.
Le seul bruit de sa marche, & rapide, & hardie,
Range dans le deuoir l'Angloise Normandie;
Tout luy vient rendre hommage, & de tous les costés
Arborent ses drappeaux les rebelles Cités.
Par Chartres, & par Tours, vers son fier Aduersaire,
Ainsi qu'vn foudre il vole, esperant le desfaire,
Sous l'antique Poitiers le rencontre arresté,
Et le croit par les Cieux dans ses chaisnes jetté.
Le jeune Anglois reduit, par les forces Royales,
A se commettre au Sort, à forces inegales,
De sa temerité se repent desormais,
Tient sa perte certaine, & demande la paix.

Le François, sans l'oüir, à l'attaque s'auance;
L'Anglois triste, mais fier, s'appreste à la defense,
Et, dans son desespoir ramassant son effort,
Ne pense qu'à mourir, d'vne immortelle mort.
Voyés, sages Prelats, auec quel art de guerre,
Dans ce vignoble estroit, ses bandes il resserre,
De quels buissons touffus, de quels fossés profonds,
Il en couure les flancs, il en arme les fronts.
Là mesme, remarqués, auec quelle furie,
Sur luy, de toutes parts, fond la Caualleríe,
Et remarqués, encore, auec quelle valeur
Il fait sur l'assaillant retomber son malheur.
Voyés ceder, icy, la puissance à l'addresse;
Voyés par les Archers renuerser la Noblesse;
Voyés de corps François, l'vn sur l'autre entassés,
Et couurir les buissons, & combler les fossés.
Sur tout, voyés leur Roy, dans son desauantage,
Ranimer sa vertu, redoubler son courage,
Et par mille actions, d'vn heroïque effort,
Retarder quelque temps la rigueur de son sort.
Mais son sort malheureux, plus fort que sa vaillance,
Malgré tant de hauts faits, donte sa resistance;
Il tombe, &, dans sa cheute, il monstre tant de cœur,
Que le vaincu paroist plus grand que le vainqueur.
De son sang tout couuert, il perd force, & franchise;
Edoüard, qui le prend, tremble deuant sa prise;
A Londres on le meine; il y vit sur sa foy,
Et là, bien que captif, semble en estre le Roy.

Par vn si violent & si terrible orage,
On peut dire qu'alors la France fit naufrage,
Et que ce qu'on vit d'elle, apres ce grand fracas,
Ne fut que le debris de ses puissans Estats.
L'Enfer s'ouurit pour elle, &, du sein des Abysmes,
Volerent dans son sein les fureurs & les crimes,
Sur ses champs s'espandit vn torrent de douleurs,
Et parmy cent trauaux acheua ses malheurs.
L'inhumain Nauarrois, eschappé de ses chaisnes,
A sa rage, pour elle, abandonna les resnes,
Courut impetüeux, les plaines & les monts,
Et seul, pour l'affliger, valut tous les Demons.
Depuis, & fort long-temps, cette agreable Terre
Fut l'image d'vn bois rauagé du tonnerre,
D'vn vaisseau tourmenté par de contraires flots,
D'vn Chaos plus confus que l'antique Chaos.
On n'y vit desormais que desordres infames,
Qu'infidelles Traittés, qu'abominables trames,
Qu'assassinats crüels, que reuoltes sans fin;
Trop indigne matiere aux vertus du Daufin.
Le Peintre n'a point eu de couleur aßés noire,
Pour representer bien cette effroyable histoire,
Et, n'en pouuant tracer qu'vn imparfait tableau,
N'a fait, sur tant d'horreurs, que couler le pinceau.
Cependant Edoüard vient fondre dans la France;
Le voilà, qui la court, sans frein ni resistance;
Le voilà, qui conduit ses drappeaux aguerris,
Sous les tremblantes tours de l'immense Paris.

Et voilà, que les Cieux, armés pour la Iustice,
Menacent sa fureur d'vn rigoureux supplice,
Et par cent pronts eclairs, & cent foudres grondans,
Donnent de leur courroux cent signes euidens.
Cette peinture trompe, & la voyant il semble
Que le Firmament brusle, & que la Terre tremble;
On croit oüir le bruit des tonnerres lancés,
On croit voir par leurs coups les drappeaux renuersés.
De vent, de feu, de pluye, vn terrible meslange
Des estranges horreurs produit la plus estrange,
Et d'vne fausse nuit l'ombrage tenebreux,
Rend cét affreux orage encore plus affreux.
L'Anglois espouuanté, dans ce trouble celeste,
Du Monarque eternel voit l'ire manifeste;
Il craint son bras vengeur, & d'effroy conuerty
A Iean, pour sa rançon, fait vn plus doux party.
Icy, le Prisonnier obtient sa deliurance,
Et rend, par son retour, le repos à la France.
Icy, le grand Paris, dans ses murs, le reçoit,
Et d'vn sort plus heureux l'esperance conçoit.
Icy, contre le Turc, le bon Prince se croise,
Et de zele enflammé reuoit la Cour Angloise;
Sa pieté l'y meine, & son ardente voix
Sollicite Edoüard de prendre aussi la Croix.
Mais, dans ce soin pieux, la magnanime vie,
Par l'Esprit infernal au Monarque est rauie;
Cette mort fait mourir tous les saints mouuemens,
Et du joug des Chrestiens sauue les Othomans.

Là, le jeune Roger, ne parlant plus qu'à peine,
Se taist quelques momens, & prend vn peu d'haleine;
Et cet endroit, qui borne vn si long promenoir,
Conuie à respirer, aussi bien qu'à s'asseoir.
On s'assied, on respire, & soudain on se leue.
Ainsi, quand l'Ocean s'ebransle, vers la greue,
Et par vn flux reglé, sans le secours des vents,
Se roule tousjours plus, sur les sables mouuans;
Contremont, flot sur flot, l'onde viue eleuée,
Aux bornes de son cours à peine est arriuée,
Que sa masse escumeuse, en se rengloutissant,
Dans le sein de l'Abysme, aussi-tost redescend.
Sur ses pas on retourne, & Roger continüe;
Si du Royaume enfin le malheur diminüe,
C'est que le Roy des Roys en suspend les trauaux,
Pour le rendre plus propre à souffrir plus de maux.
Charles, que sa prudence a fait nommer le Sage,
De l'Estat desolé recüeille l'heritage,
Et le Camp Nauarrois, sous ses ordres, desfait,
De son illustre regne est le premier effet.
Par l'Angloise fureur, la Guienne opprimée,
Ayant du bras François la faueur reclamée,
Rejette la discorde entre les deux Partis,
Et rallume par tout les brasiers amortis.
Edoüard derechef aspire à la Couronne,
Et couure d'estandards la Seine & la Garonne;
Galles, Knolles, Chandos, par mille embrasemens,
Executent, icy, ses fiers commandemens.

Mais Guesclin, par sa foudre escartant leurs tempestes,
A leurs vaillantes mains arrache leurs conquestes;
Contre trois grands Guerriers, bien que seul il suffit,
Et par luy Pontvallan voit Knolles desconfit.
Icy tombe Chandos, & cette fleche aigüe
Luy fait perdre la vie, aussi bien que la veüe;
Là, Galles se retire, & sent que son destin,
Quoyque vainqueur des Roys, craint celüy de Guesclin.
Ce Prince genereux, comme si sa retraitte
Eust esté de l'Anglois la honte & la desfaitte,
De son Astre malin accusant la rigueur,
Dans le sein paternel, va mourir en langueur.
Guesclin, dont les Soldats entre eux content des Princes,
Court, d'vn pas triomphant, les rebelles Prouinces;
Sans attendre d'attaque, au bruit de ce torrent,
La Rochelle se donne, & le Poitou se rend.
Sous le rapide effort de cette mesme course,
Le Breton trop hardy tombe, là, sans resource;
Lenclastre ardent & pront, pour luy prester la main,
Trauerse le Royaume, & le trauerse en vain.
Le vieux Edoüard mesme accourt à sa defense;
Mais trop foible est son bras, contre tant de vaillance;
Ceux qui virent leurs champs, par son fer, saccagés,
Luy vont porter la mort, dans ses champs rauagés.
Charles, qui sçait respondre à la grace celeste,
De ses braues Sujets leue ce qui luy reste,
En cinq lieux separés fait cinq grands armemens,
Et suit, d'vn heur egal, ses beaux commencemens.

Icy le Nauarrois, que ſa fureur inſpire,
Contre Charles s'anime, & ſa perte conſpire;
Aux drappeaux de l'Anglois il joint ſes eſtandards,
Et s'appreſte, en ſes Monts, à tenter les hazards.
Gueſclin vole vers luy, dans ſes murs le reſſerre,
Et traitte la Nauarre, ainſi que l'Angleterre;
Il les terrace enſemble, &, pour ſon front guerrier,
De leur double malheur, ne cueille qu'vn laurier.
Les ſeuls Calais, Cherbourg, Breſt, Bordeaux & Bayonne,
Demeurent, dans la France, à l'Angloiſe Couronne;
Le ſurplus eſt François, &, fors le long des flots,
On y joüit, par tout, d'vn glorieux repos.
Là, Gueſclin perd le jour, là, ſon Roy magnanime
Du cruel Nauarrois eſt la ſourde victime;
La France voit à peine abattre ſon grand Bras,
Qu'elle voit auſſi-toſt ſon grand Chef mis à bas.
Ce malheur, dans ſon ſein, fit liurer cent batailles,
Et par ſon propre fer dechirer ſes entrailles;
La Iuſtice des Cieux, par ce grand chaſtiment,
Ayant voulu punir ſon endurciſſement.
Icy le Nauarrois, ce Serpent domeſtique,
Sent purger, par le feu, ſon venin tyrannique;
Il s'embraſe luy-meſme, &, miniſtre du Sort,
Borne ſes jours affreux, par vne affreuſe mort.
Le Ciel n'eſt pourtant pas plus doux que de couſtume;
Si ce flambeau s'eſteint, vn autre ſe rallume,
Vn autre plus ardent, plus fatal aux François,
Qui les conſume encore, & les met aux abois.

Trop

Trop long-temps, sous vn homme, auoit gemy la France;
Il falloit qu'vne femme en causast la souffrance,
Et, si l'vn l'exerça, par cent rudes trauaux,
L'autre l'enseuelit, dans vn gouffre de maux.
Celle que vous voyés, l'inhumaine Estrangere;
L'Espouse du Monarque, ou plustost sa Megere,
Le Monstre de son temps, l'Allemande Isabeau,
De l'Estat miserable est le second flambeau.
Aux yeux du nouueau Roy, Clisson jetté par terre,
A l'assassin Breton fait declarer la guerre;
Voyés, là, qu'au plus chaud du flamboyant Esté,
En haste, contre luy, va le Prince irrité.
Mais voyés le, en son cours, dans ce boscage sombre,
Fierement arresté par vne infernale Ombre,
Qui, d'vn magique sort luy soufflant le poison,
Aussi bien que son sang, infecte sa raison.
Et, de tous nos malheurs, ce malheur fut le pire;
Il seruit, plus qu'aucun, à perdre cet Empire,
Et rengagea, le plus, les Fureurs de l'Enfer,
A faire, de ce siecle, vn vray Siecle de fer.
Charles aydé du jeusne, aydé de la priere,
Recouuroit sa raison, & sa santé premiere,
Lors qu'en ce lieu de joye vn funeste accident
Rendit son sens plus foible, & son mal plus ardent.
Entre ces malheureux & contrefaits Sauuages,
Sur qui ce feu volant fait de si grands rauages,
Voyez le Roy luy-mesme, &, dans ses troubles yeux,
Voyés renoueuler son transport furieux.

Philippes & LOVYS, de Charles Oncle & Frere,
D'âge, ainsi que d'humeur, l'vn à l'autre contraire,
Disputent le timon, &, d'affreux mouuemens,
Iettent par leur debat de tristes fondemens.
Philippes mort enfin, Iean, cette Ame hautaine,
Comme de ses Estats, herite de sa haine,
Et, pour la renuier, roule, en son traistre sein,
Contre son Aduersaire, vn atroce dessein.
Il en resout le meurtre, & soudain l'execute;
Ne fremissés-vous pas, à sa tragique cheute,
Et, dans ses yeux mourans, ne remarqués-vous pas,
Qu'il recommande aux siens, de venger son trespas?
On tient qu'en cet endroit le Peintre inimitable
Eut ordre d'oublier cet acte detestable,
Ou de le faire, au moins, en petit seulement,
De couleur effacée, & dans l'esloignement.
Mais l'esprit de l'Ouurier, amy de la Iustice,
Laissa, contre cet ordre, agir son beau caprice,
S'attacha, plus qu'à tout, à cette indigne mort,
Et de son Art, pour elle, employa tout l'effort.
Voyés, là, du Meurtrier, & le trouble, & la fuitte;
Voyés, là, des Enfans, la plainte, & la poursuitte;
Voyés, là, de la Femme, en vn si grand malheur,
La fureur pitoyable, & l'horrible douleur.
Le foible Roy pourtant, est obligé de faire
Vne Paix odieuse aux Manes de son Frere;
La Femme, hors d'espoir de venger son trespas,
En charge ses trois Fils, & meurt entre leurs bras.

Iean, du Prince egorgé trop tardiue victime,
Abuse des Destins, & joüit de son crime;
Rien ne s'offre à ses yeux, qui ne luy soit sousmis,
Et par tout, sous ses pieds, tombent ses Ennemis.
Les seuls Enfans du Mort, malgré leur impuissance,
Contre le Bourguignon, courent à la vengeance;
Paris les voit combattre, ardens & valeureux,
Et, contre leur vertu, le voit encore heureux.
Mais, dans son haut bonheur, telle est son insolence,
Que mesme le Daufin, son gendre & sa defence,
D'vn genereux courroux s'animant contre luy,
De son bras, desormais, luy refuse l'appuy.
Le Tyran craint, s'esloigne, & dans sa propre terre,
A son tour, est pressé des flammes de la guerre;
Par son esloignement, ses Riuaux de retour
Releuent leur fortune, & regnent à la Cour.
Alors, pour son salut, loin de toute apparence,
Le François de l'Anglois rejette l'Alliance,
Et l'Anglois orgueilleux, sensible à cet affront,
Sur le François troublé, comme vn tonnerre, fond.
Voyés-le, icy, d'Harfleur soudain rendu le maistre,
Voyés-le, sur la Somme, en triomphe parestre;
Puis voyés-le, qui cede, & plein d'humilité
Nous demande la Paix, & n'est point escouté.
Le Ciel, encore icy, le jugement nous oste;
Pour la troisiesme fois, nous faisons mesme faute,
Dans son abbaissement, nous mesprisons l'Anglois,
Et le forçons à vaincre vne troisiesme fois.

Par l'heureuse Angleterre, Agincourt & Peronne
Virent, presque, à la France, enleuer la Couronne;
Iamais autre combat ne fit tant de captifs,
Ne conta plus de morts, n'eut moins de fugitifs.
Les deux, que vous voyés, si couuerts de blessures,
Si fiers dans leur malheur, sous des chaisnes si dures,
Sont du braue LOVYS les Enfans genereux,
Soustiens du foible Estat, mais soustiens malheureux.
Qui peut voir, sans fremir de douleur & de rage,
D'vn desastre si grand l'espouuantable image?
Qui, sans verser des pleurs, & pousser des sanglots,
Peut, d'vn si noble sang, voir rouler tant de flots?
Le Vainqueur se retire, & n'en a que la gloire;
Le crüel Bourguignon seul gaigne à la victoire;
Vers Paris il s'auance, & cherche à se venger;
François, pour son Pays, moins doux que l'Estranger.
Charles, à qui son mal laisse vn bon interualle,
Pour sauuer du Tyran sa Personne Royale,
A la sage valeur des Chefs Orleannois,
Commet l'authorité des Armes & des Loix.
Iean, pour venir au but, où son orgueil aspire,
Inuite l'Angleterre au sac de cet Empire;
Il l'engage à s'armer, &, d'vn commun effort,
Tous deux portent aux Lys la terreur & la mort.
Le superbe à l'Anglois joint encore Isabelle,
Du lieu de son exil, à la guerre l'appelle,
Et, ce nouueau secours, pour ses fins, menageant,
Oppose Mere à Fils, & Regente à Regent.

Le Pere des Chreſtiens, animé d'vn ſaint zele,
Enfin, des deux Partis compoſe la querelle;
Orleans & Bourgogne, enſemble deſormais,
Des intereſts publics doiuent porter le faix.
Mais, par le Bourguignon, d'vn projet deteſtable,
Eſt violé, bien-toſt, l'accord inuiolable;
Et Charles voit bien-toſt, ſous la foy du Traitté,
Paris traiſtreuſement, & ſurpris, & donté.
Iean, ne reſpirant plus, que meurtre, & que carnage,
Là, ſur l'Orleannois fait eclater ſa rage;
N'eſpargne la vertu, ni l'âge, ni le rang,
Et fait nager les morts, dans vn lac de leur ſang.
Tanneguy ſeul des Chefs, ſuyui d'vn petit nombre,
Sauue le jeune Prince, à la faueur de l'ombre;
Et l'imbecille Roy demeure entre les mains
De ſes Sujets ingrats, inſolens, inhumains.
Cependant l'Eſtranger, ſe riant de nos larmes,
Couure nos triſtes Champs d'impitoyables armes,
Sans peine, fait, à tout, ſubir le joug Anglois,
Et, juſques dans Roüen, reconnoiſtre ſes loix.
Le Tyran ſouffre tout, ſa fureur inſensée
Au ſeul meurtre du Prince attachant ſa pensée;
Et, pour l'attirer mieux au piege preparé,
Il ſe plaint de l'Anglois, & s'en tient ſeparé.
Souſmis, vne Entreueüe au François il demande;
Le piege eſt trop ſubtil, & l'addreſſe trop grande;
Le Daufin s'y diſpoſe; il s'y rend, &, d'abord,
Par le fer ennemy, ſe voit porter la mort.

Tanneguy, d'vne ardeur plus heureuse & plus forte,
Preuient le coup du Lasche, & la mort luy reporte;
Par ce foudre, que lance vn amour si Zelé,
Aux Manes de LOVYS le Traistre est immolé.
Sa cheute, qui l'eust dit ? combla nostre misere;
Son venin, vif & mort, fut tousjours de vipere;
Les glaces du cercüeil ne l'esteignirent pas,
Et sa force s'accreut, mesme par le trespas.
Philippes luy succede, & son cœur intraittable
Agité d'vn transport, qui paroist equitable,
Aux maux de son Pays refuse guerison,
Et fait à la Nature obeir la Raison.
Le sang d'vn Pere crie, & demande vengeance;
Il promet de la faire aux despens de la France,
Et, se portant, deslors, à toute extremité,
Liure au Monarque Anglois la Royale Cité.
Il met entre ses mains la Royale Personne,
Du timon enuahy la conduitte il luy donne,
Et, pour derniere offrande, il immole à ses feux
La Princesse Royale, & l'Objet de ses vœux.
Il declare au Daufin vne guerre immortelle;
Au Daufin à-l'enuy la declare Isabelle;
L'infortuné Daufin, de tous persecuté,
Cede à leur violence, à leur prosperité.
Son sage cœur, sur luy, laisse courir l'orage,
Et soustient tous les traits, dont le charge leur rage;
Mais, apres cent trauaux, il voit, du trait fatal,
La Mort percer son Pere, & percer son Riual.

Il eſt Roy, mais helas! Roy ſans Sceptre, & ſans Terre,
Auec le Bourguignon, auec l'Anglois en guerre,
Egalement, par tout, ſignalant ſa valeur,
Par tout, egalement ſuyui de ſon malheur.
Il faut, s'il veut regner, que, par ſa ſeule eſpée,
Il arrache à l'Anglois la Couronne vſurpée;
Par trois fois il le tente, & voit l'heur de l'Anglois,
Sur ſa haute vertu, l'emporter par trois fois.
Creuant, Verneüil, Rouuroy, trois funeſtes batailles,
De ſon regne expiré furent les funerailles;
En ces trois grands Tableaux, vous les voyés de rang,
Et le Peintre eut horreur de peindre tant de ſang.
Charles, tombé trois fois, dans ſa Royale courſe,
A la troiſieſme, enfin, ſe jugea ſans reſource;
Et, dans ſon deſeſpoir, creut que le grand Dunois,
A defendre Orleans, perdoit tous ſes exploits.
Mais la Fille celeſte, au fort de ſa ſouffrance,
De ſes fiers Ennemis combatant la puiſſance,
D'vn effort plus qu'humain, a donté ſon malheur,
Et du braue Dunois couronné la valeur.
Vne ſi merueilleuſe, & ſi haute Auenture,
Comme nouuelle encor, manque à cette peinture;
Le Monde toutesfois en eſt aßés inſtruit,
Et, pour eſtre ignorée, elle a trop fait de bruit.
Roger borne, à ce mot, ſa douloureuſe hiſtoire;
L'vn & l'autre Prelat la graue en ſa memoire,
Et, dans vn ſi long cours d'affreux euenemens,
Reuere du Seigneur les profonds jugemens.

Cet Anglois inhumain, cette implacable Mere,
Ce Bourguignon heureux, dans sa vengeance amere,
La Couronne des Lys sousmise à leur pouuoir,
Ne laissoient pas au Prince vn seul rayon d'espoir.
Mais du vaillant Dunois l'heroïque constance,
Mais du Bras eternel la visible assistance,
Font trop voir aux Prelats, que les Saliques Loix,
Pour leur grand Protecteur, ont le grand Roy des Roys.
Tous deux, plus que deuant, à cette sainte veüe,
En faueur des François sentent leur ame emeüe,
Et cherissent l'honneur d'estre les Instrumens,
Par qui Dieu veut calmer de si grands mouuemens.

FIN

DV SEPTIESME LIVRE.







LA PVCELLE OV LA FRANCE DELIVREE.

LIVRE HVITIESME.



DVRANT qu'ainsi, par tout, la Sage Prouidence
Dispose toute chose au salut de la France,
Charles entré dans Rheims, d'vn cours victorieux,
Se dispose luy-mesme à l'Onction des Cieux.
De quartier en quartier, la trompette guerriere,
Par son ordre, aux soldats commande la priere;
Le Camp prie à l'instant, & vers le Roy des Roys
Tourne, plein de ferueur, & l'esprit & la voix.

Vn pieux mouuement, excité dans leurs ames,
Pour vn temps, amortit leurs belliqueuſes flammes;
Du ſeul amour du Ciel, ils bruſlent deſormais,
Et ne reſpirent plus, que douceur & que paix.
Au centre de la Ville, entre ſix auenües,
S'eſleue vn ſacré Temple, à la hauteur des nües,
Et pouſſant ſes clochers juſqu'au milieu des airs,
Y prouoque la foudre, & braue les eclairs.
L'Edifice eſt immenſe, & de ſtructure antique;
Du dedans, du dehors, l'ornement eſt ruſtique,
Et l'ornement ruſtique, auec l'antiquité,
De l'Edifice auguſte accroiſt la majeſté.
Pour front d'vn Corps ſi grand, vers ſa plus grande Place,
S'offrent trois grands portaux, ſur vne longue face,
Tous trois artiſtement, par trois cizeaux diuers,
De figures ſans nombre, ouuragés & couuerts.
Des entrailles d'vn mont la maſſe composée,
Par l'habile Architecte, en croix fut diuisée,
Et ſon ſublime comble, en arcade ployé,
Sur cent piliers maſſifs, eut ſon faix appuyé.
D'vn jour fait de cent jours, la demeure diuine
De ſon vaſte dedans tous les coins illumine,
Et deſcouure, aux regards deuots & curieux,
Mille viuans portraits des ſaints Hoſtes des Cieux.
A la droite, à la gauche, & d'vn egal eſpace,
Regne le long des murs vne voute plus baſſe,
Sous qui ſont tout-autour mille autels eclairés,
De l'vn & l'autre Sexe à-l'enuy reuerés.

Mais l'Autel venerable, où, pour regir la France,
Viennent les nouueaux Roys confirmer leur puiſſance,
Superbe & magnifique, au fond du ſacré Lieu,
Sur vingt degrés, s'eſleue, à l'honneur du vray Dieu.
Vn grand Dais ſuſpendu de la voute maiſtreſſe,
Couure du ſaint Autel la brillante richeſſe,
Magnifique & ſuperbe à l'egal de l'Autel;
Terreſtre Firmament du Monarque immortel.
Là pend, de l'vn des murs, la Banniere ancienne,
Accordée à Clouis auec la Foy Chreſtienne;
Où, ſur vn fonds d'azur, eſtincellent encor,
Comme autant de Soleils, mille Fleurs-de-Lys d'or.
Sous vne clef d'argent, là, ſe tient renfermée,
De ces meſmes Fleurons la Couronne formée;
Où, de pierres d'elite, vn threſor precieux,
En meſme temps, & bleſſe, & rejoüit les yeux.
On y voit reſplendir la Royale Tunique,
L'ample Manteau Royal, le gros Anneau myſtique,
Enfin, le peſant Sceptre, & l'equitable Main,
Qui fait le Prince juſte, & rend ſon cœur humain.
Pour ſacrer Roy François, le Roy de l'Angleterre,
Betford ſous Orleans croyant finir la guerre,
Auoit de Saint-Denis, entre mille joyaux,
Fait tranſporter à Rheims ces ornemens Royaux,
Mais, par vn beau retour, la juſte Prouidence,
De l'Abyſme des maux ayant tiré la France,
Charles, executeur des celeſtes decrets,
Vint, pour ſon propre Sacre, employer ces appreſts.

Il ne manquoit plus rien au diuin Tabernacle,
Fors le diuin Cryſtal, l'Ampoulle de miracle,
Qu'en forme de Colombe vn Eſprit plein d'amour
Apporta, pour Clouis, du celeſte Sejour.
Au fond d'vn Antre obſcur, dans le ſaint Monaſtere
Du Saint, que l'Eſprit Saint en fit depoſitaire,
Sous vingt fidelles clefs, le ſaint Vaſe eſt ſerré,
Et, pour l'Onction ſeule, en peut eſtre tiré.
Au niueau de l'Autel, ſur des piles maſſiues,
On dreſſe, en eſchaffaut, vn plancher de ſoliues;
Où doit eſtre le Prince, au ſon des chants pieux,
Par les mains du Grand Preſtre, oint de l'huile des Cieux.
Vn tapis à fonds d'or, ſemé de roſes blanches,
De l'eſchaffaut vny cache les longues planches,
Et douze ſieges d'or, comme vn cercle tracé,
Tiennent, ſur ce tapis, vn grand throſne embraſſé.
On prend tous les abords, & le tour de la Place
Reluit de mainte pique, & de mainte cuiraſſe;
Remede neceſſaire aux efforts curieux,
Du Peuple, au ſaint Spectacle, accouru de cent lieux.
La clarté s'eſteignoit, & la Nuit vagabonde
De ſon voile ombrageux enuelopoit le Monde,
Son char rouloit ſans bruit, & mille Songes vains
S'enuoloient de ſon char dans les cœurs des humains.
Alors, du vieux Palais, Charles part en ſilence,
Et d'vn pas meſuré, vers le Temple, s'auance;
La Guerriere l'y ſuit, & Clermont, & Dunois;
Sa Cour, pour cette veille, eſt reduitte à ces trois.

Le Prince se prosterne au pied du Tabernacle,
Demande au Roy des Roys la fin de son Miracle,
Et, dans cette esperance, attendant le Soleil,
Ses offenses expie, & trompe le sommeil.
Aux plages d'Orient l'Aube enfin se descouure,
Et le Temple, aussi-tost, toutes ses portes ouure;
Le passage en son sein est à peine accordé,
Que d'vn torrent de Peuple il se trouue inondé.
Et barriere, & soldats, soustiennent mal la foule,
Qui dans ce vaste lieu, se respand & se roule;
Le Clergé, dans la Nef, du Grand Prestre est suyui;
La foule l'enuironne, & le presse à-l'enuy.
A grands cris, à grands coups, les Royales cohortes
Luy tracent vn chemin, vers les superbes portes;
Mais le Peuple, sans cesse, enfonce les soldats,
Et la pompe, en marchant, s'arreste à chaque pas.
Iusques sous le portail, serrée elle se coule,
Et voit venir, de loin, la merueilleuse Ampoulle;
Ses pasles Gardiens, de chacun respectés,
Celebrent, en venant, les supremes Bontés.
De fils d'argent & d'or, vne traisnante gaze,
Aux profanes regards cache le sacré Vase;
Du Corps Religieux, en deux files rangé,
Va le Chef apres tous, & du Vase est chargé.
Du venerable Abbé, le Prelat venerable
Reçoit, à deux genoux, ce depost adorable,
Et, d'vn pas graue & lent, vers le Chœur, retourné,
Le pose sur l'Autel, à l'Autel incliné.

Il reuere humblement la Sageſſe infinie,
Puis, ſe leue, & s'appreſte à la Ceremonie;
On l'habille ſoudain, & ſes pompeux habits
Sont de perles brodés, & couuerts de rubis.
D'vn air majeſtüeux, vers le Prince, il s'auance,
Et dit, Toy, qui n'es Roy que d'vn coin de la France,
Charles, voicy le temps, par le Seigneur, eleu,
Pour te l'aſſeruir toute, & t'y rendre abſolu.
Le Ciel, en ce moment, ſur toy s'enflamme & s'ouure;
La Cour des Bien-heureux de ſes clartés te couure,
Et Dieu meſme, en ſa gloire, au milieu de ſes Saints,
Deſcend du Paradis, pour t'oindre par mes mains.
Admire ton bonheur, & penſe à cette grace,
Qui comble la meſure, & toute autre ſurpaſſe;
Penſe à quoy ce bienfait t'oblige deſormais,
Et ſouſtiens dignement la grandeur de ce faix.
Sois Pere de ton Peuple, embraſſe ſa defenſe;
Redonne à tes Eſtats le calme, & l'abondance;
Ayme, & crains le Tres-haut, & promets ſaintement,
D'honnorer ſes Autels, juſques au monument.
A la fin de ces mots, il luy monſtre le Liure,
Qui preſcrit aux mortels la regle de bien viure,
Et ſur le Texte Saint prend le ſerment du Roy,
Qu'il defendra l'Egliſe, & mourra dans ſa Loy.
Il jure, la main haute, & jurant s'agenoüille;
Alors, de ſes habits, en haſte, on le deſpoüille;
Ses Pairs, ſes Chambellans, ſont tous à l'enuiron;
L'vn luy met la botine, & l'autre l'eſperon.

Le

Le Grand Preſtre, au coſté, luy met l'eſpée ardente,
Que jamais l'Ennemy ne vit ſans eſpouuante,
Et, du riche fourreau ſoudain la degageant,
Il luy remplit la main de ſa garde d'argent.
Hors du brillant fourreau, la redoutable lame
Iette, en ce lieu de paix, vne guerriere flamme;
Le Prince, pour vn temps, en ſupporte le poids;
Puis en remet la charge au valeureux Dunois.
Au ſommet de la teſte, au bas de la poitrine,
Le Grand Preſtre oint le Prince, auec l'Huile diuine;
Il l'oint à chaque eſpaule; il l'oint à chaque bras;
L'Huile coule, & pourtant ne s'en amoindrit pas.
Charles ſanctifié, par le celeſte Creſme,
S'eleue, tout à coup, au deſſus de luy-meſme;
Par luy, de cent defaux il ſe voit affranchy,
Et par luy de cent dons il ſe trouue enrichy.
Il ſent joindre à ſa force vne force nouuelle;
Pour la gloire des Cieux, il ſent croiſtre ſon zele,
Et n'eſtant plus qu'amour, qu'eſperance, & que foy,
Il ſe ſent deſormais digne du nom de Roy.
La Royale Tunique à l'inſtant ſe deſploye;
L'or & l'argent meſlés y brillent ſur la ſoye;
Rieux en reueſt le Prince, & ſur ce veſtement
Fait du Manteau Royal eclater l'ornement.
Le Grand Preſtre à la droitte, en ſigne de puiſſance,
S'en vient luy mettre, apres, le Sceptre de la France;
A l'autre il met la Main, ſymbole d'Equité,
Et, dans l'vn de ſes doigts, l'Anneau de Fermeté.

A tous les ornemens, qu'il luy met, ou luy donne,
De ſaintes Oraiſons ſa ſainte voix raiſonne,
Et, dans le Liure ſaint, qu'on preſente à ſes yeux,
Il lit, à chaque fois, les mots myſterieux.
Mais la Couronne encor ne couuroit point ſa teſte;
A la luy mettre, enfin, le Grand Preſtre s'appreſte;
Ses douze Pairs alors, vers luy dreſſant leurs pas,
Pour la ſupporter mieux, hauſſent leurs douze bras.
Sur le Prince François, qui n'eſt plus que lumiere,
Le Grand Preſtre incliné renforce ſa priere,
Et demande, pour luy, tous les dons qu'autresfois
Le Berger Roy-Prophete obtint du Roy des Roys.
A peine, en ſa faueur, les prieres s'acheuent,
Qu'en foule tous les Pairs, ſur le throſne, l'eleuent;
Il y ſied d'vn air graue, & ſes Pairs, tour-à-tour,
Par leurs ſouſmiſſions, luy monſtrent leur amour.
Le Ciel, par cent eclairs, ces ſaints actes auoüe;
Le Monarque, en ſon cœur, l'en benit & l'en loüe,
Et l'on entend le Peuple, auec rauiſſement,
En loüer & benir le Roy du Firmament.
Chaque Pair, aux coſtés de la Chaire Royale,
Sur des ſieges plus bas, ſes richeſſes eſtale;
Les Gardes, ſur leurs pieds, ſont derriere, & deſſous,
Et la ſeule Pucelle eſt deuant, à genoux.
Au nom du Roy ſacré, ſur l'Autel de Iuſtice,
Le Grand Preſtre au Seigneur offre le Sacrifice,
Par qui le Genre humain, de ſes taches laué,
Fut jadis, par les Cieux, à l'Abyſme enleué.

L'ordre veut que le Roy, pour l'Offerte, deſcende;
Il deſcend, & luy-meſme eſt l'Offrant, & l'Offrande;
La trouppe de ſes Pairs eſt eſparſe à-l'entour,
Et porte ſa Couronne, à l'aller, au retour.
On conſacre l'Hoſtie aux Pecheurs ſalutaire;
Le Prince participe au terrible myſtere,
Et, le ſaint Sacrifice heureuſement finy,
Chacun, par le Grand Preſtre, eſt en ſuitte beny.
Là ceſſent les ſaints chants, & la ſainte allegreſſe
S'accroiſt en tous les cœurs, par vne ample largeſſe;
Le Peuple, par cent cris pouſſés confuſement,
Fait voir à quel exces va ſon rauiſſement.
Le grand Globe de feu, qui roule la lumiere,
Touchoit le plus haut point de ſa longue carriere,
Et, de ſa viue ardeur offenſant les regards,
Separoit l'hemiſphere, en deux egales parts.
On quitte, alors, le Temple, & l'innombrable foule,
Par tous les trois portaux, auec peine s'ecoule;
Ils ſortent tous enfin, &, d'aiſe tranſportés,
Vont publier le Sacre aux climats eſcartés.
Charles rentre au Palais, &, d'vn parler affable,
Inuite tous ſes Grands à l'honneur de ſa table;
Du ſplendide feſtin le luxe eſt delicat,
Et l'exquiſe abondance y regne auec eclat.
D'abord, & par reſpect, la Royale preſence
Les fait tous contenir, dans vn profond ſilence,
Puis, le vin commençant d'eſchauffer les eſprits,
La Liberté s'y meſle, & les Ieux & les Ris.

Le Monarque le souffre, & mesme le commande;
La joye, en nul festin, ne fut jamais si grande,
Et, d'entre leurs plaisirs, aussi doux qu'innocens,
Les moins delicieux sont les plaisirs des sens.
Ils en ont de plus chers, en tournant leur pensée,
Sur leur gloire presente, & leur honte passée;
Mais, quand leurs entretiens font le bruit le plus grand,
Suruient vn autre bruit, qui leurs ames surprend,
De l'vn de ces Partis, qu'aux quartiers des Rebelles
La Sainte, d'heure en heure, enuoyoit aux nouuelles,
Le Chef vient l'auertir que l'orgueilleux Betford,
Contre elle, du combat veut retenter le sort;
Que, pour remettre aux champs vne nombreuse Armée,
Il auoit de son Fils la promesse semée,
De ce Fils destiné, par les celestes loix,
A sousmettre les Lys aux Leopards Anglois;
Qu'à cet appast si doux, les bandes dispersées
S'estoient, sous les drappeaux, de cent lieux ramassées,
Et que ce nouueau Camp, roulant de hauts desseins,
Pour les executer, s'acheminoit vers Rheims.

Le credule Betford, pour amour souueraine,
Eut des celestes Feux la Science incertaine,
Et, de ces premiers Corps faisant ses seuls Objets,
Vniquement, par eux, regla tous ses projets.
Leurs flamboyans rayons semblerent, à sa veüe,
Percer de l'Auenir la tenebreuse nüe,
Seruir de voix au Sort, & marquer justement
L'ineuitable point de chaque euenement.

Des Maiſons du Soleil, il creut que la Naiſſance,
Tiroit vne benigne, ou maligne influence,
Et que, tels qu'en ce point regnoient les Aſcendans,
Tels, ou bons, ou mauuais, eſtoient les accidens.
Il creut que ces beaux Feux, comme on les voyoit luire,
Ou pouuoient s'entr'ayder, ou pouuoient s'entre-nuire,
Et creut, ſur toute choſe, apres plus d'vn eſſay,
Qu'ils ne prediſoient rien que de ſeur & de vray.
Soit hazard, ſoit raiſon, les aſpects des Eſtoiles,
Pour luy, des Temps futurs auoient tiré les voiles,
Et cet Art deceuant, d'ombres enuelopé,
Par elles, juſqu'alors, ne l'auoit point trompé.
En tout, l'euenement reſpondit au preſage;
Et c'eſt ce qui l'afflige, & qui le decourage;
Ayant veu, chaque fois, d'vn treſpas auancé,
Par l'eclat de ces Feux, ſon cher Fils menacé.
Des Aſtres dominans les parlantes figures,
Au throſne des François portent ſes auentures;
Mais, en diuers egards, leurs pronoſtics diuers
Le font, d'vn point ſi haut, trebucher à-l'enuers.
Betford veut de ſon Fils, la gloire & l'auantage,
Betford craint de ſon Fils, la honte & le dommage,
Par ces deux mouuemens, il ſent troubler ſon cœur;
Le deſir, toutesfois, cede enfin à la peur.
Il ayme mieux ſon Fils ſans grandeur que ſans vie;
Il l'eſloigne des lieux, où l'honneur le conuie,
Et penſe faire aſſés, publiant que le Sort,
Pour les derniers beſoins, reſeruoit ſon effort.

Mais ayant veu depuis, sous celuy de la Sainte,
L'Angleterre abbatüe, & sa vigueur esteinte,
Voyant que, par nul ordre, il n'a pû l'emouuoir
A releuer sa cheute, & monstrer son pouuoir;
L'amour de son Pays, l'amour de la vengeance,
Luy firent dans la peur trouuer de l'assurance;
Pour son Fils desormais, il veut esperer mieux,
Et de nouueau, pour luy, veut consulter les Cieux.
Sur vn mont eleuė, tranquille & solitaire,
Dans la paix d'vne nuit, non moins que le jour, claire,
Des Astres conjurės les flambeaux regardant,
Il reuoit de son Fils le mortel accident.
Regardant les flambeaux des Astres fauorables,
Il reuoit de son Fils les grandeurs admirables,
Et son cœur, agité de crainte & de desir,
Est d'abord incertain, & ne sçait que choisir.
Enfin, le pressant mal de l'Angloise Couronne
Fait que, plus qu'à demy, la crainte l'abandonne;
Ce danger le rassure, & luy fait conceuoir,
Pour son Fils bien-aymé, moins de peur que d'espoir.
Il le mande à la haste, & soudain, pour la guerre,
S'emeut toute l'Irlande, & toute l'Angleterre;
Pour la guerre, soudain tous les rempars Normands
S'emeuuent à-l'enuy, jusques aux fondemens.
Ce Fils, quoy que loin d'eux, à la mort les remeine.
Le Monarque François ne l'entend pas sans peine;
Il rougit de colere, & plein d'emotion,
Se leue de la table, & court à l'action.

Tous, changeant de couleur à la grande nouuelle,
Bruſlent au feu du Prince, au feu de la Pucelle;
Ils demandent Betford, demandent le combat,
Et la chaleur des Chefs paſſe juſqu'au ſoldat.
Ouy, nous le combattrons, dit la Fille celeſte;
Mais du Sacre auant tout, acheuons ce qui reſte;
Dans dix jours ſeulement l'Anglois ſe fera voir,
Cependant, qu'on s'appreſte à le bien receuoir.
Charles, qui plus qu'aucun la bataille deſire,
Dans ſa chambre auſſi-toſt, à grands pas, ſe retire;
La Guerriere le ſuit, & Clermont & Dunois;
Vers eux il ſe retourne, & leur dit à tous trois.
Quel eſt donques ce Fils, ce foudre de vaillance,
Qui du triſte Betford ranime l'eſperance,
Et qui par ſon Nom ſeul, fait que ſes eſtandards
Oſent tenter encor les belliqueux hazards?
Eſt-ce vn Nom veritable, ou ſi c'eſt vne feinte?
Les Cieux pour cet Anglois laiſſeroient-ils leur Sainte?
Les Cieux, qui par ſon bras ont le Lys ſouſtenu,
Voudroient-ils l'arracher par ce bras inconnu?
Mes Voix, reſpond la Fille, ont d'vne nüe obſcure,
A mes foibles regards couuert cette Auenture;
Mais, pouuant l'vn & l'autre eſtre victorieux,
Celuy des deux vaincra, qui craindra plus les Cieux.
Ce diſcours ambigu ne calme point ſon trouble;
Loin d'eſtre raſſuré, ſa crainte ſe redouble;
Du bonheur de ſa cauſe il commence à douter,
Et ſongeant à ces Voix les en veut conſulter.

Il tourne sa pensée à ces diuins Oracles,
Guides de la Pucelle, Aydes de ses Miracles,
Qui, dans tous ses besoins humblement implorés,
Ont tousjours ses esprits en leur ombre eclairés.
Cent fois il souhaita de les pouuoir entendre,
Iusqu'alors, toutesfois, il n'osa le pretendre;
En ce moment il l'ose, & feruent & pieux,
Pour ce dessein, s'addresse à la Fille des Cieux.
Et Clermont, & Dunois, à sa requeste ardente,
Ioignent aussi la leur humble, viue & pressante;
Elle cede à leur Zele, & promet d'obtenir
Qu'ils puissent, par ses Voix, apprendre l'Auenir.
Marculphe a, dans son Temple, vne Grotte profonde,
Defendüe aux regards des profanes du Monde,
Vne sombre Retraitte, où l'Homme-Saint, jadis,
Vit cent fois, à ses yeux, s'ouurir le Paradis.
Par la terrestre masse, & l'horreur de son ventre,
Apres mille destours, on arriue à cet Antre,
Et, dans ce long chemin, l'air sans cesse agité
N'admet pas seulement vn rayon de clarté.
Haute & large est la Grotte, & de toute sa voute
Sort, & distille en pleurs, l'eau claire goutte à goutte,
Qui, par le froid du lieu gelée en descendant,
Y laisse de crystal plus d'vn feston pendant.
De l'eau mesme qui sort, & que le froid congele,
Se tapisse, par tout, la paroy naturelle,
Et l'Autel, qui d'vn roc est au fond erigé,
De semblables crystaux, est, par tout, ombragé.

A costé

A costé de l'Autel, sur l'inegale terre,
Est en long estendüe vne couche de pierre,
Où le vieux Penitent, d'vn cilice vestu,
Venoit rendre la force à son corps abatu.
C'est dans cette demeure, affreuse & sousterraine,
Que des Princes Sacrés la pieuse Neuuaine
Leur donne, de guerir les Peuples affligés,
D'vn mal dont, sans remede, ils se sentent rongés.
La Fille prend ce Lieu, pour charmer leurs oreilles,
Par l'estonnant recit des futures merueilles;
Quand, apres leurs neuf jours en oraison passés,
Le Ciel croira leurs vœux dignes d'estre exaucés.
Aux portes, cependant, mille maux incurables
Attendent du Toucher les effets admirables;
Glorieux Priuilege, entre les autres Roys,
Accordé seulement aux Monarques François.
Au moite sein de l'Air, vne ombre espaisse & vaine,
Naist la derniere nuit de la sainte Neuuaine;
Les yeux du Firmament, par tout, en sont couuerts,
Et cessent de veiller le dormant Vniuers.
Les trois Princes, remplis d'vne flamme deuote,
Passent, auec la Sainte, au plus creux de la Grotte;
Le silence y reside, & l'Autel mal paré
D'vne Lampe fumeuse est à peine eclairé.
Tous trois sont à genoux, &, bruslant d'vn saint Zele,
Meslent leurs saints souspirs à ceux de la Pucelle,
Et demandent ensemble à la bonté des Cieux,
Que le sombre Auenir se descouure à leurs yeux;

Lors qu'on voit tout à coup, au fort de leur priere,
Eclater, parmy l'Antre, vne viue lumiere;
Ils esperent alors contenter leur desir,
Et, par leur esperance, auancent leur plaisir.
Mais l'ombre, à cet eclat, n'est pas esuanoüie,
Qu'vn merueilleux concert de musique inoüie,
D'instrumens inconnus, & de nouueaux accens,
Vient separer leurs cœurs du commerce des sens.
Au dessus de l'Autel la lumiere espandüe,
Se recourbe en Theatre, & demeure fendüe;
Cent bien-heureux Esprits, dans ce renfoncement,
Chantent, & font les Voix d'vn concert si charmant.
De ces celestes airs la touchante harmonie,
Par vn plus haut Cantique, ayant esté finie,
Vne Voix seule reste, & cette seule Voix
Parle, d'vn ton puissant, au nom du Roy des Roys.
Dieu, dit la Voix fatale, innocente Guerriere,
Par sa Misericorde, exauce ta priere,
Et sans voile aujourd'huy, te veut de ses decrets
Exposer les profonds & tenebreux secrets.
Il t'en veut eclaircir, & s'en explique mesme,
Par la Voix d'vn Prophete orné du Diademe;
Ioüis de ses faueurs, & desormais entens
Quels seront tes destins dans la suitte des Temps.
Sur les murs de Paris, ta main victorieuse,
Plantera de ton Roy l'enseigne glorieuse,
Et Roüen te verra, par vne sainte mort,
Acheuer, & de vaincre, & de perdre Betford.

Le Ciel eſt ta Patrie, &, par grace, à la Terre
Te preſte ſeulement, pour finir cette guerre;
Par l'Anglois, tu mourras, mais, rendant les abois,
Ta mort ſera ta vie, & la mort de l'Anglois.
Dieu, qui ne t'enuoya que pour ſauuer la France,
Fera de ta priſon naiſtre ſa deliurance,
Et, pour te couronner, apres tant de combats,
Par vn heureux malheur, haſtera ton treſpas.
Des Cieux, dit-elle alors, la volonté ſoit faitte;
La mort eſt le ſeul bien, que mon ame ſouhaitte;
Le François, par mon ſang, de ſes maux doit guerir,
Et, ſi je vis encor, ce n'eſt que pour mourir.
Charles, reprend la Voix, Celuy qui fait ta crainte
N'eſt, pour ton plus grand mal, que malice & que feinte;
Ce ſera le plus fier de tous tes ennemis,
Et les Cieux permettront que tu luy ſois ſouſmis.
Mais tu terraceras ce Monſtre d'artifice,
Quand ton injuſte cœur reprendra ſa juſtice,
Et que l'aueuglement de ton ſens criminel,
Fuira deuant le jour du Soleil eternel.
Aux Terres de l'Anglois tu porteras la guerre,
Et pouſſeras plus loin les bornes de ta Terre,
Du Nom de Roy des Lys rehauſſant la hauteur,
Par ceux de Conquerant & de Reſtaurateur.
A ta poſterité ta puiſſance inuincible,
Laiſſera des François le Royaume paiſible,
Et l'Ibere jaloux verra tes Heritiers
Accroiſtre tes Eſtats, par des Eſtats entiers.

Naples, Gennes, Milan, leurs justes heritages,
Affranchis de ses fers, leur rendront leurs hommages,
Et les Mers & les Monts, Scenes de leur valeur,
Plus d'vne fois, par eux, changeront de couleur.
CHARLES, LOVYS, FRANCOIS, Rejettons de ta Race,
D'vn formidable cours marcheront sur ta trace,
Et rarement vaincus, souuent victorieux,
Tousiours egalement paroistront glorieux.
Là, pour quelques momens, la Voix diuine cesse,
Et le Prince attentif, plein de merueille laisse;
Puis, d'vn ton vigoureux, soudain elle reprend,
Et Clermont, par ces mots, réjoüit & surprend.
Et Toy, braue Clermont, voy quel noble Prodige
Produiront les Rameaux de ta Royale Tige,
Et, par ce rare objet excitant ta vertu,
Tens le bras secourable à ce throsne abatu.
Le Regne des Valois, malheureux à ses Princes,
Ayant fait vn Chaos, des Françoises Prouinces,
Vn BOVRBON de ton Sang, par force & par douceur,
Du Sceptre contesté se rendra possesseur.
Ce grand Prince, que GRAND, dés cette heure, j'appelle,
Verra Paris en vain deuenu son Rebelle,
Ses Estats vainement, par l'Espagne, enuahis,
Et Voysins & Sujets, Tyrans de son Pays;
Tous, du combat douteux luy cederont la palme,
A son Empire emeu sa main rendra le calme,
Et, sousmettant sa gloire au pied des saints Autels,
Il sera dans l'Europe admiré des Mortels.

Mais ce qui, plus que tout, rehauſſera ſa gloire,
Et ſeruira de comble à ſa diuine hiſtoire,
Sera le vaillant Roy, de qui le ferme bras
Doit eſtre, apres ſa mort, l'appuy de ſes Eſtats.
L'honneur du GRAND HENRY ſera LOVYS LE IVSTE,
N'entens qu'auec reſpect ce Nom trois fois auguſte;
Clermont, de tes grandeurs c'eſt l'accompliſſement,
C'eſt des Peuples de CHRIST l'heur & l'eſtonnement.
Il ſera, par le choix du Monarque du Monde,
Arbitre ſouuerain de la Terre & de l'Onde,
Enfant de la Iuſtice, & de la Pieté,
Pere de la Patrie, & de la Liberté.
Son Regne ſemblera le Regne des Miracles,
Son heureuſe valeur forcera tous obſtacles,
Et, ni chés les François, ni chés les Eſtrangers,
Ne trouuera jamais d'inuincibles dangers.
Par plus d'vn vent mutin, ſa Ieuneſſe exercée,
Fera voir la Reuolte à ſes pieds terracée,
Souſmettra tous les Grands à ſon Royal pouuoir,
Et rendra tous les cœurs amis de leur deuoir.
En ſes robuſtes ans, l'inſolent Heretique,
Attirera, ſur luy, ſa valeur heroique,
Et de mille remparts verra le vain orgueil,
Precipité, par elle, en vn meſme cercüeil.
Pour dernier coup enfin, la ſuperbe Rochelle,
Verra tomber, ſous luy, ſa muraille rebelle,
Et le ſecours Anglois vainement imploré
Ionchera de ſes morts les riuages de Ré.

L'Europe ſuſpendüe, apres cette Entrepriſe,
Fondera, ſur luy ſeul, l'eſpoir de ſa franchiſe,
En recherchera l'ayde, & verra ſes Eſtats
Garantis, ou vengés, par vn ſi ferme bras.
Enſin, eſtant tout grand, eſtant tout magnanime,
Et rien ne pouuant plus accroiſtre ſon eſtime,
Pour fruit de ſes vertus, & pour ſolide appuy,
Le Ciel luy donnera deux Fils dignes de luy;
Deux Fils; mais, ô quels Fils? mais, ô quelle eſperance,
Dans l'orage mortel qui troublera la France?
Quels gages aſſurés du ſupreme bonheur,
Qui doit à ſes trauaux egaler ſon honneur?
Tout ce que, de plus grand, on peut, ou croire, ou dire,
D'vn Roy vrayment guerrier, vrayment né pour l'Empire;
De ſon eclat naiſſant les Peuples eblouïs
Le diront, le croiront du DIEV-DONNÉ LOVYS.
Du beau feu de ſon Frere ils penſeront le meſme,
Sans luy moins preſager qu'vn riche Diademe,
Et, de ces deux Soleils leurs beaux jours attendans,
Affermiront leurs cœurs, contre tous accidens.
Leurs rares qualités, leurs hautes auentures,
Seront tout l'ornement des hiſtoires futures;
Leur ſort eſt de paſſer le ſort des Conquerans,
Et d'affranchir Sion du joug de ſes Tyrans.
De ces jeunes Heros ayant accreu ſa Race,
Dans le Sejour des Saints, il ira prendre place;
Pour laiſſer le champ libre aux faits prodigieux,
Qu'au Regne du Premier ont reſerué les Cieux.

LOVYS, ce Roy nouueau, cet Enfant de Miracle,
Iamais à ses desseins ne trouuera d'obstacle,
Et des l'instant qu'au throsne on le verra monter,
Il fera de son sort la puissance eclater.
L'Ibere audacieux, de ses forces entieres,
Inondant à Rocroy les Françoises frontieres,
LOVYS prendra son Foudre, &, sur luy le dardan
Le fera trebucher, sous son effort ardent.
Ce Foudre, par son vol, ebranslera la Flandre,
Thionuille par luy verra son mur en cendre,
Et le superbe Rhein, estonné de ses coups,
Respectera les Lys, & coulera plus doux.
Par tant d'exploits fameux, en vne seule année,
LOVYS ayant fait voir l'heur de sa destinée,
Contre vn autre Ennemy le bras il desployra,
Et vers le mesme Rhein ce Foudre lancera.
Sous Fribourg, deuant soy, sa tempeste enflammée,
Chassera des Germains la triomphante Armée,
Et, presque au mesme instant, d'vn plus ardent effort,
Du grand Bourg de Philippe ira forcer le Fort.
A son bruit seulement, Vormes, Spire, Mayence,
Sousmettront leurs remparts aux drappeaux de la Franc
Leur sousmettront les leurs cent Murs moins renommés,
Dont le Rhein a ses bords enrichis & semés.
LOVYS vers la mesme onde, & vers la mesme Terre,
Lancera derechef son belliqueux Tonnerre,
Qui fracassant les monts, & destruisant les bois,
Tombera touten feu, sur le Camp Bauarois.

Par la perte des Goths, Norlingue diffamée,
Verra, par ce beau feu, purger sa renommée,
Et Veimar y verra son malheur adoucy,
Par le trespas sanglant du valeureux Mercy.
Par ce Foudre guerrier, tousjours plus formidable,
Enfin se dontera Dunkerque l'indontable,
Et les flots, & les vents, en sa faueur armés,
Verront, pour elle, en vain leurs efforts consommés.
Contre l'honneur des Lys, la vaincüe Iberie,
Pour releuer le sien, ranimant sa furie,
Par son Foudre allumé LOVYS la combattra,
Et par luy derechef à ses pieds la mettra.
Lens, & pris, & repris, verra, sous ses murailles,
Dans vn combat donné, donner mille batailles,
Et verra ce Tonnerre, enceint de tourbillons,
D'Iberes terracés couurir ses gras sillons.
Tu seras, grand CONDÉ, ce grand Foudre de guerre,
Par qui le grand LOVYS asseruira la Terre,
Si l'infernal Discord, jaloux de son bonheur,
Par ses confusions, ne t'en rauit l'honneur.
Et Toy, braue CONTY, qui dois, par ta vaillance,
Estre l'vn des Appuis du throsne de la France,
Tu ne brilleras pas, d'vn feu moins radieux
Que celuy qu'on voit luire au front de tes Ayeux.
Ton admirable sens, ton esprit admirable,
Aux Peuples estonnés te rendront venerable,
Te feront croire vn Ange en terre descendu,
Pour redresser l'erreur de ton Siecle perdu.

L'eclat

L'eclat de ta bonté solide & magnanime
Redoublera l'eclat de ton esprit sublime;
Tu tiendras ta parole, & feras voir en toy
Vn exemple adorable, & d'honneur, & de foy.
Ton accüeil obligeant, & ton humeur egale,
Adjousteront du lustre à la Race Royale,
Et les profusions de ta puissante main
Te monstreront celeste, en te monstrant humain.
Auec mille Vertus, dont l'vsage est paisible,
En toy compatira le Courage inuincible;
Non moins que les Heros tu l'auras eleué,
Et seras du vray Prince vn modelle acheué.
Les sieges, les combats, en ta genereuse ame,
Ne trouueront que trop de belliqueuse flamme,
Et ta propre raison, la sentant allumer,
N'aura pas peu de peine à la bien reprimer.
Quelle gloire, ô Clermont, quel heur, & quelle grace,
Par luy, du Tout-puissant, n'obtiendra point ta Race?
Quelle protection, quelle ayde, & quel appuy
Le merite affligé n'aura-t-il point de luy?
Mais, où du fort GASTON, laisse-je les conquestes?
Il mettra Graueline en butte à ses tempestes,
Et, ceint de bataillons, sous les feux & les dards,
Fera precipiter l'orgueil de ses remparts.
Sous la mesme valeur, la mesme destinée
Aura du grand Courtray la muraille obstinée,
Et l'innombrable Ibere, armé pour son secours,
Paroistra seulement, pour voir prendre ses tours.

Mardik enfin preßé, par la mesme vaillance,
Quoy que vingt bataillons veillent à sa defense,
Quoy qu'il ait, pour foßés, les abysmes des eaux,
Verra pourtant captifs, ses murs & ses drappeaux.
Par ces bras vigoureux, si chers à la victoire,
ANNE, du jeune Auguste, & la Mere, & la Gloire,
A qui du Gouuernail le soin sera commis,
Estouffera bien-tost l'espoir des Ennemis.
Pour respondre aux deuoirs, & de Reyne, & de Mere,
Son grand cœur oublira son Pays & son Frere;
En faueur de l'amour, l'amour elle esteindra,
Et, pour le naturel, le naturel perdra.
Elle verra, par tout, le fier Lion d'Espagne,
De trouble & de frayeur, luy ceder la campagne;
Et le Soldat François, sous elle, ardent & pront,
De lauriers en tous lieux, s'ombragera le front.
Mais, loin de le vouloir despoüiller de sa Terre,
Pour la Paix seulement, elle fera la guerre,
Et ses Camps valeureux ne combattront jamais,
Qu'afin de l'obliger à receuoir la Paix.
Iamais tant de grandeur, jamais tant de sagesse,
N'a brillé dans les yeux d'aucune autre Princesse;
Et la haute Vertu, ni la douce Bonté,
En nulle autre, jamais n'ont si fort eclaté.
Aucun terrestre feu n'embrasera son ame;
Elle ne bruslera que d'vne sainte flamme;
Dieu la remplira toute, &, dans son sein pieux,
Ne se plaira pas moins, qu'il se plaist dans les Cieux.

La Voix, apres ces mots, encore vn coup s'arreste;
Et Dunois le dernier à l'entendre s'appreste;
Quand, d'vn non moindre eclat, le discours reprenant,
Elle s'addresse au Prince, & luy parle en tonnant.
Inuincible Guerrier, dont la masle constance
A pû faire aux Anglois si longue resistance,
Et par qui la Guerriere, abandonnant ses bois,
A pû venir à temps au secours des François;
Aux belliqueux efforts de ta main esprouuée,
De la mort des Tyrans la palme est reseruée,
Et, plus que par aucun, Charles verra, par toy,
Le rebelle Paris rengagé sous sa loy.
Par toy, mais par toy seul, la Seine & la Garonne,
Feront rouler leurs flots sujets de sa Couronne,
Et les Champs d'Aquitaine, & les Champs Neustriens,
Seront, à l'auenir, contés entre ses biens.
La Iustice des Cieux, qui, pesant ton merite,
Trouue, pour le payer, la Terre trop petite,
Payra tes grands exploits, & tes auis prudens
D'vne suitte sans fin d'illustres Descendans.
Tu dois à ta Patrie vne Race fatale,
Qui seruira d'espée à la Race Royale,
Et qui de mesme source ayant tiré son sang,
Sur toute autre, apres elle, aura le premier rang.
Mais il faut me haster, & passer, sous silence,
Vingt Princes, vingt Heros, vingt Appuys de la France;
Leurs faits sont trop nombreux, &, pour les desmesler,
I'aurois trop peu du temps qui me reste à parler.

La lumiere s'approche, & desja te rappelle
Aux exploits destinés à donter le Rebelle;
Ie laisse vingt Heros, pour finir promptement,
Et ne veux t'informer que de deux seulement.
Quand la noire Vnion, par son funeste orage,
Aura mis le Royaume en peril de naufrage,
Et que les deux HENRYS, dans ses flots engagés,
Se verront sur le point d'en estre submergés;
Vn troisiesme HENRY, ta viue ressemblance,
En viendra reprimer l'horrible violence,
Et, sous les tristes murs du fidelle Senlis,
Rendra l'espoir du calme à l'Empire des Lys.
Il est vray que sa mort, qui suyura sa victoire,
Rompra fatalement le beau cours de sa gloire,
Et que l'Estat, par luy deschargé de malheurs,
Au milieu de sa joye, en versera des pleurs.
Mais pour tarir les pleurs, qu'il luy fera respandre,
Il doit naistre vn Guerrier, de sa guerriere cendre,
Braue, dans le combat, sage, dans le conseil,
Et seul, dans la clemence, à soy-mesme pareil.
Resjoüy-toy, Dunois, par sa valeur supreme,
Il passera son Pere, il te passera mesme;
Cet eloge est si grand, qu'on n'y peut adjouster;
C'est jusqu'où d'vn Mortel l'estime peut monter.
Au bonheur des François la Fortune contraire
Tiendra long-temps oysif vn Bras si necessaire;
Et, sans son juste objet, sa contrainte valeur,
Ne combattra, long-temps, que contre son malheur.

Enfin, lors que, par tout, & la France, & l'Espagne
D'escadrons opposés couuriront la campagne,
Et qu'entre ces Partis l'Vniuers agité,
Craindra pour la Iustice, & pour la Liberté;
De ce dernier HENRY la redoutable espée,
Contre l'Vsurpateur par LOVYS occupée,
D'vn cours perpetüel de faits miraculeux,
Egalera les faits des Siecles fabuleux.
Qu'il attaque vne Ville, on donne vne bataille,
Rien ne l'arrestera, ni drappeau, ni muraille;
L'Espagnol, en cent lieux, sa force esprouuera,
En cent lieux, sous ses coups, l'Allemand tombera.
La Conté, la Lorraine, objets de ses victoires,
Du nombre de leurs maux enfleront vos Histoires,
Et les deux bords du Rhein ne deuiendront François,
Que par les estandards aguerris sous ses loix.
L'Italie implorant le secours de ses armes,
Il ira de ses mains en essuyer les larmes,
En soustenir la cheute, en affermir le cœur,
Et seruir de barriere à l'effort du Vainqueur.
Mais, pour sauuer le Rhein de la peur du seruage,
Il laissera du Po le tranquille riuage,
Et viendra reparer la perte du Heros,
De qui la Germanie attendoit son repos.
Au milieu d'vn desert, dans vne aride terre,
Il forcera vingt murs, & maintiendra la guerre,
Puis, serré de deux Camps, de deux Fleuues serré,
Il tirera son bien de son mal assuré.

Au temps que l'aspre froid glace & transit le Monde,
Par l'endroit où du Rhein, le flot escume & gronde,
Dans les Champs ennemis, en de fresles vaisseaux,
Il se fera passage au trauers de ses eaux.
Par vn coup si hardy, plus beau qu'vne victoire,
Il y rencontrera son salut & sa gloire,
Puis ira releuer, par sa masle vertu,
Des Partisans des Lys le courage abatu.
Pour exemple de force, à leur ame affoiblie
Il ira proposer l'Heroine AMELIE;
Dont l'esprit, jusqu'alors, balancé dans son choix,
Viendra de se ranger au Party du François.
Les inuincibles Goths, enfin, craignant la serre
De l'Oyseau belliqueux qui porte le Tonnerre,
Il ira, par son bras, s'en rendre Protecteur,
Et des Liberateurs sera Liberateur.
Apres des faits si hauts, si pleins de belle audace,
Pour ranimer le Tronc de sa mourante Race,
Le Ciel, par plus d'vn Prince, & sage, & valeureux,
Dans vn second hymen, rendra son lit heureux.

Pour l'honneur de son Sang, & l'heur de sa Patrie,
Sortira du premier l'admirable MARIE,
Le seul fruit precieux, que pour gage d'amour
Luy laissera LOVYSE, abandonnant le jour;
LOVYSE, qui des Roys, Autheurs de sa naissance,
Par cent rares vertus, ornera la puissance,
Et qui, du Roy des Roys adorant les grandeurs,
Consumera sa vie en ses saintes ardeurs.

Si jamais, dans vn corps chery de la Nature,
On a veu dignement loger vne ame pure,
Vn jugement ſolide, vt eſprit conſommé,
En MARIE on verra tout ce bien renfermé.
Sans meſlange d'orgueil, le genereux Courage
Regnera, dans ſon ſein, des le plus petit âge,
Et dans ſon noble cœur, des Vices redouté,
A-l'enuy regnera la conſtante Bonté.
La ſeuere Pudeur, la Douceur attirante,
La graue Modeſtie, & l'Humeur obligeante,
Iointes au Zele ardent du culte des Autels,
La mettront, des la Terre, au rang des Immortels.
ANNE, Sang des BOVRBONS, auſſi bien que LOVYSE,
Apres elle, à HENRY rauira la franchiſe,
Et, cent perfections à ſes yeux eſtalant,
Fera naiſtre, en ſon ame, vn feu doux & bruſlant.
Quoy que l'Hiſtoire conte, ou qu'inuente la Fable,
Elles ne diront rien qui luy ſoit comparable,
Et la riche Nature, à former vn beau corps,
N'a jamais tant mis d'art, tant verſé de threſors.
C'eſt peu d'imaginer cette illuſtre Merueille,
Comme le blond Soleil, quand la Terre il reſueille;
Peu de la croire egale au Soleil radieux,
Quand il luit, ſans nuage, & du ſommet des Cieux.
Mais ſon corps, rayonnant d'vne ſi belle flamme,
Ne ſera qu'vn crayon des beautés de ſon ame,
Et ſes propres regards, quoy que de tout vainqueurs,
Bien moins que ſes vertus aſſeruiront les cœurs.

Ne me demande point, en combien de manieres
Elle fera briller ses diuerses lumieres;
Elle luira par tout, &, jettant mille feux,
Remplira de clarté l'Vniuers tenebreux.
Mais, ce qu'on y verra resplendir dauantage
Sera le bon, le grand, l'heroique Courage,
Ce Royal sentiment si haut, si plein d'appas,
Qui, dans vn noble sein, ne souffre rien de bas.
Ce sera cette aymable & sensible Tendresse,
Qu'aux miseres d'autruy la raison interesse,
Cet humain mouuement, qui fait aux maux humains
Prester, auec plaisir, les secourables mains.
Ce sera la Vertu facile & bienfaisante,
Qui va, par sa largesse, au delà de l'attente,
Qui cherche la disette, afin de l'alleger,
Et qui tient à bonheur qu'on se laisse obliger.
Ce sera la Vertu, des Vertus la plus forte,
Le Feu qui sanctifie, & vers Dieu l'homme emporte,
Cet Amour embrasé, qui, fuyant les bas lieux,
Ne tend, par ses desirs, qu'au Royaume des Cieux.
Ces dons accompagnés d'vn sens incomparable,
D'vn langage charmant, d'vn air emerueillable,
D'vn esprit Angelique, & d'vn corps tout parfait,
La rendront de HENRY *l'ambitieux souhait.*
De leur commune ardeur, par le Ciel, allumée,
Et, par leurs soins communs, nourrie & confirmée,
Eclôront deux Phenix, deux Princes, dont le sort
Ne brisera que tard à l'escueil de la Mort.

Le Premier m'apparoist, sous la forme d'vn Ange,
Et, par sa seule veüe, attire la loüange;
Tant les Cieux liberaux, dans le feu de ses yeux,
D'abord font descouurir de destins glorieux.
On lit, en tous les traits de son jeune visage,
Ce que fera son bras, en la fleur de son âge;
On y lit ses desseins, on y lit ses exploits,
On y lit les Estats qu'il mettra sous ses loix.
Sur le front du Dernier, la majesté grauée,
En luy, des le berceau, monstre vne ame eleuée,
Vn air tout martial, à la victoire né,
Enfin vn cœur semblable au cœur de son Aisné.
HENRY, de sa grandeur, en eux, verra des traces,
En eux, ANNE verra des ombres de ses graces,
Et sur leurs jeunes fronts ils se plairont de voir,
De leurs honneurs futurs poindre & briller l'espoir.
En vn port si tranquille, en vn estat si ferme,
Les trauaux de HENRY pourroient trouuer leur terme;
La raison le voudroit; mais de nouueaux besoins
Demanderont encor ses peines & ses soins.
Des Princes Transalpins la liberté mourante,
Le reuerra, pour elle, armer sa main puissante,
Et, par son foudre ardent, lancé de trois costés,
Sousmettre aux Fleurs-de-Lys trois celebres Cités.
Tortonne, qui des trois est la moins accessible,
Ne se laissera vaincre à son cœur inuincible,
Qu'apres qu'elle aura veu, par cent assauts diuers,
Ses terraces en poudre, & ses remparts ouuerts.

Imprenable Tortonne, à ta fatale prise,
Milan mesme craindra de perdre la franchise,
Et de sa froide peur ne sera bien guery,
Que par le pront rappel du redouté HENRY.
Son Roy voudra son bras, pour nouuelle colonne,
Qui l'ayde à supporter le faix de sa Couronne;
Et, parmy les piliers de l'Empire François,
Le verra fortement soustenir ce grand poids.
La Terre lasse, enfin, de la tragique rage,
Par qui tous ses climats rougiront de carnage,
Pour obliger la Paix à reuenir des Cieux,
Sur luy seul, en pleurant, tournera tous ses yeux.
Du Rhein, encore vn coup, il franchira la riue,
Et, portant à la main la pacifique Oliue,
Aux Ennemis batus des orages du Sort,
Offrira la bonace, & monstrera le port.
L'Europe le verra, trois entieres années,
S'esforcer d'adoucir leurs dures destinées,
Et, sans paroistre emeu de cent contraires flots,
Agir incessamment, pour les mettre en repos.
Pour leuer tout ombrage à leurs ames guerrieres,
Son esprit jettera mille viues lumieres,
Et, sans cesse, ouurira mille moyens diuers,
Pour chasser le Discord du confus Vniuers.
Mais l'Ibere orgueilleux, irrité de ses pertes,
Refusera tousjours tant de graces offertes,
Et, flatant son depit, d'vn espoir suborneur,
De la Paix aux humains enuira le bonheur.

Que si jamais ce bien doit venir à la Terre,
Si jamais se termine vne si longue guerre,
HENRY seul l'aura fait, & cet heureux destin
De son noble trauail sera le fruit diuin.
Ah! que dis-je? ah! Dunois, du profond des Abysmes
Pendant ces justes vœux, & ces soins magnanimes,
S'eleue vn tourbillon affreux & vehement,
Qui de ce grand Projet sappe le fondement.
Des Astres le plus doux, par ce subit orage,
Sent couurir sa clarté d'vn infernal ombrage,
Et, par vn mouuement qu'on ne peut conceuoir,
Sent, pour vn si saint Oeuure, affoiblir son pouuoir.
On voit les Champs des Lys n'estre plus que d'espines;
On n'y voit plus que feux, que meurtres, que rapines;
L'horreur par tout y regne, &, par tout, les esprits,
Contre leur propre bien, de rage y sont espris.
La Paix, qui dans son Char brilloit sur leur frontiere,
De trouble, à ces objets, se recule en arriere,
Et ses rayons, en vain des Peuples desirés,
Laissent, en s'esloignant, leurs cœurs desesperés.
De cet Astre obscurcy les lumieres esteintes,
Remplissent les Mortels de soupçons & de craintes,
Et, durant cette Eclypse, il n'est calamité
Que n'attende chacun de sa malignité.
Mais les puissans rayons d'vne Royale Estoile,
Enfin perçant la nüe, & dissipant son voile;
Ce bel Astre obscurcy, par ses traits radieux,
Des Mortels effrayés reuient charmer les yeux.

Il reuient appaiser l'orage de la France,
Du retour de la Paix luy rendre l'esperance,
L'esperance, & rien plus; tant le Ciel irrité,
Pour son Peuple endurcy, garde de dureté.
Ie suyurois le recit de ses faits memorables,
En vertu sans egaux, en gloire incomparables;
Mais l'ordre du Seigneur me contraint de finir,
Et me les fait laisser au fond de l'Auenir.
Là se taist la Voix sainte, & le Chœur Angelique,
Ranime le concert de sa sainte musique;
De ces airs, de ces sons, les Princes enchantés,
Iusqu'au troisiesme Ciel, s'estiment emportés.
Dans vn rauissement, qui tout autre surpasse,
Chacun songe aux grandeurs de son auguste Race;
La Pucelle à sa mort songe, aueque plaisir,
Et, pour joüir de Dieu, l'auance du desir.
Enfin, tout à coup, cesse, & musique, & lumiere,
Et la Grotte demeure en son horreur premiere;
La Lampe y luit à peine, & sa foible clarté
A peine s'y defend, contre l'obscurité.
Les Princes, abatus d'vne si longue veille,
Quittent l'Antre ombrageux, tout remplis de merueille;
La Guerriere, apres eux, l'abandonne, en priant,
Et voit blanchir le Ciel aux portes d'Orient.
Le Soleil, qui naguere estoit allé sous l'Onde,
Y chercher le repos qu'il laissoit dans le Monde,
Sembloit s'estre hasté de reuoir l'horizon,
Pour eclairer des maux la sainte guerison.

La barriere du jour n'est pas si tost esclose,
Que la Garde, en deux rangs, les malades dispose;
Ils ont tous le teint pasle, ils sont tous langoureux,
Et le tour du grand Cloistre est trop petit, pour eux.
Charles vient, & s'appreste à forcer la Nature;
Des incurables maux il entreprend la cure;
Mais, auant que la faire, au mystique Festin,
Mange le Pain celeste, & boit le sacré Vin.
Du Temple, alors en pompe, au Cloistre il s'achemine,
Et porte en ses deux doigts la sainte medecine;
Puis auançant la main, qu'accompagne sa voix,
Sur le front, à chacun marque la sainte Croix.
Il touche, & parle ensemble, & qu'il parle, ou qu'il touche,
L'Esprit d'enhaut conduit, & sa main, & sa bouche;
Par sa bouche, & sa main, le mal est escarté,
Et soudain, en son lieu, succede la santé.
Du Parler, du Toucher, l'effet inconceuable,
Rend aux Peuples gueris Charles plus venerable;
Il paroist à son Camp, d'vn plus Royal aspect,
Et pour luy, desormais, tous ont plus de respect.
Tel apres qu'en sa course, illustre & vagabonde,
De cent Monstres crüels il eut purgé le Monde,
Et que de tant de maux les Peuples affligés,
Par sa force heroique, en furent soulagés;
Le valeureux Hercule, aux Peuples de la Terre,
Parut vn Iupiter armé de son tonnerre,
Fut reueré de tous, & ne vit plus de lieu,
Qui ne le reconnust digne du nom de Dieu.

Le Prince venerable, au ſortir du ſaint Cloiſtre,
D'antiques Citoyens voit trois bandes paroiſtre;
Soiſſons, Laon, Saint-Quentin, au bruit de ſes exploits,
Les deſpeſchent vers luy, pour receuoir ſes loix.
Tous ont, en ſa faueur, quitté ſon Aduerſaire;
Tous ont meſme harangue, & meſme offre à luy faire;
Pour le moins amuſer, le plus âgé de tous,
Au nom de tous luy parle, & luy parle à genoux.
Grand Monarque, dit-il, tes bruyantes merueilles,
D'vn eclat agreable, ont frappé nos oreilles,
Et, nous eclairciſſant de ton juſte pouuoir,
Ont fait rentrer nos pas au chemin du deuoir.
Pleins d'vn cuyſant regret de tant d'erreurs commiſes,
Nous venons, ſous ton joug, remettre nos franchiſes;
Maintenant de Soiſſons, de Laon, de Saint-Quentin,
Tes ſeules volontés vont regler le deſtin.
Philippes, de cent maux menaçant noſtre Terre,
Nous ſollicite, en vain, de te faire la guerre;
Les miracles du Ciel, à tes vœux accordés,
Du droit de ton Party nous ont perſuadés.
Bien que cet Inconſtant, pour l'Angloiſe querelle,
Arme la Picardie, & la Flandre auec elle;
Nous embraſſons la tienne, & te venons offrir
Tout ce que de bons cœurs peuuent faire & ſouffrir.
De forces ſeulement ayde noſtre courage,
Et fournis nous de bras, pour combattre l'orage;
Quand le fier Bourguignon, tranſporté de courroux,
Auec mille eſtandards, viendra fondre ſur nous.

Le Prince les escoute, & , suyuant leur demande,
Soudain pour chaque Ville vne troupe commande,
Leur promet qu'en repos ils viuront sous sa loy,
Et d'vn accüeil humain recompense leur foy.
A l'instant, par vn choix aussi juste que sage,
Tanneguy va, vers Laon, receuoir son hommage,
Et Clermont & Dunois, vont, pour la mesme fin,
Le premier, vers Soissons, l'autre, vers Saint-Quentin.
Amaury seul demeure, & suit dans le silence,
Charles, qui, sans parler, vers le Palais s'auance,
L'esprit non moins confus que le cœur affligé,
D'auoir appris, pour luy, le Bourguignon changé.

FIN
DV HVITIESME LIVRE.







LA PVCELLE OV LA FRANCE DELIVREE

LIVRE NEVFIESME.



E Monarque s'enferme, &, dans sa solitude,
Se liurant tout entier à son inquietude,
S'escrie ; O justes Cieux, quel crime ay-je commis,
Pour reuoir, contre moy, s'vnir les Ennemis?
Perfide Bourguignon, pour venger ta malice,
Il n'est point aux Enfers d'assés rude supplice ;
Tu te perds pour me perdre, &, d'vn courroux brutal,
Renonces à ton bien, pour me faire du mal.

C'est Betford, non pas moy, qui merite ta haine;
Tu n'as que trop senty combien pese sa chaisne,
Et jusques à quel point son orgueil outrageux
Est dur à supporter aux hommes courageux.
Qui te fait preferer le Voleur de ta gloire
Au Prince, qui le donte, & t'offre sa victoire?
Quel funeste retour, quel caprice du Sort
Te rejette à la mer, en arriuant au port?
Lasche, est-ce que l'honneur ne te peut jamais plaire?
Ne sçais-tu donc aymer que ce qui t'est contraire?
Si tu pouuois languir, sous Betford, abatu,
Trompeur, contre Betford, pourquoy m'implorois-tu?
Parmy tant de Demons, que le sein de la Terre,
En faueur de l'Anglois, a vomis pour la guerre,
Plus malfaisant que tous, est vn Spectre odieux,
Dont le corps n'est formé, que d'oreilles & d'yeux.
Il court, & dans son cours fuit les communes routes;
Il est tousjours en veille, & tousjours aux escoutes;
Sur son cœur desfiant tout fait impression,
Et jamais rien n'eschappe à son attention.
Quelque chose pourtant, qu'il voye, ou qu'il entende,
Il l'entend, & la voit, ou diuerse, ou plus grande,
Et produit mesme erreur, dans les foibles esprits,
Que son souffle glaçant de son froid a surpris.
Les fausses Visions, les sombres Fantaisies,
Les Soucis enuieux, les pasles Ialousies,
Le Depit, le Chagrin, la Colere & l'Ennuy,
Comme vn essaim bruyant, volent autour de luy.

Ce fut par ses conseils, que l'Archange rebelle
Fit perdre l'innocence à la Race mortelle;
Quand, outré de voir l'Homme en sa place estably,
Il luy fit du Seigneur mettre l'ordre en oubly.
Ce Demon, qu'affligeoit le credit de la Sainte,
Croyant voir le temps propre à luy donner atteinte,
Du superbe Amaury resueille le courroux,
Et par luy veut d'Agnes rendre Charles jaloux.
Il se coule en son ame, & sa langue infectée
Du venin dont le Monstre à l'haleine empestée,
Par l'oreille du Roy, le verse dans son sein;
Le succes est heureux, & respond au dessein.
Ce mal, dit Amaury, des maux est bien le pire,
Que Philippes te manque, & de toy se retire;
Mais, à parler sans feinte, en cet euenement,
Il n'est rien arriué, contre mon jugement.
Ie creus qu'il le feroit, & qu'il le deuoit faire;
Pardon, si ce discours te semble temeraire;
Ie creus qu'il le feroit, des l'instant que j'appris
Qu'Agnes l'auoit eleu, pour venger ton mespris.
Elle est sa seule Idole, elle est sa seule Reyne;
Il en fait son Oracle, & sa Loy souueraine;
Il veut ce qu'elle veut, &, sans deliberer,
Suit tout ce qu'à son ame elle veut inspirer.
Deuant ce vif eclat, & cette ardente flamme,
Il n'a pas, comme toy, l'art de glacer son ame;
Il n'a pas, comme toy, contre tant de beauté,
La vertu du desdain, & de la dureté.

Il n'a point, comme toy, de celeste Pucelle,
Qui la chasse auec honte, & le desface d'elle,
Qui le force à marcher sous ses saints estandards,
Et le face trembler au feu de ses regards.
Agnes a de ses yeux desployé la puissance;
Elle a de ton mespris demandé la vengeance;
Qu'eust pû faire vn Amant, mis entre Agnes & toy,
Que se ranger vers elle, & te manquer de foy.
Charles, à ce discours, vn mot seul ne replique;
Mais sa poignante aigreur profondement le pique;
Il trouue Amaury juste en son fier sentiment,
Et se laisse emporter à son emportement.
Sa prudente raison veut en vain l'en distraire;
Sa passion s'oppose au flambeau qui l'eclaire;
En vain de ce penser il se veut diuertir;
Plus il y fait d'effort, moins il en peut sortir.
Ainsi quand le Taureau, que le frelon agite,
Dans vn marais bourbeux, d'vn saut, se precipite,
Et que ses roides pieds sentent, à leur grand faix,
Ceder la noire vase, & le limon espais;
Il a beau s'elancer, par cent secousses fortes,
Aux bords, qui tout autour ceignent ces ondes mortes,
Les efforts qu'il employe à s'en debarasser,
Ne luy seruent à rien, qu'à s'y plus enfoncer.
Cependant vient la Nuit, sur l'aile du Silence,
Aux trauaux des mortels apporter allegeance;
Charles, de sa douleur amerement rongé,
Ne sent point, par la Nuit, son trauail allegé.

L'incomparable Agnes, par la Sainte chaßée,
Se reuient estaler à sa triste pensée;
Il se la represente auec tous ses appas,
Et ne voit, dans ses yeux, que de charmans eclats.
Ie t'excuse, dit-il, Philippes, je t'excuse,
Ce n'est ni trahison, ni malice, ni ruse;
C'est cette voix magique, & ces yeux tout-puissans,
Qui, pour te reuolter, ont corrompu tes sens.
Agnes, superbe Agnes, quelle subite rage,
A me rauir ce Prince anime ton courage?
Quel aueugle transport, contre ta volonté,
A conjurer ma perte engage ta fierté?
En cette occasion, ta gloire imperieuse
A ton propre desir te rend injurieuse;
Ie voy tes mouuemens, je lis dans ton secret;
Tu ne veux point ma perte, ou la veux à regret.
Pour ton propre malheur, tu prendrois ma desfaitte;
Ie connois ton esprit, je sçay ce qu'il souhaitte;
Tu fais, dans ton depit, ce que tu ne veux pas;
Tu poursuis mon amour, & non pas mon trespas.
Ton courroux, enuers moy, seul te rend inhumaine;
Mais non, je me repais d'vne esperance vaine;
Tu m'estimes coupable, & peux facilement
Vouloir que l'on m'immole à ton ressentiment.
Tu peux auoir, sans feinte, employé tes caresses,
Pour faire, à mon Riual, oublier ses promesses,
Pour regaigner son cœur, par tes diuins appas,
Et les faire acheter, au prix de mon trespas.

Tu l'as pû, tu l'as fait ; la chose est trop certaine ;
En vain d'autres pensers mon cœur flatte sa peine ;
Tu resolus ma mort, dés le moment fatal,
Que tu m'abandonnas, pour chercher mon Riual.
Agnes, injuste Agnes, d'vne amitié si tendre,
Estoit-ce là le fruit que je deuois attendre?
Apres tant de respects, ton Prince, & ton Amant,
Meritoit-il, Ingrate, vn si dur traittement?
Si je t'auois despleu, sans recourir aux armes,
Tu me punissois trop, me derobant tes charmes ;
Sans me persecuter de ces maux superflus,
C'en estoit vn trop grand, que de ne te voir plus.
Mais non, je ne fus point l'Autheur de ta retraitte ;
Par vn autre que moy, l'injure te fut faitte ;
Ie la vis seulement, & la crainte des Cieux
Ne rendit, enuers toy, coupables que mes yeux.
Mon cœur fut innocent, & ressentit l'outrage,
Que souffrit ta beauté, que souffrit ton courage ;
Mes yeux mesmes, mes yeux en furent offensés,
Et leurs tristes regards te le dirent aßés.
Contre moy, cependant, ta vengeance s'exerce ;
Au plus beau de mon cours, ta fureur me trauerse ;
Elle t'arrache à moy, m'enleue mes Amis,
Et me punit du mal que je n'ay point commis.
De semblables discours, durant l'ombre müette,
S'entretient la douleur de son ame inquiëte ;
Il veille, & le Soleil se monstre à peine aux Cieux,
Que le Fils de Gillon vient s'offrir à ses yeux.

Amaury, dit le Prince, enfin donc la Crüelle
M'a reuolté Philippe en faueur du Rebelle,
Et, quelque engagement qu'il eust aueque moy,
Elle a pû le resoudre à me manquer de foy.
O Dieu! quelle raison porte cette Inhumaine,
A payer mon amour, d'vne si forte haine?
Qui luy fait prodiguer tout ce qu'elle a d'attraits,
Pour troubler mon triomphe, & me rauir la paix?
Deuois-je receuoir vn si sensible outrage,
De celle à qui mon cœur rend vn fidelle hommage,
Et voir entrer en ligue, auec mes Ennemis,
Celle à qui, sans combat, j'estois desja sousmis?
D'vn orgueilleux depit sa fiere ame emportée
Ainsi, d'entre les mains, m'a la victoire ostée;
Et, non moins que deuant, je me trouue en danger,
De tomber, sous le joug du rebelle Estranger.
Amaury, dont l'esprit, en cette amere plainte,
Ou voit, ou pense voir, jour à perdre la Sainte,
La haine & l'interest le rendant eloquent,
Le vient aigrir encor, par ce discours piquant.
En ce qu'a fait Agnes, je ne voy rien d'estrange;
Vn affront enduré, veut enfin qu'on le venge;
La Nature l'inspire, &, necessairement,
Au desplaisir receu joint le ressentiment.
Il faut estre Amaury pour souffrir vne offense,
Et ne pas aussi-tost courir à la vengeance;
Il faut estre Amaury, pour n'abandonner pas
Ceux qui, dans l'amitié, font gloire d'estre ingrats.

Agnes estoit Agnes, & la peine sensible,
Que causa ta foiblesse à son cœur inflexible,
Forçant la passion qui l'amenoit vers toy,
L'a portée à venger le mespris de sa foy.
Ie ne suis point suspect, quand je parle pour elle,
Tu sçais qu'elle me hait, d'vne haine mortelle,
Et si rien aujourd'huy me met de son costé,
Ce n'est que la justice, & que la verité.
A quoy qu'elle se porte, elle est trop excusable;
Tu dois seul de son crime estre jugé coupable;
Que dis-je? ah! non pas toy, mais l'Esprit furieux,
Qui, pour regner sur nous, ose abuser des Cieux.
En parlant toutesfois d'vne chose celeste,
Vn langage si libre est-il assés modeste?
Peut-on bien, sans peché, la soupçonner de rien?
Et le mal qu'elle fait seroit-ce point vn bien?
Ouy, prens pour bien le mal que nous luy voyons faire,
Si c'est l'Esprit de Dieu, qui l'eschauffe & l'eclaire,
Si son bras est le bras du Monarque des Roys,
Si son cœur a, pour fin, le salut des François.
Mais si, comme chacun à bon droit le soupçonne,
Sa valeur est fatale au bien de ta Couronne;
Si ses faits si brillans, & si prodigieux,
Pour cause, ont les Enfers voilés du nom des Cieux;
Iuge à quoy ta fortune est par elle reduitte,
Ce que pour l'auenir te promet sa conduitte,
Et de combien de maux seront, pour toy, suyuis
Philippes & la Belle, à tes armes rauis.

Ie te vois, des cette heure, au fond du precipice,
Accuser ton erreur, accuser sa malice,
Mais, plus que sa malice, accuser ton erreur,
D'auoir poussé ta gloire, en ce gouffre d'horreur.
Charles, auec ces mots, sent couler en son ame
L'ingenieux poison de cet injuste blasme,
Et, dans son fier regard, fait lire clairement,
Qu'il n'a pas, pour la Sainte, vn meilleur sentiment.
Le rusé Fauory qui sur luy tient la veüe,
Et qui de ce discours luy connoist l'ame emeüe,
Prend cœur pour ses desseins, &, voulant redoubler,
Se voit, par la Guerriere, en ce moment, troubler.
Tout est fait, tout est prest, Braue Prince, dit-elle;
Desormais à Paris la Fortune t'appelle;
Tu ne peux, sans le perdre, icy plus t'arrester,
Et tu le gaigneras, si tu te sçais haster.
Ce Fils, ce doux espoir de la triste Angleterre,
Du seul bruit de son nom, la rengage à la guerre;
Betford marche desja, desja ses bataillons
Reuiennent de nos champs occuper les sillons.
Charles, le temps est cher. Mais Charles, à la Sainte;
Betford n'est pas, dit-il, ce qui cause ma crainte;
En vain, pour nous combattre, il a ce Camp formé,
Et ton bras à le vaincre est trop accoustumé.
Ie crains du Bourguignon la fatale puissance,
Fatale à ma grandeur, & fatale à la France;
Le bonheur l'accompagne, & ceux qu'il a quittés
Ont, par leurs ennemis, esté tousjours dontés.

Il m'auoit, l'Inconſtant, ſa parole engagée ;
Agnes l'y fait manquer, par nous deſobligée ;
N'euſt-il point mieux valu la ſouffrir parmy nous?
Nous pouuions bien luy faire vn traittement plus doux.
Il acheue ces mots, d'vne voix foible & baſſe ;
Amaury les ſouſtient, d'vn ton remply d'audace,
Et, ſon fiel, ſur la Sainte, à grands flots reſpandant,
Abandonne la bride à ſon courroux ardent.
Ainſi lors que d'vn Lac la ſolide chauſſée,
Par vn filet d'eau viue eſt ſourdement percée,
Et que, pour deſormais s'ecouler librement,
Cette porte eſt monſtrée au captif Element ;
L'eau vient, de toutes parts, à l'eſtroitte ouuerture,
S'entrepreſſe au paſſer, ſort, boüillonne, & murmure,
Et, ſur les champs voyſins reſpandant ſa fureur,
Deſtruit, par ſes degaſts, l'eſpoir du Laboureur.
Le Roy n'eſt plus, dit-il, pour l'Eſprit qui t'inſpire,
Ne le trouuant porté qu'au mal de ſon Empire ;
Qu'au mal de tous les ſiens ; ſi c'eſt mal toutesfois,
D'armer le Bourguignon, en faueur de l'Anglois ;
Si c'eſt mal, d'offenſer la genereuſe Belle,
Qui ſeule a, dans ſes mains, le cœur de l'Infidelle ;
Et ſi c'eſt mal, enfin, d'auoir, en l'offenſant,
Priué l'Eſtat François d'vn ſecours ſi puiſſant.
Le Ciel, me diras-tu, le Ciel, dont tu te pares,
Dont tu couures l'horreur de tes actes barbares,
Le difficile Ciel deſapprouuoit ſon bras ;
Et pourquoy ? ſi le tien ne luy deſplaiſoit pas.

C'estoit vne ame haute, vn courage inuincible,
Qui, pour seruir son Prince, estimoit tout possible,
Et, pour ses interests, auoit autant que toy,
De chaleur, de vigueur, de constance, & de foy.
Elle eust pû, comme toy, l'assister de ses armes;
Mais tu l'eus pour suspecte, & redoutas ses charmes;
Tu redoutas ses yeux, & creus que ton pouuoir
Cesseroit, au moment qu'elle les feroit voir.
Nous auons, par ta peur, perdu son assistance;
Seule, tu l'as forcée à chercher sa vengeance,
A rechercher Philippe, &, par tous ses appas,
Luy faire de son Roy conspirer le trespas.
Il estoit deuenu nostre Amy veritable;
Il va nous deuenir Aduersaire implacable;
Contre l'Anglois naguere il nous seruoit d'appuy,
Et voilà qu'à l'Anglois il en sert aujourd'huy.
Tous deux ont assemblé des trouppes infinies,
Et poussent, contre nous, leurs brigades vnies;
Chasse-les, si tu peux, par l'effort de tes coups;
Mais tu ne sçais chasser, que ceux qui sont pour nous.
Ils nous vont enleuer nos nouuelles conquestes;
Et toy seule, sur nous, attires ces tempestes;
Pour n'auoir pû souffrir de Riuale à la Cour,
Tu nous rauis le throsne, & peut-estre le jour.
D'vn semblable transport, la Guerriere surprise
Veut respondre au Ialoux, puis change & le mesprise,
Et, tournant vers le Roy ses regards flamboyans,
L'estonne, & l'eclaircit, par ces mots foudroyans.

En ces termes, dit-elle, & jusqu'en ta presence,
Oser de ses Decrets blasmer la Prouidence,
L'oser jusqu'en ton Nom, l'oser en me parlant,
Ah! c'est estre, à vray dire, vn peu trop insolent.
Ah! c'est trop escouter l'indigne jalousie,
Dont, pour mes grands succes, on a l'ame saisie;
C'est faire trop d'injure au bras du Tout-puissant,
Et trop de ses faueurs estre mesconnoissant.
On a donc pû si-tost bannir de sa memoire
Du Dieu Liberateur l'eclatante victoire;
Quand, pres de ses hauts murs, le fidelle Orleans,
Sous le poids de mes coups, vit tomber ses Geans.
On ne se souuient plus de ce hardy passage,
Qui de tant de Cités eloigna le seruage;
On ne se souuient plus du Sacre glorieux,
Dont l'objet triomphant s'offre encore à nos yeux.
Cependant ces exploits, ces merueilles insignes,
D'vne memoire illustre à jamais seront dignes;
Ces miracles fameux, si grands, si releués,
Sans Agnes, par nos mains, viennent d'estre acheués.
Iusqu'icy, malgré tout, j'ay tenu ma promeße,
Sans les charmes impurs de cette Enchantereße;
Les Cieux ont veu, par moy, leur ordre executé,
Sans auoir eu besoin des traits de sa beauté.
Ils me verront encor, sans cette ayde funeste,
De leur ordre immüable executer le reste;
Sans elle, ils me verront des perfides Tyrans
Attaquer les drappeaux, & dissiper les rangs.

A la mercy des traits, ils me verront, ſans elle,
Aller porter la guerre au pied du Mur rebelle,
Et ſeule me verront, par mille grands efforts,
Maiſtriſer la terrace, & la joncher de morts.
Charles, telle à Paris ſera ma deſtinée;
C'eſt ainſi que la choſe eſt, là haut, ordonnée;
Sans que le Bourguignon, qui trouble tes eſprits,
Puiſſe nuire au deſſein, pour ta gloire, entrepris.
Ses forces, que tu crains, n'y mettront point d'obſtacle;
Son projet eſt deſtruit, par vn autre miracle;
Ces Murs, qui, ſous tes loix, viennent de ſe ranger,
Du coſté de la Flandre eſcartent tout danger.
Loin de fondre ſur nous, il faut que ſa tempeſte,
Contre leurs bouleuards, ſe conſume & s'arreſte;
Du traiſtre Bourguignon le deſſein eſt failly;
D'aſſaillant qu'il eſtoit, il ſe trouue aſſailly.
Non, ne crains que le Ciel en ce reſte de guerre;
Rien ne peut à ton cours s'oppoſer, ſur la Terre;
Tout te rit deſormais, & tu ſeras vainqueur,
Pourueu que de peché tu preſerues ton cœur.
Charles, à ce diſcours, ſe remplit de triſteſſe,
Et ne peut, ſans rougir, penſer à ſa foibleſſe;
Apres tant de bienfaits receus du Firmament,
De ſa flamme il a honte, & ſe hait d'eſtre Amant.
Il ſent ſa paſſion, &, deuant la Pucelle,
Sent, par ſa paſſion, ſa vertu criminelle;
D'vn heroique effort, il taſche à l'eſtouffer,
Et, par la Grace enfin, d'elle peut triompher.

Au party le plus juste aussi-tost il se range,
Reuere la Guerriere, & luy donne loüange;
Il la donne aux bontés du Monarque des Roys,
Mais du cœur seulement, & non pas de la voix.
Amaury le regarde, & voit qu'il l'abandonne;
Vn si soudain retour le surprend, & l'estonne;
La parole luy manque, & l'air audacieux
S'efface sur son front, & s'esteint dans ses yeux.
Son desplaisir l'accable, & son ame hautaine
Est ensemble agitée, & de peur, & de haine;
Il se sent, pour la Fille, vn trop foible Riual,
Et, moins il est puissant, plus il luy veut de mal.
Sur ce temps vn grand bruit, comme d'vn grand tonnerre,
S'eleue jusqu'aux Cieux, fait retentir la Terre;
Trouble le sein de l'air, &, pour quelques momens,
Ebransle la Cité jusques aux fondemens.
C'est l'Anglois, c'est Betford, dont l'approche attendüe,
Parmy le Camp François, venoit d'estre entendüe,
Et le Camp genereux, emeu de ce rapport,
N'auoit pû retenir son belliqueux transport.
Il brusle de combattre, & sa flamme guerriere
Le force à mettre au vent la Royale Banniere;
Il n'attend aucun ordre, &, marchant à grands pas,
Ne roule, en son esprit, qu'assauts, & que combats.
Tous sortent, à l'instant, de la sainte Muraille,
Tous, à cris redoublés, demandent la bataille,
Et tous, mesme à leurs Chefs, donnent de la terreur;
L'indiscrette Vertu degenere en fureur.

Charles

Charles court au tumulte, &, d'vne voix seuere,
Reprime l'insolence, & la fougue tempere;
Il rappelle aux drappeaux les soldats ecartés,
Forme ses bataillons, jette sur les costés
Du gendarme serré les brigades luysantes,
Loge, dans le milieu, les machines pesantes,
En reuoit l'attirail, &, par tout se portant,
Iusqu'aux moindres besoins, sa preuoyance estend.
La Sainte l'accompagne, & ne voit pas, sans joye,
Auec quelle grandeur son addresse il employe;
Elle le fortifie, en sa noble chaleur,
Et luy monstre Paris, pour prix de sa valeur.
Luy, qui, pour ses desseins, voit tout si fauorable,
Ne retient plus du Camp le transport indontable,
A son feu l'abandonne, &, d'vne ardente voix,
Mesme au fort de son cours, le pousse vers l'Anglois.
Ainsi quand jadis Rome, en sa fameuse arene,
De barbares plaisirs espouuentable Scene,
Deschaisnoit ses Lions, qui de sang affamés
Estoient, par cent barreaux, à peine renfermés;
Quoy que, pleins de courroux, ils suyuissent leur chasse,
Leurs hardis Gouuerneurs, espandus par la place,
Contre les fiers Taureaux leur fureur animans,
Secondoient, de longs cris, leurs longs rugissemens.
De son costé Betford, dans le fond de son ame,
Ne sentant pas brusler vne moins viue flamme,
Meine son Camp, vers Rheims, dans l'espoir apparent
D'arrester les progres du nouueau Conquerant.

Il s'auance à grand bruit, comme vn foudre qui gronde,
Et qui d'vn proche eclat menace le bas Monde ;
Il s'auance à grands pas, &, dans son viste cours,
Parle à ses bataillons, & leur tient ce discours.
Compagnons, que le vœu d'vne illustre vengeance
Arme, pour restablir l'Angleterre en la France,
Et qui, dans vn projet si digne de vos cœurs,
Ne sçauriés reüssir que de Charles vainqueurs ;
Bien que, par vos efforts, vous pussiés, sans nulle ayde,
Aux maux de nostre Empire apporter le remede,
Et que vostre courage ait peine à supporter,
Que, dans son entreprise, on pense à l'assister ;
Les Destins toutesfois, amis de la Iustice,
Du puissant Bourguignon vous rendent la milice,
Et veulent que, vers nous, se rangeant desormais,
Il vienne reparer les torts qu'il nous a faits.
Sous luy ce que l'Escaut, ce que la Meuse embrasse,
En faueur de l'Anglois, se leue & se ramasse ;
De deux si braues Corps Charles enueloppé,
Ne peut qu'il ne se voye, ou mort, ou dissipé.
Oublions nostre honte, oublions sa victoire ;
Nous verrons nos malheurs suyuis de nostre gloire ;
Aux despens du François, nous l'allons releuer,
Et, par vn coup fatal, nos trauaux acheuer.
Conduit, par sa fortune, au cœur de nostre Terre,
Engagé dans nos rets, par son heureuse guerre,
Assailly par deux Camps, & par deux Camps destruit,
De son aueugle audace il receura le fruit.

Par son abbaissement, releuons nostre estime;
Aux foudres de nos mains donnons-le, pour victime;
Dans les flots de son sang, son orgueil estouffons,
Et de tous ses lauriers, par vn seul, triomphons.
Philippes, contre luy, fait marcher sa puissance,
Gardons bien que son cours le nostre ne deuance,
D'vne palme si noble, Amis, soyons jaloux,
Et ne permettons pas qu'on la cueille, sans nous.
Betford, en s'esloignant des campagnes Normandes,
Ainsi parle à ses Chefs, ainsi parle à ses bandes;
Tous, par cent cris guerriers, approuuent son discours,
Et, vers Rheims à-l'enuy, precipitent leur cours.
Mais, au fort de leur cours, & de leur esperance,
Soissons, Laon, Saint-Quentin, les quittent pour la France;
D'vn tel euenement, tous demeurent surpris,
Et l'esperance meurt, en leurs tristes esprits.
La Terreur vient alors, &, dans leurs rangs meslée,
Souffle à chaque soldat son haleine gelée;
Elle accroist le peril, & figure à leurs yeux,
Charles du Bourguignon desja victorieux.
Elle le represente en forme plus auguste,
Qui protegé du Ciel, en sa querelle juste,
Dresse, en haste, vers eux, ses formidables pas,
Et, le fer à la main, les deuoüe au trespas.
Par ces impressions, leur morne fantaisie,
Se trouue, tout à coup, d'espouuente saisie,
Et, de quelque raison qu'on pense les toucher,
Tous, contre le François, refusent de marcher.

Betford monte en fureur, & ses trouppes gourmande;
Mais en vain il leur parle, en vain il leur commande;
La Terreur les rend sourds, & luy-mesme à la fin
N'est pas, plus qu'eux, exempt de son mortel venin.
Desormais plein de trouble, & craignant sa desfaitte,
Par l'auis de ses Chefs, il conclud la retraitte,
Et, rassemblant soudain ses escadrons espars,
Fait tourner, vers Paris, ses volans estandards.
A faire ferme, en vain, son courage l'incite;
Tout orgueilleux qu'il est, la bataille il euite;
L'effroy, de plus en plus, maistrise ses esprits;
Quoy que loin du danger, il se tient des-ja pris,
Et, sans conter pour rien le jour qu'il a dauance,
Il croit, mesme en fuyant, perdre sa diligence.
Charles remply d'ardeur, le suit rapidement,
Court tousjours, pour l'atteindre, & tousjours vainement;
Mais, la cinquiesme nuit, resolu de le joindre,
Auant qu'on vist le jour aux bords du Gange poindre,
Et par vn combat seul, apres tant de combats,
Des deux Peuples Riuaux terminer les debats;
Aux bandes il s'addresse, & leur tient ce langage;
Chers & vaillans Guerriers, acheuès vostre Ouurage;
Betford, à cette fois, peut tomber sous vos coups,
Et ce rare bonheur ne depend que de vous.
A vos yeux abatus je demande vne veille;
Non moins que le profit, l'honneur vous le conseille,
Et ce leger trauail, à vos bras valeureux
Doit produire vn repos durable autant qu'heureux.

Ainsi quand vn Nocher, à qui le feu de l'Ourse
Fait descouurir la fin de son errante course,
Pour recueillir le fruit de ses trauaux passés,
Redonne vn nouueau cœur aux matelots lassés;
Sans quitter le timon, par des mots pleins de flamme,
Il rappelle leurs mains, à la voile, à la rame,
Et promet à leurs vœux, pour ce dernier effort,
Que le prochain Soleil les verra dans le port.
La chaleur des François se rallume en leurs veines;
D'Enseignes, de Guidons les campagnes sont plaines;
La Lune, au front d'argent, fauorable leur luit,
Et leur fait voir le jour, au milieu de la nuit.
Mais estant disparüe, vne heure auant l'Aurore,
Et l'Oeil de l'Vniuers dormant sous l'Onde encore,
Pres du Camp de l'Anglois, le Monarque arriué
Alloit voir son Projet hautement acheué;
Lors que le Prince affreux de l'Infernale plage
Vit fondre en precipice, au trauers de l'ombrage,
Les Esprits tenebreux qu'au secours de Betford,
Il auoit enuoyés, du Sejour de la Mort.
A leur veüe il s'emeut, &, par sa violence,
Forçant leur voix muëtte à rompre le silence,
D'eux apprend tous les soins, que, jusqu'à ce moment,
Ils auoient, pour l'Anglois, pris inutilement.
Il apprend d'Orleans le secours admirable,
Des remparts de Gergeau la perte lamentable,
Du Roc de Baugency l'infortuné destin,
Et du choq de Patay la deplorable fin.

Il apprend du Vainqueur la marche triomphante,
Des bouleuards Troyens la conqueste eclatante,
Et ce qui, plus que tout, renuerse ses desseins,
Le grand Sacre accomply, dans les remparts de Rheims.
Il apprend que Betford, redeuenu timide,
Deuant le dard François, fuyoit d'vn cours rapide,
Qu'il estoit sans resource, & qu'il alloit perir,
A moins que tout l'Enfer ne l'allast secourir.
A la dure nouuelle, au milieu de sa flamme,
Le Tyran des bas Lieux sent frissonner son ame,
Tient les Anglois destruits, & saisy de douleur,
N'impute qu'à luy-mesme vn si cruel malheur.
Puis s'embrasant soudain, & dissipant sa glace,
Il quitte des Lieux bas la voute la plus basse,
Sous qui, par ses fureurs, sans cesse deuoré,
Il se cache aux Demons, des Demons reueré.
Climats egalement inconnus & celebres,
Royaume de la Mort, Region de Tenebres,
Tempestüeux, aueugle, & brüissant Chaos,
Dont le Ciel, pour jamais, a banny le repos;
Souffrés qu'icy mon chant donne vne foible image
Des horreurs, qu'en son sein renferme vostre ombrage,
Et qu'à l'humaine veüe, au moins par quelques traits,
De vos Antres maudits j'expose les secrets.
Dans le profond Abysme, où du Monde est le centre,
Le terrestre Element forme vn spacieux ventre,
Vne obscure, inegale, immense Cauité,
Vn nouuel Vniuers de Spectres habité.

Il fut fait, pour seruir de prison douloureuse,
A la trouppe d'Esprits altiere & malheureuse,
Qui, suyuant vn Archange, en son sousleuement,
Le suyuit dans sa cheute, & dans son chastiment.
Il fut fait, pour seruir de closture eternelle,
A la Nature humaine, impie & criminelle,
Et pour y dispenser les tourmens eternels,
Aux transports effrenés de ses sens criminels.
L'orgueil ambitieux, la colere brutale,
L'auare faim de l'or, l'incontinence sale,
La paresse, l'enuie, & l'appetit gourmand,
Ont tous, là, leur supplice, & tous, diuersement.
Là, sont diuers cachots, là, sont diuerses gesnes;
On n'entend, là, que foüets, que secousses de chaisnes,
Que plaintiues clameurs, que grincemens de dents,
Que sanglots redoublés, &, que souspirs ardens.
Dans son tour estendu, cette affreuse Contrée,
D'vn seul rayon de jour, n'est jamais penetrée,
Et l'air, qu'on y respire, est semé d'vne poix,
Qui ne cede, qu'à peine aux, efforts de la voix.
Par tout la Terre y fume, & contremont, sans cesse,
De ses marais bourbeux, leue vne nüe espaisse,
De son fonds boüillonnant, pousse vne exhalaison,
Qui redistille en peste, en venin, en poison.
Tout y sert à punir les infidelles Ames;
Mais, plus que tout encor, les deuorantes flammes,
Qui, par vne puissance inconnüe à nos feux,
Brusle mesme l'esprit des Esprits malheureux.

Il eſt vray que ce feu, qui bruſle ſa matiere,
En la bruſlant tousjours, tousjours la laiſſe entiere,
Et qu'en ſon action, ſa piquante chaleur,
Par l'horreur de l'ombrage, augmente la douleur.
Vne fauſſe clarté, qui ne ſe rend viſible,
Que pour rendre aux regards cette horreur plus horrible,
Quelquesfois ſort de l'ombre, & permet d'entreuoir
Ce qu'endure le crime, en cet Empire noir.
Elle fait entreuoir, dans vn coin de ce Gouffre,
Vn meſlange confus de bitume & de ſouffre,
Qui compoſe le Lac, où demeurent plongés
Ceux qu'aux plaiſirs impurs leurs ſens ont engagés.
Elle y fait entreuoir les affreuſes figures
Des Anges deuenus miniſtres de tortures,
Et l'innombrable amas des crüels inſtrumens,
Deſtinés par le Ciel à ſes grands chaſtimens.
Sous l'aſpect d'vn Dragon, le hideux Roy des Ombres,
Dans l'Antre le plus creux des vaſtes Plaines ſombres,
Sur vn throſne bruſlant, formé d'ardens charbons,
Regne ſur les Dannés, comme ſur les Demons.
D'vn ſifflement affreux, le terrible Monarque
Gouuerne le Chaos, preſcrit l'ordre à la Parque,
Et, puniſſant chacun, comme il l'a merité,
Eſt, bien que tourmentant, plus que tous, tourmenté.
Comme quand au milieu de la Campagne aride,
Qui boult, ſous les rayons de la Zone torride,
L'orgueilleux Baſilic, ce redoutable Roy,
Dont les Peuples rampans reconnoiſſent la loy,

Le

Le trespas dans les yeux, la couronne à la teste,
Pour reuoir son Empire, en sa Grotte, s'apreste;
Vn son auant-coureur, par les airs espandu,
Dans ces incultes Champs, est soudain entendu;
Tout fuit son fier regard, auec inquietude,
Et redouble au desert la vaste solitude.
Ainsi, lors que Satan se prepare à sortir,
L'on oit, d'vn bruit aigu, les Enfers retentir;
Les haues Habitans des Prouinces d'Auerne
S'escartent du chemin de sa rouge Cauerne,
Et mesme les Demons, par crainte, ou par respect,
Sur sa route ombrageuse, euitent son aspect.
Il part, &, tout d'vn vol, perce la noire plage;
La Terre ouure son sein, & luy donne passage;
De la Nuit eternelle, il passe à l'autre Nuit;
Le Monde, en mesme temps, le reçoit & le fuit.
Tournant, deçà, delà, ses œillades sanglantes,
Il voit du Camp poussé les Enseignes dormantes;
Il voit, ah! quelle veüe? il voit son cher Betford,
Sous le dard du François, prest à souffrir la mort.
Il voit le François proche, & la Terreur volante,
Qui, precedant son cours, horrible & turbulente,
Contre l'Anglois troublé, chasse les Songes vains,
Les credules Soupçons, les Doutes incertains,
Le pasle Estonnement, la Surprise müette,
Le Desordre confus, & la Fuitte inquiëte.
A ce mortel objet, de rage transporté,
Il se descouure au Monstre, &, d'vn ton irrité;

Que fais-tu, luy dit-il, imprudente, ou maligne,
A jamais de ta charge, & de ma grace indigne?
Eſt-ce là donc l'eſpoir que j'auois mis en toy?
Sçais-tu donques ainſi diſpenſer ton effroy?
Ie ne demande plus comment cette Pucelle
A pu ſurmonter l'Art de ma trouppe fidele;
Seule, tu l'as fait vaincre, &, par ton ſeul effort,
Charles, loin d'eſtre pris, s'en va prendre Betford.
Ah! ma chere Terreur, ſi ta foible memoire
Garde encor quelques traits de noſtre vieille gloire;
Tandis que tu le peux, vueille te repentir;
Voy cet embraſement, & m'ayde à l'amortir.
Reſpans, à pleines mains, tes glaces infernales,
Dans les boüillans eſprits de ces bandes fatales,
Et fay rouler ſoudain, en rapides torrens,
Ton venin le plus froid, au trauers de leurs rangs.
Ne crains point leur bonheur, je rendray tout facile;
He! du moins vne fois, puiſſes-tu m'eſtre vtile.
Sur l'Armée, à ce mot, le fier Dragon volant,
De l'abyſme ſouffreux de ſon goſier bruſlant,
Pouſſe de noirs frimats, & des vapeurs immondes,
Couure l'air alentour de tenebres profondes,
Renforce les broüillards, les nuages groſſit,
Et, par l'ombre d'Enfer, les ombres eſpaiſſit.
Le Camp, qui, juſqu'alors, auoit gardé ſa route,
S'en eſcarte à l'inſtant, ne marche plus qu'en doute,
Tire à droit, tire à gauche, &, dans vn fond preßé,
Enfin, apres cent tours, demeure embaraßé.

La Terreur, cependant, obeit à ſon Pere,
De cent fantoſmes vains baſtit vne Chimere,
Et, l'elançant aux yeux des bataillons François,
Leur trouble la raiſon, & leur oſte la voix.
En vain, à leur ſecours, les Aſtres ils inuoquent;
Vn cheual qui hannit, deux fers qui s'entrechoquent,
Vn cry, que le beſoin, ou la peur, fait jetter,
Et les airs agités les peuuent agiter.
Vne haleine, vn ſouſpir, & meſme le ſilence
Aux Chefs, comme aux ſoldats, font perdre l'aſſurance,
Et tous, par leur deſtin, ſe jugent condannés
A finir, en ce lieu, leurs jours infortunés.
A ce commun effroy Gillon, meſlant ſa crainte,
Sans retien, plus qu'aucun, s'abandonne à la plainte,
Plus qu'aucun, ſans retien, monſtre de la douleur,
Et par tout, à grands cris, deplore ſon malheur.
Puis ſe reſſouuenant, que, d'vne ardeur preßée,
La Sainte, vers l'Anglois, s'eſtoit ſeule auancée,
Il ſonge à profiter de ſon eſloignement,
Et, contre ſa vertu, s'emporte indignement.
Parmy l'ombrage eſpais, de rang en rang, il paſſe,
Et verſe ſon venin d'vne voix ſourde & baſſe;
L'effroy, que la Terreur, entre eux, vient de jetter,
Sert au laſche Vieillard, pour ſe faire eſcouter.
Braues, dit-il, aux vns, mais braues ſans lumiere,
Vous allés maintenant connoiſtre la Sorciere,
Et reſſentir l'effet des noirs enchantemens,
Qui de ſon faux eclat vous ont rendus Amans.

Vostre naufrage approche, & je voy la tourmente
Tousjours, de plus en plus, deuenir vehemente;
Pour auoir à ses loix vos cœurs assujettis,
Vous allés, dans l'abysme, estre tous engloutis.
Trouuant vostre fortune à ces termes reduitte,
Par cet Esprit infame, & sa folle conduitte,
Croyés vous juste encor, qu'il reçoiue de vous
Vn culte, dont les Saints pourroient estre jaloux;
Que, par vous, sur la France, vne quenoüille regne;
Qu'entre ses bataillons son Roy mesme la craigne;
Bref que, pour contenter ses caprices legers,
Vostre valeur perisse au milieu des dangers.
Aux autres; Vous mourrés, pour auoir jugé Sainte
Celle, dont la vertu n'est qu'vne pure feinte;
Vous mourrés, pour auoir, par vostre aueuglement,
Donné poids & vigueur à son deguisement.
Vous dirés, je le sçay, que de vostre creance
Vous auës, pour garant, la diuine Ordonnance,
Que vous suyués le Ciel, d'où son illustre Enuoy
A paru trop visible aux yeux de vostre foy.
Donques, seuls entre tous, vous ignorés encore
Ce qu'aucun desormais sur la Terre n'ignore,
Les coupables motifs de cette fiction;
La honte & la douleur de nostre Nation.
Ouurés, ouurés les yeux, reconnoissés l'Intrigue,
Qui de nos Mescontens a ranimé la Ligue;
Sans vous plus figurer, qu'vn Complot criminel
Soit vn ordre absolu du Conseil eternel.

Aux autres ; Vous, dit-il, dont la haute vaillance,
En la Guerriere ſeule, auoit ſon eſperance,
Voyés à quoy, par elle, eſt voſtre eſpoir reduit,
Voyés où voſtre ſort eſt, par elle, conduit.
Mon Fils, vous le ſçaués, & moy-meſme, à ſon dire,
N'eſtions bons qu'à fleſtrir l'honneur de cet Empire ;
Nous fuyons le combat, & nos bras, toutesfois,
Sont icy preparés à combattre l'Anglois.
Au contraire, Soldats, la Françoiſe Bellonne,
Cette Fille au grand cœur, que jamais rien n'eſtonne,
Aueque ſon grand cœur, ne paroiſt meſme pas
Aux lieux, où noſtre crainte affronte le treſpas.
Ce grand Cœur, à la fin, teſmoigne de la crainte ;
Il monſtre, au vray peril, que ſa valeur eſt feinte,
Et ſe tirant du piege, où le Sort nous a mis,
Nous laiſſe en butte aux coups de nos fiers Ennemis.
L'Amazone du Ciel, dont la gloire eſt ſans tache,
Se voyant proche d'eux, honteuſement ſe cache ;
Pour ſe mettre à couuert du malheur qui nous ſuit,
Cét Ange de lumiere a recours à la nuit.
Ainſy, dans tous les lieux, où ſa haine le porte,
Gillon vomit ſon fiel, en differente ſorte,
Et le Camp, de ſa peſte, en tous lieux, infecté,
Ne traitte pas la Sainte, auec plus d'equité.
Satan, qui pour ſon but voit ce moment propice,
Aiguillonne ſa rage, anime ſa malice,
Et pour gaigner creance, & n'eſtre point ſuſpect,
Du Grand-Preſtre Renaud prend la forme & l'aſpect.

Visible, malgré l'ombre, il en reueſt l'image,
Il en imite l'air, il en feint le langage,
Et, ſous ce voile ſaint, ſa fureur redoublant,
Fait entendre ces mots au Camp morne & tremblant.
Enfin, Soldats, enfin, voicy l'heure fatale,
Qu'a preſcrite à vos jours la Furie infernale,
Celle, à qui les Demons du courage ennemis,
Pour vous deshonnorer, ont le voſtre ſouſmis.
Enfin voicy le point ſi ſouhaitté, par elle,
Où ſe doit acheuer ſa trame criminelle;
Vous n'auės plus, Soldats, qu'à luy tendre le ſein,
Pour luy faire accomplir ſon tragique deſſein.
Que n'a dit, que n'a fait, ce Monſtre d'arrogance
Pour diſpoſer, par vous, du Throſne de la France?
Et de quelles couleurs cet Eſprit deguiſé
N'a-t'il, aupres de vous, dans cette veüe, vsé?
Cette Impie, auant tout, vous a jetté dans l'ame,
Que le Ciel l'embraſoit de ſa plus viue flamme;
Et de ſa fauſſe ardeur vos ſens preoccupés
Ont aiſement, par elle, en ſuitte, eſté pipés.
La Trompeuſe a du Roy la ſageſſe ſurpriſe,
A traitté ſon Eſtat en Prouince conquiſe,
A terny ſon renom, ſon ſalut negligé,
Enfin l'a dans ce Gouffre ingratement plongé.
Elle a fait tout ce mal, pour mettre ſa Cabale,
En eſtat d'enuahir la puiſſance Royale;
Elle a fait tout ce mal, pour la venger des maux,
Sous qui l'ont fait gemir ſes glorieux Riuaux.

Ie ne les nomme point les barbares Complices
De ce maudit Projet, de ces noirs artifices,
Par qui sont leurs desirs à leur fin paruenus;
A vos propres despens, ils vous sont trop connus.
L'Inhumaine à son Prince eust peut-estre fait grace,
S'il en eust supporté l'insupportable audace,
S'il eust au Gouuernail les Malcontens admis,
Et son Sceptre, & son Throsne, à leurs ordres sousmis.
N'ayant pu l'y forcer, elle a juré sa perte,
A son dernier malheur elle a la porte ouuerte,
Et par vn art dannable, en seruant leur courroux,
Elle a tramé la mort du Monarque & de vous.
Ces remparts asseruis, ces leuemens de sieges,
A vos cœurs martiaux estoient autant de pieges;
Sa fausse pieté vous les auoit tendus,
Et, pour ne les pas voir, vous vous estes perdus.
Nous auons penetré ce perilleux mystere;
Et c'est ce qui la rend à Gillon si contraire,
Si contraire à son Fils, & si contraire à moy,
Qui, pour son imposture, auons manqué de foy.
Pour renuerser l'Estat, trouuant vain l'artifice,
Desormais, par la force, elle veut qu'il perisse,
Dans l'espoir qu'à du moins, son esprit enragé,
D'en voir, entre les siens, le debris partagé.
Que nous reste-t-il plus, en ce mortel orage,
Où sous la trahison doit perir le courage;
Que de rendre, en mourant, nostre destin plus doux,
Engageant la Traistresse à perir, auec nous?

Donc, à nostre douleur immolons la Traistresse;
Mais, c'est armer trop tard vostre main vengeresse;
La Perfide a, d'abord, son chastiment preueu,
Et, par sa preuoyance, à sa vie a pourueu.
Dans la peur d'esprouuer vostre tranchante espée,
A la faueur de l'ombre, elle s'est eschappée,
Et, voyant sa malice arriuée à son but,
L'Infidelle, en sa fuitte, a cherché son salut.
Que dis-je, son salut? a cherché l'Angleterre,
Par qui sa trahison nous va faire la guerre,
Qu'elle va ramener, les flambeaux dans les mains,
Pour nous faire souffrir cent trespas inhumains.
Mourons, puisqu'il le faut, contentons son enuie;
Mais songeons, en mourant, à venger nostre vie;
Vengeons la sur Betford, &, plus que sur Betford,
Sur celle qui, par luy, nous vient donner la mort.
Resueillons de nos bras la valeur endormie;
Espargnons l'Ennemy, pour perdre l'Ennemie;
N'attaquons que sa teste, & que, de toutes parts,
Sur elle seulement, se lancent tous nos dards.
En cette extremité, n'ayons d'yeux que pour elle,
Et ne soyons crüels, que contre la Crüelle.
Là finit le Demon, & le François troublé
Sent son cœur, par ces mots, de tout point, accablé.
N'ayant plus d'esperance, il dispose son ame
A voir, par les Anglois, coupper sa foible trame,
Et se croit si peu loin de ce terrible pas,
Que mesme, par l'attente, il preuient son trespas.

Ainsi

Ainsi, quand du Fieureux la ceruelle embrasée
A d'humeur & d'esprits sa substance espuisée,
Et que de forts liens le malade enchaisné
A cent trespas honteux s'estime condanné;
Rien ne luy vient frapper, l'oreille, ni la veüe,
Qu'il ne prenne, en tremblant, pour le coup qui le tüe,
Et, rien de son effroy ne le pouuant guerir,
Il se liure à la mort, par la peur de mourir.
Mais Charles, dans l'exces de la peine commune,
Monstra seul le visage à l'aduerse Fortune,
Et, bien que, plus qu'aucun, oppressé de douleur,
Fit, seul, voir son courage, au dessus du malheur.
Amaury l'esprouua, quand, poussé de sa haine,
Et jugeant, comme tous, leur desfaitte certaine,
Dans les abois, au moins, il voulut, pres du Roy,
Noircir de la Guerriere, & le cœur, & la foy.
Il le cherche, il le trouue, & luy tient ce langage;
Charles, nostre vaisseau s'en va faire naufrage;
Rien, dans vn mal si grand, ne nous peut secourir,
Et c'est vous seul, helas! qui nous faites perir.
Souffrés qu'on vous reproche, en perdant la lumiere,
Que nos jours sont, par vous, à leur heure derniere;
Accordés aux mourans ce peu de liberté,
Et vueillés vne fois oüir la verité.
Que dis-je? ah! sans sujet, Amaury vous accuse;
On vous a fait agir, par audace, & par ruse;
Auec peine & regret, vous aués consenty
A prendre, contre nous, vn si crüel party.

Pour chacun, cependant, le mal en eſt extreme;
Nous y perdons la vie, & vous le Diademe;
La Traiſtreſſe, à ce point, voſtre Regne a conduit;
De ſes braues conſeils voilà l'illuſtre fruit.
Gillon, comme ſon Fils, deteſte la Pucelle,
Dit qu'en ce noir abyſme ils ne ſont que par elle,
Et que Charles, enfin, va tomber ſous l'Anglois,
Pour n'auoir pas, en tout, ſuyui ſon propre choix.
Mais luy qui n'eſt point laſche, & qui ſçait en ſon ame,
Auec combien de tort l'vn & l'autre la blaſme,
D'vn œil mal ſatisfait leurs diſcours reprimant,
Monſtre, par ce diſcours, ſon Royal ſentiment.
Quoy! de mon infortune, accuſer la Guerriere,
La Fille à qui je dois, l'honneur & la lumiere;
Quoy! vouloir qu'aujourd'huy ſon infidelité,
M'ait, dans ce lieu d'horreur, ſeule, precipité.
Non, non, nul n'eſt moins qu'elle, en ce point, condannable;
Du crime pretendu je ſuis ſeul le coupable,
Et, ſoit bon, ſoit mauuais, qu'on juge le deſſein,
C'eſt l'enfant de ma teſte, & le fruit de mon ſein.
Il eſt vray qu'au moment que je l'eus conſultée,
D'vne exceſſiue joye, elle fut tranſportée,
Que, dans mon mouuement, le ſien me confirma,
Et que, par ſon ardeur, mon feu ſe renflamma.
Que ſi ce haut Projet doit tromper mon attente,
Si pour y reüſſir ma force eſt impuiſſante,
Si nous y ſuccombons, de foibleſſe, ou d'effroy,
La faute, encore vn coup, n'en regarde que moy.

Eſperons pourtant mieux, & , contre cet orage,
Armons nous de raiſon, armons nous de courage;
Mais quand, par la fureur de l'implacable Sort,
Nous deurions, malgré tout, ſouffrir icy la mort;
Quand l'arreſt abſolu du Ciel inexorable,
Rendroit à noſtre cœur ce pas inſurmontable;
Mourons ſi noblement, que le Siecle auenir
De nos derniers efforts garde le ſouuenir;
Tombons, comme des Roys, &, vrays bras de la France,
Nous meſmes, en tombant, faiſons noſtre vengeance.
Il finit à ce mot. La Sainte cependant,
Auoit pris vn party genereux & prudent.
Durant la ſourde marche, auant que de ſes voiles
L'infernale vapeur euſt caché les eſtoilles,
Pour mieux executer le deſſein de ſon Roy,
Elle en conceut vn rare, & digne de ſa foy.
La Lune à peine aux Cieux eut ceſſé de paroiſtre,
Qu'elle va de Betford les trouppes reconnoiſtre,
Y va ſeule, & ſans bruit, &, dans le campement,
Voit, & Chefs, & Soldats dormir profondement.
Elle voit que le ſomme y donte toute choſe,
Que le ſilence y regne, & que l'air y repoſe;
Bref que, comme aſſoupis, & les dards, & les traits
Y donnent, à la guerre, vn viſage de paix.
Auſſi-toſt vers l'Armée, en haſte, elle reuole,
Et, deuant que le jour illumine le Pole,
Se promet que l'Anglois paſſera, ſans reſueil,
Du ſommeil ordinaire à l'eternel ſommeil.

Mais, elle court, en vain, & ne trouue personne,
Son ame en est surprise, & son cœur s'en estonne;
Elle cherche le Camp, & ne sçauroit penser,
Quel sujet impreueu l'empesche d'auancer.
Par tous les enuirons, l'œil, en vain, elle jette;
En vain, l'oreille au bruit attentiue elle preste;
L'ombre, au silence jointe, augmente son soucy,
Et son esprit douteux n'est, par rien, eclaircy.
Comme l'Aigle, au retour d'vn champ plein de carnage,
Arriuant par les airs, dans son aire sauuage,
Sent troubler son amour, lors qu'elle en voit partis,
D'vn temeraire vol, ses genereux petits.
Pour descouurir leur route, inquiëte & depite,
Deçà, delà, sans cesse, elle tourne, & s'agite,
Se porte, en vn moment, de l'vn à l'autre bout,
Par tout cherche des yeux, & cherche en vain par tout.
Ainsi, cherchant les siens, s'agite la Guerriere;
La Nuit enfin commence, à craindre la lumiere,
Et, du tombeau des eaux, le Iour ressuscité
Au Monde tenebreux vient rendre la clarté.
Alors, sur vn vallon, qu'vne double montagne
Forme, vers l'vn des bouts de la vaste campagne,
Paroist vn tourbillon, qui, par son espaisseur,
Des ombres de l'Erebe egale la noirceur.
Vn si terrible objet plus que deuant la trouble;
Mais, pour l'obseruer mieux, sa course elle redouble;
Quand Termes, qui d'horreur à le vallon quitté,
La voit venir, vers luy, d'vn pas precipité.

Vers elle, il court alors, d'vne course soudaine,
L'arreste de la main, & l'arreste auec peine;
Saint Objet, luy dit-il, de nos feux innocens,
A qui la France vn jour offrira de l'encens;
Si de ton propre bien tu n'es point ennemie,
Si tu veux de ta gloire esloigner l'infamie,
Fuy cet antre funeste, & ce mortel escueil,
Dont l'Enfer se prepare à faire ton cercueil.
Tout, dans cette cauerne, à ta perte jurée;
Les Soldats ont, pour toy, leur haine declarée;
Les Chefs, de ta disgrace attendent leur bonheur;
Charles les souffre, mesme, attaquer ton honneur;
Aupres de luy, Gillon, en grace, te precede;
Desormais, tout entier, Amaury le possede;
Et Renaud, secondant leur detestable effort,
A mis, en tous les cœurs, le desir de ta mort.
Par le Dieu qu'elle sert, en suitte il la conjure
De ne s'exposer point à receuoir d'injure,
Et de ne point chercher les moyens de guerir
Des Ingrats, qui cherchoient à la faire perir.
Mais elle, qui connoist ce que la Prouidence
Demande à sa valeur, pour le bien de la France,
Et, malgré le courroux, qui la veut emouuoir,
Demeure tousjours ferme à suyure son deuoir;
Auec vn fier soufris; Ah! Termes, luy dit-elle,
Est-ce ainsi que t'est cher l'honneur de la Pucelle?
La voudrois-tu bien lasche? ou si, pour la tenter,
Tu la viens, par la crainte, à la fuitte exhorter.

Crois-tu qu'elle commette vne faute si grande?
Voilà, comme elle fuit, & comme elle apprehende.
Elle acheue ces mots, & soudain le laissant,
D'vne viue clarté, par tout, resplendissant,
Pousse, &, du noir vallon, bannit l'ombre & la glace;
Le Demon, deuant elle, abandonne la place;
Il faisoit peur naguere, à present il a peur;
Les tenebres d'Enfer se changent en vapeur,
Et le Soleil, qui naist aux campagnes celestes,
La perce, la dissipe, & consume ses restes.
Alors, de Dieu remplie, elle parle aux François,
Et sa voix ne tient rien de la mortelle voix.
Où sont ces braues cœurs, ces heroiques ames,
Qu'on voit tousjours brusler de belliqueuses flammes?
Qu'est deuenu ce Camp, dont les robustes bras
Deuancent le mien mesme, en l'ardeur des combats?
Ses mains, contre Betford, sont sans doute occupées,
Et de Rebelle sang font rougir leurs espées;
Car ces fronts estonnés, ces visages blesmis
Sont ceux qu'en me voyant prennent mes Ennemis.
C'est là du Bourguignon la morne contenance;
C'est ainsi que l'Anglois se trouble en ma presence;
Dans cet abbatement, & dans cette pasleur,
Mes yeux remarquent trop l'effet de ma valeur.
Que dis-je? ah! c'est mon Camp, bien que non plus luy-mesme;
C'est luy, bien que changé d'vn changement extreme;
C'est luy, mais qui, suyuant vn fantosme d'erreur,
A l'esprit agité de panique terreur.

Vne folle espouuante est le magique charme,
Qui luy glace le cœur, & la main luy desarme;
De ma bonne fortune il redoute l'exces,
Et, d'vn œil soupçonneux, regarde mes succes.
Luy, qui, par mon bras seul, a releué sa gloire;
Luy, qui jamais, sans moy, n'eust connu la victoire;
Que, de tant de perils, seule j'ay retiré,
Et qui, sous mon enseigne, a tousjours prosperé.
Il a mis en oubly cette heureuse assistance,
Et laißé, contre moy, surprendre sa creance;
Lors que, pour me noircir d'vn crime pretendu,
Le Demon a, sur moy, tout son fiel respandu.
Mais l'a-t-il bien pû croire, & mes actes insignes
N'ont-ils point dementy ses paroles indignes?
Ouy, l'Ingrat, le croyant, a douté de ma foy;
Pour feint, & pour profane, il a pris mon enuoy;
Il a pris pour l'effet d'vn lasche sortilege,
La valeur, que du Ciel je tiens en priuilege;
Et le François vainqueur a pensé, de mes faits,
Pis que l'Anglois vaincu n'en a pensé jamais.
Grace pourtant au Ciel, cette fureur brutale
N'a pas, en tous, esté, pour la Pucelle, egale,
Et je vois vn grand nombre, entre ces Reuoltés,
Que l'infernal poison ne m'a pas infectés.
Ie vois vn Barbazan, vn la Hire, vn Saintrailles,
Guerriers, à qui Betford doit tant de funerailles,
Qui sentent mon injure, ainsi qu'vn attentat,
Contre le Chef du Prince, & le bien de l'Estat.

Charles, bien qu'obſedé, prend part à mon offenſe;
Et de ces Impoſteurs reprime l'inſolence;
Se reſſouuenant trop, qu'en ſon auguſte ſein
Se conceut & forma le genereux deſſein.
Conſultés ſon grand cœur; il dira s'il eſtime
Qu'on me doiue imputer la gloire de ce crime;
Et s'il voudroit qu'vn autre, en ce beau manquement,
Euſt la honte, ou l'honneur, de ſon euenement.
Par ce qu'a de plus noir l'infame Calomnie,
Ma gloire, deuant luy, ne peut eſtre ternie;
Et, malgré les Enfers, malgré les Ennemis,
Il obtiendra, par moy, le bien qu'il s'eſt promis.
Quoy! deux Effeminés, dont la naiſſance eſt vile,
Dont l'eſprit eſt rampant, & dont l'ame eſt ſeruile;
Que la ſeule Fortune a, de terre, eleués,
Et l'Artifice ſeul, en credit, conſerués;
Ces petits Auortons, des vapeurs de leur fange,
Pourroient-ils obſcurcir l'eclat de ma loüange?
Non, ce n'eſt pas ma peine, &, ſans emotion,
Ie regarde leur rage, & leur preſomption.
Ce qui fait ma douleur, c'eſt que la Prouidence
Se tournant deſormais, en faueur de la France,
Et monſtrant à ſes vœux le terme ſouhaitté,
Qui deuoit l'affranchir de ſa captiuité;
Ces coupables Ialoux de la brillante gloire,
Dont m'alloit reueſtir cette illuſtre victoire,
Par leur propre malice, & celle des Enfers,
Au fugitif Rebelle ont eſpargné les fers.

Ainſi par leur vigueur, ainſi par leur addreſſe,
Ces prudens Conſeillers, ces Miroirs de ſageſſe,
Ont du throſne aſſeruy confirmé le malheur,
De l'Eſtat gemiſſant ont accreu la douleur,
Ont rejetté le Prince, en de nouuelles peines,
Rendu de ſes Soldats les eſperances vaines,
De ſon Peuple abatu les trauaux prolongés,
Et tous meſme, à perir, peut-eſtre rengagés.
Si vos cœurs, toutesfois, moins ſaiſis d'eſpouuente,
Se vouloient ſouuenir de leur valeur ardente,
Nous pourrions, d'vn laurier plus qu'aucun glorieux,
Couronner aujourd'huy nos fronts victorieux.
François, nous le pouuons. Vn peu deuant l'Aurore,
I'ay reconnu l'Anglois, qui repoſoit encore;
Ie l'ay laißé dormant, & facile à donter,
Si de l'occaſion vous ſçaués profiter.
Mais quand, pour luy, le ſomme auroit perdu ſes charmes,
Qu'il ſeroit eſueillé, qu'il ſeroit ſur les armes;
L'aués-vous pas ainſi mille fois ſouhaitté?
N'aymerés-vous pas mieux vn combat diſputé?
Sus donc, vers l'Ennemy, marchés en diligence;
Qu'il reſſente l'effet de voſtre repentance,
Repare voſtre honte, & verſe de ſon flanc,
Pour en lauer la tache, vn deluge de ſang.
Là finit ſon diſcours, & ſa bouche tonnante,
Dans le ſilence meſme, eſt encore eloquente;
De mille Anges guerriers les eſcus flamboyans
Renforcent, par leur feu, ſes regards foudroyans;

Et ce qui restoit d'ombre, en l'esprit de l'Armée,
Fuit deuant leur lumiere, & se tourne en fumée.
Comme, lors qu'en la Mer, qui baigne le Leuant,
Sous vn Ciel sans nüage, à la faueur du vent,
Vn Brigantin leger, à rames egalées,
De son ventre escumeux fend les ondes salées;
Si le petit Poisson, des Nochers redouté,
Arreste, sur les flots, son cours precipité;
En vain, pour l'ebransler, l'Aquilon se resueille;
En vain, par tous les masts, la voile s'appareille;
Tant que, par le Plongeon, l'inebranslable Bord
Sente, pour l'arracher, faire vn heureux effort;
Alors, sur l'onde emeüe, il reprend sa carriere,
Et son rapide vol laisse le vent derriere.
Ainsi, quand du venin, dont la malignité
Auoit le Camp François dans sa course arresté,
Par la puissante voix de l'heroique Sainte,
Malgré l'art du Demon, fut la puissance esteinte;
Tous sentirent leurs cœurs soulagés d'vn grands poids,
Et plus rapidement coururent vers l'Anglois.
Mais, desormais en vain, leur marche est si pressée;
La grande occasion sans remede est passée;
Leur pas sont pleins d'ardeur, mais ils sont superflus;
Ils cherchent le Rebelle, & ne le trouuent plus.
Sur la fin de la Nuit la triomphante Armée,
Au Vallon tenebreux fut à peine enfermée,
Que le veillant Dragon, en profitant du Sort,
La voulut mettre en proye au malheureux Betford.

Reueſtu de l'habit d'vn Eſpion fidelle,
Il luy vint annoncer cette heureuſe nouuelle,
Et, l'infernale flamme aux paroles meſlant,
Luy redonna de vaincre vn deſir violent.
Par tout il reſueilla les trouppes endormies,
Leur promit le treſpas des trouppes ennemies;
Puis, laiſſant à Betford haſter leur partement,
Reuint du Camp troublé nourrir l'eſtonnement.
Mais voyant, tout à coup, la celeſte Guerriere
Forcer l'ombre à ceder aux traits de ſa lumiere,
Faire à ſes mots ardens ceder la froide horreur,
Et, contre l'Eſtranger, rechaſſer la Terreur;
D'vn mortel deſplaiſir la fiere ame oppreßée,
Sous l'aſpect effrayé d'vne Garde auancée,
Il retourne, en volant, aux bataillons Anglois,
Et, s'addreſſant au Chef, luy dit à haute voix;
Ton Camp, ſage Betford, loin de rien entreprendre,
Ne doit pas ſeulement ſonger à ſe deffendre;
Pars, pars, à l'heure meſme, & t'eſloigne ſoudain;
Si tu le fais plus tard, tu le feras en vain.
Du ſommet de ce Tertre, où, pour Garde lointaine,
L'on nous auoit poſés, au deſſus de la Plaine,
Mes yeux ont deſcouuert vn monde de ſoldats,
Qui vers toy, pour te perdre, accourent à grands pas.
Leurs nombreux eſcadrons couurent toute la terre,
Et menacent les tiens d'vne mortelle guerre;
Leur Prince les conduit, & demande à ſon bras
Ta ſuperbe deſpoüille, & ton crüel treſpas.

Ton courage repugne à faire la retraitte;
Mais, ſi tu ne la fais, certaine eſt ta desfaitte;
Reſous toy, pars ſoudain, chers ſont tous les momens;
I'oy les cris des guerriers, & les hanniſſemens.
A la fin de ces mots, d'vne haleine glaçante,
Il luy ſouffle l'eſprit de trouble & d'eſpouuente;
Il le ſouffle à ſon Camp, d'vn viſage eſtonné,
Et leur oſte le cœur, qu'il leur auoit donné.
Betford ſaiſi d'effroy, pour chercher vn Aſyle,
Fait tourner ſes drappeaux, vers la Royale Ville,
A courir, à voler, le ſoldat exhortant,
Sans ſouffrir qu'en ſa marche il reſpire vn inſtant.
Et ſa fuitte, d'abord, auec ordre, conduitte,
Paroiſt vne retraitte, & non pas vne fuitte;
Et chacun, dans ſa peur, ſa raiſon conſeruant,
D'vn pas viſte & reglé, va tousjours en auant.
Le Chef, pour amuſer l'Ennemy qui le preſſe,
Dans ſon quartier ouuert, tout ſon bagage laiſſe;
Laiſſe, deça, delà, ſes viures eſpanchés,
Et d'armets & d'eſcus tous les chemins jonchés.
Ainſi quand, par les monts de l'Abyſſine Plage,
La Tigreſſe legere, eſcumante de rage,
Court apres ſes Petits, qu'vn Negre hazardeux
Vient d'enleuer, par ruſe, à ſon Antre hideux.
Le Rauiſſeur adroit, par des globes de Verre,
Que, d'eſpace en eſpace, il fait rouler en terre,
Trompant, d'vn faux objet, l'Animal redouté,
Dans cette illuſion, trouue ſa ſeureté.

La peur redouble, enfin, parmy le Camp timide;
Tout y fuit desormais, d'vne fuitte rapide;
Betford, plein de douleur, de honte, & de courroux,
Fuit aussi bien que tous, mais ne fuit qu'apres tous.

FIN
DV NEVFIESME LIVRE.









LA PVCELLE OV LA FRANCE DELIVREE

LIVRE DIXIESME.



AIS, parmy ce grand trouble, & ce peril extreme,
Satan, d'vne autre peur, eſt agité luy-meſme,
Et craint que l'habitant, par ce bruit alarmé,
Ne vueille aux fugitifs tenir ſon mur fermé.
Il y vole, en tremblant, &, pour couurir ſa rage,
Emprunte de Faſcot la taille & le viſage;
Puis ſe coule, dans l'ombre, au riche apartement,
Où la fiere Iſabeau dormoit profondement.

Il ſçait juſqu'à quel point l'inhumaine Princeſſe,
Dans le ſort de l'Anglois, ſon amour intereſſe;
Il ſçait que de ſa cauſe elle eſt le ſeur appuy,
Et ſçait qu'elle ne croit, ni n'eſpere qu'en luy.
D'vn bras impetüeux, & d'vne ardeur farouche,
Il tire le rideau de ſa ſuperbe couche,
Et deſployant la voix, d'vn ton affreux & haut,
En ces termes luy parle, & l'eſueille en ſurſaut.
Rompés ce long ſommeil, ô miſerable Reyne;
Ce repos infidelle au ſepulchre vous meine;
Charles victorieux, pas à pas, ſuit Betford,
Et tient le fer leué, pour luy donner la mort.
Vne terreur fatale a ſaiſi noſtre Armée;
De ſes rangs confondus la campagne eſt ſemée,
Et ſi, par voſtre ſoin, il n'eſt pas garanty,
C'eſt fait, & de Betford, & de tout ſon Party.
Dans vn tel accident, ſi la tremblante Ville
Aux drappeaux effrayés refuſoit ſon Aſyle,
Que ſerions-nous plus tous que des objets d'horreur,
Sur qui viendroit le Traiſtre aſſouuir ſa fureur?
Mais, ſur tous, quels effets d'vne inſolente rage
N'eſprouueroit, ſous luy, voſtre maſle courage?
Du nom de Mere, en vain, vous croiriés l'eſmouuoir;
La Nature, entre vous, a perdu ſon pouuoir.
Tousjours ſe repreſente à ſa triſte memoire
De ſon premier danger l'eſpouuentable hiſtoire,
Et les ſanglans treſpas, qu'en ſes plus jeunes ans
Vous fiſtes endurer à ſes chers Partiſans.

Tousjours s'offre à ses yeux le thrône de la France,
Osté, par vos efforts, mesme à son esperance;
Le Sceptre des François, par luy tant souhaitté,
A ses bruslans desirs, par vos efforts, osté.
Vous luy fustes barbare, il vous sera barbare;
Et des-ja le crüel cent gesnes vous prepare,
A cent maux vous destine, & veut que, dans les fers,
Vous luy faciés raison de ceux qu'il a soufferts.
De ce foudre grondant, dont vous estes la butte,
O Reyne, il est en vous de destourner la cheute;
Si vous faites, par art, que le Bourgeois craintif
Ne ferme point ses murs à l'Anglois fugitif.
Le bonheur des François, l'interest de leur plaire,
Le peuuent reuolter, contre leur Aduersaire;
Contre vous mesme encor, le peuuent reuolter,
Pour mieux lauer son crime, & mieux se racheter.
Pour peu que l'on le laisse en estat de nous nuire,
Ce jour est le dernier que nos yeux verront luire;
D'vne porte, soudain, il nous faut asseurer,
Ou cent honteuses morts, ce jour mesme, endurer.
Sus donc, qu'attendés-vous, sur cette plume oysiue?
Vn moment dauantage, & vous estes captiue;
Ce Peuple aura connu le malheur de l'Anglois,
Et Charles vous mettra sous le joug de ses loix.
A ce mot il acheue, & la comble de crainte;
Puis, reuestant sa forme, & despoüillant la feinte,
Par son horrible aspect, luy redouble la peur,
Et, la luy redoublant, luy redouble le cœur.

Il s'enuole, & du lit à bas elle se jette;
Elle s'habille en haste, & se monstre inquiëte;
Puis sort, auec grand bruit, de son Royal Sejour,
D'armes accompagnée, & ceinte de sa Cour.
Vers la Porte qui joint l'orgueilleuse Bastille,
S'auancent lentement, & soldats, & famille;
Chacun, sur leur chemin, cede plein de respect,
Et rien, dans cette pompe, aux regards n'est suspect.
On croit qu'vn saint deuoir, vne sainte visite
A sortir des remparts l'antique Reyne inuite;
Sa trouppe, à ses deux flancs, marche, en ordre pressé,
Et, sans trouuer d'obstacle, arriue au Pont baissé.
La moitié des soldats, vers la Plaine, desfile,
L'autre moitié demeure, au dedans de la Ville;
L'essieu du Char alors, sur le milieu du Pont,
Comme par accident, sous la Princesse rompt.
Autour du Char pompeux, tout se range, & fait ferme;
Tandis qu'au proche toit elle passe, & s'enferme;
Et l'habile Escuyer, la fraude secondant,
Feint de l'inquiëtude, en ce feint accident.
La Porte, par cet art, se tient tousjours ouuerte;
La fraude reüssit, sans estre descouuerte,
Et Betford, par la Reyne, en son trouble, auerty,
Ranime, dans son cœur, son espoir amorty.
Tel vn sage Nocher, qui surpris de l'orage,
Entre mille perils, n'attend que le naufrage,
Et, des vents & des flots viuement poursuyui,
Les voit à sa rüine obstinés à-l'enuy;

A l'aspect du flambeau, que, sur l'onde abboyante,
A ses yeux, tout à coup, vn haut Phare presente,
Croit des flots & des vents pouuoir donter l'effort,
Et, bien qu'encore en mer, joüit des-ja du port.
Des murs, sur ce temps mesme, on descouure en la Plaine,
L'Anglois qui, plein d'effroy, fuit à perte d'haleine;
Il fuit, quoy qu'esloigné du François qui le suit;
C'est sa peur qui le presse, & son ombre qu'il fuit.
Des rapides Coureurs la trouppe commandée,
Va, le trouue, & l'attire à la Porte gardée,
Et, par elle soudain, les timides fuyards
Viennent mettre leur crainte, à l'abry des remparts.
La Ville s'en remplit, & confuse, & surprise,
Pour disposer de soy, se trouue sans franchise;
Et l'vnique party, dont luy reste le choix,
Est d'armer ses quartiers, & se joindre à l'Anglois.
Sur le Char restably, la Princesse montée
Retourne en son Palais, de fureur agitée,
Et, contre son Fils propre, en ces mots eclatans,
S'en va, de place en place, aigrir les habitans.
Le voicy qui paroist, ce Tyran formidable,
Le crime de mon sein, & son fruit detestable;
Le voicy qui s'approche, enflé du vain espoir
De vous voir expirer, sous son lasche pouuoir.
Il vient gros de vengeance, auec l'Enchanteresse,
Vous punir de la mort que son ame traistresse,
Parmy tant de trespas moins deus & plus certains,
Manqua de receuoir, par vos vaillantes mains.

Armés-les aujourd'huy de cette belle rage,
Qui vous fit, ſur les ſiens, faire vn ſi grand carnage;
Et pouſſés, dans le cœur, qu'il vous vient preſenter,
Le trait qu'il ſceut alors, par la fuite, euiter.
Pour donter ſon audace, & desfaire ſes charmes,
Le magnanime Anglois vous vient offrir ſes armes;
Par luy vous eſtes forts, &, s'il combat pour vous,
Il faut que le Tyran tombe, enfin, ſous vos coups.
L'eſpouuenté Bourgeois, par ce ferme langage,
Sent affoiblir ſa peur, & croiſtre ſon courage,
Et deſormais Betford, ſur les hauts bouleuards,
Refait des bataillons, de ſes guerriers eſpars.
Charles en vain le ſuit, en vain taſche à l'atteindre,
Il voit perdre ſa proye, & ne peut que s'en plaindre;
Seul il s'en tient coupable, & d'vn ſi grand malheur
Souffre impatiemment la ſenſible douleur.
Ainſi quand des trouppeaux la terreur & la haine,
Vn grand Loup rauiſſant eſt ſurpris dans la Plaine,
Et, loin du bois encor, n'oſeroit eſperer
D'eſchapper à la dent, qui veut le deuorer;
Si la peur, à ſon cours redoublant la viſteſſe,
Le met en ſeureté, de la mort qui le preſſe,
Le Chien, dont tous les chiens ſuyuent la ſeure voix,
En longs gemiſſemens change ſes fiers abois.
Sur ce temps Amaury, du meſpris de la Sainte,
Au Monarque troublé faiſant vne aigre plainte;
Elle eſt, luy repart-il, en droit de meſpriſer
Ceux qui de leur bonheur ſçauent ſi mal vſer.

Non, ne nous flatons point ; nostre lasche poursuitte,
Fait triompher l'Anglois, au milieu de sa fuitte ;
D'vn jour, pour nostre honneur, nous auons trop vescu,
Ne pas vaincre aujourd'huy, c'est demeurer vaincu.
L'orgueilleux confondu, par la juste response,
La prend pour son arrest, que son Roy luy prononce,
Ne luy replique rien ; mais deplore son sort,
Et, se croyant perdu, se resout à la mort.
Ah ! trop grande est, dit-il, la douleur qui te presse ;
Il faut, par ton trespas, dementir la Traistresse,
Il faut que, par ton sang, ton Roy desabusé,
Reconnoisse qu'à tort elle t'a mesprisé.
A ce point t'a reduit l'insolente Pucelle,
Que, par ta seule mort, tu te peux venger d'elle ;
Va donques t'en venger, en cherchant à mourir,
Et peris seulement, pour la faire perir.
Charles te croit, sans cœur, & consent à ta honte ;
N'attens plus que de toy jamais il face conte ;
Tu vois, auant ta fin, la fin de ton pouuoir ;
Mais, ô ! vrayment sans cœur, si tu la peux bien voir.
Meurs, meurs, puisqu'en credit tu ne sçaurois plus viure,
Et ton Roy, par ta mort, de son charme deliure ;
Meurs, &, pour arracher le bandeau de ses yeux,
Va trouuer, chés l'Anglois, vn trespas glorieux.
La Sainte, cependant, qui voit, à son espée,
La belle occasion, sans remede, eschapée,
Dissimule sa peine, &, par vn trait prudent,
Tire mesme profit du terrible accident.

Par les rangs elle court, &, d'vne heureuse addresse,
Dissipe, auec ces mots, la commune tristesse;
Genereux Compagnons de mes actes guerriers,
Les Cieux, auec grand soin, menagent vos lauriers,
Refusant à l'eclat d'vne vertu si pure
L'honneur qu'elle cherchoit, parmy la nuit obscure.
Quand rien n'eust mis d'obstacle, au cours de vos exploits;
Quand vous auriès surpris les trouppes de l'Anglois;
Quand vos bras, de leur sang, eussent fait des riuieres;
Quel Astre, pour les voir, eust presté ses lumieres?
Quel œil, dans le combat, eust vos coups demeslés?
La tenebreuse Nuit vous eust tous egalés.
Mais, auant que deux fois, pour fournir sa carriere,
L'Aurore au Char du Iour ait ouuert la barriere,
Malgré l'art criminel des tremblans Fauoris,
Le Ciel, & vos efforts, vous mettront dans Paris.
Moderés cette ardeur, reprimés cette flamme,
Qui vos veines embrase, & consume vostre ame,
Et, du nouueau Soleil attendant le retour,
Permettés à l'Anglois, de viure encore vn jour.
Par ces mots, dans les cœurs, la Guerriere surmonte
Du desordre passé le depit & la honte;
Et chacun desormais, dans son sein allumé,
Sent sa peine amortie, &, son trouble calmé.
Mais Charles oppressé d'vne douleur mortelle,
Au quartier de Betford, durant ce temps, appelle
Les vieux & sages Chefs, qui, par luy consultés,
Eclairoient son esprit, dans ses difficultés.

Dunois

Dunois & Tanneguy, sur ce moment, arriuent;
Ils entrent chés le Prince, & les Chefs les y suyuent;
Le silence est profond, & tous, de toutes parts,
Sur les yeux du Monarque attachent leurs regards.
Il les regarde tous; puis, d'vn graue langage;
A quel point, leur dit-il, est reduit mon courage?
Que l'Ennemy me manque, & , me fuyant tousjours,
Arreste mes progres, au plus beau de mon cours.
Betford, en se rendant à mes yeux inuisible,
A trouué le moyen de se rendre inuincible;
Pour sa gloire il est lasche, &, par son seul effroy,
Il se peut dire encore aussi libre que moy.
Tout fugitif qu'il est, il est puissant encore;
Il maintient son honneur, lors qu'il se deshonnore;
Ie le poursuis sans cesse, & le poursuis en vain;
Sa peur oste tousjours sa despoüille à ma main.
I'estois prest de l'atteindre, & de voir, par sa prise,
Sur le Rebelle Anglois, la France reconquise;
Lors qu'vne vaine crainte, ouurage des Enfers,
Empesche mon soldat, de le mettre en mes fers.
Dans vn malheur si grand, que faut-il que je face?
Dois-je, ou suyure, ou quitter cette inutile chasse?
Amis, conseillés-moy, mais auec liberté,
Et reglés mon esprit, par ce doute, agité.
Dans toute l'Assemblée, apres cette ouuerture,
Il s'eleue vn confus & paisible murmure;
Pareil à ce doux bruit, qu'on entend, quelquesfois,
Troubler innocemment le silence des bois;

Quand l'amoureux Zephire, en se plaignant de Flore,
Fait, de son sein bruslant, mille souspirs eclôre,
Et force les Echos des roches d'alentour
A parler, auec luy, de son ardent amour.
Des-ja des moins âgés les raisons eloquentes
Diuisoient le Conseil, en deux parts differentes,
Soit pour suyure Betford, soit pour l'abandonner,
Pour redoubler leur course, ou pour la terminer.
Le fameux Tanneguy, non moins vaillant que sage,
Au Monarque, en son rang, tient ce masle langage;
Ah! pourquoy douter, Sire, & pourquoy consulter
Vn point, dont, sans foiblesse, on ne sçauroit douter?
Quand nous serions sans cœur; quand la seure victoire
Ne nous tenteroit point du plaisir de la gloire;
Quand nous aurions l'esprit insensible à l'honneur,
Deurions-nous negliger les graces du Bonheur?
Tant que fuira Betford, la Raison de la Guerre
Veut que nous le suyuions, jusqu'au bout de la Terre;
Et, deust-il, en fuyant, nos foudres euiter,
De cette fuitte, au moins, deuons-nous profiter.
Elle combat pour nous, &, plus que nos espées,
Sa peur nous fera voir ses trouppes dissipées;
Pour luy faire, sans nous, endurer le trespas,
Ses craintes, ses frayeurs, deuiendront nos soldats.
Nourrissons seulement sa mortelle espouuente,
Par vne pronte marche, vne poursuitte ardente;
Si nous nous relaschons, il se rassurera,
Et le mal qui le presse, alors, nous pressera.

Pouſſons donc, ſur ſes pas, nos Armes inuincibles;
A luy, plus que jamais, faiſons nous voir terribles,
Et, par noſtre aſſurance, entretenant ſa peur,
Gardons qu'il ne reſpire, & ne reprenne cœur.
Nous luy ferons, ainſi, perdre toute creance;
Nous tirerons à nous les Peuples de la France,
Et Paris, qu'ont, pour fin, tant de rares exploits,
Nous ouurira ſes murs, & receura nos loix.
La choſe eſt euidente, & parle d'elle-meſme;
Il n'en peut arriuer qu'vn auantage extreme;
Quelle ombre de raiſon y voit-on de douter?
Le temps de vaincre, ô Dieu, ſe perd à conſulter.
Ces mots auoient du Roy calmé l'ame troublée,
Et fait, de cet auis, l'auis de l'Aſſemblée;
Quand le vieillard Gillon, par ſa crainte emporté,
Demanda qu'à ſon tour, le ſien fuſt eſcouté.
Il connoiſt, de long-temps, la furieuſe enuie,
Qu'a ſon cher Amaury d'abandonner la vie,
Et le conte pour mort, ſi, Charles emouuant,
Il ne rompt le deſſein de paſſer plus auant.
Cette frayeur l'anime, &, conduiſant ſa langue,
Luy fournit le ſujet d'vne longue harangue;
Elle joint de l'aigreur à ſes bas ſentimens,
Et luy dicte ces mots, adroits & vehemens.
Sire, quelque motif, qui, ſi loin de la Loire,
T'ait fait, contre Betford, pourſuiure ta victoire,
Quel qu'en ſoit le ſucces, je n'y voy pourtant rien
Qu'vn projet courageux, mais contraire à ton bien.

Car, quoy que de Paris l'indigne seruitude
Te cause vne crüelle & noble inquiëtude;
Quoy que l'espoir flateur d'affranchir ces rempars,
Te face, auec mespris, regarder les hazards;
Quoy que, sur ton bonheur, ta vertu se confie,
Et que l'euenement le conseil justifie;
Par combien de chemins as-tu pû, toutesfois,
Tomber, auec ton Camp, sous le joug de l'Anglois.
Combien de creux vallons, de bourbeux marescages,
De torrens debordés, & de sombres boscages,
Le rendoient aisement de tes forces vainqueur,
S'il eust pû se resoudre à tesmoigner du cœur?
A quoy mesme, au plus fort de la haute esperance,
De reuoir, en ta main, le Sceptre de la France,
Ton soldat s'est-il veu, dans la derniere nuit,
Par ta credulité, fatalement reduit?
C'est trop faillir, grand Prince, & ces fautes sont telles,
Qu'elles tirent tousjours mille maux apres elles;
Crois-le, & te tiens heureux, que l'aueugle Betford
Ait si mal profité de la faueur du Sort.
La volage Fortune, à tes vœux indulgente,
N'a, par tant de bienfaits, surpassé ton attente,
Que pour mieux, dans le piege, à la fin, t'engager;
Charles ouure les yeux, & connois ton danger.
Preuiens-le. Mais, qui sçait si tu le pourras faire?
N'entens-je pas la Fille, ou braue, ou temeraire,
T'asseurer hardiment, sur sa douteuse foy,
Que les murs de Paris tomberont deuant toy;

Que l'orgueilleux Anglois, deuenu ta victime,
Presentera sa gorge à ton fer magnanime;
Et que ses bataillons de ta Ville chaßés
Passeront, sous ta pique, auec honte, baißés.
N'ois-je pas ces Heros, ces Amans de la Gloire,
Par leurs discours enflés, te vouloir faire croire,
Que d'estre encore en doute, & de deliberer,
C'est trahir ta Couronne, & la deshonnorer.
Que s'il falloit douter, c'estoit lors que la France
Auoit, dans Bourges seul, renfermé sa puissance,
Ou que, pour Orleans, tant de secours desfaits
Faisoient du mauuais Sort craindre tous les effets;
Mais qu'ayant au Berry conserué la franchise,
La captiue Sologne en liberté remise,
A trente bouleuards le pesant joug leué,
Dans Rheims, triomphamment, ton grand Sacre acheué,
Auancé vers Paris ta foudroyante Armée,
Et, dans son dernier Fort, l'Angleterre enfermée,
Sans plus deliberer, la Raison de l'Honneur
Oblige ton courage à suyure ton bonheur.
Que si ce vent subtil se coule dans ton ame,
Si, par son doux effort, il en accroist la flamme,
Enfin, s'il la maistrise; ô combien j'apperçois
De malheurs preparés à l'Empire François!
Car, nous laisser mener aux grands mots de ces Braues,
Seroit vouloir du Sort viure & mourir esclaues,
Vouloir tousjours rouler de destin en destin,
Et perdre le repos, pour le chercher sans fin.

Tous tes vœux, à ton Sacre, auoient borné ta gloire;
De Betford, apres luy, tu voulus la victoire;
Et voilà que, Betford t'auoüant ſon vainqueur,
Le deſir de Paris ſuccede, dans ton cœur.
Ainſi, ſans but certain, l'amour de la conqueſte,
Fait courir ton vaiſſeau de tempeſte en tempeſte,
Et ces vaſtes deſſeins, qu'il te fait conceuoir,
Te feront perdre tout, en voulant tout auoir.
Voy l'Hyuer qui s'approche, & menace la terre;
Iuge ſi c'eſt vn temps fauorable à la guerre,
Et, ſi ton Camp laßé, de repos ſe priuant,
Souffrira, ſans murmure, & la neige, & le vent.
Songe que c'eſt par trouble, & non par impuiſſance,
Qu'on a veu les Anglois ceder à ta vaillance,
Et que, quand de ce trouble ils ſe feront remis,
Tu trouueras en eux de puiſſans Ennemis.
Souuiens-toy, ſage Prince, auant que te reſoudre,
Qu'vne legere erreur met les Eſtats en poudre,
Et penſe que le bien, & que le mal des Roys,
Depend, ou de leur bon, ou de leur mauuais choix.
Ton Deſtin t'a porté pres de la double Route,
Qui d'Hercule, autresfois, mit la raiſon en doute,
Où ſe font les humains heureux, ou malheureux,
Suyuant l'objet plaiſant, ou l'objet douloureux.
Pendant qu'il eſt en toy, prens la moins belle voye,
Qui, par le deſplaiſir, meine l'homme à la joye;
Et laiſſe le ſentier peint, & ſemé de fleurs,
Où l'inuite le Ris, pour le mener aux Pleurs.

La vague Ambition, qui n'a point de limite,
Offrant l'ombre du bien, dans le mal, precipite,
Sur vn char lumineux conduit à la prison,
Et dans vn vase d'or fait prendre le poison.
Fuy le bien apparent, & t'attache au solide;
Des hauts murs de Paris fuy l'appast homicide,
Et, dans la profondeur de ses larges fossés,
N'enterre point le fruit de tes trauaux passés.
Ne hazarde plus rien, la France t'en conjure,
Par l'eclat de tes faits, par ta grandeur future,
Par l'interest sacré du Sceptre que tu tiens,
Par ton propre salut, par le salut des tiens.
A ce mot, vers son Fils, il tourne le visage,
Et, de saisissement, n'en dit pas dauantage;
Son discours s'arresta, mais ses viues douleurs,
Au defaut du discours, firent parler ses pleurs.
Charles, qui le regarde, & voit couler ses larmes,
Des valeureuses mains se sent tomber les armes,
Et bien que, par vn sage & magnanime choix,
Il eust determiné de poursuyure l'Anglois,
Malgré son jugement, & malgré son courage,
Il s'en alloit ceder à ce rusé langage;
Quand la Sainte apprenant, auec quel deshonneur,
On conseilloit la fuitte au milieu du bonheur,
Entre, obserue le Prince, & connoist à sa veuë,
Que les pleurs de Gillon ont sa tendresse emeuë,
Connoist son cœur tenté du doux nom de repos,
S'enflamme de colere, & luy parle en ces mots.

Charles, ah ! d'où vous vient ce mouuement estrange,
Qui, d'instant en instant, vous change & vous rechange?
Serés-vous donc tousjours le joüet d'vn Pipeur?
Attendrés-vous d'agir que Gillon n'ait plus peur?
Ie ne veux point icy, pour descouurir sa ruse,
Pour monstrer de quel art sa crainte vous amuse,
Raualer la grandeur de mon celeste Enuoy;
Ie ne parle qu'à vous; oyés-moy, croyés-moy.
Le Ciel veut que Paris tombe en vostre puissance,
Ie n'ay plus que ce bien à donner à la France;
Ses murs vont, sous mes pieds, abbaisser leurs sommets,
Et tenés pour destin ce que je vous promets.
Enfin, quoy que Gillon le juge difficile,
Ou l'Ennemy sommé vous rendra vostre Ville,
Ou, dans moins de trois jours, si son bras la defend,
I'iray, dans son Palais, vous mener triomphant.
Par les pleurs du Vieillard, la raison terracée,
Par ces mots vigoureux, est soudain redreßée;
Gillon cede à leur force, & les moins resolus
Reuerent cet Oracle, & ne balancent plus.
Ainsi quand, aux beaux jours, l'humide Vent d'Afrique,
Pousse ses tourbillons sur vn Lac pacifique,
Iusques au fond l'ebransle, & d'vn puissant effort,
Roule ses flots bossus, vers l'opposite bord;
Si l'Aquilon paroist, à sa seule presence,
De l'orage escumeux cesse la violence;
Le Lac perd sa furie, &, sans flots desormais,
Retourne de luy-mesme à sa premiere paix.

Charles

Charles ſans douter plus, veut tenter l'auenture;
Chacun, du bon ſucces, non moins que luy, s'aſſure;
Le laſche Amaury meſme au deſſein applaudit,
Et, dans ſon deshonneur, conſerue ſon credit.
On repaiſt, & la faim, par la veille, aiguisée,
Sur les viures Anglois, à peine eſt appaisée,
Que, d'vn tranſport ſubit, le ſoldat hors de ſoy,
Vient en foule, en tumulte, enuironner le Roy.
Il demande qu'on marche, & le Prince l'approuue;
Chacun, dans vn moment, ſous l'enſeigne ſe trouue;
Iuſqu'au ſuyuant matin, l'on deuoit repoſer;
Mais rien à cette ardeur ne ſe peut refuſer.
Dans la place, auſſi-toſt, la trompette eclatante,
Sonne pour le depart, & les trouppes contente;
Elles paſſent, en ordre, aux vrays Champs Fortunés,
Que l'antique Helicon n'auoit qu'imaginés,
Feignant que, ſous Saturne, au ſiecle d'Innocence,
Les Hommes & les Dieux viuoient ſans difference.
C'eſt l'heureuſe Contrée, où la Paix, & l'Amour,
Ont fondé leur Empire, & choiſi leur Sejour.
De monts & de coſtaux, vne inegale chaiſne,
Sert de vaſte Couronne à la Royale Plaine,
Qui, d'vn Ciel tousjours pur, borde ſon horizon,
Et reçoit vn Soleil propre à chaque ſaiſon.
Ses fertiles guerets à l'humaine culture,
Prodiguent, à-l'enuy, les biens de la Nature,
Et, de tous leurs threſors, compoſent vn threſor,
Qui, dans l'Age de fer, rameine l'Age d'or.

Quelque part que, sur elle, on estende sa veuë,
D'vne riche abondance, on la trouue pourueuë,
Et les tuyaux des bleds, & les seps des raisins,
Se monstrent, en tous lieux, l'vn à l'autre voisins;
On voit, sur vn fonds vert, les humides prairies,
De cent viues couleurs, pompeusement fleuries,
Et, l'on voit par les plans, sur les sombres sentiers,
Se rompre, ou se courber, les branches des fruitiers.
On voit, en petits bois, les altieres fustayes,
S'eleuer au dessus des buissons & des hayes,
Et, parmy les taillis, on entend les oyseaux
Accorder leur ramage au murmure des eaux.
Par tout son large sein, cent sources bouillonnantes,
Roulent, sur le grauier, leurs ondes gazoüillantes;
Cent ruisseaux vagabonds y couppent les guerets,
Et joignent leur fraischeur à celle des forests.
Deçà, delà, par tout, mille Palais champestres,
Accompagnés d'ormeaux, de tilleuls & de hestres,
Y font, en mesme lieu, des Champs & des Cités
Voir, auec agrement, les diuerses beautés.
En paisibles replis, le cours de plus d'vn Fleuue
S'y promeine, s'y mesle, & la campagne abbreuue;
Secourant & comblant de cent biens, à la fois,
Le Chef imperieux de l'Empire François;
Le populeux Paris, à qui, du Gange au Tage,
Il n'est Mur si hautain qui refuse l'hommage;
Rempart, dont la grandeur, seule semblable à soy,
Seule peut contenir la grandeur de son Roy;

Et dans qui la faueur des Elemens propices
Entretient les plaiſirs, les jeux & les delices.
Les yeux, par ces objets, demeurent enchantés;
Les pieds vont, ſans effort, par les cœurs emportés;
Paris de plus en plus, & s'accroiſt, & s'approche;
Chacun, meſme en courant, ſa lenteur ſe reproche;
Ces beaux Champs, diſent-ils, ont-ils rien de pareil,
En tout ce qu'en ſa route eclaire le Soleil?
Et deuons-nous douter d'expoſer noſtre vie,
Pour reuoir, ſous nos loix, cette Plaine aſſeruie?
Pour rompre ſes liens, precipitons nos pas,
Et monſtrons à l'Anglois ce que peuuent nos bras.
L'an des-ja vieilliſſoit, &, de feüilles ſechées,
Les prés eſtoient bordés, & les terres jonchées;
L'Eſté, deuant l'Hyuer, fuyoit aux chauds Climats,
Et, dans l'air refroidy, s'engendroient les frimats.
On voyoit du Soleil la lumiere decroiſtre;
Hors du gouffre de l'Onde, il craignoit de paroiſtre,
Iettoit ſon rayon paſle, &, moins riche de jour,
En renfermoit l'eclat, dans vn plus petit tour.
Tout va, d'vn cours ardent, & la Sainte animée
Renforce, par ſon feu, la flamme de l'Armée;
Mais, auec deſplaiſir, elle voit, en marchant,
Le celeſte Flambeau panché, vers ſon Couchant.
Paris eſt loin encore, & la nuit eſt prochaine;
Ils courent, mais, ſans fruit; leur diligence eſt vaine;
La Sainte le connoiſt, & contraint les ſoldats
De menager leur force, & moderer leurs pas.

Ils vont, mais à regret, auec moins de visteſſe,
Et d'vn murmure egal condannent ſa ſageſſe;
Elle, que ſatisfait cette noble chaleur,
De l'eſpoir du combat conſole leur douleur.
Puis elle parle au Prince, & le Prince, par elle,
Soudain, de ſes Herauts le plus antique appelle;
L'ordre qu'il en reçoit, eſt d'aller, à l'inſtant,
Sommer d'ouurir les murs, l'Anglois & l'habitant.
Le Fauory, qui cherche à ſe purger du blaſme
De traiſtre Conſeiller, & de Guerrier infame,
Prend cette occaſion, comme venant des Cieux,
Pour viure, ou pour mourir, content & glorieux.
Il bruſloit, des long-temps, de monſtrer à la Sainte,
Qu'on l'accuſoit, à tort, de baſſeſſe & de crainte,
Et qu'il n'eſtoit ſi haute, & ſi grande action,
Qui ne fuſt au deſſous de ſon ambition.
Ainſi, le deſeſpoir luy donnant du courage,
Vers Charles il s'auance, & luy tient ce langage;
Pour ranger la Cité, ſous ta Royale loy,
Le Heraut, grand Monarque, iroit en vain ſans moy.
Ie ſçay ce que peut d'elle obtenir ma preſence;
I'entretiens dans ſes murs plus d'vne intelligence;
Et ſi, pour la reduire, il faut l'intimider,
Si l'artifice eſt propre à la perſuader,
Permets moy ſeulement de l'aller reconneſtre,
Et je m'oſe vanter de t'en rendre le maiſtre.
Aux vœux du Fauory, Charles ſe conformant,
Sur vn viſte courſier, il s'eſloigne au moment,

Et, ſuyui du Heraut, ſous la muraille, arriue,
Que la clarté du jour eſtoit encore viue.
Aux premiers bouleuards, l'vn & l'autre arreſté,
Le Heraut prend l'habit des Peuples reſpecté;
L'or, en boſſe, par tout, y reluit ſur la ſoye,
Et l'aiguille, en tous lieux, ſon addreſſe y deſploye;
Il ſe couure le front, d'vn precieux bandeau;
Il ſe charge le dos, d'vn ſuperbe manteau;
D'vn long tiſſu d'argent, par le corps il ſe ſerre,
Et porte, dans la bouche, ou la paix, ou la guerre.
En ce riche equipage, à lents & graues pas,
Il va, ſans le penſer, receuoir le treſpas.
Telle on voyoit marcher, dans le Siecle profane,
Vers l'autel inhumain de la noire Diane,
L'innocente Victime, entre les ſaints Bourreaux,
Pour tomber, & mourir, ſous les ſacrés couteaux.
De fueilles & de fleurs la teſte couronnée,
De pourpre reueſtüe, & de rubans ornée,
Sans craindre, & ſans ſçauoir la rigueur de ſon ſort,
Contente, & malheureuſe, elle alloit à la mort.
A grands cris, en marchant, il appelle la Garde;
Par ruſe, ou par meſpris, à paroiſtre elle tarde;
Il renforce ſa voix, &, d'vn grand chaſtiment,
Hardy ſous ſes habits, la menace aigrement.
Enfin, criant tousjours, la terrace il aborde;
De ſoldats & de Chefs, alors elle ſe borde;
Soudain il leur enjoint, de liurer à ſon Roy,
Les Murs injuſtement aſſeruis ſous leur loy;

Aux François promet grace, aux Anglois asſurance;
Mais, jure que leur mort ſuyura leur reſiſtance;
Proteſtant qu'il n'eſt point de juſte cruauté,
Que n'exerce, ſur eux, ſon Monarque irrité.
Betford, qui du François voit l'ame chancelante,
Qui ne voit pas l'Anglois moins remply d'eſpouuente,
Et qui craint que l'effroy ne contraigne leur cœur
De ſouſmettre la Place à la loy du Vainqueur;
Pour obliger leur crainte à demeurer rebelle,
Des mortelles horreurs conçoit la plus mortelle;
L'inſpire à Millington, en ce lieu commandant;
Millington à l'Anglois parle, d'vn ton ardent.
Aux arcs, aux traits, dit-il; que l'on mette par terre
Celuy qui foule aux pieds l'honneur de l'Angleterre;
Periſſe l'inſolent, ſous l'effort de nos bras;
Son audace inſensée eſt digne du treſpas.
Repouſſons cet outrage, auec d'autres outrages,
Apprenons au François, à tenter nos courages,
Et que, par cet exemple, il ſache, à l'auenir,
Comment noſtre courroux ſçait l'audace punir.
Satan meſle, à ces mots, ſon haleine infernale;
La fureur des Anglois en deuient plus brutale;
Dix traits, en cet inſtant, lancés ſur le Heraut,
Volent tous, vers ſon ſein, & pas vn ne le faut.
Tous l'atteignent au cœur, & leur pointe execrable
S'y moüille, & s'y rougit, d'vn ſang inuiolable;
Le ſacré Droit des Gens, en ce forfait affreux,
Sent abolir ſes loix, & diſſoudre ſes nœuds.

Par ce noir attentat, la France & l'Angleterre,
Sentent eterniser leur inhumaine guerre;
Et desormais le feu n'en peut estre amorty,
Que par l'accablement du coupable Party.
Le meurtrier furieux accourt à la despoüille,
Et, d'vn second forfait, indignement se soüille;
Ce corps, de cent espieux, tient le fer occupé;
Cet habit, en cent parts, se trouue dissipé.
Comme si quelque Enfant, d'vne main indiscrette,
Vient harceler le Dogue, en sa rage muëtte;
Quand la Chienne des Cieux, par ses rayons ardens,
Luy met au sein la flamme, &, le venin aux dents;
L'Animal escumeux, quitant l'humide place,
S'elance contre luy, le heurte, le terrace,
Le mord, en mille endroits, impitoyablement,
Et fait mille lambeaux de son habillement.
Amaury plein de trouble, à l'acte parricide,
R'accourt vers le François, d'vne course rapide,
Et, contant son danger & l'Angloise fureur,
Remplit tous les esprits de colere & d'horreur.
Charles, d'vn feu soudain, s'enflamme le visage,
Et bruslant d'vn courroux digne du grand outrage,
Bien que des-ja la nuit ait couuert l'horizon,
Veut, durant la nuit mesme, en tirer la raison.
Ne vengeons plus nos loix, vengeons celles du Monde;
Dit-il, en s'escriant, comme vn foudre qui gronde;
Que ce crime infernal, commis si laschement,
Sans sa punition, ne demeure vn moment.

Contre les violens, vſons de violence;
Faiſons que leur ſupplice egale leur offenſe,
Et, dans leur ſein barbare enſanglantant nos mains,
Monſtrons-nous aujourd'huy juſtement inhumains.
Allons, dit Amaury, venger l'atroce injure;
Que l'Anglois, ſous nos coups, la paye auec auec vſure;
I'applaniray la voye, & , de corps entaßés,
Pour monter ſur les murs, combleray les foßés.
Tout ſuit ce mouuement, & le Camp redoutable
Va, d'vn rapide vol, au bouleuard coupable,
Et, de tout ſon grand poids, tombant ſur les dehors,
Les ebranſle, les ouure, & les jonche de morts.
La defenſe eſt confuſe, & l'attaque eſt reglée;
Herbert, d'vn auant-main, trebuche ſous l'Anglée,
Et murmure, en mourant, que ſon cours ſoit borné,
Par celuy qu'à la mort il auoit deſtiné.
Glencarne s'efforçoit de retenir ſa bande;
Quand, d'vn puiſſant reuers, le vient charger Yurande;
L'Anglois a, du grand coup, le bras droit emporté;
Sa bande deſormais fuit, auec liberté.
Le bras, loin de ſon corps, ſur la ſanglante terre,
De ſa nerueuſe main, l'eſpée encore ſerre,
Et, comme ſi d'Yurande il vouloit ſe venger,
Vers luy dreſſe ſa pointe, & la ſemble alonger.
Betford, ſur le chemin, qui meine vers la Porte,
Auoit dreßé, de pieux, vne barriere forte;
Pour vn ſecond obſtacle aux eſtrangers efforts,
Si, trop foibles pour eux, ſe trouuoient les dehors.

Bien

Bien loin deuant les ſiens, la terrible Guerriere
Vole ſeule, & s'auance à la forte barriere;
A cheual elle y donne, &, d'vn choq vigoureux,
La renuerſe, en eclats, ſur le terrain poudreux.
Le François animé, volant apres la Sainte,
Pouſſe le foible Anglois, qu'eſparpille la crainte;
En vn lieu ſeulement, le vaincu reprend cœur;
Mais c'eſt pour retomber, ſous la loy du vainqueur.
Vitacre, de ſa pique à deux mains empoignée,
Tenant Dorthe eſloigné, tient la mort eſloignée;
Et Dorthe, en le perçant, auec ſon trait lancé,
Par la pique dardée, eſt luy-meſme percé.
Le robuſte Spenſer, & l'agile Gamache,
Chacun la hache au poin, l'vn à l'autre s'attache;
De plus d'vn ferme coup, chacun ſe ſent bleſſer;
Mais ſous Gamache, enfin, mord l'arene Spenſer.
Par tout, ſur le vaincu, le vainqueur fait main baſſe;
Sa colere inhumaine à pas vn ne fait grace;
Il ſuit de ſon tranſport l'aueugle mouuement,
Et ne refuſe rien à ſon reſſentiment.
En nul temps, la valeur n'a paru ſi brutale;
A l'exces du forfait le chaſtiment s'egale;
Le François fait l'Anglois, &, deuant l'Eternel,
On ne ſçait qui des deux eſt le plus criminel.
Mon Heraut, dit le Prince, au milieu du carnage,
Reçoy de ma douleur ce premier teſmoignage;
Mon bras, ſur la Cité, le reſte acheuera;
Ce qu'on t'a fait ſouffrir, elle le ſouffrira.

Satan qui reconnoist, que leur rage effrenée,
Dans tout son vaste enclos, à la Ville estonnée;
Et qui voit l'habitant, saisi d'vn juste effroy,
Parler de recourir à la grace du Roy.
Ah! dit-il, c'en est fait; ils craignent cette Sainte;
Retenons les pourtant, auec vne autre crainte;
Ostons leur l'esperance, & faisons que, du Roy,
Ils ne conçoiuent pas vn moins puissant effroy.
Soudain, sur tout le mur, & par toutes les Places,
Il en fait, par cent cris, eclater les menaces;
Iure qu'il a pour eux, le courage endurcy,
Et qu'il refusera de les prendre à mercy.
La perte de l'espoir l'audace leur redonne;
Ainsi quand, à l'abord d'vne affreuse Lionne,
Le timide Chasseur croit, en se prosternant,
Destourner de son Chef le peril eminent;
Si le fier Animal, pour luy moins magnanime,
Vient, les ongles ouuerts, en faire sa victime;
Au defaut de l'espoir, la force de la peur,
Pour repousser la mort, luy redonne du cœur.
Cependant Amaury, dans sa furie extreme,
Vomit, sur la Cité, blasfeme sur blasfeme,
Et se plaint de ses mains, dont les enormes coups
Luy paroissent encor trop legers & trop doux.
La France jusqu'alors, jusqu'alors l'Angleterre,
N'auoit point fait du feu l'instrument de la Guerre,
Et le fer seulement, comme d'vn mesme accord,
Leur seruoit aux combats à se donner la mort.

L'vne & l'autre, auec ſoin, pour ſa plus grande gloire,
Dans les ſucces heureux, temperoit ſa victoire,
Et, ſauuant les vaincus, joüiſſoit du beau fruit,
Que, parmy les dangers, ſes faits auoient produit.
Mais le Demon veillant, conſeillé par ſa rage,
Veut mettre, auec le fer, les flammes en vſage,
Et, par les noirs effets de leur crüelle ardeur,
D'vn deſordre ſi grand accroiſtre la grandeur.
Il forme ce projet, &, ſuyuant ſa penſée,
Deſcend, où des Enfers l'ombre eſt la plus preßée,
Plonge deux longs flambeaux, dans les feux eternels,
Puis reuient accomplir ſes deſſeins criminels.
Du profond de l'Abyſme vn inſtant le rameine,
Où le Camp, ſur l'Anglois, execute ſa haine,
Où, des ſiens à la teſte, auec plus de terreur,
L'inhumain Fauory ſignale ſa fureur.
Inuiſible, il ſe meſle aux trouppes animées,
Fait voler, par les rangs, ſes torches allumées,
Approche d'Amaury les deteſtables feux,
Et reſpond, par cette ayde, à ſes horribles vœux.
Amaury, s'en armant, court vers les edifices,
Et veut, juſques ſur eux, eſtendre ſes ſupplices;
Les ſoldats, comme luy, s'arment d'ardens tiſons,
Et portent la rüine aux tremblantes maiſons.
La Nuit, par tant d'eclairs, ſent diſſiper ſes voiles,
Et, deuant leur rougeur, voit paſlir les eſtoilles;
Sous le nombre infiny de ces feux eclatans,
Le Camp paroiſt, ſans nombre, aux yeux des habitans.

Hors des murs eleués, & deuant chaque Porte,
Vn amas de logis de differente ſorte,
Regne, auec moins d'eclat que l'illuſtre Cité,
Et d'vn moins digne Peuple eſt en foule habité.
Ces Lieux, eſloignés d'elle, euſſent formé des Villes;
Pres d'elle, ils ne ſembloient que des bourgades viles;
Que de ruſtiques toits, conſtruits pour receuoir
L'Eſtranger, que ſa gloire attiroit à la voir.
Quand la foudre guerriere eclate ſur la France,
Contre ſes moindres coups, ils manquent de defenſe,
Munis de ſeuls gazons, ſans foßés, & ſans tours;
L'vſage des vieux Temps les a nommés Fauxbourgs.
Dans celuy que d'enhaut le magnifique Louure,
Sous luy, vers le Couchant, à ſa droitte deſcouure,
Les ſuperbes vainqueurs, par le Demon poußés,
Pour mettre tout en feu, marchent à pas preßés.
Amaury les conduit, & ſon profane exemple
Leur monſtre à n'eſpargner, edifice, ni temple;
De la voix, de la main, il leur marque les lieux,
Où la flamme s'attache, & penetre, le mieux.
Par les cloiſons, d'abord, on la voit ſe reſpandre,
De l'vne à l'autre, en ſuitte, aux ſoliues s'eſprendre,
Noircir les gros cheurons, les degrés aſſieger,
Petiller dans la tuille, & les combles ronger.
Enfin, & tout d'vn coup, forçant porte & feneſtre,
De mille petits feux vn grand feu vient à naiſtre,
Qui, parmy l'air obſcur, ſes boüillons agitant,
Renouuelle le jour au François combatant.

L'Anglois, saisi de peur, fuit le feu, qui le brusle,
Fuit le fer, qui le blesse, & vainement recule;
A peine est-il du feu, par la fuitte, eschappé,
Que, du fer, à l'instant, il se trouue frappé.
Ainsi lors qu'vn vieux Cerf, que l'ombre & le silence
Sembloient, sous vn taillis, cacher en assurance,
Par plus d'vn grand limier à grands abois poußé,
Est, du fort qui le couure, en la Plaine lancé;
L'espouuente le presse, &, quelque part qu'il aille,
L'image de la Mort le suit, & le trauaille;
Et, si la dent des Chiens ne le dechire pas,
Par le fer des Chasseurs, il reçoit le trespas.
Dans la terreur commune, vn seul plein de constance
Des plus fameux Heros egala la vaillance,
Et, pour quelques momens, d'vn front audacieux,
Put seruir de barriere au Camp victorieux.
L'vn des Chefs Hibernois, apres sa course faitte,
Auoit choisi ce lieu, pour derniere retraitte,
Et, dans ses foibles bras, autresfois triomphans,
Au defaut de leur Mere, eleuoit ses Enfans.
Cent lumineux flambeaux tombent sur sa demeure,
Ses petits il regarde, & de tendresse pleure;
Sa valeur se resueille, & ses sens refroidis
Reprennent la chaleur, dont ils brusloient jadis.
Sur sa porte il descend, sous sa cuirasse brille;
Sa pertuisane empoigne, & garde sa famille;
Le François, pour entrer, fait mille grands efforts;
De la pointe il l'arreste, & le tient au dehors.

Cent tisons, à l'instant, volent contre sa teste,
Encore que, sur luy, fonde, en vain, leur tempeste;
Mais, sous leur vol ardent, & leurs coups redoublés,
Il voit, plein de douleur, ses petits accablés.
Ses bien-aymés Enfans, s'embrasent à sa veüe;
Ce n'est pas le François, c'est ce feu qui le tüe;
Ce feu seul au trespas le porte, auec fureur,
Et seul, pour la clarté, luy donne de l'horreur.
Le barbare Destin sa richesse a rauie;
Il ne luy reste plus qu'vne imparfaitte vie;
Ce reste l'importune, & luy fait, dans la mort,
Chercher à s'affranchir des injures du Sort.
Il veut finir ses jours, & sa rage depite,
Parmy les boutefeux, soudain le precipite;
Dans leur flamme il se darde, &, de quatre grands coups,
En met quatre par terre, & les ebransle tous.
Le vaillant bataillon, deuant cette vaillance,
Par force, en plus d'vn lieu, trouble son ordonnance;
Amaury s'en irrite, &, d'vn bras furieux,
Luy lance vn des flambeaux, & l'esteint dans ses yeux.
Le Guerrier perd le jour; mais, bien que sans lumiere,
Il ne perd rien pourtant de sa vertu premiere;
Sa sensible douleur ayde à l'encourager,
Et son aueuglement luy cache le danger.
Le visage bruslé, les paupieres bruslantes,
Il court, sans but certain, aux brigades pressantes,
Par tout les fait tomber, sous son terrible choq,
Et semble, sous les traits, vn immobile roc.

En cercle, autour de luy, tout le Camp ſe ramaſſe,
Et renferme ſa gloire, en plus petit eſpace;
Vn ſeul homme, ſans veüe, occupe tout vn Camp,
Et ne peut ſe reſoudre à luy ceder le champ.
Comme vn fameux Taureau, dans la forte eſtacade,
Enceint de tous coſtés du Caualier Nomade,
Baiſſe l'horrible corne, & , d'vn puiſſant effort,
Porte, de tous coſtés, l'eſpouuente & la mort.
Il ſent, par mille dards, & par mille zagayes,
Son inuincible corps, ouuert de mille playes;
Mais, pour eſtre plus foible, il n'eſt pas moins vaillant,
Et, dans les abois meſme, eſt tousjours aſſaillant.
Enfin, ſa pertuiſane en deux parts eclatée
Abandonne, & trahit ſa valeur indontée;
Il ſent, à cette fois, approcher ſon deſtin,
Et ſe prepare à faire vne heroique fin.
Sur les pieds, il ſe plante, & , d'vn ferme langage;
Venés, Tigres, dit-il, acheuer voſtre ouurage;
Vous ne m'oſterés rien, par voſtre cruauté;
En m'oſtant mes Enfans, vous m'aués tout oſté.
De fleches & de feux, vne effroyable greſle,
Sur luy, de toutes parts, tombe, alors, peſle-meſle;
Il meurt, & de deux morts, par le fer, & le feu;
Comme ſi, pour l'abbattre, vn treſpas eſtoit peu.
Rien de luy ne demeure, & l'inſolente flamme
Se permet de paſſer, juſqu'aux biens de ſon ame;
Elle conſume encore vn Nom ſi glorieux,
Et le laiſſe ignorer aux Siecles curieux.

Apres ce grand exemple, il n'est rien qui resiste;
Le combat est infame, & la victoire triste;
L'honneur ne peut souffrir tant de lasches rigueurs;
La peine est aux vaincus, & la honte aux vainqueurs.
Nul n'eschappe à son sort; & tout sexe, & tout âge
Esprouue du François la fureur & la rage;
Tous y sont, sans pitié, sousmis egalement;
Mais l'Anglois s'y voit seul exposé justement.
Hors luy, tout autre endure vn injuste martyre;
Le Vieillard egorgé, dans les sanglots, expire;
La Vefue, sous le coup, perce l'air de ses cris,
Et la Sœur, en mourant, plaint ses Freres meurtris.
Pendant ce temps la Sainte a laissé, loin derriere,
Des Ennemis forcés la fragile barriere,
Et, contre vn gros de reste employant son effort,
Deuant elle le chasse, ou luy donne la mort.
Son cœur l'a, jusqu'au pont, presque seule, conduitte;
La terre icy luy manque, & borne sa poursuitte;
Elle voit les fossés conuertis en marais,
Et ne voit sur les murs, que canons, & que grais.
Là, se suspend son ame, & ne sçait que resoudre;
Son bras luy promet bien de mettre tout en poudre,
Et, d'vn peril si grand, ses belliqueux esprits,
Par ce qu'il a de beau, sont ardemment espris.
Mais sa raison luy dit, qu'encore qu'elle essuye
Des rocs & des boulets l'espouuentable pluye,
Qu'elle aille au pied des murs, qu'elle aille à leur sommet,
En vain, de les garder, seule, elle se promet.

Ainſi, quelques momens, douteuſe & balancée,
Elle voit, dans les airs, vne flamme elancée,
Parmy des tourbillons tenebreux & roulans,
En ondes, vers le Ciel, ſortir des toits bruſlans;
Et craint que, par le feu, dans l'amour du pillage,
Le François n'ait ſouffert quelque inſigne dommage.
Comme, quand vn Nocher, apres mille terreurs,
Voit, aueque le port, la fin de ſes erreurs;
S'il auient que le vent contraire à la marée
Du havre deſcouuert luy defende l'entrée;
Bien qu'il face, ſans fruit, mettre la voile bas,
Que, ſans fruit, ſur la rame, il laſſe tous les bras,
Sa barque, toutesfois, par cette reſiſtance,
Se ſuſpend ſur le flot, & s'y tient en balance;
Iuſqu'à ce que la vague, abandonnant le bord,
En haute mer l'entraiſne, & le priue du port.
Ainſi, dans le moment, que la forte Guerriere
Alloit, ſur le rempart, terminer ſa carriere,
Vn autre mouuement en ſon cœur excité
L'eſloigne, tout à coup, de la forte Cité.
D'vne ſoudaine peur, ſa grande ame eſt atteinte,
Et le courage, en elle, alors, cede à la crainte;
Elle quitte les murs, retourné ſur ſes pas,
Et voit regner, par tout, la flamme & le treſpas.
Par ces triſtes objets ſaintement attendrie,
Du Monarque des Cieux la Clemence elle prie
De moderer des ſiens la criminelle ardeur,
Et de leurs cruautés oublier la grandeur.

En priant elle pleure, & plus elle s'auance,
Et plus elle les voit aigrir leur violence,
S'abandonner, ſans bride, à tout genre de maux,
Aſſouuir, ſans pudeur, leurs appetits brutaux,
Pourſuyure le maſſacre, au milieu des ruïnes,
Et porter leur fureur, juſqu'aux choſes diuines,
Sans qu'en toute ſa route, à ſes humides yeux
S'offre rien que de noir, d'infame, & d'odieux.
Vn deſordre ſi grand, plus que deuant, la trouble;
Sa colere s'accroiſt, ſa douleur ſe redouble;
Elle veut s'eſcrier; mais ſon ſaiſiſſement
Eſtouffe ſa parole, en ce commencement.
Enfin, du puiſſant nœud, qui la langue luy ſerre,
Le depit la degage, &, d'vn ton de tonnerre;
Ceſſés, ceſſés, dit-elle, vn ſi dannable aſſaut;
C'eſt trop mal expier le meurtre du Heraut.
Le fer, alors, s'arreſte, & la flamme s'appaiſe;
Le feu, de tous coſtés, n'eſt plus que de la braiſe,
Et chacun, reuenu de ſon laſche tranſport,
Regarde, auec horreur, les reſtes de la Mort;
La Guerre forcenée y reconnoiſt ſes crimes,
Le regret ſuit la faute au cœur des magnanimes.
Amaury ſeulement, contre l'Anglois outré,
Sans eſtre, ainſi que tous, en luy-meſme rentré,
Fierement aux vaincus toute pitié refuſe,
Ioüit de ſa vengeance, & de ſon heur abuſe.
La Fille voit le Prince, & rehauſſant ſa voix;
Ah! Charles, luy dit-elle, ah! qu'eſt-ce que je vois?

Ah ! la punition est pire que l'injure ;
Nous auons violé les Droits de la Nature,
Et, contre les Lieux saints, nos trouppes ont commis
Vn forfait souhaitable, en nos seuls Ennemis.
Le Prince luy respond, Ce mal est sans remede ;
Mais la raison, enfin, au desordre succede ;
Le Camp n'est plus crüel, n'en veut plus qu'au butin,
Et peut estre employé, mesme auant le matin.
Les Enfers, repart-elle, & leurs noires Furies
L'ont rendu l'instrument de tant de barbaries ;
Son bras a fait ces maux, non pas sa volonté,
Et son feu, desormais, sera moins emporté.
Que de nuit, toutesfois, il attaque la Ville,
Il est trop perilleux, il est trop difficile ;
Et jamais des soldats de pillage chargés,
Ne furent sagement au combat engagés.
Non, si nous voulons vaincre, & vaincre en assurance,
Ne commettons qu'au jour le salut de la France ;
De ce haut point d'estime il ne faut pas tomber ;
Il faut gaigner Paris, & non le derober.
Que, sur ce mesme champ, repose donc l'Armée ;
Iusques à ce qu'au Ciel l'Aube soit rallumée ;
Nous la verrons, alors, s'eleuer au rempart,
Auec bien plus de gloire, & bien moins de hazard.
Le prudent Tanneguy loüe vn discours si sage,
Et, se tournant au Roy, poursuit, en ce langage ;
Cependant, auec soin, nous purgerons ces lieux
De tant de sang versé, par nos bras furieux.

En ſuitte nous irons, aux diuerſes brigades,
Marquer, par tout le mur, l'ordre des eſcalades;
Et, vers le ſeul endroit, pour la breche, arreſte,
On verra le canon des l'Aurore pointé.
Charles approuue tout, & ſoudain la trompette
Aux Regimens eſpars commande la retraitte;
Ils conſentent à peine au repos ordonné,
Bien que, juſqu'à trois fois, la trompette ait ſonné.
La Sainte les exhorte à moderer leur flamme;
L'eſpoir du lendemain met le calme en leur ame;
On diſtribüe aux vns des arcs & des carquois,
Les autres ſont munis de dards & de pauois,
Et l'on porte aux quartiers, pour monter aux courtines,
Des eſchelles ſans nombre, & des monts de faſſines.
En ſuitte, autour des feux, par la Plaine, allumés,
Mangent, deçà, delà, les ſoldats affamés;
Puis repoſent en paix, ſous les gardes placées,
Et rendent la vigueur à leurs forces laßees;
Tanneguy, dont les ſoins ne peuuent ſommeiller,
Trauaille, & fait, ſans ceſſe, en tous lieux, trauailler.
Le Camp, deuant le jour, la dure terre quitte,
Et l'attaque des murs, à grands cris, ſollicite;
Le ſoldat, de luy-meſme, accourt à ſon drappeau,
En tumulte s'y range, & ce tumulte eſt beau.
Par ordre, chaque trouppe à ſon poſte s'auance,
Pour vn ſi noble aſſaut, reſueille ſa vaillance,
Prepare du treſpas les diuers inſtrumens,
Bruſle d'impatience, & conte les momens.

Comme en ce froid Climat, qui s'approche de l'Ourse,
Quand on s'appreste à faire vne fameuse course,
Et que les pronts cheuaux, ardens & deschargés,
Sur vne mesme ligne, en ordre sont rangés;
Attendant le signal, ils rongent la barriere,
Forment vn lac d'escume, au front de la carriere,
Grattent le champ des pieds, &, comme s'animans,
Font retentir le Ciel d'aigus hannissemens.
Ainsi le Camp François, voyant l'heure prochaine,
Qui deuoit terminer cette guerre inhumaine,
Aux rempars asseruis se dispose à donner,
Et fait l'air, tout autonr, de ses cris resonner.
Vers le sombre Orient l'vn tourne sa paupiere,
Et haste du desir la tardiue lumiere;
L'autre, suyuant le Pole, obserue, par raison,
Combien l'Aube est encor, sous le noir horizon;
Presque tous, du regard, deuorent la courtine,
Tous iurent de Paris le sac & la rüine,
Et quelqu'vn, du penser preuenant ses exploits,
Mesme auant le combat, triomphe de l'Anglois.

FIN
DV DIXIESME LIVRE.





LA PVCELLE OV LA FRANCE DELIVREE

LIVRE ONZIESME.

TANDIS que, de la ſorte, à l'attaque on s'appreſte,
Betford, qui, ſur ſon chef, voit fondre la tempeſte,
Recueillant ſes eſprits, à l'abry des remparts,
Ramaſſe ſes guerriers, par la frayeur, eſpars.
Pour le faire ſans trouble, il veut qu'on chaſſe l'ombre,
Par vn jour emprunté de lumieres ſans nombre;
A leur brillant eclat cede l'obſcure nuit,
Et la confuſion, aueque elle, s'enfuit.

Cette illuſtre Cité, qui la France maiſtriſe,
Comme deſdaignant d'eſtre en peu de lieu compriſe,
D'vne Prouince à l'autre, eſtend ſon vaſte enclos,
Et de la claire Seine embraſſe les doux flots.
Ce Fleuue en deux la fend, &, pour troiſieſme Ville,
Luy meſme, en ſe fendant, forme, entre elles, vne Iſle,
Qui fut le vray Paris des Gaulois habité,
Et qui conſerue encor le ſurnom de Cité.
Elle vaut vn Empire, & ſa grandeur immenſe,
En ſeize regions, partage ſa puiſſance,
Et chacune, au beſoin, de ſes forts habitans,
Sans peine, arme & fournit trois mille combatans.
Tout quartier a ſa place, à ſa trouppe, aſſignée,
L'vne plus, l'autre moins, des Portes eſloignée;
Où s'aſſemblent les Corps en bataille rangés,
Pour les conduire aux murs, lors qu'ils ſont aſſiegés.
Betford, à qui ſa triſte & honteuſe deroute
Laiſſe de ſa fortune vn legitime doute,
Et qui craint que le Peuple, à ce coup repenty,
Ne vueille repaſſer au contraire Party;
Pour ſon propre ſalut, ſous ombre d'aſſiſtance,
Des altiers bouleuards donne aux ſiens la defenſe,
Et, loin de chaque porte, & du tour des foſſés,
Tient les paſles Bourgeois, auec art, diſpersés.
Seulement, de leur nombre, il choiſit vne bande,
Qu'il veut que l'vn des ſiens, ſous ſes ordres, commande;
Et luy commet le ſoin d'vn endroit eſcarté,
Où l'aſſaut du François eſt le moins redouté.

Puis courant & volant de terrace en terrace,
Où le plus, dans les cœurs, il remarque de glace,
Où le plus, dans les bras, il trouue de langueur,
Là, sa voix il desploye, auec plus de vigueur.
Compagnons, leur dit-il, dont la fougue indiscrette
S'imagina du crime, en ma sage retraitte,
Et qui, d'vn feu trop chaud vous sentant consumer,
Du nom de lasche fuitte osastes la nommer;
Reconnoissés le but de cette fausse fuitte,
Et joüissés du fruit de ma bonne conduitte;
Voyant vos Ennemis, par mon art, attirés,
Où si long-temps, en vain, je les ay desirés.
I'ay leur orgueil accreu, me feignant, sans courage;
Ils vous attaqueront, à leur desauantage;
Et, du haut de ces murs, vos moins robustes bras,
Aisement, aux plus forts donneront le trespas.
En ce lieu, du François l'imprudence amenée,
De Poitiers, d'Azincourt, aura la destinée;
Il marche audacieux, &, sans voir son danger,
Brutalement, par vous, se vient faire egorger.
Pour faire, à sa valeur, aussi foible qu'altiere,
Dans ces larges fossés, trouuer son cimetiere,
Roulés, par tout, sur luy, vos cailloux & vos grais,
Lancés, sur luy, par tout, & vos dards & vos traits,
Couurés ses bataillons, d'vn nüage de fleches,
D'vn visage assuré, presentés vous aux breches,
Attendés son assaut, & soustenés ses coups,
Quelque braue qu'il soit, Guerriers, il est à nous.

Puis au Peuple il ſe tourne, & luy tient ce langage;
Ce Charles, luy dit-il, ce reſte de carnage,
Qu'autresfois, parmy vous, vous ne puſtes ſouffrir,
Contre nous, à voſtre ayde, aujourd'huy vient s'offrir.
Mais voyés, quel ſecours vous offre l'Infidelle;
D'abord il remplit tout, d'vne flamme crüelle,
A ceux qu'il feint d'ayder il dechire le flanc,
Et les noye, en vn lac, qu'il forme de leur ſang.
Ah! vous connoiſſés trop le deſſein qui le meine;
Vous ne pouués douter de ſa rage inhumaine,
Ny qu'il n'ait, dans le cœur, profondement graué
Le maſſacre des ſiens, par vos mains, arriué.
De tant d'affreuſes morts, dans ſon ame implacable,
Il n'eſt aucun de vous qu'il n'eſtime coupable;
Comme ſes criminels, il vous regarde tous,
Et ſon courroux ardent n'a, pour objet, que vous.
Sur vos malheureux chefs, oyant gronder l'orage,
Dont de ce fier Tyran vous menace la rage,
A quels maſles efforts cet horrible danger
Ne doit point, contre luy, voſtre cœur obliger?
Allons donc vaillamment eſcarter la tempeſte,
Dont ſe promet ſon bras d'ecraſer voſtre teſte;
Allons ſauuer l'honneur, dont il veut vous priuer;
Allons vos biens, vos loix, & vos temples ſauuer.
Par ces mots ſi preſſans, & ſi pleins d'artifice,
Il anime au combat l'vne & l'autre milice,
Et, bien que, plus qu'aucun, il ſe ſente abatu,
Ne fait pas, ſur ſon front, lire moins de vertu.

Ainsi le Medecin, qu'vn accident funeste
Renferme en vn Palais attaqué de la peste,
Quoy qu'à son jugement le venin soit trop fort,
Et que tout ce qu'il voit luy parle de la mort;
Il offre aux infectés sa fidele assistance,
Flatte les moribonds, les repaist d'esperance,
Et, dans l'exces du mal, lors qu'il est deploré,
Dissimule sa peur, sous vn front assuré.
Talbot qui, de tout temps, en son ame hautaine,
Nourrissoit, pour Betford, vne jalouse haine,
Et, contre sa grandeur, hautement declaré,
Viuoit, aux yeux de tous, d'auec luy separé;
Languissant à Paris, depuis plus d'vne Lune,
Du succes de Patay maudissoit l'infortune,
Et de sa playe encor n'estoit pas bien remis,
Quand Betford s'y sauua, deuant ses Ennemis.
Sa honte eust satisfait vn moins noble courage;
Le genereux Talbot, loin d'en prendre auantage,
Suspendit, contre luy, ses vieux ressentimens,
Et sentit ses desdains, pour luy, moins vehemens.
Du Fauxbourg attaqué, sa supreme vaillance
Voulut, plus d'vne fois, embrasser la defense,
Voulut, plus d'vne fois, les flammes amortir;
Mais l'effroy de Betford ne le put consentir.
Mesprisant, par vertu, l'ordinaire loüange,
En cette occasion, seul aux murs il se range,
Et, comme independant, sans à rien s'obliger,
Se destine par tout, où sera le danger.

Le braue Lyonnel, au desſein de ſon Pere,
Dans le meſme Party, fait vn desſein contraire,
Craint, pour vn ſeul endroit, les effets du malheur,
Et, pour ce ſeul endroit, reſerue ſa valeur.
Il adoroit Marie, & ſon ardeur fidelle,
En ce peril commun, ne craignoit que pour elle;
Il l'y regardoit ſeule, & ſon bras redouté
Y combatoit pour elle, & non pour la Cité.
Quand, du Royal Deſert, en la Royale Ville,
Cette chaſte Beauté vint chercher ſon Aſyle,
L'ayant, plus que jamais, contemplée à loyſir,
Il en vit redoubler le feu de ſon deſir.
Sans Riual, ſans Ialoux, qui troublaſt ſa fortune,
Il vit, juſqu'à trois fois, renoueller la Lune;
Et, durant tout ce temps, ne paſſa point de jour,
Qu'il ne le ſignalaſt, par cent preuues d'amour.
Attiré par ces yeux, eſchauffé de leur flamme,
Il en fit deſormais tout l'objet de ſon ame;
Il fut tout à Marie, &, reuerant ſes loix,
Pour eſtre ſon Amant, oublia d'eſtre Anglois.
Rejetté, deſdaigné, ſans aucune eſperance,
Il l'ayma, toutesfois, auec perſeuerance;
Il cherit ſes rigueurs, & creut que le treſpas
Eſtoit vn mal plus doux, que de ne l'aymer pas.
De ſes yeux flamboyans les viues eſtincelles,
Autant que de Talbot les ſouffrances crüelles,
Auoient, en ce grand cœur, amoureux des hazards,
Engendré du meſpris, pour les faueurs de Mars.

S'il consent qu'à la guerre encore on le remeine,
C'est comme defenseur du Sejour de sa Reyne,
Du beau Sejour des Roys, du Palais eclatant,
Dont la garde est commise aux soins de l'Habitant.
Ce poste est le plus fort, & le moins honnorable;
A tout autre, pourtant, il le tient preferable;
Il regle son honneur, par son affection,
Et fait, de son amour, sa seule ambition.
Betford, dont tous les lieux desirent la presence,
Dans ses preparatifs, fait luire sa prudence;
Et, par tout, où du Camp se peut tourner l'effort,
Sous cent aspects diuers, il oppose la Mort.
Par tout, de l'Arsenal les poudres on charrie;
Sous vn faix si pesant, le charroy ploye & crie;
On ne voit que boulets, que dards, que traits, qu'espieux,
Qu'affusts desmesurés, & qu'enormes essieux.
De terre & de fumier on comble des barriques;
Aux creneaux abatus on redonne des briques;
L'huille sur les trepieds boüillonne en mille endroits;
Icy poussent les forts, là rangent les adroits;
Les enfans ont la hotte, & les vieillards la pelle;
A ce trauail encor les femmes on appelle,
Et, dans l'extremité d'vn danger si present,
Nul âge n'est oysif, nul sexe n'est exempt.
Ainsi, lors qu'vn essaim d'abeilles vigilantes,
Voit s'obscurcir le Ciel, sur ses ruches tremblantes,
Vn son triste & confus sort de ces logemens,
Qui fait retentir l'air de sourds bourdonnemens.

Les volans Citoyens, pour ſouſtenir l'orage,
De leurs toits creuaßés reparent le dommage,
Courent à chaque fente, & bouchent tous les trous;
Le labeur inquiët ſe partage entre tous.
L'aſſiegé, ſur le mur, precipite ſa taſche;
L'aſſiegeant, ſous le mur, trauaille ſans relaſche;
Deſormais tout eſt preſt, &, de chaque coſté,
L'on n'eſt plus retenu que par l'obſcurité.
Chacun des deux Partis, en diuerſe maniere,
L'Anglois & le François attendent la lumiere,
Dans la peur, dans l'eſpoir du grand euenement,
Par qui ſe doit finir vn ſi long mouuement.
Et des-ja, ſur le lit, où la Clarté ſommeille,
Le douteux Crepuſcule, & s'eſtend, & s'eſueille,
Et, d'abord foible & ſombre, en ſuitte paſliſſant,
Vient preparer la voye au Soleil renaiſſant.
Des-ja des moindres Feux les lampes infinies
Paroiſſent, dans le Ciel, eſteintes ou ternies;
Dans le profond des airs, les Aſtres les plus grands,
Ne jettent plus, des-ja, que des rayons mourans;
L'Aube naiſt, puis s'enfuit, par l'Aurore, chaßée;
Par le Soleil, enfin, l'Aurore eſt effacée;
Le Iour, d'vn jaune d'or, peint la crouppe des monts,
Et de perles, ſans nombre, emaille les vallons.
Par cent bouches d'airain, vne foudre ſubite
Pouſſe, alors, cent eclairs, vers le mur oppoſite;
Cent boulets embrasés, de cent lieux differens,
Volent, vers vn lieu meſme, à-l'enuy murmurans.

La

La terre, ſous les pieds, ſe meut à ces tempeſtes;
L'air, en cent lieux s'ouurant, ſiffle aigu ſur les teſtes;
Le Canonnier recharge, & , ſoudain repointant,
A redoubler ſes coups, ne perd pas vn inſtant.
Vn feu ſuccede à l'autre, & ſa pronte furie
Forme vn nüage eſpais, ſur chaque baterie;
D'vne obſcure vapeur, le Canon aueuglé,
Bien qu'il tire tousjours, n'a plus de but reglé.
Mais, des remparts batus, vne contraire foudre,
Au milieu du broüillards, que fait l'ardente poudre,
Confondant ſon tonnerre aueque ſon eclair,
Reſillonne, à grand bruit, les campagnes de l'air.
Entre les Canons ſeuls, durant vn long eſpace,
L'effroyable combat, des deux coſtés, ſe paſſe,
Et des-ja le haut mur, de mille coups ouuert,
Laiſſe du bouleuard le terrain deſcouuert;
Des-ja le bas du pan, qui reueſt la courtine,
Remplit le bas foßé, de ſa vaſte rüine;
Le terrain, d'heure en heure, affaiſſe ſa hauteur,
Et l'ouurage entrepris s'auance, auec lenteur.
Mais, enfin, le Canon, qui ſans ceſſe deſcharge,
Donne aux vœux du François vne breche aßés large,
Et pour y monter meſme, à force de grands coups,
En fait voir le panchant deſormais aßés doux.
Des Siecles precedens, la rude Architecture
Enfermoit les Cités, d'vne ſimple cloſture,
Et, contre la fureur des drappeaux aſſaillans,
Ignoroit le ſecours des angles & des flancs.

Paris, pour sa ceinture, en cet Age rustique
Gardoit, comme pour tout, l'ordonnance Gothique,
Et, par de creux fossés, & de hauts bouleuards,
Couuroit ses habitans des orages de Mars.
Du Tonnerre infernal la machine naissante
Estoit, encore alors, de carnage innocente;
Et, contre les seuls murs, l'Art encore imparfait
En auoit destiné le formidable effet.
La malice d'alors, moins qu'en ces temps subtile,
Ne rendoit point encor la valeur inutile,
Par les ressorts cachés, & les menus boulets
De la longue harquebuse, & des courts pistolets.
Quand les Chefs au combat engageoient les Armées,
On n'oyoit plus gronder ces bouches enflammées,
Et l'on n'auoit à craindre, au milieu des hazards,
Que les lances, les traits, les fleches, & les dards.
La Sainte, cependant, qui voit chaque brigade,
A grands cris, en tous lieux, demander l'escalade,
Et voit que, si son Roy tarde à les occuper,
Leur mutine chaleur les va faire eschapper;
S'escrie; O Compagnons, quelle fureur subite
A donner, auant l'ordre, ainsi vous precipite?
Quoy! ne sçauriés-vous donc vous contraindre vn moment?
Voulés-vous de l'assaut risquer l'euenement?
Voyés quelle est la breche, & jugés si, sans blasme,
On y peut exposer vostre imprudente flamme;
Deuant le temps venu, cette ardeur tesmoigner,
C'est perdre follement ce que l'on veut gaigner.

Permettés qu'aujourd'huy la guerriere science
De ce feu belliqueux regle la violence;
Le courage, ô François, ayde moins qu'il ne nuit,
Si, par le jugement, son effort n'est conduit.
Souffrés que la raison, par vn chemin facile,
Vous meine en seureté, dans la rebelle Ville.
La Sainte, auec ces mots, les croyant reprimer,
Ne fait que d'autant plus leur fureur animer.
Surprise d'vn transport, si fier, si redoutable,
Elle cede, vaincüe, à leur fougue indontable,
Et, ployant sous le joug de la Necessité,
Accorde aux bataillons le rempart souhaité.
Ainsi, lors que l'enceinte a renfermé la Beste,
Que chacun dans la Plaine à la courre s'apreste,
Et que le seur Limier, au Veneur satisfait,
Par ses abois, l'enseigne, & bande sur le trait;
Souuent des Chiens couplés la forte impatience
Du bras qui les retient maistrise la puissance,
Et contraint le Chasseur, bien que mal preparé,
De les souffrir donner, dans le fort desiré.
Plein de joye, à l'instant, chacun prend sa fassine;
Chacun, vers les fossés, à grands pas, s'achemine,
Et son fardeau leger, par ordre, y deschargeant,
Se monstre, en ce labeur, à-l'enuy diligent.
Des spacieux fossés des-ja la vaze humide,
Sous les faisseaux, se cache, & deuient plus solide;
Des-ja, sur les faisseaux, les Regimens espars
Vont appuyer l'eschelle, au front des bouleuards.

Des Archers, cependant, la valeureuse elite
Borde la contr'escarpe, & leurs cours facilite,
Et, voilant l'air serain d'vn nüage de traits,
Esloigne des creneaux le defenseur espais.
A la gauche du mur, que le Canon foudroye,
Où, du Couchant au Nord, doucement il se ploye,
Saintrailles, Barbazan, Vignoles, Rieux, Aymard,
Chacun, de suitte en suitte, entreprend le rempart.
René doit, apres eux, assaillir la courtine;
Archambauld prend l'attaque à cette autre voysine,
Et Dunois, vers l'endroit à la breche opposé,
Tient, plus ardent que tous, son assaut disposé.
La Guerriere est, sans poste, &, par tous, elle vole;
Par tout, à la mesme heure, on entend sa parole;
Elle a l'esprit à tout; à tout elle a les yeux;
Le Camp, auec plaisir, la remarque en tous lieux.
Au pied du Mont prochain, sur la verte prairie,
Charles fait plus d'vn gros de sa Cauallerie;
Reserue necessaire, & corps brillant & fort,
Destiné pour remede aux accidens du Sort.
Du fifre & du tambour les cadences grossieres,
Se meslent au concert des trompettes guerrieres;
Leur son enfle le cœur des moins braues soldats,
Et les met au dessus de la peur du trespas.
Chaque corps, d'vn temps mesme, aux murailles s'elance;
Chacun vers le sommet, d'vn pas ferme, s'auance;
Par l'Anglois vigoureux, à ce choq apresté,
Le vigoureux François est, par tout, rejetté.

A ceder aux efforts du belliqueux orage,
L'assaillant courageux voit forcer son courage;
L'vn, sur l'eschelon bas, meurt de gloire priué,
L'autre meurt glorieux, sur le haut arriué.
Tel, que renuerse vn grais, roulant sur plus d'vn homme,
Comme leur ennemy, de son poids les assomme;
Tel autre, son meurtrier, dans sa cheute, attirant,
Fait, par ses propres mains, sa vengeance, en mourant.
On ne voit que fracas, & d'armes, & d'eschelles;
Tout resonne de cris, & d'atteintes mortelles,
Les traits, les jauelots, les fleches, les cailloux,
Sans perdre vne mort seule, addressent tous leurs coups.
L'attaque, toutesfois, n'en deuient pas plus lente;
Soudain aux bouleuards l'escalade on replante.
Robert, sous Barbazan, y monte auec ardeur,
Et d'vn chemin si droit ne sent point la roideur.
Il soustient huit grands dards, sur vne ample rondache,
Qui, sous son espaisseur, à huit trespas le cache;
Suit, malgré tout, sa pointe, &, d'aise transporté,
Se flatte de l'espoir de prendre la Cité;
Quand le fort Villougby, dont ce poste est la garde,
De toute sa vigueur, son jauelot luy darde;
Du grand coup il trebuche, ouuert de part en part,
Et perd, en gemissant, la vie & le rempart.
Vers où Rieux à l'assaut sa fiere bande anime,
Geoffroy se guinde en l'air, & va jusqu'à la cime;
Quatre dards, contre luy, sont poussés à la fois,
Il les pare, &, du sien, repousse les Anglois.

A ſes coups, l'Ennemy plie, & prend l'eſpouuente;
Geoffroy ſaiſit le mur, d'vne main triomphante,
Tout preſt à le franchir, ſi Morton ſuruenu,
Au fort de ſon ardeur, n'euſt ſon cours retenu.
Morton leue le bras, &, d'vne lourde hache,
Du robuſte poignet vne main luy detache;
De l'autre il ſe racroche, & voit Morton ſoudain,
Auec le meſme fer, luy trancher l'autre main.
Les dents, tout luy manquant, dans les pierres il plante;
Mais perd la teſte encor, ſous la hache tranchante;
Le tronc, en ſang, retourne au François indigné;
Luy, des mains & des dents, garde le mur gaigné.
Au poſte d'Archambauld, le Candiot Thraſyle
Se fait remarquer ſeul, & s'eleue entre mille;
L'Anglois le charge en foule, & le repouſſe en bas;
Ce grand cœur, toutesfois, ne ſe rebute pas;
Soudain le defenſeur ſe le reuoit en teſte,
Et, fait d'en haut, ſur luy, retonner ſa tempeſte;
Il deſcend derechef, puis remonte à l'inſtant,
Et tout couuert de traits, de ſang tout degoutant,
Par le chemin de l'air, il ſe fait faire place,
Et, d'vn pied glorieux, va franchir la terrace;
Quand le braue Pembrok, tranſporté de douleur,
A l'effroyable aſpect d'vne telle valeur,
Contre ce ſeul Guerrier, pouſſe ſa trouppe entiere,
Et roule, ſur ſon front, la boüillante chaudiere,
L'huille qu'en mille lieux, ſur des trepieds ardens,
Tenoient, au bord du mur, les Ennemis prudens.

L'ondoyante liqueur, dans ses blessures, entre,
Luy penetre les os, & luy ronge le ventre;
A ce trespas horrible, on le voit succomber;
Mais il tient, long-temps, ferme, auant que de tomber.
Tel, quand, pleins de fureur, les Enfans de la Terre,
Aux Habitans du Ciel declarerent la guerre,
Et qu'Osse & Pelion, l'vn sur l'autre entassés,
Seruirent d'eschellons à leurs pas insensés;
Entre mille Geans, l'immense Briarée
S'alloit faire passage à la voute azurée,
Si, par vn foudre heureux, le Ciel presque emporté,
En terre, auec ses Monts, ne l'eust precipité.
Du valeureux François l'attaque vigoureuse,
Par tout egalement, se trouue malheureuse;
René, Poton, Aimard, s'obstinent vainement;
L'entreprise a, sous eux, le mesme euenement.
Dunois mesme, Dunois, ce Heros inuincible,
Qui jamais à son cœur n'a rien veu d'impossible,
Bien qu'il fust, dans la Ville, entré victorieux,
N'en esprouua pas moins le Sort injurieux.
Vers où dans vn marais, pres du bord de la Seine,
La Bastille commande, & la Ville, & la Plaine,
Et cache de son ombre, aux premiers feux du Iour,
L'Hostel, qui des vieux Roys fut le pompeux Sejour;
Ce Heros, à grands pas, jusqu'au fossé s'auance,
Et medite vn effort digne de sa vaillance;
Mais il voit qu'en ce lieu le limon du marais
S'estend plus qu'en nul autre, & mesme est plus espais.

De l'œil il le mesure, &, sans craindre l'orage,
Qui de traits & de dards, sur luy, verse vn nüage,
Employant tous les bras de ses vaillans drappeaux,
De roches & de troncs y roulent des monceaux.
Par vingt Guerriers choisis, chacun suyui de trente,
Dans le ferme bourbier, vingt eschelles il plante;
Le crochet mord la cime, & le piuot pointu
Oste au braue assaillant la peur d'estre abatu.
Par vingt endroits, alors, tous s'eleuent ensemble,
Et d'abord l'habitant, sur sa muraille, tremble;
D'vn cours, & si rapide, & si determiné,
Il se sent l'ame emeüe, & le cœur estonné.
Mais, l'exces du peril affoiblissant la crainte,
Par ses grais, par ses traits, il garde son enceinte;
Et l'on luy voit long-temps son destin balancer,
Sans ceder à l'assaut, & sans le repousser.
Enfin, les assaillans forcent sa resistance,
Et font, vers eux, du Sort incliner la balance;
Des-ja quatre d'entre eux ont franchy le rempart,
Et pressent l'habitant, par leur terrible dard.
Lyonnel qui, plus haut, combatoit auec gloire,
Voyant, là, les François proches de la victoire,
Vient à l'ayde des siens, &, boüillant de courroux,
Dans vn besoin si grand, suffit seul contre tous.
De ces quatre, d'abord, il purge la terrace;
Deux meurent à ses pieds, deux luy quittent la place,
Et, d'effroy demy-morts, roulent precipités,
Sur ceux mesmes qu'au sac ils auoient inuités.

Il va

Il va de là, par tout, &, par tout, on le treuue;
La valeur, en ſon bras, fait ſa derniere eſpreuue;
Il porte à chaque eſchelle vn aſſuré treſpas,
Et l'on ne voit de luy, que ſon fer & ſon bras.
Ainſi quand, ſur les Monts du Baltique riuage,
De Sarmates Chaſſeurs vne bande ſauuage
Anime ſes terriers, par vn barbare ſon,
A forcer, dans ſon trou, le dormeur Heriſſon.
A l'importun aboy de la meute preſſante,
Il reſueille, en ſurſaut, ſa vertu languiſſante,
Au bord du trou ſe monſtre, &, de mobiles traits,
Sur ſoy, dreſſe, contre eux, vn bataillon eſpais;
A l'ombre de ſes dards, ſa vaillance il aiguiſe,
Bleſſe loin, bleſſe pres, & jamais ne s'eſpuiſe;
Ses traits, par tout volans, ne laiſſent rien debout,
Et ſeul, ſans qu'on le voye, il fait teſte par tout.
Dunois qui, ſur le point d'acheuer ſa conqueſte,
Voit qu'vn Guerrier tout ſeul tous ſes Guerriers arreſte,
Enuie à ſa Vertu cet honneur eternel,
Et, ſi ce n'eſt Talbot, croit que c'eſt Lyonnel.
Comme digne de luy, ce danger le chatoüille;
D'vn Ennemy ſi noble il pretend la deſpoüille;
Fait redreſſer l'eſchelle, &, le premier monté,
Reconduit au rempart le François rejetté.
Lyonnel le voyant, &, preuoyant l'orage,
Recueille, en ce peril, ce qu'il a de courage,
Et, juſqu'au bord du mur, portant ſes viſtes pas,
Du glorieux Dunois medite le treſpas.

L'vn ſur le bois pliant, vers les creneaux, s'elance,
L'autre, ſur les creneaux, attend ferme en defenſe;
Et, le bras haut-leué, chacun cherche de l'œil,
Par où peut ſon Riual eſtre mis au cercueil.
Tous deux, d'vn meſme effort, en meſme inſtant ſe donnent,
Les armes, à tous deux, ſous les armes reſonnent,
Dunois voit, loin de luy, de ſon brillant armet,
Auec ſon grand pennache, emporter le ſommet;
Et, des lames d'acier de ſa forte cuiraſſe,
Lyonnel, pres de luy, voit ſemer la terrace.
Sans relaſche pourtant, ils redoublent leurs coups,
Deschargent leurs harnois de mailles & de clous,
Entament leurs plaſtrons de leurs moindres atteintes,
Et retirent de ſang leurs jauelines teintes.
D'vn pied ſeul, l'vn des deux, ſur l'eſchelle, tenant;
L'autre, de tout le corps, le mur abandonnant,
Ils combattent en l'air, &, dans cette poſture,
De leur eſtrange guerre, eſtonnent la Nature;
Chacun, d'ardeur egale, au combat s'animant,
Chacun à triompher penſant egalement.
Mais, deuant le ſoldat, l'habitant hors d'haleine
Ne pouuant plus tenir, qu'auec beaucoup de peine,
S'en alloit luy ceder, pour la ſeconde fois,
Et forcer Lyonnel de ceder à Dunois.
Quand le ſage Betford, qui, contre ſa creance,
Voit ce poſte attaqué, par la fleur de la France,
Y fait ſoudain voler deux drappeaux reſolus,
Entre tous les Anglois, pour ſes Gardes, eleus.

L'vn d'eux, ſur le rempart, les fugitifs ramaſſe,
Par la ſecrette porte, au foßé l'autre paſſe,
Et vient auec vn cry, non moins affreux que haut,
Fondre ſur le François, attentif à l'aſſaut.
La trouppe de Dunois, chargée à l'improuiſte,
Ou ne reſiſte point, ou foiblement reſiſte;
De haches & d'eſpieux les Rebelles munis
Vont vnis au combat, & combatent vnis.
Des-ja plus d'vne eſchelle, abbatüe ou tranchée,
D'hommes precipités a la terre jonchée;
Le Prince le deſcouure, &, l'attaque laiſſant,
Pour aſſiſter les ſiens, de l'eſchelle deſcend.
Du mur demy-conquis il ſuſpend l'eſcalade,
Et vers luy, de douleur, tourne vne fiere œillade;
Il n'en peut qu'à regret le faiſte abandonner,
Et, meſme en le quittant, y voudroit retourner.
Pour euiter, enfin, vne entiere desfaitte,
D'enhaut, ſur les vainqueurs, comme vn foudre, il ſe jette;
Les efforts de ſon bras, & le feu de ſes yeux
Rendent, comme ſes coups, ſes regards furieux.
A la cheute, aux eclats, de ce viuant orage,
Les valeureux Anglois perdent force & courage,
L'vn tombe, l'autre fuit, & douze des plus forts
A peine, en ſe ſerrant, ſouſtiennent ſes efforts.
Dunois victorieux les pouſſe de furie,
Sa redoutable main fait toute la turie;
L'Anglois, à petit nombre, en peu de temps, reduit,
A la ſecrette porte, à grands coups, eſt conduit.

Là, s'accroist la frayeur, & là, chacun, en foule,
Deuant le trait fatal, l'vn sur l'autre se roule,
Dunois heurte le Chef, & le couche estendu
Sur le seüil, vaillamment, mais en vain, defendu.
Puis, pardessus son corps, il passe dans la Ville;
Alors tombe la herse, & l'enferme entre mille;
Qui de pres, qui de loin, qui d'en haut, qui d'en bas,
Chacun egalement aspire à son trespas.
Vn nüage de traits l'enuironne & le couure;
Mais tousjours il s'auance, & le passage s'ouure,
Et, voyant tout ceder à son terrible dard,
Il repensoit à vaincre, & gaignoit le rempart;
Lors que de Lyonnel l'assistance implorée
Vint releuer l'espoir de la Ville eplorée;
Il est suyui des siens, &, sous son bras heureux,
Le Peuple intimidé redeuient genereux.
Dunois voit mille dards lancés, contre sa teste;
Il voit mille arcs, sur luy, descharger leur tempeste;
Il s'arreste par force, &, dans vn lieu preßé,
Malgré son puissant bras, demeure embaraßé.
Sous mille coups sonnans, sa cuirasse estincelle,
Le sang, à gros boüillons, de ses veines ruisselle,
La vigueur desormais vient à luy defaillir,
Toutesfois il resiste, & peut mesme assaillir.
Comme quand, où l'Afrique est la plus solitaire,
Dans le piege dreßé trebuche la Panthere,
Et que de ses aguets le Numide sorty,
A le braue animal, tout autour, inuesty;

De diuerſes couleurs ſa peau naguere peinte,
D'vne ſeule, de ſang, auſſi-toſt ſe voit teinte,
Les Mores, contre luy, ſe monſtrent inſolens,
Mais paliſſent, de crainte, à ſes moindres elans.
Ainſi du grand Dunois la vaillance indontable
Se rend, dans la mort meſme, aux Anglois redoutable;
Toutesfois Lyonnel ſes efforts redoublant,
De foibleſſe il chancelle, &, des genoux tremblant,
Sans eſpoir de reſſource, il va tomber par terre,
Et finir, en tombant, la moitié de la guerre;
Quand, ſur le dernier point de ce combat fatal,
Marie, à ſon ſecours, part du Sejour Royal,
Et vers luy s'auançant, d'vne courſe haſtiue,
Dans l'affreuſe meſlée, aſſés à temps arriue,
Pour empeſcher ſa cheute, & retenir le bras
Qui l'alloit abyſmer, dans la nuit du treſpas.
Malgré l'oubly crüel, & l'inconſtante flamme,
Dont il ſemble ternir la gloire de ſon ame,
Tout leger, tout barbare, & tout ingrat qu'il eſt,
Elle l'ayme tousjours, & tousjours il luy plaiſt.
A changer, comme luy, ſon exemple le porte;
Mais tout exemple eſt foible, où l'amour eſt ſi forte;
Rien de ce cher objet ne la peut deſvnir;
Elle s'en veut diſtraire, & ne peut l'obtenir.
Rigueur de mon Deſtin, Aſtre ennemy, dit-elle,
Qui fais que j'ayme vn homme, & meſme vn infidelle,
Eſpargne mon courage, eſpargne ma pudeur,
Et me laiſſe eſtouffer cette honteuſe ardeur.

Ne rens pas la Vertu, dans mon cœur, inutile;
Ah! c'estoit bien aßés que mon cœur trop facile,
Quand ce volage Amant ne brusloit que pour moy,
Eust agréé ses vœux, & fait cas de sa foy.
Maintenant que le sien nourrit d'autres pensées,
Qu'il a publiquement ses promesses faußées,
Quel attrait, plus puissant que sa legereté,
Le rend aymable encore à mon cœur enchanté?
Ma pudeur, mon courage, & ma haute naissance,
Veulent que le mespris punisse l'inconstance,
Veulent que ma raison, s'armant d'vn beau desdain,
De tout mon souuenir, bannisse l'Inhumain.
Toy seul, aueugle Sort, Sort remply d'injustice,
Tu veux que, sous sa loy, mon cœur souffre & languisse;
Tu le luy fais aymer, contre ses propres vœux,
Et le retiens tousjours, dans ces indignes nœuds.
Il a beau demander que le Ciel l'en deliure,
Beau connoistre son bien, & tascher de le suyure;
Par l'ordre impetüeux de la Fatalité,
Il se sent, malgré soy, vers son mal emporté.
En semblables discours, l'Amante infortunée
Accuse de son feu la dure Destinée,
Et, pour haïr Dunois, faisant vn vain effort,
Suit, mais suit à regret, le torrent de son Sort.
Ne le pouuant haïr, au moins, sage & discrette,
Elle tient, auec soin, sa passion secrette,
Et fait, par sa sagesse & sa discretion,
Qu'on la croit desormais libre de passion.

On croit que ſon amour par Dunois deſdaignée,
Contre luy, fortement à ſon ame indignée,
Qu'il eſt de ſa memoire, à jamais, effacé,
Et qu'à la Sainte Fille elle l'a tout laiſſé.
Ce ſentiment la flatte, & ſa triſte fortune
Trouue quelque douceur en cette erreur commune;
Sa pudeur s'en preuaut, & fait que ſon malheur
Accable ſon eſprit, d'vne moindre douleur.
Elle ſe dit alors; Trop heureuſe Marie,
Ioüis de la faueur de cette tromperie;
Taſche à vaincre ta flamme, ou, ſi tu ne le peux,
Vueille du moins couurir la honte de tes feux.
Aux regards des humains derobe ta foibleſſe,
Qu'ils ignorent ta playe, & le trait qui te bleſſe;
Sauue au moins l'apparence, & qu'on juge à te voir
Que l'Amour a, ſur toy, perdu tout ſon pouuoir.
Au feu qui la deuore elle fait violence;
Mais plus il eſt caché, plus il a de puiſſance;
La contrainte l'embraſe, & ſa pointe aiguiſant
Le luy fait reſſentir, plus aſpre, & plus cuyſant.
Cent deſſeins, jour & nuit, roulent dans ſa pensée,
Pour ramener Dunois à ſa priſon paſſée;
Cent moyens differens s'offrent à ſon eſprit;
Mais tous ont leurs defauts, & pas vn ne luy rit.
Son delicat honneur de rien ne ſe contente;
Elle trouue à redire à quoy qui ſe preſente,
Cent ſcrupules diuers la viennent agiter,
Et la peur de faillir luy fait tout rejetter.

Enfin, quand, sous ces murs, Charles vint à pareſtre,
Elle pria le Ciel de l'en rendre le maiſtre;
Et cherit leur danger, dans leur priſe eſperant
De tomber en partage à ſon cher Conquerant.
Tandis que, pour Dunois, ſa flamme la trauaille,
Et que de tous coſtés l'on monte à la muraille;
Voilà qu'vn cry ſoudain, auſſi confus que grand,
Diuertit ſa pensée, & ſon ame ſurprend.
Elle juge la Ville, à ce bruit, emportée,
Croit de ſes defenſeurs la vaillance dontée,
Et, redoutant alors ce qu'elle a deſiré,
Accuſe ſes ſouhaits de l'auoir procuré.
Sous ſon appartement ce bruit enfin s'arreſte;
Au balcon, effrayée, elle auance la teſte,
Et voit, ah! que voit-elle? elle voit ſon Dunois,
Qui, dans ſon ſang, baigné va rendre les abois.
Preſſée, à cet objet, d'vne douleur mortelle;
Que faittes-vous, crüels, ah! ceſſés, leur dit-elle;
Mais ſa foible clameur ſe perd, dans le grand bruit;
Elle s'esforce encore, & s'esforce, ſans fruit.
Moins on entend ſa voix, plus ſa peine s'augmente;
La mort de ſon Perfide à ſes yeux ſe preſente;
Sa pudeur luy defend de l'aller ſecourir;
Son amour luy defend de le laiſſer mourir.
L'vn veut qu'elle demeure, & l'autre veut qu'elle aille;
Son cœur, en ce moment, eſt vn champ de bataille,
Où ces deux paſſions, arbitres de ſon ſort,
Combattent pour reſoudre, ou ſa vie, ou ſa mort.

Sa

Sa ſcrupuleuſe honte, opposée à ſa flamme,
Pendant quelques momens, ſert de bride à ſon ame,
Puis, ſe laiſſe forcer, voyant leuer le bras,
Qui portoit au Volage vn aſſuré treſpas.
Par le large eſcallier, le tranſport qui l'agite,
A pas deſmeſurés, vers luy, la precipite;
Elle ſort du Palais, &, d'vn rapide cours,
En ce fatal inſtant, luy va donner ſecours.
Le Prince qui la voit, au milieu de la guerre,
Et ſent que, par le bras, ſa belle main le ſerre,
La prend pour ſon bon Ange, en ce beſoin dernier;
Rens-toy, dit-elle, Ingrat, & ſois mon priſonnier.
Puis, au fort Lyonnel, dont la valeur ſouſmiſe
Luy cede, auec reſpect, la gloire de ſa priſe;
Il eſt à moy, dit-elle, & nul, auec raiſon,
Ne me peut diſputer l'honneur de ſa priſon.
Lyonnel, des yeux ſeuls, reſpond à ce langage,
Qu'il enuie à Dunois ce bien-heureux ſeruage;
Et luy preſtant la main, dans l'exces de ſon mal,
Pour plaire à ſa Maiſtreſſe aſſiſte ſon Riual.
Pendant qu'ainſi, par tout, la vertu malheureuſe,
A l'eſcalade, en vain, ſe monſtre valeureuſe;
A la breche du mur, contre le fier Betford,
L'elite des ſoldats fait le plus grand effort.
L'œil de Charles preſent met le feu dans leurs ames;
La voix de la Pucelle en augmente les flammes;
Tous bruſlent de combattre, & ce double aiguillon
Pouſſe, vers la Cité, le premier bataillon.

Sur la vaze affermie, il marche pique basse,
Au pied du boulevard sans resistance passe,
Monte sur la rüine, &, d'vn front egalé,
S'auance, vers le haut du rempart eboulé.
L'Anglois, de son sommet, pour defense premiere,
Roule de mille grais la tempeste meurtriere;
Vn grais succede à l'autre, & trace le terrain;
On les veut arrester, mais on le veut en vain.
Sous leur enorme poids les piques herißées,
Iusques dans le talon, demeurent fracaßées,
Et les rocs, malgré tout, leur chemin poursuyuant,
Sous eux ne laissent rien d'entier ni de viuant.
Dans toute la longueur, de la cime à la base,
Le bataillon serré se dissipe & s'ecrase;
Ce n'est que froissemens de testes & de bras;
Tout, par vn mesme sort, souffre vn mesme trespas.
Sous l'effroyable cours d'vne gresle si dure,
L'assaillant est priué de l'humaine figure,
On ne voit que du sang, on ne voit point de morts;
Le harnois perd la forme, aussi bien que le corps.
Ainsi lors que du sein de la Terre enflammée,
Il s'eleue d'espics vne innombrable armée,
Et que, par vn vent frais agités mollement,
Ils semblent se darder contre le Firmament;
Si de l'air courroucé la guerriere tempeste
Vient, en cailloux de glace, eclater sur leur teste,
Ils retombent hachés, en morceaux si menus,
Qu'on cherche, en les voyant, ce qu'ils sont deuenus.

Mais, ſans emotion, la prudente Pucelle
Commande, pour l'aſſaut, vne trouppe nouuelle;
Ceux-cy vont moins preßés, & s'entre-ſeparans,
Donnent paſſage aux grais, par le jour de leurs rangs.
Auec peu de dommage, & d'vne marche pronte,
Le nouueau bataillon à la breche remonte;
Talbot, qu'en cet endroit appelle le danger,
Fait, à l'aſſaut changé, la defenſe changer.
Auant que, ſur le mur, le François ſe reſpande,
Il oppoſe à ſon cours vne nouuelle bande;
Le long bois ondoyant, deçà, delà, couché,
Par eux eſt, l'vn vers l'autre, à ſecouſſes laſché.
L'vn terracé d'vn coup, qu'vn bras nerueux luy tire,
Meurt ſous les pieds des ſiens, & ſans bleſſure expire,
L'autre percé tout outre, en rendant les abois,
Se ſouſtient, comme vif, ſur l'homicide bois.
L'Anglois, en ſe ſerrant, fait ferme à la defenſe,
Le François, en s'ouurant, à l'attaque s'auance;
Mais il s'auance à peine, &, ſes pas eleuant,
Souffre moins de l'Anglois, que du terrain mouuant.
Apres vn grand combat, l'inutile courage
Eſt contraint de ceder au trop grand auantage;
Par les Anglois vnis, les François eſcartés
De la penible breche enfin ſont rejettés.
Comme vn Mole conſtruit au deuant d'vn riuage,
Pour ſeruir de barriere aux aſſauts de l'orage,
Fait craindre ſa rüine aux paſles matelots,
Quand Neptune en courroux le bat de tous ſes flots.

Affermy toutesfois sur sa base solide,
Il soustient, sans bransler le choq du Camp liquide;
Et se moquant des flots, moins pressés que ses grais,
Les rejette en escume, escartés & desfaits.
De tant de vains efforts la Pucelle irritée,
Voulant, par vn dernier, voir la breche emportée,
Double son bataillon, &, sans perdre vn moment,
Contre l'Anglois vainqueur, le pousse viuement.
Par son ordre, à la teste, est son genereux Frere,
Rodolfe, au Camp François rendu depuis naguere,
Et, par les coups receus aux remparts de Gergeau,
Retenu longuement, sur les bords du tombeau.
Il n'a pas recouuré sa force toute entiere;
Mais il n'a rien perdu de son ardeur guerriere;
Pour chercher les perils, le cœur porte le corps,
Et, par luy, la foiblesse est propre aux grands efforts.
Il monte, où l'Ennemy luy presente serrees
De son bois ondoyant les pointes acerées;
Contre elles, d'vn pas viste, il s'esleue tousjours,
Et ce terrible objet haste mesme son cours.
La pertuisane au poin, d'vn mouuement rapide,
On le voit s'elancer dans le fer homicide,
S'y faire ample passage, & reduire l'Anglois
A defendre sa vie, en quittant le long bois.
Le François & l'Anglois, sans qu'aucun se rebute,
Desormais, corps à corps, & bras à bras, se lutte;
Le pied presse le pied, le front presse le front,
Et le sein, sur le sein, se meurtrit, & se rompt.

Mille cris languiſſans, mille voix douloureuſes,
Seleuent du milieu des bandes valeureuſes,
Et, dans le puiſſant choq des Partis eſchauffés,
Cent, des moins vigoureux, demeurent eſtouffes.
On les voit tous combattre, auec pareille gloire,
Et quelque temps, ſur eux, balance la victoire;
Mais aux François, enfin, elle alloit ſe donner,
Et ſur le bouleuard leurs trauaux couronner.
Quand le braue Talbot, juſqu'alors immobile,
Remarquant le danger de la tremblante Ville,
Les ſiens des--ja plians, & les murs des-ja pris,
En cette extremité, recueille ſes eſprits.
Il fond, parmy les rangs, il les ouure, il les perce,
Et tout le bataillon, deçà, delà, diſperſe;
Son bras tonne, & foudroye, &, par ſon fer brillant,
Moiſſonne, ſans pitié, la fleur de l'aſſaillant.
On le recharge en vain, & ſon ſort fauorable
A mille dards volans le rend inuulnerable;
L'Anglois eſpouuenté, par ſes faits, reprend cœur,
Et le cœur, par ſes faits, manque au François vainqueur.
Par eux, en vn moment, la Fortune ſe change;
L'aſſaillant renuersé retombe dans la fange,
Et, dans la fange encor, de traits perſecuté
Se voit, de plus d'vn coup, rauir à la clarté.
Le puiſſant la Baſtide, en cette vaze impure,
De ſa rare valeur trouue la ſepulture;
Le robuſte Guichard, & l'adroit Valentin,
Malgré tous leurs exploits, y bornent leur deſtin.

Là, perdent la lumiere, entre mille autres braues,
Oppede, Montaſtruc, Attagnan & Sarcaues;
Entre cent braues Chefs, Pardillac & Belfort,
Sur leurs morts Officiers, finiſſent, là, leur ſort.
Rodolfe, bien qu'armé d'vn courage ſupreme,
Par ce torrent funeſte, eſt emporté luy-meſme;
C'eſt en vain qu'il s'oppoſe à ſon flot courroucé,
Il roule, du rempart, au plus bas du foßé.
Ce deſaſtre nouueau, d'vne peine mortelle,
Vient encore ſerrer le cœur de la Pucelle;
Son viſage paſlit, & ſes yeux eclatans,
D'vn nüage ſoudain, ſe couurent quelque temps.
Aux Guerriers expirés le treſpas elle enuie,
Et voudroit, pour leur vie, auoir donné ſa vie;
L'exces de ſa douleur l'empeſche de parler;
Mais lors que, par la voix, elle peut l'exhaler;
C'eſt moy, dit-elle, ô Cieux! c'eſt ma laſche imprudence,
Qui ſeule a fait couſter tant de ſang à la France;
Et le crüel Anglois, pour perdre mes ſoldats,
N'a fait que me preſter ſon eſpée, & ſon bras.
Pourquoy, dans cet aſſaut, n'aller pas la premiere
Planter, ſur le rempart, la Royale banniere?
Ah! je m'aquitte mal de mon celeſte enuoy;
Ie dois payer pour eux, & non pas eux pour moy.
La Guerriere, en parlant, à l'attaque s'engage,
Plus puiſſante de corps, plus ferme de courage;
Le François craint pour elle, & triſtement la ſuit;
L'Anglois tremble à ſa veüe, & ſe juge deſtruit.

Elle marche à grands pas, & ses saintes furies
S'enflamment à l'aspect de ses trouppes meurtries;
Ses soldats, sa vengeance, à ses ardens regards
S'offrent de tous costés, volent de toutes parts.
Elle monte, & l'Anglois, sur elle, aueque rage,
De traits, de grais, de dards, verse vn espais nüage;
Son escu les reçoit, resiste à tous leurs coups,
Soustient toute la guerre, & fournit seul à tous.
Sans rallentir ses pas, ni tesmoigner de trouble,
Bien que l'orage affreux, sur elle, se redouble,
Au mur elle s'eleue, &, de son jauelot,
Entre tous les Anglois, choisit le seul Talbot.
Luy, qui la voit venir, sa puissance ramasse,
A la teste des siens, plein d'asseurance, passe,
Hausse sa jaueline, auance son pauois,
Et, sous luy, se derobe au jauelot François.
De loin, contre son chef, la vaillante Guerriere
Lance son jauelot, & tire la premiere;
Il vole, en brüissant, &, d'vn effort aisé,
Va fendre le pauois, à son vol opposé.
De la main de Talbot, la rondache emportée,
En deux egales parts, est en terre jettée,
Et le dard fort encor, de son coup mal-content,
Sur le proche gazon, s'enfonce, en tremblotant.
Talbot, voyant le dard suyui de la Pucelle,
Sans attendre son choq, marche trois pas, vers elle,
Et, de son puissant bras redoublant la vigueur,
Pousse sa jaueline, & tire droit au cœur.

Le fer, de haut en bas, glisse sur la cuirasse,
D'vne ligne de feu, legerement la trace,
Atteint la cuisse à plomb, l'ouure de part en part,
Et, d'vn ruisseau de sang, arrose le rempart.
Vn moment, toutesfois, la Sainte ne s'arreste;
Ferme, à la soustenir, son Ennemy s'appreste,
Prend le saint jauelot, non loin de la tombé,
Et, pour le lancer mieux, sur elle, est tout courbé.
D'vn violent effort, son fer propre il luy darde,
Et la main criminelle à sa gorge regarde;
L'Ange, qui la protege, en destourne l'effet;
Le coup fuit vers la plaine, & demeure imparfait.
Talbot, qui voit la Sainte à sa foudre eschapée,
Donne, de l'estomach, dans sa brillante espée;
Le corselet espais n'en peut estre enfoncé;
Il l'embrasse au temps mesme, & d'elle est embrassé.
Chacun aspire à vaincre, &, d'vne voix altiere;
Rens-toy, dit le Guerrier, rens-toy, dit la Guerriere;
Ils monstrent, en parlant, l'addresse de leurs corps,
Et, pour s'entr'ebransler, font mille grands efforts.
Dans la lutte mortelle, il n'est force ni ruse,
Dont, à son auantage, & l'vn, & l'autre n'vse;
Mais tousjours vainement; nul n'en est terracé;
Le sort des deux Estats se voit, là, balancé.
Cependant, par la rude & vigoureuse estrainte,
Le sang, à gros boüillons, sort du coup de la Sainte;
Sa force deuient foible, & son feu rallenty
La fait resoudre à prendre vn dangereux party.

Au

Au bord de la terrace, elle conduit la lutte,
Et fait faire à Talbot vne effroyable cheute;
Estroittement liés de jambes & de bras,
Du plus haut de la breche, ils tombent au plus bas.
L'ame du grand Talbot, d'vn tel saut est surprise;
Sur des monceaux de grais, en tombant, il se brise;
La Guerriere aisement se desfait de ses nœuds,
Et luy presse le front, de son fer lumineux.
Ainsi souuent l'Autour, dans la volante chasse,
Entreprend le Heron, sur les Monts de la Thrace,
Et tous deux à-l'enuy, plus pronts que des eclairs,
Montent à tire d'aile, & pointent dans les airs.
Le Heron a le bec, & l'Autour a la serre;
L'Autour prend le dessus, fond sur l'autre & s'enferre;
Et bien que du long bec il ait le flanc percé,
Il luy tient le long col de la serre pressé,
Long-temps, en cet estat, ils luttent dans la nüe;
Mais, enfin, à l'Autour la vigueur diminüe,
Il pousse en bas sa proye, &, la tenant dessous,
Luy va froisser le dos, sur vn mont de cailloux.
Talbot, par la douleur, est contraint de se rendre;
Rien, dit-elle, à ce coup ne t'en sçauroit defendre;
Lyonnel icy manque, icy manque la nuit;
Dans ta vieille prison, ton sort t'a reconduit.
Sauue-t'en, si tu peux. Aux siens elle le baille,
Et reprend le chemin de la haute muraille;
Mais son sang qui jalit, & qui coule tousjours,
La retient, & l'oblige à reprimer son cours.

Vers le fleuue prochain, seule elle se retire,
Desceint sa longue escharpe, en bandes la deschire,
Descouure sa blessure, &, d'vn cœur plus qu'humain,
En arrache le fer, auec sa propre main.
En suitte au flot courant les bords elle en nettoye,
Et, pour tout appareil, l'enferme dans la soye;
Les bandes, à l'entour, font cent diuers replis,
Et conseruent la vie aux vaisseaux desemplis.
Aussi-tost, à genoux, le Seigneur elle adore,
Dans ce pressant besoin, son assistance implore,
Et voit, à l'instant mesme, en globes radieux,
Descendre à son secours la Milice des Cieux.
Auec les Legions du grand Dieu des batailles,
En haste, elle retourne aux tremblantes murailles;
Son fer brille en sa main, d'vne affreuse clarté,
Et le tonnerre ardent n'est pas si redouté.
Betford, non sans effroy, sur la breche sanglante,
Auec tous ses Guerriers, contre elle, se presente,
Et de tout son esprit, & de tout son pouuoir,
Tasche de les resoudre à la bien receuoir.
D'autres grais plus pesans, il munit la terrace,
De troncs d'arbres couchés le haut en embarasse,
Recharge les canons, &, de tout preparé,
Contre elle, toutesfois, se tient mal assuré.
Les François, à l'aspect de la courtine horrible,
En estiment l'abord desormais impossible,
Iugent temerité de plus tenter l'assaut,
Fremissent, pour la Sainte, & l'en blasment tout haut.

Mais, I'iray, leur dit-elle, & je prendray la Ville;
Le Tres-haut, qui le veut, me le rendra facile;
Sans vous, j'ay, pour ſoldats au combat animés,
Du Monarque des Roys les eſcadrons armés.
Aux plus ſombres replis des magnanimes ames,
Parmy ce que le Ciel y reſpand de ſes flammes,
Le corps formé de glace, & l'eſprit de ſplendeur,
Aux regards des humains ſe cache la Pudeur.
Vn large voile blanc la couure toute entiere;
Elle baiſſe la veüe, elle craint la lumiere,
Et, quand elle eſt forcée à la voir quelquesfois,
Sa demarche eſt tremblante, & tremblante ſa voix.
Il n'eſt point de Vertu qui ſoit pure ſans elle;
Mais l'Honneur l'a, ſur tout, pour compagne eternelle;
C'eſt elle qui le garde, &, d'vn ton vigoureux,
Le reſueille, & l'excite aux actes genereux.
La Sainte ayant parlé, le François, en ſon ame,
Sent la froide Pudeur s'eleuer toute en flamme,
Et l'Honneur endormy, par elle, en ce moment,
Dans le ſein de chacun, ſort d'aſſoupiſſement.
Honteux de leur foibleſſe, Amador, la Paliſſe,
Pour ſeconder la Sainte, entrent dans cette lice;
Valpergue, Chaſteaubrun, Villandrade & Puyſeux,
Pour le faire à-l'enuy, s'y jettent apres eux.
Ils ſont ſuyuis d'Aymard, de Paumy, de Canede,
Et d'vn front eſtendu volent tous à ſon ayde;
Des bataillons troublés les plus braues ſoldats
La ſouſtiennent, comme eux, & marchent ſur leurs pas.

Elle, loin deuant tous, d'vn cœur inebranslable,
Remesure, à grands pas, la breche espouuentable,
Et, d'vn pied glorieux foulant l'aspre terrain,
Fait paslir les Anglois, de la peur de sa main.
Betford, par tout alors, fait joüer ses machines,
De cent Palais, sur elle, il pousse les rüines,
Et verse sur sa teste, auec l'huile & les grais,
Vne forest de dards, vn deluge de traits.
Mais, le secours des Cieux, preuenant leur atteinte,
D'vn mur de diamant, enuironne la Sainte;
Les feux, les dards, les rocs, sur sa teste, lancés,
Tombent, deçà, delà, rompus, ou repoussés.
Elle gaigne la cime, & d'vne force immense,
Eleuée au dessus de l'humaine puissance,
Heurte les rangs Anglois, & d'abord s'y fait jour;
Où se portent ses pas, tout s'escarte à-l'entour.
Dans vn cercle d'espieux l'Ennemy la renferme;
Mais rien, contre ses coups, ne sçauroit tenir ferme;
Le cercle se dissipe, ouuert de toutes parts;
Tous, deuant son bras seul, laissent tomber leurs dards.
Tel parut autresfois le grand Camp d'Assyrie,
Quand d'vn fer ondoyant, affamé de turie,
Contre ses escadrons, l'Ange Exterminateur
Fut de l'ire du Ciel l'horrible Executeur
D'armes & de soldats la terrace se jonche;
L'vn trebuche sous l'autre, & l'vn sur l'autre bronche;
Tout s'enfuit, & Betford, pour retenir leurs pas,
Luy-mesme employe, en vain, & la voix, & le bras.

Pres d'eux, contre la Sainte, il voit tout inutile;
Pour vn coup qu'elle donne, ils en ressentent mille;
La Milice du Ciel fait l'effort principal,
Et, dans tous leurs esprits, jette vn trouble fatal.
Elle, qui le connoist, de leur crainte profite,
Et, du haut du rempart, en bas les precipite;
Betford, dans ce desordre, à perir obstiné,
Est par eux, malgré luy, dans la Ville entraisné.
Chacun, qui çà, qui là, cherche à couurir sa teste,
Des eclats foudroyans d'vne telle tempeste;
La Fille monte, enfin, sur des piles de corps,
Ne voit plus d'ennemis, & ne voit que des morts.
Comme quand le Soleil, respandant sa lumiere
Du plus sublime point de sa vaste carriere,
Voit les sombres vapeurs, afin de l'obscurcir,
En tourbillons guerriers, sur son front, s'espaissir;
La Terre s'espouuente, & la Race mortelle
Craint, pour l'Astre du Iour, vne nuit eternelle;
Tant que, de tout son feu, les ombres assaillant,
Enfin, il en triomphe, & roule plus brillant.
Ainsi, plus que jamais la Pucelle eclatante
De tous, par sa valeur, ayant trompé l'attente,
Et de l'Anglois tonnant le nüage escarté,
Regne sur le sommet du bouleuart donté.
Les Cieux, dit-elle alors, ont gaigné la victoire;
Auancés, Compagnons; prenés part à leur gloire;
Voyés le fier Tyran, par leur foudre, destruit,
Et de leur Oeuure saint venés cueillir le fruit.

Elle leur parle ainſi, d'vne voix plus qu'humaine;
Le Camp voit le miracle, &, ne le croit qu'à peine;
Il ſent ſon cœur rauy d'aiſe & d'eſtonnement,
Et, ſur le mur conquis, monte rapidement.
Dans ce moment fatal, l'importune trompette,
D'vn effroyable ton, ſonne pour la retraitte;
Le François, d'vn tel ordre, à telle heure, ſurpris,
De courroux, & de peur, ſent troubler ſes eſprits.
La trompette redouble, & les bandes rappelle;
Ce ſon renouuellé leur trouble renouuelle,
Et, ce qui de tout point offuſque leur raiſon,
L'air retentit par tout, Trahiſon, Trahiſon.
A ce funeſte cry, tout ſe glace, & s'arreſte.
Mais quel vent dans le port emut cette tempeſte?
Quelle, ou rigueur des Cieux, ou ruſe des Enfers,
Fit retomber Paris, dans ſes antiques fers?

FIN

DE L'ONZIESME LIVRE.







LA PVCELLE OV LA FRANCE DELIVREE

LIVRE DOVZIESME.



ORS que Charles, armé de la nouuelle Foudre,
Mit du vaste Paris les terraces en poudre,
Et, par tant de hauts faits, & d'actes plus qu'humains,
Fut prest à le tirer des Estrangeres mains;
Le Prince tenebreux, qu'vne telle puissance
Du sort de ses Anglois mettoit en desfiance,
Caché dans le milieu d'vn tourbillon obscur,
Prit luy-mesme, par tout, la defense du mur.

A l'assaut general de la tremblante Ville,
Il rendit, en tous lieux, l'escalade inutile,
Et, lors que la Guerriere à la breche monta,
Plus que le fier Talbot il la luy disputa.
De toute sa fureur, & de toute sa rage,
Aydant & protegeant vn si braue courage,
Sur son large pauois, il consomma l'effort,
Du jauelot fatal qui luy portoit la mort.
Bref, dans le ferme espoir que la vaillante Sainte
Mourroit de son dard propre, à la seconde atteinte,
Il en guidoit le vol à son but destiné,
Si l'Angelique bras ne l'eust point destourné.
Mais voyant que le coup, d'vne fuitte soudaine,
Loin d'elle, par les airs, se va perdre en la plaine,
Renonçant à la force, & recourant à l'art,
Il fait, contre Amaury, voler le bruyant dard.
Vers son flanc il le dresse, &, brisant sa cuirasse,
Le perce d'outre en outre, & l'estend sur la place,
Puis en soldat se change, & va, du mesme pas,
Annoncer à Gillon ce malheureux trespas.
Ton Fils n'est plus, dit-il, & la brillante vie,
Par la Sorciere, enfin, luy vient d'estre rauie;
Le Camp, tesmoin du crime, en a fremy d'horreur.
Et finissant ces mots luy souffle sa fureur.
D'vn si funeste auis son ame est accablée,
Ses sens sont confondus, sa raison est troublée;
De douleur il s'enflamme, &, voulant eclater,
Au creux de ses poumons sent sa voix arrester.

Ses pieds, voulant courir, demeurent immobiles;
Ses yeux, voulant pleurer, ſont de larmes ſteriles;
Son front d'vn marbre blanc a la froide paſleur,
Et, dans ſon cœur ſaiſi, ſe glace la chaleur.
Apres vn long ſilence, il voit qu'on luy rapporte
Son Fils, non plus ſon Fils, mais ſa deſpoüille morte;
Voit le dard de la Sainte enfoncé dans ſon flanc,
Et voit de ſa bleſſure encor jalir le ſang.
La Nature opprimée, à cet affreux ſpectacle,
D'vn violent effort, ſurmonte tout obſtacle,
Et ſon mal outrageux, par la contrainte, aigry,
Luy fait pouſſer, alors, vn effroyable cry.
Ainſi quand le Veſuue, en ſes veines ſouffreuſes,
A conceu, par le vent, des flammes tenebreuſes,
Et que de tout ſon mont l'accablante eſpaiſſeur
L'empeſche d'exhaler leur fumeuſe noirceur;
S'il ſe joint à ſes feux vne flamme nouuelle,
Malgré l'enorme poids, ſon ſommet eſtincelle,
Et, par ſes rocs creuès, d'vn eclat vehement,
Enfin, donne paſſage à ſon embraſement.
Gillon baigne de pleurs ſon viſage farouche;
Sur le corps de ſon Fils il s'elance, & s'abouche;
Müet il le contemple, &, des bras le preſſant,
Laiſſe dire à ſes pleurs la douleur qu'il reſſent.
Sur l'vn de ſes genoux, enfin, il ſe redreſſe,
Et ces mots douloureux au paſle corps addreſſe.
Que vois-je, miſerable, eſt-ce toy, mon Enfant?
Ainſi, pres de ton Roy, te vois-je triomphant?

Ah ! Fils, dont la valeur à ton Pere inhumaine
Condanne sa vieillesse à cette horrible peine;
Si par moy tu vescus, si ton sang fut le mien,
Comment as-tu, sans moy, disposé de mon bien?
Ta rage à mon bonheur a trop porté d'enuie,
Rens moy mon sang, crüel, crüel, rens moy ma vie;
Mais, je nomme crüel celuy qui ne l'est pas;
Ie le suis, non pas toy ; j'ay causé ton trespas.
Ie sçauois le venin dont la Fille estoit pleine;
Ie sçauois de quels maux te menaçoit sa haine;
Ie sçauois à quel point ton courage irrité
Deuoit, contre toy-mesme, ayder sa cruauté.
Ie deuois te garder de ta propre vaillance;
Ton trespas est vn mal qu'a fait ma negligence;
La Nature & les Cieux t'auoient mis sous ma loy,
Et tu viurois encor, si j'eusse eu soin de toy.
I'ay donné lieu tout seul au Monstre sanguinaire,
De faire, contre toy, ce qu'il a voulu faire;
Amaury, je l'auoüe, & ma coupable erreur
Me donne de moy-mesme vne trop juste horreur.
Ma mort, dans vn instant, effacera mon crime;
La lumiere desplaist à l'esprit qui m'anime;
Il brusle de desir de se rejoindre à toy;
Il s'en va me quitter ; attens le, & le reçoy.
Charles, à qui la dure & sensible nouuelle
Venoit d'ouurir le sein, d'vne pointe mortelle,
Sur ce moment arriue, & Gillon l'auisant;
Ta Sainte, luy dit-il, te fait ce beau present.

C'est icy l'Ennemy qu'a donté sa puissance,
Au lieu du fier Tyran, qui t'vsurpe la France;
De la traistresse main l'ineuitable dard,
Là, comme tu le vois, percé de part en part.
Mais, au moins de son zele, au moins de son courage,
Vn si sanglant trespas est vn clair tesmoignage;
Non, il n'estoit point lasche, & ce sein mi-party
Donne à la calomnie vn trop vray dementy.
Des drappeaux assaillans il est mort à la teste;
Il est mort, des remparts ayant fait la conqueste;
Il est mort, par deuant, & mort victorieux;
Auroit-il pû, grand Roy, mourir plus glorieux?
Mais, sa mort est ensemble illustre & detestable,
De la haine des tiens c'est l'effet execrable;
Ce que n'a pû l'Anglois, par sa valeur, rompu,
Helas! par trahison, la Sorciere l'a pû.
Elle en veut à ta vie, & sa main criminelle
A commencé ton meurtre, en perçant ton Fidelle;
Elle va l'acheuer, espuisant de ton flanc
Tout ce qui s'y contient de magnanime sang.
Charles, le Ciel est juste, & punit qui l'offense;
Qui neglige sa grace esprouue sa vengeance;
Il t'auoit descouuert l'abysme, où tu tombois;
Ton sens opiniastre a mesprisé sa voix.
Quelque mal qu'aujourd'huy son courroux te suscite,
Crois-le tousjours moins grand que n'est ton demerite;
Et, parmy les rigueurs du plus aspre tourment,
Souffre, &, sans murmurer, croy souffrir justement.

D'vne Sorciere, ô Dieu, tu t'es fait vne Idole,
Tu t'es fait vne loy de ſa vaine parole;
Ta guerre eſt ſon ouurage, & ſes magiques faits
T'ont rendu, pour ta perte, ennemy de la Paix.
De ton aueuglement tu vois quelle eſt la ſuitte;
Tu vois où la Traiſtreſſe a ta gloire conduitte;
Ie la voy, contre toy, venir le bras leuè,
Et, par elle, du jour tu vas eſtre priué.
Grand Roy, fay, ſi tu peux, mentir ma prophetie;
Quant à moy, dont ce fer a la trame accourcie,
De mon Fils genereux je ſuy les nobles pas,
Et le vais auertir de ton proche treſpas.
Il acheue ces mots, à voix entrecoupée,
Des ombres de la Mort la paupiere occupée;
La force l'abandonne, & ſon crüel ennuy
Le fait, ſur ſon Fils mort, tomber mort, comme luy.
A ce tragique objet, à cette amere plainte,
Charles, d'vn trait fatal, ſentit ſon ame atteinte;
D'horreur, en tout ſon corps, tout ſon ſang ſe glaça,
Et ſon poil, ſur ſon front, d'horreur ſe heriſſa.
Au trouble, où l'a jetté ce diſcours lamentable,
Il croit de ce treſpas la Pucelle coupable,
Et le dard, qu'Amaury dans le flanc a receu,
Rend la choſe apparente à ſon eſprit deceu.
Puis, la premiere erreur attirant la derniere,
Il peut de trahiſon ſoupçonner la Guerriere;
Il peut s'imaginer que, pour ſuyure Betford,
Elle a quitté ſon Prince, & conſpiré ſa mort.

Le Demon l'aueuglant, par sa funeste haleine,
Il conçoit, pour la Fille, vne subite haine,
Redoute sa fureur, &, pour la destourner,
Fait, par tout, aussi-tost, la retraitte sonner.
Par son ordre, en cent lieux, cent trompettes bruyantes
Rappellent des remparts les trouppes combatantes;
A leur son tout s'arreste, & le son redoublé,
D'vn juste estonnement, laisse le Camp troublé.
De surprise & d'effroy, les trouppes sont müettes;
Vne voix de tonnerre, alors, suit les trompettes;
Trahison, dit la voix, & ce terrible son
A tous serre le cœur, & le change en glaçon.
L'espouuentable cry, coup sur coup, se redouble;
L'air, jusqu'au Firmament, s'en emeut & s'en trouble;
Les Chefs & les Soldats des deux Partis diuers,
D'vne frayeur commune, en tombent à l'enuers.
Satan, qui suit tousjours sa pointe criminelle,
Voulant des bouleuards retirer la Pucelle,
Poussa l'horrible cry, de ses ardens poumons,
Et, par luy, fit trembler les plaines & les monts.
Des Temples sourcilleux les tours en chancellerent,
De la vieille Cité les murs s'en ebranslerent,
Vers sa source, à grands flots, la Seine en rebroussa,
Et le Tertre voysin sa cime en abbaissa.
Par cet ordre estonnant, la Guerriere interditte
Du haut de la terrace en bas se precipite,
Renonce à la victoire, &, sans songer à soy,
Va, le fer à la main, au secours de son Roy.

Soldats, Amis, dit-elle, où donques eſt le Traiſtre?
Qui de vous le connoiſt? qui me le fait conneſtre?
Charles vit-il encore? Et ces mots finiſſant
Elle le voit, vers elle, à grands pas, s'auançant.
Elle l'entend qui crie; A moy, laſche, traiſtreſſe,
Viens terminer ton ſort, ſous ma main vengereſſe;
Par ce tranchant acier, bien que trop noblement,
Viens de tes trahiſons ſouffrir le chaſtiment.
A ces mots outrageux, le bras tombe à la Sainte;
Vne paſleur de mort, ſur ſon viſage, eſt peinte;
Sa raiſon s'eblouït, & ſon cœur abatu
Cherche, en luy, vainement, ſon antique vertu.
Tel demeure celuy, qu'vne foudre ſoudaine,
En tombant, a friſé du vent de ſon haleine;
De mouuement priué, priué de ſentiment,
Et d'vne demy-vie animé ſeulement.
Charles, qui voit la Sainte abbaiſſer ſon eſpée,
Bien que d'vn noir ombrage il ait l'ame occupée,
Sent ſon bras valeureux, par ſa gloire, forcé,
A retenir le coup, par ſa fureur, pouſsé.
Il luy dit, toutesfois; Va-t'en, Monſtre funeſte,
Va, chés les Ennemis, faire de la celeſte;
Va les perdre à leur tour, & remplir l'Vniuers
Des effets malheureux de tes crimes diuers.
Aſsés a parmy nous regné ton inſolence,
Aſsés ton artifice, aſsés ta violence;
Va-t'en, & de ma main n'attens point le treſpas;
Tu merites cent morts, mais tu ne mourras pas.

Ma

Ma colere, en ton ſang, ne peut eſtre aſſouuie,
Pour ta punition, je te laiſſe la vie;
Tu ſouffriras le jour, & , ſans voir le tombeau,
Tu ſeras à toy-meſme vn eternel bourreau.
Va, deliure mon Camp de ta peſte fatale;
Ceſſe de l'abuſer par ta ruſe infernale;
Ne couure plus tes ſorts, du ſacré nom des Cieux,
Et, de ton traiſtre aſpect, ne ſoüille plus nos yeux.
Des auant que le Prince euſt finy ce langage,
On vit l'air eſpaiſſy former vn gros nüage,
Dont le ſein tenebreux ne renferme, au dedans,
Que flamboyans eclairs, & que foudres ardens.
Et des-ja du tonnerre on entend le murmure;
Des-ja cent feux brillans percent la nüe obſcure;
Et chacun, du Tres-haut obſeruant la fureur,
Au Monarque l'impute, & blaſme ſon erreur.
La Sainte ſe reſueille, & voit Dieu qui s'appreſte
A lancer ſon grand dard ſur la Royale teſte;
A cette horrible veüe, elle tremble & fremit,
Et du fond de ſon cœur, pour le Prince, gemit.
Pour luy, forçant ſoudain la douleur qui l'oppreſſe,
Au Seigneur des Seigneurs ce diſcours elle addreſſe;
Clemence inepuiſable, Ocean de bonté,
Doux Iuge, qui connois l'humaine infirmité,
Qui preuiens le Pecheur par ta grace exceſſiue,
Et qui veux, non ſa mort, mais qu'il change, & qu'il viue;
Pardonne au jeune Roy le mal qu'il a commis,
Et garde ton courroux, pour tes ſeuls Ennemis.

Il a failly, grand Dieu, mais ſa faute eſt legere;
Il n'a fait que bannir vne ſimple Bergere,
Et ſon tranſport aueugle, eclatant contre moy,
N'a pas creu que le coup en rejaliſt ſur toy.
Ne fais point auorter le fruit de ta victoire;
Si ce n'eſt pas pour luy, que ce ſoit pour ta gloire;
I'ay promis de ma guerre vn bon euenement;
Ie l'ay fait en ton Nom, & par ton mandement.
Ne donne point matiere aux Peuples de la France,
De croire tes arreſts ſujets à l'inconſtance,
Et ne la donne point aux orgueilleux Anglois,
De te croire impuiſſant à maintenir tes loix.
La Sainte, de ſouſpirs, anime ce langage,
Et d'vn ruiſſeau de pleurs arroſe ſon viſage;
Mais le Ciel tousjours gronde, &, par les vaſtes airs,
Tousjours, de plus en plus, fait voler ſes eclairs.
Ainſi quand, ſous le coup d'vne rouge tempeſte,
Quelque Royal Palais ſent allumer ſon faiſte,
Et que le feu rongeant, de toutes parts ſemé,
En fait voir l'edifice à-demy conſumé;
L'eau, que, pour amortir la flamme qui l'embraſe,
Cent ſecourables mains verſent de plus d'vn vaſe,
Souuent, loin d'affoiblir ſa deuorante ardeur,
Du grand embraſement redouble la grandeur,
La Fille continüe; Ah! ta colere ardente,
Plus je croy l'adoucir, plus ſe rend vehemente;
Ton puiſſant bras ſe leue, &, deuenu moins doux,
S'en va, ſur le Monarque, appeſantir ſes coups.

A ton ire, ô Seigneur, pour vengeance, suffise
Que nous ayons perdu la muraille conquise,
Et que, par nostre erreur, ou par nostre forfait,
Ton Miracle acheué demeure sans effet.
Ne fay point ressentir au chef du grand Coupable,
De ton foudre allumé la pointe ineuitable;
Songe que ton honneur à son salut est joint,
Et qu'enfin cette Teste est celle de ton Oint.
Sur l'endroit le plus haut de la voute azurée,
Brille, entre mille feux, vne Nüe eclairée,
Affreux Lit de Iustice, où, ranimant les Corps,
Dieu s'en viendra juger les viuans & les Morts.
C'est là mesme qu'il sied, quand d'insignes offenses,
Sur les cœurs endurcis, attirent ses vengeances;
Et de là mesme encor, qu'il lance, auec horreur,
Les formidables traits de sa juste fureur.
Au son injurieux de la voix criminelle,
Qui fit l'indigne outrage à la Sainte Pucelle,
Embrasé de courroux, sur la Nüe, il monta,
Et son foudre enflammé vers le Prince jetta;
Mais Elle, au coup mortel opposant sa requeste,
Au milieu de la cheute arresta la tempeste;
Et, le courroux diuin par son zele forcé,
Rappella dans les Cieux le tonnerre lancé.
Soit, dit le Tout-puissant, je t'accorde qu'il viue,
Mais puis que de ton bras de-luy-mesme il se priue,
Qu'auec honte & mespris il t'esloigne de soy,
Que de trahison mesme il accuse ta foy;

Pour chastier l'Ingrat, & je veux, & j'ordonne
Qu'à son sens reprouué ta vertu l'abandonne,
Que l'Enfer, contre luy, puisse tout, fors la mort;
Que, pour se releuer, il face vn vain effort;
Que, malgré l'apparence, à la Fraude secrette
Il esprouue tousjours sa fortune sujette,
Et que plus il croira donter ses Ennemis,
Plus il soit prest de viure à leurs ordres sousmis.
Par la bouche des Vents, & la voix du Tonnerre,
Dans sa sainte fureur, Dieu s'explique à la Terre;
Le Camp, contre son Roy, le connoist irrité;
Mais la seule Pucelle entend sa volonté.
Les Cieux, qui dans leur cours, comme elle, l'entendirent,
A son ordre immuable, en tremblant, applaudirent;
Le Destin recueillit le Decret souuerain,
Et soudain le graua, sur l'eternel airain.
La Fille, sans remede, à partir obligée,
En tristesse profonde amerement plongée,
Les yeux enflés de pleurs, & le cœur de sanglots,
Part, au temps que le jour s'esteignoit dans les flots.
Rodolfe degagé du milieu de la fange,
Seul, tout bleßé qu'il est, aupres d'elle se range;
Et, l'esprit combatu de mille maux pressans,
Sur ses pas desolés, marche à pas languissans.
Mais le Camp des François, qui n'agit que par elle,
Et qui, pour sa valeur, brusle d'vn noble zele,
Ne la vit pas plustost, par le Prince, chasser,
Qu'au milieu de sa flamme il se sentit glacer;

Puis, peſant à loyſir la grandeur de l'injure,
Contre luy, de courroux, il s'enflamme & murmure;
Et dit, que cet outrage, ayant perdu Paris,
De leurs fameux exploits leur derobe le prix.
Oyant gronder aux Cieux la foudre eſpouuentable,
Il la croit voir tomber, ſur le chef du Coupable,
Et, bien qu'il n'ait au crime en rien participé,
Dans ſa punition, craint d'eſtre enueloppé.
La tenebreuſe Nuit, qui l'Vniuers embraſſe,
Des ſentimens mutins fauoriſe l'audace,
Et, d'vn trouble ſi grand, le Demon ſatisfait,
Pour l'Anglois, juſqu'au bout, en veut pouſſer l'effet.
Il ſe meſle aux ſoldats, &, d'vn aſpre langage,
A ſecoüer le joug excite leur courage,
Et, pour mieux reüſſir, du fier Arragonnois
Il prend la reſſemblance, & contrefait la voix.
Qu'attendons-nous, dit-il, au danger où nous ſommes,
François, non pas François, mais les moindres des hommes?
Qu'attendons-nous encor? que le Bras tout-puiſſant
Auec le criminel ecraſe l'innocent?
Sur nous, comme ſur luy, va tomber ſa tempeſte;
Mais, deuſt-elle en tombant, eſpargner noſtre teſte,
Pourrions-nous conſentir à ſuyure l'inhumain,
Qui vient de nous priuer de l'heroique main?
De cette main celeſte, à qui la triſte France
Alloit ce meſme jour deuoir ſa deliurance,
Et qui, par la vertu, nous menant à l'honneur,
Couronnoit nos exploits du ſupreme bonheur.

Pourrions-nous bien songer à seruir le barbare,
Qui pareil traittement à chacun nous prepare,
Qui ne voit rien d'aymable, à l'egal des flateurs,
Et qui n'est ennemy que de ses bienfacteurs?
Pour peu que desormais on tarde à se resoudre,
Les Cieux, aueque luy, nous reduiront en poudre,
Fuyons, fuyons, Soldats, & destournons de nous
L'ingratitude humaine, & le diuin courroux.
Parmy ces mots ardens, qu'en cent lieux il redouble,
Il leur souffle l'esprit de reuolte & de trouble,
Deçà, delà s'elance, &, courant deuant eux,
Par force, apres ses pas, traisne leurs pas douteux.
Mais, plus que le Demon, la Guerriere bannie,
Auec tant d'injustice, & tant d'ignominie,
Les trouble, les reuolte, & contraint leurs esprits
D'abandonner le Prince, auec rage & mespris.
Chacun part, & partant, contre luy, s'entr'anime;
La Nuit, tousjours plus noire, ayde à couurir leur crime,
Et, pour les ramener au chemin du deuoir,
Leurs Chefs joignent, en vain, l'artifice au pouuoir.
Villandrade, Archambauld, Rieux, Coulouces, Vignoles,
En vain, à les flatter, consomment leurs paroles,
En vain, pour les forcer, ont les armes au poin;
Leur rage est plus puissante, & les emporte au loin.
Ainsi quand le Pilote est frappé du tonnerre,
Si le vaisseau qui roule, &, par les vagues erre,
Monstrant aux Aquilons, ou la pouppe, ou le flanc,
Heurte de tout son poids, sur la creste d'vn banc;

Du choq impetüeux la haute masse tremble,
Et de son vaste corps les membres desassemble;
Les matelots, en vain, espars de tous costés,
Taschent d'en retenir les morceaux eclatés;
L'impitoyable vent, joint à l'onde barbare,
Malgré tous leurs efforts, par force les separe,
Et, sur les flots chenus, en differens climats,
Par l'immense Ocean, disperse ses eclats.
Charles, bien que son Camp au besoin l'abandonne,
Bien que, sans fin, le Ciel, sur luy, tonne & retonne,
Contre le Ciel s'obstine, &, plustost que partir,
A tomber, dans les fers, peut mesme consentir.
Qu'ils partent, dit le Prince, & que la France voye
Que Betford, par leur fuitte, enfin m'a veu sa proye;
Ie n'en suis point en peine, & n'ay que du mespris,
Pour le foible secours de ces lasches esprits.
C'est assés de mon bras, assés de mon courage,
Pour obliger ma Ville à me rendre humble hommage;
Ie veux seul, sur ces murs, monter victorieux,
Et, s'il m'y faut mourir, j'y mourray glorieux.
Barbazan, qui suruient, parle en la mesme sorte,
Et, par son propre exemple, à se perdre l'exhorte;
Tanneguy veut qu'il parte, &, d'vn ton vehement,
Saintrailles, comme luy, presse son partement.
Charles, opiniastre, à leurs conseils resiste;
L'ame des deux Guerriers en est confuse & triste;
Ils rechargent pourtant, mais c'est tousjours en vain;
Pour ceder, ou flechir, son cœur est trop hautain.

Enfin, cent autres Chefs accourent, hors d'haleine,
L'auertir qu'ils ont pris vne inutile peine,
Que tout s'est dissipé, qu'il n'a plus de soldats,
Et qu'il voit, en eux seuls, tout ce qu'il a de bras.
Puis chacun, d'vne voix, à partir le conuie,
S'il ayme son honneur, s'il veut sauuer sa vie;
Luy monstre l'Anglois proche, & dit qu'en ce malheur
Il faut, pour son salut, oublier sa valeur.
Tanneguy l'enuisage, &, craignant sa response,
Auec authorité, cet arrest luy prononce;
Il le faut, luy dit-il; il y va de ton bien;
Pour ce coup, ton pouuoir reconnoistra le mien.
Puis il luy prend la bride, & la trouppe fidelle
Autour de luy s'amasse, & l'entraisne auec elle;
Ainsi, pour son salut, Charles violenté
Malgré luy, par les siens, est mis en seureté.
Le Soldat cependant, à la faueur de l'ombre,
S'escarte, se desbande, & ne fait plus de nombre;
Des remparts il s'esloigne, &, desormais sans bruit,
Tire, à pas incertains, où le Sort le conduit.
Les vns passent la Marne, & les autres la Seine;
L'Oise, dans tout son cours, en voit sa riue pleine;
Le Camp, qui n'est plus Camp, deserteur de son Roy,
Par tout, porte sa honte, & son manque de foy.
Ce fut, alors qu'enflé d'vne arrogante gloire,
Le Prince des Enfers celebra sa victoire,
Et qu'ayant vn succes conforme à son desir
Il fut, dans ses tourmens, capable de plaisir.

Toy

Toy ſeul, ô Barbazan, vaillant ou temeraire,
Ne pus monſtrer le dos à l'heureux Aduerſaire,
Et, bien que ton deſſein euſt vn funeſte effet,
Tu rendis du Demon le triomphe imparfait.
Tu gardas, ſeul, ton poſte, &, contre l'Angleterre,
Tu creus ſuffire ſeul, pour acheuer la guerre,
Fus ſeul toute l'Armée, &, d'vn eſprit vainqueur,
Vis l'immenſe Paris plus petit que ton cœur.
Ainſi quand, ſur vn Mont de la Romaine terre,
L'immortelle Famille, au Maiſtre du Tonnerre,
Par crainte, ou par deuoir, ceda l'auguſte lieu
Deſtiné pour demeure à ce ſupreme Dieu;
Entre les moindres Dieux, l'inebranſlable Terme
Seul, contre Iupiter, oſa bien tenir ferme,
Et, ſans que de ſa place on le puſt deloger,
Auec le Roy des Cieux, ſon Temple partager.
Cependant la Pucelle en ſes larmes plongée,
Languiſſante de corps, d'ame decouragée,
Traiſne ſes pas confus, dans les champs obſcurcis,
Et, par ces triſtes mots, eſuente ſes ſoucis.
Falloit-il donc, Seigneur, pour ma ſeule vengeance,
Retenir, dans les fers, la miſerable France?
Falloit-il que ſes maux viſſent ton ſaint arreſt
Manquer de fermeté, pour mon ſeul intereſt?
Falloit-il qu'vne ſimple & vile creature,
Pour n'auoir enduré qu'vne legere injure,
Quand les Vſurpateurs s'en alloient deſconfits,
Attiraſt ton courroux, ſur l'Aiſné de tes Fils?

Mais c'est trop presumer, de croire que sa teste
Pour mon seul interest, attire ta tempeste;
Deuant tes saints regards mon interest n'est rien;
Si ton ire s'emeut, ce n'est que pour le tien.
Par l'equitable exces de ce rude supplice,
A toy, non pas à moy, tu veux faire justice;
Aussi, dans les effets de ton aspre courroux,
Ie ne t'ose prier de te monstrer plus doux.
Si toutesfois, Seigneur, ce courroux si terrible
Ne croyoit point du Roy l'offense irremissible;
Si, par mes humbles vœux, il pouuoit s'allentir;
S'il se pouuoit calmer, par vn vray repentir;
I'offre de ramener, ô Majesté clemente,
A ton sacré troupeau cette brebis errante,
Et luy faire adoucir ton ardente fureur,
Par vn amendement egal à son erreur.
Alors, parmy le bruit des foudres enflammées,
Elle entend eclater ses voix accoustumées;
Voix douces autresfois, mais qui sont maintenant,
Par leur seuerité, dignes du Dieu tonnant.
Elle reprend; O Voix, ô mes celestes Guides,
Les ordres de là haut sont-ils donc si rigides?
Quoy! me commandés-vous d'oublier mon enuoy,
Et, dans l'aueuglement, laisser perir mon Roy?
Doit-il, par cent combats, auoir vaincu l'orage,
Pour venir faire au port vn si triste naufrage?
Par ma priere, au moins, ne peut-il euiter
Le foudre que, sur luy, je voy prest d'eclater?

Ie cede, ô Tout-puiſſant, ta volonté ſoit faitte;
Rens la foible Bergere à ſa foible Houlette;
Ie te rens ce harnois, bien que non ſans regret;
Et, malgré mon deſir, j'obſerue ton Decret.
Où du vaſte Paris ſe rapproche la Seine,
S'eleue vers les Cieux, au milieu de la Plaine,
Des Temples renommés le Temple le plus beau,
A l'Apoſtre François erigé pour Tombeau.
C'eſt l'Edifice ſaint, qui par ſon Preſtre, donne
Au front des nouueaux Roys la Royale Couronne;
C'eſt luy, qui les reçoit, quand leurs illuſtres jours,
Par l'eternelle nuit, ſentent borner leur cours.
Là, s'honnore le Saint, qu'on inuoque aux batailles;
Là, cent drappeaux conquis ſont pendus aux murailles,
Et, par tout le dedans, ne laiſſent aucuns lieux,
Qu'ombragés des teſmoins d'vn combat glorieux.
Pres la Maiſon ſacrée, &, ſous ſa haute maſſe,
Vn nombre de maiſons en Cité ſe ramaſſe,
Qui, ceinte d'vn bas mur, & d'vn marais bourbeux,
De l'Apoſtre François porte le nom fameux.
Le long du court chemin de l'vne à l'autre Ville,
Sept Obeliſques droits font vne droitte file,
Et, d'vn eſpace egal, l'vn de l'autre diſtans,
A l'œil des voyageurs s'offrent, de temps en temps.
Là, ſi le bruit commun peut tenir lieu d'hiſtoire,
Furent les repoſoirs du Martyr plein de gloire,
Quand ſon chef abatu, par des bras inhumains,
Fut porté, dans la tombe, auec ſes propres mains.

Sous le dernier de tous, en acheuant ſa plainte,
Vers les murs du Martyr, ſe rencontre la Sainte,
Et, tout proche, deſcouure vn vieux cheſne eteſté,
Pour faire ombre au Portail, autresfois là planté.
Aux flammes des eclairs, dont l'horreur continue,
Elle apperçoit le tronc, auec ſa teſte nüe,
Et ſans deliberer, luy conſigne, auſſi-toſt,
De ſon noble harnois le precieux depoſt.
D'vne tremblante main, elle ſe le detache;
Sous ſon grand corſelet, le corps de l'arbre cache;
Pend ſes deux grands braçards, d'vn & d'autre coſté,
Et tient ſon grand pauois, ſur le dos, rejetté.
Puis, du brillant armet, qu'appeſantit ſa creſte,
Le tronc enorgueilly ſe ſent charger la teſte,
Et reçoit ſur le tout, en eſcharpe pendant,
Le terrible fardeau du coutelas ardent
Enfin du grand poignard, que de pleurs elle laue,
Sur l'eſcorce du tronc, ces termes elle graue;
LA MOVRANTE PVCELLE, APRES SON VAIN ASSAVT,
CONSACRE CE TROPHÉE A L'HONNEVR DV TRES-HAVT.
Au pied du ſaint trophée alors elle s'incline,
Et parle, en cette ſorte, à l'Eſſence diuine;
I'adore, ô Tout-puiſſant, la rigueur de ta loy,
Et laiſſe à ta Iuſtice ordonner de mon Roy.
Pour ſon bien deſormais, ie n'ay plus que des larmes;
Ie depoſe ma force, en depoſant ces armes;

Mon bras n'eſt plus ton bras, & ma tonnante voix
Ne fera plus fremir les rebelles Anglois.
Si pour te ſatisfaire, il en faut dauantage,
S'il faut, auec mon ſang, reparer ton outrage,
S'il ne peut s'expier que par mon ſeul treſpas,
Vienne encore la mort, ie ne la fuiray pas.
Mais, ſi de mes trauaux tu me dois recompenſe,
Si j'ay droit d'eſperer en ta ſainte Clemence;
Puis qu'il m'eſt defendu, par tes ſeueres loix,
D'employer cette eſpée, & porter ce harnois;
Vueille du moins, Seigneur, que ces armes fatáles
Soient l'eternel effroy des armes infernales,
Que, par leur ſeul effort, l'Anglois ſoit abbatu,
Et que le François vainque, en leur ſeule vertu.
Elle acheue ces mots, & le Ciel, qui l'exauce,
Soudain, mais lentement, s'eclaircit & ſe hauſſe,
Murmure ſans fureur, enfin, calme ſon bruit,
Et rend, au lieu d'eclairs, les Aſtres à la nuit.
En ſuitte, vers l'endroit, d'où ſe leue l'Aurore,
Le bleu du Firmament, de rouge ſe colore,
Et forme vn court Soleil, dont le front radieux
Lance vn trait de clarté, ſur le tronc glorieux.
Sous le brillant eclat de ces flammes heureuſes,
Les armes, tout à coup, deuiennent lumineuſes;
Deuant leurs rayons d'or, l'ombre fuit à l'entour;
Et ce lieu, deſormais, ne connoiſt que le jour.
Que je meure à preſent, dit alors la Guerriere,
Sans peine & ſans regret, je perdray la lumiere;

Ie reuere ta loy, je benis ta bonté;
Soit faite en moy, Seigneur, ta ſainte volonté.
Là, s'arreſtent ſes pleurs, & là, ſa plainte ceſſe;
Le miracle euident amoindrit ſa triſteſſe;
Bien que l'air ſoit obſcur, à l'inſtant elle part,
Et remet ſa conduitte à celle du hazard.
A la France, à ſon Prince, à ſoy-meſme rauie,
Elle marche, à pas lents, de ſon Frere ſuyuie;
Sans rien dire, elle va, le cœur plein de ſoucy,
Et ſon Frere affligé va, ſans rien dire, auſſy.
Le Demon, dont la rage à la perdre obſtinée
De la Terre & des Cieux la voit abandonnée,
Fait, ſur ſa vie, encore vn dannable deſſein,
Et croit, plus que jamais, ne le pas faire en vain.
Il l'obſerue, il la ſuit, il vole ſur ſa teſte;
Auec elle il s'auance, auec elle il s'arreſte,
Et, ſans la quitter plus, n'attend plus que le temps
D'accomplir ſon projet, & voir ſes vœux contens.
C'eſt ainſi qu'vn Vautour, amoureux du carnage,
De deux Camps ennemis obſeruant le paſſage,
Quitte le coupeau vert d'vn pin deſmeſuré,
Où long-temps, ſans paſture, il eſtoit demeuré;
Suſpendu, dans les airs, ſur l'vne & l'autre Armée,
Il les ſuit nuit & jour, d'vne rage animée,
Bruſle, s'impatiente, & famelique attend,
Du maſſacre preueu l'eſpouuentable inſtant.
A ſes vœux criminels la Fortune propice
Pouſſant la Fille errante au dernier precipice,

D'vn insensible cours, la meine au Bois obscur,
Qui du Royal Compiegne enuironne le mur.
Vne vaste Forest, en ce coin de la France,
Sous ses rameaux touffus, cache vne Terre immense,
Où l'Oeil de l'Vniuers, du plus haut de son tour,
N'a jamais fait passer la lumiere du Iour.
Ses gros troncs cheuelus, en grandeur admirables,
Ne semblent pas des Ifs, des Faux, ni des Erables,
Mais de nouueaux Geans, qui, contraires aux vieux,
Opposent leurs grands bras à la cheute des Cieux.
Sous leur fueillage espais, des racines bossües
Rampent de tous costés, dans les routes moussües,
Et, non moins par leurs nœuds, que par leur dureté,
Remplissent le chemin d'horreur & d'aspreté.
Le fonds est inegal, &, d'espace en espace,
Vn vallon tournoyant, vne colline basse,
De sourcilleux rochers, & d'escumeux torrens,
Y repaissent les yeux d'objets tout differens.
Auec les vistes Cerfs, les Sangliers solitaires
Ont tousjours, dans ces forts, leurs tranquilles repaires,
Et les Cheureuls legers, sous leur sombre espaisseur,
Lors qu'ils sont poursuyuis, se moquent du Chasseur.
En ce noble Desert la Pucelle arriuée,
Et, sur le Firmament, par son zele, eleuée,
Prend à desdain la Terre, & pour s'en detacher
Dans le plus creux du Bois, resout de se cacher.
Icy, dit-elle alors, ta carriere est finie;
Affranchis-toy du Monde, & de sa tyrannie;

Desormais le suyuant, tu ne peux que perir,
Tu vescus autresfois, tu n'as plus qu'à mourir.
Du reste de tes jours fais vn saint sacrifice
Au pied des saints Autels du Soleil de Iustice,
Et, ne t'arrestant plus qu'aux merueilles des Cieux,
Pour nul objet mortel, ne laisse ouurir tes yeux.
Mets ton bonheur vnique, & ton vnique gloire,
A pouuoir, sous ces rocs, enterrer ta memoire,
Et n'apprehende point l'horreur de ce sejour,
Puis qu'vn autre pareil fut ton premier amour.
L'innocente retraitte est la plus seure voye,
Pour faire arriuer l'homme a l'eternelle joye;
Tu commenças par elle à viure heureusement,
Fay respondre ta fin à ton commencement.
Acheue icy ta vie, en priant pour la France,
Et, du moins par tes vœux, ayde à sa deliurance.
Là s'arreste la Sainte, &, ferme en ce propos,
A son cœur agité donne quelque repos.
Loin du commerce humain, sa course vagabonde
L'engage tousjours plus, dans la Forest profonde,
Et luy descouure, enfin, apres mille destours,
Vn lieu propre à seruir de sepulchre à ses jours.
Entre vingt bas rochers, vne orgueilleuse Roche,
Par les Plaines de l'air, des estoilles s'approche,
Et regarde, à son pied, les sommets inegaux
Des chesnes les plus grands, & des pins les plus hauts.
La figure en estonne, & paroist monstrueuse;
Sa cime represente vne teste hideuse,

Le

Le reste vn corps hideux, qui de foudres chargé
Represente vn Tiphée, en montagne changé.
Au feu de mille Estés, vne mousse sechée
Se voit en mille endroits, sur son dos attachée;
En mille autres, son dos, de mousse desarmé,
Brusle, sous les rayons du Soleil enflammé.
Vn ruisseau tortüeux, coulant d'vn doux murmure,
Fait, autour de sa base, vne molle ceinture,
Offrant aux animaux de la Terre & de l'Air,
Dans leur soif embrasée, vn crystal frais & clair.
Vers le hautain coupeau de l'effroyable masse
Le Roc, en plus d'vn lieu, s'entrouure & se creuasse,
Et d'vn art naturel, sans maillets ni cizeaux,
Forme d'affreux Palais aux Princes des Oyseaux.
Au creux le plus estroit, & le moins accessible,
La Sainte va choisir sa demeure terrible,
Tombeau, non pas demeure, où, sur le nud rocher,
Malaisement encor peut-elle se coucher.
Là, des pechés d'autruy faisant la penitence,
Elle prie, elle pleure, en faueur de la France;
Et son aride bouche, en conjurant les Cieux,
S'humecte des torrens, qui roulent de ses yeux.
Rodolfe, compagnon de sa triste auenture,
Des chesnes d'alentour, tire leur nourriture;
Le gland repaist leur corps, mais, dans vn tel malheur,
Leur corps, plus que de gland, se repaist de douleur.
En cette austere vie, & cette humble priere,
Vne Lune commence, & finit sa carriere,

Leur force diminüe, & leurs pieds desormais,
A peine, de leurs corps peuuent porter le faix.
Satan, dont la profonde & veillante malice,
Pour les exterminer, voit le moment propice,
Contre eux, plus que jamais, sa fureur animant,
Vers le fier Bourguignon vole soudainement.
Au Prince belliqueux la pensée il inspire,
De sousmettre Compiegne aux loix de son Empire,
Et le luy monstre aisé, luy faisant voir ses tours,
Du costé des François, hors d'espoir de secours.
Philippes se resueille, & ses trouppes ramasse;
Il propose la prise, & le sac de la Place,
Et fait, dans ce projet, entrer egalement
Le courageux Picard, & le nombreux Flamand.
L'vne & l'autre Prouince, à la gloire inuitée,
Marche, sous ses drappeaux, vers la Ville indontée;
Et Ligny, de son Roy l'Ennemy le plus grand,
Sous le rebelle Duc, l'attaque en entreprend.
A trauers la Forest, sa guerriere puissance,
D'vn formidable pas, vers la Ville s'auance;
Au bruit de ses clairons, par l'Echo, redoublé,
Du paisible Desert le silence est troublé.
La Fille, sur le roc, dans son Antre, couchée,
Des objets de la Terre est si fort detachée,
Est si fort attachée à l'objet qu'elle suit,
Qu'au milieu du tumulte elle ignore le bruit.
Rodolfe l'entend seul, &, dans la sage crainte
Du peril que couroit la pudeur de la Sainte,

Prend ſa courſe vers elle, & la preſſe ardemment
D'abandonner ce lieu, dans le meſme moment.
Ton honneur, luy dit-il, je ne dis pas ta vie,
A quitter ce ſejour ta prudence conuie;
Les crüels Partiſans de l'infidelle Anglois,
Pour te prendre, & te perdre, occupent tout ce bois.
Ils viennent d'vne Armée aſſieger nos retraittes;
Eſcoute leurs tambours, eſcoute leurs trompettes;
Elle entend les tambours, les trompettes entend,
Craint la rage ennemie, & part au meſme inſtant.
Ainſi lors que le Cerf, ſous l'eſpaiſſe ramée,
Euite des longs jours la chaleur enflammée,
Et, du fort le plus ſombre habitant l'eſpaiſſeur,
N'apprehende rien moins, que l'aſſaut du Chaſſeur;
Si de cors & d'abois la muſique terrible
Vient troubler, tout à coup, ſa retraitte paiſible,
Il fuit, à bonds legers, par des fonds tournoyans,
Le ſon des cors aigus, & des chiens aboyans.
A la faueur du bois, Rodolfe, qui la guide,
La ſauue des liens du Bourguignon perfide,
Et, d'vn pas aſſuré, par ces deſtours errant,
Vers la nuit, dans Compiegne, auec elle, ſe rend.
Là, triſte, elle choiſit vne ſainte demeure,
Où, comme en ſa Cauerne, elle ſouſpire & pleure;
L'habitant effrayé reprend vn nouueau cœur,
Et ne craint plus de voir le Bourguignon vainqueur.
Il s'eſtime trop fort, pour garder ſes murailles,
D'auoir le Bras fameux du grand Dieu des batailles;

Et rend graces au Ciel, du merueilleux ſecours,
Dont il vient ſouſtenir ſes chancelantes tours.
De la Mer d'Orient, l'Aube à peine eſt ſortie,
Que de vingt eſcadrons la Place eſt inueſtie;
A peine du Soleil le mur eſt eclairé,
Que de vingt bataillons il ſe trouue ſerré.
Ligny prend ſes quartiers, & plein de violence,
Des la premiere nuit, ſes approches commence,
D'vn feu continüel, les defenſes abat,
Fait breche à la muraille, & s'appreſte au combat.
Le Peuple eſpouuenté recourt à la Pucelle,
Par cent cris douloureux, à ſon ayde l'appelle,
L'en conjure à genoux, luy monſtre ſon danger;
Mais aucune raiſon ne l'y peut obliger.
Mes ſucces, leur dit-elle, ont leur borne trouuée;
Le Vouloir du Tres-haut m'a de force priuée;
Vous me croyés en vain propre à vous ſecourir,
Ie ne ſuis plus que Fille, & ne puis que mourir.
Du Royaume des Cieux l'inuincible Milice
Qu'à mes vœux, autresfois, j'eſprouuay ſi propice,
Par l'ordre du Seigneur, aigry contre le Roy,
Sans eſpoir de retour, s'eſt derobée à moy.
Des diuins Iugemens les claires Interpretes,
Mes Voix, mes ſaintes Voix, deſormais ſont müettes;
Cet obſtiné ſilence, & ce delaiſſement,
Eſteignent, dans mon ſein, tout guerrier mouuement.
Ie crains l'ire de Dieu, je crains la perfidie;
Et peut-eſtre des-ja la trame en eſt ourdie;

Permettés qu'en ce lieu j'accomplisse mes jours,
Et, dans vos propres bras, cherchés vostre secours.
Sa response, en chacun, redouble l'espouuente;
Ils pensent, en ces mots, voir leur perte euidente;
Et Flauy, plus qu'aucun de douleur oppressé,
D'vn si sage refus, se tesmoigne offensé.
Toy, dont le bras, dit-il, est le bras de la France,
Nous priueras-tu seuls de ta forte assistance?
Nous, de qui ta pudeur vient de la receuoir,
Au fort de son peril, & de son desespoir;
Auras-tu, dans ces murs, rencontré ton Asyle,
Pour leur estre, au besoin, laschement inutile?
Quand tu rendras plus doux leur sort infortuné,
Que leur donneras-tu, que ce qu'ils t'ont donné?
Toy seule, s'ils sont pris, auras causé leur prise;
Philippes, pour toy seule, attaque leur franchise,
Et sans toy, tu le sçais, nos malheureux remparts
N'auroient point veu, sur eux, fondre ses estandards.
Par ce reproche amer, la Fille infortunée
Aux combats defendus est puissamment traisnée;
Son Destin à ces mots la contraint de ceder,
Et rien ne sçauroit plus sa perte retarder.
Çà, dit-elle, vn cheual, vn harnois, vne espée;
Que du sang Bourguignon la terre soit trempée,
Qu'elle le soit du mien, & que ce mur batu
Essaye à s'affranchir, par ma foible vertu.
Bien que desja sur moy l'ardente foudre eclate,
Mourons, mourons plustost que de paroistre ingrate;

Allons, où nous conduit l'ineuitable Sort;
Allons, où nous attend l'ineuitable mort.
Dans ce transport guerrier, le saint cloistre elle quitte,
Et contre l'Ennemy sa valeur sollicite;
Rodolfe l'arme, & s'arme, & tous deux vifs & pronts
Sortent, & font sortir quatre gros escadrons.
Vn double bataillon suit la Cauallerie;
La Fille vers le Camp s'elance de furie,
Et va droit au quartier, où vingt canons bruyans
Couurent les bouleuards de boulets foudroyans.
Sa redoutable main, à vaincre accoustumée,
Bien que du fer celeste, en ce temps, desarmée,
Bien que sans le pouuoir, qu'elle eut jadis des Cieux,
Sçait pourtant faire encor des exploits glorieux.
Elle conserue encor l'impression guerriere,
Qu'elle receut jadis de l'Ange de lumiere,
Quand, d'vn souffle diuin son esprit animant,
Des vengeances du Ciel il l'a fit l'instrument.
Elle attaque la Garde, & la Garde, en defense,
Au valeureux assaut fait, d'abord, resistance;
Mais, bien-tost, sous le poids des grands coups redoublés,
Ses rangs sont confondus, & ses esprits troublés.
Sur eux, de toutes parts, le fer de sang auide
Satisfait pleinement sa fureur homicide,
Et l'effroy qui les glace, aydant à leur malheur,
De la sainte Guerriere augmente la valeur.
Rodolfe la seconde, &, d'vne ardeur fatale,
Plus qu'aucun, apres elle, au combat se signale;

Du ſoldat, qui les ſuit, leur exemple eſt ſuyui,
Et, ſur le Bourguignon, tous chargent à-l'enuy.
Elle le rompt, enfin, & du ſucces flatée
Sent d'vn nouueau laurier ſa vaillance tentée,
Auance vers vn gros, qu'elle voit auancer,
Et va ſes eſcadrons, comme vn foudre, enfoncer.
La Fille, ainſi des murs tousjours plus eſloignée,
Eſtime, en ſe perdant, la victoire gaignée;
Et ſon ſens aueuglé, par ſon Aſtre malin,
La conduit au paſſage, où l'attend ſon deſtin.
Autour d'elle auſſy-toſt, tout le Camp ſe ramaſſe;
C'eſt alors, mais trop tard, qu'elle voit ſa diſgrace;
Elle la voit prochaine, & condanne en ſon cœur,
L'ardeur qui l'a liurée aux chaiſnes du Vainqueur.
En ce terrible eſtat, rien pourtant ne l'eſtonne;
Aux ſiens, ſans s'emouuoir, la retraitte elle ordonne.
Et couure les derniers, ſoit du corps, ſoit du bras;
Tandis que les premiers vont aux murs, à grands pas.
Ligny, de ſon coſté, la retraitte leur couppe,
Oppoſe vn mur de fer au progres de leur trouppe,
De fleches & de dards, les charge, par les flancs,
Et, d'vn choq vigoureux, taſche à rompre leurs rangs.
Mais le trait de Rodolfe, & l'eſcu de la Sainte,
La font tousjours marcher, ſans deſordre, & ſans crainte,
Deuant tous, va Rodolfe, & la Sainte, apres tous,
Souſtient toute l'Armée, & rend vains tous ſes coups.
Et desja, du rempart, vne greſle meurtriere
Facilite aux François leur penible carriere,

Tient l'Ennemy pressant de leur teste écarté,
Et fait à leurs regards descouurir la Cité.
Alors des Bourguignons l'impatiente rage,
Voyant la sainte Fille eschapper le seruage,
S'excite, se ranime, &, son feu renflammant,
Descharge tous ses coups, sur elle seulement.
Ainsi, quand, hors du bois, vne meute inhumaine
A surpris vne Laye, au milieu de la Plaine,
Et que de ses petits au gaignage amenés,
Elle tient à l'ecart les dogues acharnés;
Plus leurs flancs descousus souffrent de ses defenses,
Plus leurs dents, sur son col, exercent leurs vengeances;
Plus elle est pres du bois, & plus les chiens ardens
Enfoncent, dans son corps, les pointes de leurs dents.
La Sainte, tout autour, voit tout jurer sa perte;
D'vn orage de dards, elle se sent couuerte;
De jauelots sans nombre, elle se sent presser,
Et, de plus d'vn espieu, sent ses armes percer.
Rodolfe accourt alors, &, se rangeant pres d'elle,
L'ayde à mieux soustenir la tempeste mortelle,
Et tous deux pleins d'espoir, quoy qu'en dix lieux blessés,
Malgré tout, en cedant, s'approchent des fossés.
Satan, qui desormais les voit en asseurance,
Prend du jeune Flauy la voix & l'apparence,
Et, remarquant le vieux, sur les voysines tours,
Va, l'aborde, & luy tient ce furieux discours.
Quoy dit-il, cette Place à ta garde commise
Sera, par ta foiblesse, à Philippes sousmise,

Et

Et, pour ſauuer des fers la haine de ton Roy,
Tu forgeras les fers de ce Peuple & de toy.
A tort, en ce peril, ton ame eſt ſuſpendüe,
La Fille ſe doit perdre, ou la Ville eſt perdüe;
Auec tant de drappeaux, auec tant d'eſtandards,
C'eſt la Fille qu'on cherche, & non ces bouleuards.
Rechaſſe de ces murs cette puiſſante Armée,
Immolant cette hoſtie à ſa rage enflammée;
Sauue toy par ſa perte, & croy qu'en la perdant
Tu fais ce que du Roy veut le courroux ardent.
Toute choſe, mon Frere, à ſa mort te conuie;
Ton Monarque, tes murs, ta fortune & ta vie,
Et, ſi tant de raiſons ne te ſuffiſent pas,
Ton tout, ton Amaury, qui luy doit ſon treſpas.
Entre tous, contre Artus, & contre la Pucelle,
Flauy fut d'Amaury l'amy le plus fidelle,
Et, s'il l'ayma viuant, d'vn amour vif & fort,
D'vn fort & vif amour, il l'ayme apres ſa mort.
Le ſouuenir amer de cette mort fatale
Determine ſon ame inhumaine & brutale;
Il ne conſulte point, &, releuant le pont,
Au deſir de Satan barbarement reſpond.
Plus haut que tous les Cieux, vne Loge ſecrette
Sert à l'Eſtre increé de profonde retraitte;
Quand par ſes ſoins veillans, & ſes penſers couuerts,
Il veut deliberer du Sort de l'Vniuers.
De trois coſtés egaux, la Loge inconceuable
Forme vn Triangle vnique, en tout ſens admirable,

Et d'vn Lieu si sacré le mystere inconnu
Confond le contenant, auec le contenu.
Dans ce moment crüel, Dieu tout sage, & tout juste,
S'enferme, & se recueille, en cette Loge auguste,
Sur les Peuples diuers tourne, ses saints regards,
Et ne voit que pechés regner de toutes parts.
Il voit, sur tous, l'Anglois, enflé de vaine gloire
A son merite seul imputer sa victoire,
Et voit Charles encor, loin d'implorer mercy,
Tousjours de plus en plus, dans sa faute, endurcy.
Pour leur crime commun, & leur commun supplice,
Alors sa tenebreuse & seuere Iustice,
Resout que la Guerriere, en tombant dans les fers,
Souffre de sa valeur triompher les Enfers.
Et, dans cet instant mesme, en la main de la Fille
Rompt la fragile espée, & sur l'arene brille;
Alors de sang couuerte, & le bras desarmé,
Elle se tourne au Ciel, & le trouue fermé.
La Cour des Bien-heureux, d'vn regard lamentable,
Vit le sort inhumain de la Fille indontable,
Le souhaita plus doux; mais les sacrés Destins
Furent sourds à ses vœux, pour leurs secrettes fins.
Aux vœux de tout le Ciel l'austere Prouidence
Oppose l'immuable & terrible Sentence;
Dans vn profond respect, les Anges & les Saints
Reuerent du Seigneur les occultes desseins.
Rodolfe tombe alors; alors la foible Sainte
Se sent le corps serré d'vne robuste estrainte;

Des Guerriers ennemis Vendonne le plus fort
Est celuy qui pretend à l'honneur de sa mort.
Dix autres, apres luy, soudain fondent, sur elle;
Le sang de tous costés de ses veines ruisselle;
Par sa propre foiblesse, & l'effort de leurs bras,
Elle tombe, & se peint des couleurs du trespas.
Sous vn si pesant faix succombe sa puissance;
Elle perd, tout à coup, & veüe & connoissance;
Le vainqueur craint encore, & son timide cœur
A peine, en le voyant, s'ose croire vainqueur.
Ainsi quand la Lionne, apres les grands rauages,
Dont elle a desolé les monts & les riuages,
Par le courage adroit des Chasseurs Nubiens,
Tombe, de traits percée, en leurs rudes liens;
Bien que le sang fumeux, qui jalit de ses veines,
L'estende morte, enfin, sur les jaunes arenes,
Le vaillant Nubien, quoy que victorieux,
De sa victoire doute, & n'en croit pas ses yeux.
Son insensible corps, butin de l'Aduersaire,
Ioint au corps moribond de son genereux Frere,
Dans la tente du Chef, & loin de la Cité,
Sur les bras des vainqueurs, en triomphe est porté.
Pierre, le fier Prelat, que cette longue guerre
A tousjours veu constant, pour la fiere Angleterre,
Au Camp du Bourguignon conduit, par sa fureur,
Eut, pour premier objet, ce spectacle d'horreur.
Il vit, ou pensa voir, la Guerriere sans vie,
Et sa haine, d'abord, en parut assouuie;

Mais depuis, à ſon ſens barbare & furieux,
Ce belliqueux treſpas ſembla trop glorieux.
Il vouloit bien ſa mort, mais la vouloit infame;
Il l'auoit, en ſon cœur, deſtinée à la flamme,
Et, d'vn ſupplice indigne, il deſiroit couurir
La honte qu'aux Anglois elle auoit fait ſouffrir.
Dans ce deſir crüel, de douleur il ſouſpire;
Puis l'approche, l'obſerue, & voit qu'elle reſpire;
Il voit ſon chaſte ſein doucement s'eleuer,
Et pour la perdre mieux, reſout de la ſauuer.
Il entreprend ſa cure, il la veille, il la penſe;
Le ſucces eſt heureux, & paſſe l'eſperance;
Vn ſi malin ſecours l'empeſche de mourir,
Et la met, bien-toſt meſme, en eſtat de guerir.
La Fille, en ſon malheur, monſtre ſa patience,
Bien loin de murmurer, benit la Prouidence,
Fait, des ordres diuins, & ſa regle & ſa loy,
Et, ſans plaindre ſes maux, ne plaint que ceux du Roy.
Ah! mon Prince, dit-elle, en ce terrible orage,
Ta Royale grandeur va faire vn grand naufrage;
Mais ce mal eſt vn mal que tu t'es attiré,
En ſuyuant le tranſport de ton ſens egaré.
Que te ſert d'auoir eu le Ciel ſi fauorable,
Si ce n'eſt que pour eſtre, enuers luy, plus coupable?
Que ſert à ta valeur d'auoir ſouſmis l'Anglois,
Si ton aueuglement te ſouſmet à ſes loix?
Ton honneur eſt deſtruit, ta gloire eſt deplorée;
Du throſne, où tu regnas, la cheute eſt aſſurée;

Le Ciel, non moins que toy, par ta faute, endurcy,
Pour venger mon injure, helas ! le veut ainsi.
Il allume sa foudre, il tonne sur sa teste;
Ie l'esprouue de bronze à mon humble requeste;
Rien, de son trait fatal, ne te peut garantir,
Non pas mesme tes pleurs, non pas ton repentir.
Pusse-je, par la mort, qu'en ton lieu je souhaitte,
Rendre, pour ton salut, son ire satisfaitte;
Que je la cherirois cette honnorable mort!
Mais je souspire, en vain, apres vn si beau sort.
C'est ainsi qu'vne Mere, & genereuse, & tendre,
Lors qu'au fond du sepulchre elle est preste à descendre,
Vers son Fils bien-aymé, mais despourueu de sens,
Tourne, aueque douleur, ses regards languissans.
Elle endure cent maux, mais les maux qu'elle endure
Ne tirent de son cœur, ni plainte, ni murmure;
Ou si de quelque mal il se tesmoigne atteint,
Ce n'est que pour ce Fils, qu'il murmure & se plaint.
Le barbare Prelat, qui craint que cette proye
N'eschappe à sa fureur, & ne trompe sa joye,
Pour euiter du Sort les perilleux retours,
A Philippes s'addresse, & luy tient ce discours.
C'est en vain, luy dit-il, que sous cette muraille
Ton courage s'arreste, & ton Camp se trauaille;
Tu fais, en l'attaquant, d'inutiles desseins,
Et cherches vn bonheur que tu tiens en tes mains.
Tu tiens du Nom François la gloire & l'infamie,
Tu tiens du Bourguignon l'implacable Ennemie,

Tu tiens le bras donteur des Anglois indontés,
Et tiens, en le tenant, la clef de cent Cités.
Par vn heur ſans egal, tu l'as en ta puiſſance;
Mais tu l'as, ſans l'auoir, du moins en aſſurance;
Le ſeul mur de Roüen te le peut conſeruer;
Icy le moindre effort te le peut enleuer.
La France a, contre nous, ſes forces raſſemblées,
Et les noſtres, d'abord, en ſeront accablees;
Le party ſeul à prendre eſt de partir ſoudain;
Tarde encore aujourd'huy, tu periras demain.
L'auis plaiſt à Philippe, & la Ville aſſiegée
Des chaiſnes, tout à coup, ſe trouue degagée;
Flauy, deſormais libre, en ſon mur indonté,
Ioüit de ſa fureur, & de ſa laſcheté.
Par l'inhumain Prelat, la Fille infortunée,
Entre cent eſcadrons, vers Roüen, eſt menée;
Et Philippe, au milieu de tous ſes eſtandards,
Pour elle, craint tousjours le variable Mars.
Celle qui fut jadis tout l'eſpoir de la France,
Maintenant de l'Anglois eſt toute l'eſperance;
Le caprice du Sort a fait ce changement,
Ou pluſtoſt du Seigneur le ſecret jugement.
A Roüen elle arriue, & Rodolfe, auec elle,
Aux fers, comme aux combats, ſon compagnon fidelle;
En dix lieux differens, ainſi qu'elle, bleßé,
Et, d'vne main heureuſe, ainſi qu'elle, pensé.
Vers vne affreuſe Tour, où le Crime & le Vice,
Entre mille tourmens, attendent le ſupplice,

Sejour des Malfaiteurs aux flammes destines,
Ils sont, de place en place, indignement traisnés.
A chaque pas qu'ils font, le Peuple emu de rage
D'opprobres insolens les couure, & les outrage,
Et, par vn bruit confus de cris injurieux,
Contre elle, & contre luy, se monstre furieux.
A moins que du grand Fort, qui commande la Porte,
On ne croit point, pour eux, de prison aßés forte;
Pierre les y conduit, & deux sombres cachots
Reçoiuent, de sa main, ces illustres deposts.
Rodolfe, au moins obscur, auec impatience,
Souffre, par les Anglois, resserrer sa vaillance,
En horreur a la vie, & se plaint de la Mort,
Qui le repousse d'elle & luy ferme son port.
Mais, dans vn traittement plus indigne & plus rude,
La Sainte ne tesmoigne aucune inquietude;
Elle benit les fers, s'accommode au malheur,
Et mesme, auec plaisir, esprouue la douleur.
Elle ayme des Anglois la dure tyrannie,
Elle ayme sa misere, & son ignominie,
Et, lors que ses esprits sont le plus oppreßés,
Sa vertu crie encor, que ce n'est pas aßés.
Le Monarque eternel, voyant l'Infortunée
A son vouloir diuin plainement resignée,
Ne sçauroit voir en elle vn si saint mouuement,
Sans prendre, en sa faueur, vn plus doux sentiment.
A la celeste Cour, qui pour elle l'implore,
Il permet de flater le soin qui la deuore;

Il permet d'assoupir, par de sacrés concerts,
Les maux qu'en sa prison luy causent les Enfers.
Elle n'a plus alors, ni de mal, ni de trouble;
La force luy reuient, ou plustost luy redouble;
Et, dans ce noir cachot, tout à coup à ses yeux,
De Chantres immortels s'offre vn Chœur radieux.
De cent luths, de cent voix la douceur nompareille,
Dans ce lieu de supplice, enchante son oreille;
Et ces airs rauissans, cette viue clarté
En font vn lieu de gloire & de felicité.
Elle se sent charmer, par la sainte musique,
Et joint sa voix aux voix du concert Angelique;
La voute retentit à leurs saintes chansons,
Et, loin mesme au dehors, s'en respandent les sons.
La vigilante Garde à la porte couchée,
Toute dure qu'elle est, de ces sons est touchée,
Et son cœur de rocher, sensible à leurs accords,
Se sent mesme attendrir, par leurs puissans efforts.
Plus à ces doux accens elle a l'ame attentiue,
Plus elle a de respect, pour sa propre captiue,
Et plus, dans ses transports, elle seme, en tous lieux,
L'admirable secours qu'elle reçoit des Cieux.
De cette nouueauté, les Anglois s'emerueillent;
Contre elle, du Prelat les fureurs se resueillent;
Il ranime sa rage, il renforce sa voix,
Et dissipe, en tous lieux, le doute des Anglois.
O foibles, leur dit-il, plus que les François mesmes,
Ces bruits, contre le Ciel, sont autant de blasphemes,
Et

Et c'est trop l'offenser, que de le croire autheur
Des damnables effets d'vn murmure enchanteur.
Croyés donques encor, que ses heureuses Armes
Sont des effets du Ciel, plustost que de ses charmes;
Croyés donc, que les maux, que vous auès soufferts,
Vous sont venus du Ciel, & non pas des Enfers.
La Sorciere, en nul lieu, n'est pour vous innocente;
A vostre vie encor, dans ses fers, elle attente;
Quoy que pres du bucher, elle suit ses desseins,
Et cache ses Demons, sous la forme de Saints.
Resueillès, renforcès vos soupçons & vos craintes,
Lors que ses actions vous semblent les plus saintes,
Et vengès, par le feu, ses projets inhumains,
Auant que, par ses sorts, elle eschappe à vos mains.
Le triste souuenir de leurs peines souffertes,
La peur de s'exposer à de nouuelles pertes,
Leur esprit aueuglé, par l'Esprit tenebreux,
Donnent à ce discours vn succes trop heureux.
Ils rentrent, pour la Fille, en leur rage premiere;
Ils latraittent d'infame, ils la nomment Sorciere,
Et battus de l'orage, entre de si grands flots,
De sa mort seulement, esperent leur repos.
Cependant les Bas lieux, par mille voix plaintiues
Rappellent le Demon aux douloureuses riues;
Ne pouuant plus souffrir, que la clarté du Iour
A la Nuit eternelle enuiast son retour.
A sa bande il se tourne, & luy dit, Ie vous laisse;
Mon Empire m'attend, & son besoin me presse;

Ie vous laiſſe le ſoin du plus grand des exploits,
Par qui ſera la France eſclaue de l'Anglois.
Ie vous laiſſe, en mon lieu, pour allumer la flamme,
Où doit noſtre Ennemie à la fin rendre l'ame;
De ſa mort je vous charge, & l'Enfer vous defens;
S'il ne vous en reuoit, par le feu, triomphans.
A ce mot il s'abyſme, &, par les Plaines ſombres,
Se monſtre, enflé d'orgueil, aux yeux des paſles Ombres,
Leur partage ſa joye, &, pour quelques momens,
Fait, dans tout le Chaos, ſuſpendre les tourmens.

FIN
DV DOVZIESME LIVRE.





TABLE DES NOMS PROPRES,

ET DES MATIERES PRINCIPALES

DE CE POËME.

TABLE.

TABLE.

le champ

TABLE.

R

TABLE.

TABLE.

V

Y

FIN.

FAVTES A CORRIGER.

Preface c. 11. verso. & fortifier *lisez* & de fortifier.
d. III. verso. ressembe *l.* ressemble
Page 6. v. 12. propre *l.* mesme
P. 10. v. 25. à sa *ostez* à
P. 26. v. 10. rendre *l.* faire
v. 12. Et dãs leurs interests mettre *l.* Et par leur interest regler.
P. 28. v. 23. seul *l.* seule
P. 36. v. 21. peur *l.* crainte
P. 48. v. 2. Auoient contre leur Chef *l.* Auoient depuis long tẽps
ibid. que vos bras en fussent *l.* que l'Anglois en deuinst
P. 66. v. 24. on *l.* ou
P. 67. v. 24. Nous ont tous deux du feu laschement *l.* D'vne honteuse flamme ont tes iours
P. 68. v. 9. amasse *l.* ramasse
P. 91. v. 25. par l'Anglois repoussés *l.* de leurs corps renuersés
P. 92. v. 16. le renuerse pour *l.* le fait cheoir comme
P. 101. v. 10. des *l.* les
P. 103. v. 17. marteaux lourds *l.* lourds marteaux
P. 104. v. 7. butent *l.* tendent
P. 125. v. 20. choisis *l.* exquis
P. 128. v. 4. discret *l.* disert
P. 139. v. 18. jerois-je *l.* serois-je
P. 145. v. 22. trauestir *l.* preparer
P. 181. v. 5. 6. Puis despeschant au Roy sur la Place conquise, L'informe du progres *l.* Puis despeschant au Prince en peu de mots, l'auise Du glorieux progres
P. 197. v. 18. Renforce *l.* Confirme
P. 198. v. 11. auirons. *l.* auirons,
P. 199. v. 9. renaissaute *l.* renaissante
P. 201. v. 22. & se descouure grande *l.* impetueuse & grande
P. 202. v. 22. resueillé *l.* irrité
P. 210. v. 21. Et sur ce mesme temps, en ce lieu mesme *l.* Ils trauersent la Loire, & sur ce temps
P. 215. v. 28. excitent *l.* animent
P. 218. v. 23. La Sainte en son pouuoir ayant receu *l.* La triomphante Sainte auançant vers
P. 238. v. 18. qn'aux *l.* qu'aux
P. 248. v. 26. qn'il *l.* qu'il
P. 250. v. 15. doit *l.* dois
P. 285. v. ce *l.* le
P. 301. v. 5. trompe *l.* impose
P. 308 v. 1 Agincourt *l.* Azincourt
P. 318. v. 23. Son char *l.* Elle
P. 325. v. 22. & dommage *l.* & le dommage
P. 337. v. 4. vne *l.* vn
P. 339. v. 26. vingt Princes, vingt Heros *l.* vingt Princes redoutés
P. 350. v. 1. Le Prince venerable au sortir du *l.* Charles sort à la fin, & quittant le
P. 351. v. 11. D'auoir appris pour luy le Bourguignon *l.* D'apprendre que pour luy Philippes soit
P. 359. v. 23. coupables *l.* coupable
P. 366. v. 1. jusqu'en *l.* mesme en
ibid. v. 3. jusqu'en *l.* mesme en
P. 373. v. 23. D'eux apprend *l.* Apprend d'eux
P. 382 v. 17. vons *l.* vous
P. 386. v. 1. ce mal en *l.* ce malheur
P. 396. v. 3. chers sont tous les *l* menage les
P. 424. v. 27. obstacle *l.* arrest
v. 28. Si trop foibles pour eux se trouuoient les *l.* S'ils trouuoient peu d'obstacle en ses premiers dehors
P 430. v. 2. Encore que sur luy fonde *l.* Et toutesfois sur luy fond
P. 431. v. 1. en plus *l.* en vn
P. 434. v. 9, le trouble *l* la trouble
P. 437. v. 11. remparts asseruis *l.* bouleuards captifs
P. 442. v. 9. vaut *l.* est seule
P. 444. v. 17. chefs *l.* murs
v. 18. vous *l.* les
P. 454 v. 10. Mais *l.* Et
P. 458. v. 3. Et le bras haut leuẽ chacun cherche *l.* Et chacun le bras haut mire & cherche
P. 473. v. 16. pressé *l.* presse
P. 482. v 10. bruysant *l.* vol du
P. 488. v. 25. son *l.* ton
P. 489. v. 26. charge *l.* change
P. 495. v. 12. dans les fers *l.* sous l'Anglois
v. 14. Que Betford *l.* Si Betford
P. 504. v. 19. humaiu *l.* humain
P. 509. v. 23. Ca *l.* ça
P. 522. v. 6. S'il ne vous en renoit par le feu tr. *l.* Si l'Enfer de sa mort ne vous voit tr.



PRIVILEGE DU ROY.



OVYS PAR LA GRACE DE DIEV ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maistres des Requestes ordinaires de nostre Hostel, Baillifs, Seneschaux, Preuosts, leurs Lieutenans, & à tous autres de nos Iusticiers & Officiers qu'il appartiendra, SALVT. Nostre cher & bien amé le Sieur CHAPELAIN, Nous a fait remonstrer qu'il a composé vn Poëme Heroïque, intitulé *La Pucelle ou la France Deliurée, & autres Ouurages de Vers & de Prose,* lesquels il est solicité de donner au public, ce qu'il ne peut faire sans auoir nos Lettres necessaires, qu'il nous a tres-humblement supplié de luy octroyer. A CES CAVSES, & desirant gratifier & fauorablement traitter ledit Sieur CHAPELAIN, Nous luy auons permis & permettons par ces presentes, de faire imprimer, vendre & debiter en tous les lieux de nostre obeïssance, tant ledit Poëme Heroïque, contenant plusieurs Liures ou partie d'iceux, que tous ses autres Ouurages, soit de Vers, soit de Prose, par tel Imprimeur ou Libraire qu'il voudra choisir, en vn ou plusieurs Volumes, conjointement ou separement, en telles marges & caracteres, & autant de fois que bon luy semblera, durant l'espace de vingt ans entiers & accomplis, à compter du iour que chaque Piece ou Volume, qui sera mis au iour, en vertu des presentes, sera acheué d'imprimer pour la premiere fois. Et pour le regard dudit Poëme de la Pucelle, au cas que l'Exposant n'en donnast d'abord qu'vne partie au public, Nous voulons que quand il le donnera entier, lesdites vingt années ne commenceront à courir que du iour qu'il sera mis en lumiere aussi entier pour la premiere fois, & comme si rien n'en auoit esté imprimé auparauant Et faisons tres-expresses defences à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'imprimer, faire imprimer, vendre ny debiter en aucun lieu de nostre obeïssance, aucune chose de ce qu'aura fait ledit Sieur CHAPELAIN, tant en Vers qu'en Prose, sans son consentement, ou de ceux qui auront droit de luy; sous pretexte d'augmentation, correction, changement de titre, fausses marques ou autrement, en quelque sorte que ce soit. Defendons mesmes à tous Marchands Libraires & autres qui ne seront nos Sujets, d'apporter en ce Royaume sans la permission de l'Exposant, des Exemplaires d'aucun de ses Ouurages qui pourroient auoir esté imprimez en païs estrange; le tout à peine de trois mil liures d'amende, payables sans deport par chacun des contreuenans, & applicables, vn tiers à Nous, vn tiers à l'Hostel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à ceux qui auront son droit, de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de tous despens, dommages & interest, à condition qu'il ne pourra faire imprimer aucune Piece de

Theologie, sans en apporter auparauant à nostre Conseil l'Approbation de la Faculté, en bonne forme & signée de Docteurs de Sorbonne; & que s'il fait aucun Ouurage de Politique, ou concernant l'Estat, il sera veu en nostredit Conseil auant que d'estre mis sous la presse, & encore à la charge de faire mettre deux Exemplaires de chaque Volume qui sera imprimé en vertu des presentes, en nostre Bibliotheque publique, & vn en celle de nostre tres-cher & feal le Sieur SEGVIER, Cheualier Chancelier de France, auant que de les exposer en vente, à peine de nullité des presentes. DV CONTENV desquelles Nous voulons que vous faciés ioüir plainement & paisiblement ledit Sieur CHAPELAIN, & ceux qui auront son droit, sans souffrir qu'ils reçoiuent pour ce regard aucun empeschement. VOVLONS aussi qu'en faisant mettre au commencement ou à la fin de chacun desdits Volumes vn Extrait des presentes, elles soient tenuës pour deuëment signifiées, & que foy y soit adioustée, & aux copies collationnées par l'vn de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, comme à l'Original. MANDONS au premier de nos Huissiers, ou Sergens sur ce requis, de faire pour l'execution des presentes, tous exploits necessaires, & sans demander autre permission: CAR TEL EST NOSTRE PLAISIR, nonobstant oppositions, ou appellations quelconques, & sans prejudice d'icelles, pour lesquelles Nous ne voulons qu'il soit differé; Clameur de Haro, Chartre Normande, & autres Lettres à ce contraires, ausquelles, & aux derogatoires des derogatoires y contenus, Nous auons derogé & derogeons pour ce regard par cesdites Patentes. DONNÉ à Paris le troisiesme iour de Mars, l'an de Grace mil six cens quarente-trois: Et de nostre Regne le trente-troisiesme, Signé, Par le Roy en son Conseil, CONRART. Et seellé du grand Seau de cire iaune, sur simple queuë.

Et ledit Sieur CHAPELAIN a cedé & transporté son droit de Priuilege à AVGVSTIN COVRBÉ Marchand Libraire à Paris, pour en ioüir le temps porté par iceluy, selon qu'il est plus amplement porté par ledit transport du treiziesme iour d'Octobre 1655.

Acheué d'imprimer pour la premiere fois, le 15. Decembre 1655.

Les Exemplaires ont esté fournis, ainsi qu'il est porté par le Priuilege.

Registré sur le liure de la Communauté, le neufiesme Decembre 1655. conformement à l'Arrest du Parlement du 9. Avril 1655.
BALLARD, Sindic.

REGISTRE.

ã, ẽ, ĩ. a, b, c, d.

A, B, C, D, E, F, G, H, I, K, L, M, N, O, P, Q, R, S, T, V, X, Y, Z.

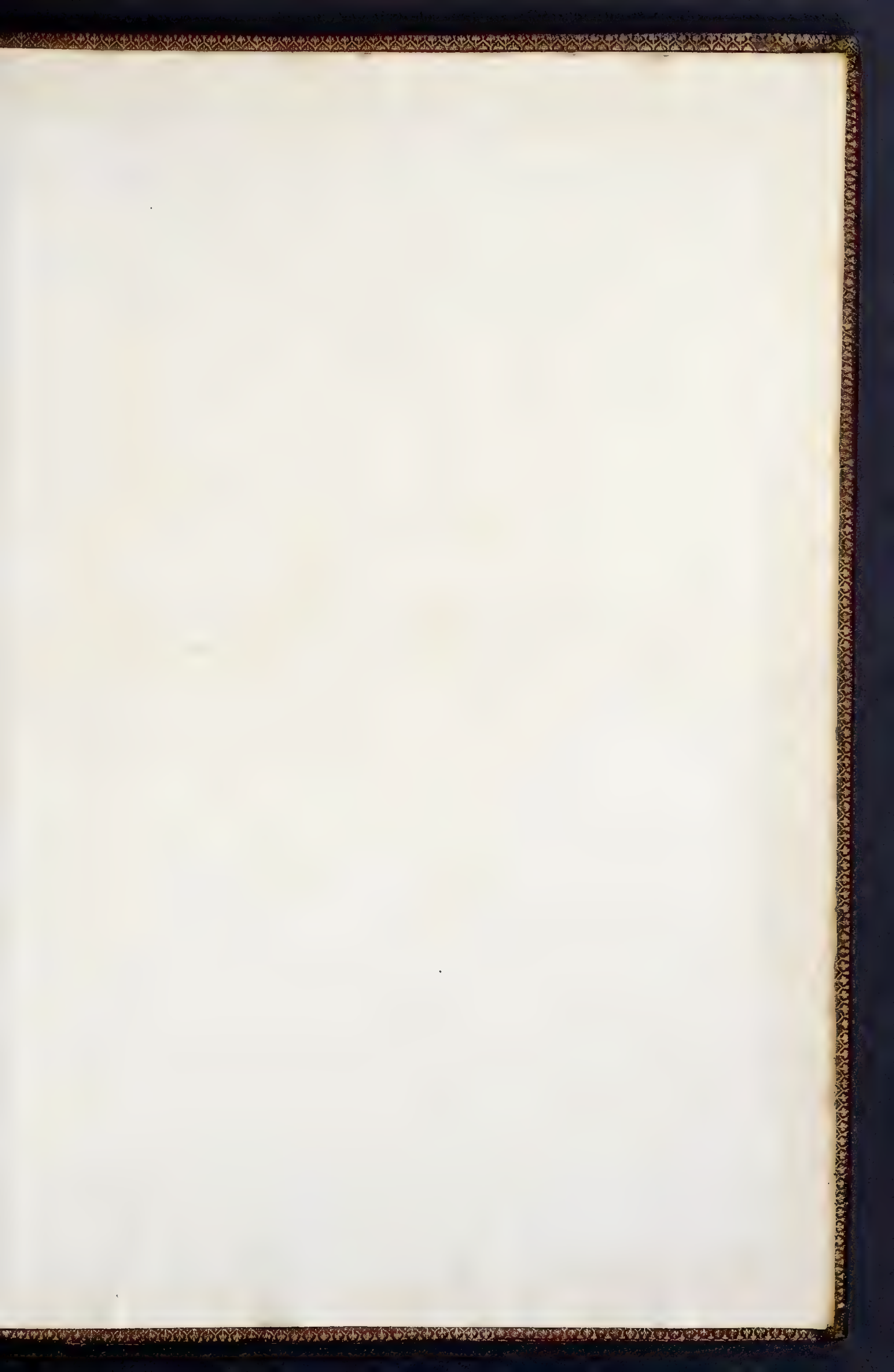
Aa, Bb, Cc, Dd, Ee, Ff, Gg, Hh, Ii, Kk, Ll, Mm, Nn, Oo, Pp, Qq, Rr, Sſ, Tt, Vu, Xx, Yy, Zz.

Aaa, Bbb, Ccc, Ddd, Eee, Fff, Ggg, Hhh, Iii, Kkk, Lll, Mmm, Nnn, Ooo, Ppp, Qqq, Rrr, Sſſ, Ttt, Vuu, Xxx.

Tous les Cahiers ſont de deux feüilles, horſmis *ẽ*, qui n'eſt que d'vne.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE IEAN ROGER.
M. DC. LVI.





J. Simco Jan 1785
xr

coll + compl.
B.Q. Ltd. 5/10/81
P

Collated. kk ii + iii misbound.
but complete 10-xii-84
L. Smith of BQ Ltd.

TR 27


SPECIAL 84-B
OVERSIZE 30674
THE J. PAUL GETTY CENTER
LIBRARY

